

HOMMAGE


VET TES TAMEN TUM
NOV TAM TUM
Dei
Sub Numine
Viget

ANNALES

DES

FRANCISCAINES MISSIONNAIRES DE MARIE

Paris. — Imp. TÉQUI, rue de Vaugirard, 92.

DEUXIÈME ANNEE 1887-1888

Institut des

ANNALES

DES

FRANCISCAINES

MISSIONNAIRES DE MARIE

HONORÉES DE LA BÉNÉDICTION DE SA SAINTETÉ LÉON XIII

ET DU RÉVÉRENDISSIME PÈRE GÉNÉRAL



ON S'ABONNE

AU SECRÉTARIAT DES ANNALES DE L'INSTITUT

5, RUE DE L'EBRE. — PARIS

1888

ANNALES

DES

FRANCISCAINES MISSIONNAIRES DE MARIE

AVIS A NOS LECTEURS.

I

Le présent Numéro est le premier de la deuxième année. Comme nous l'avons annoncé, nous l'envoyons à tous nos anciens abonnés; nous prions ceux qui ne voudraient pas continuer leur abonnement de nous renvoyer ce numéro au Secrétariat des *Annales*, rue de l'Ebre, 5, Paris, en écrivant sur la bande la mention *refusé.*

II

Les abonnements partiront donc à l'avenir de Janvier à Janvier. Toute personne qui s'abonnera dans le cours de l'année, recevra aussitôt les numéros parus depuis Janvier.

III

Les abonnés qui voudraient se procurer la première année des *Annales*, peuvent la demander au Secrétariat. (adresse ci-dessus) prix, 3 fr.

IV

Pour encourager la propagande de notre publication, à toute personne qui nous demandera neuf abonnements payés, nous enverrons le *dixième* gratis.

V

AVIS AUX PÈLERINS DE ROME

Pour faciliter le pèlerinage de la Ville éternelle à l'occasion du Jubilé Sacerdotal de Léon XIII, nos Mères de Rome se chargent de procurer un logement et même la pension à des prix modérés, à MM. les Ecclésiastiques, à nos dames bienfaitrices, ou bien aux membres du Tiers-Ordre qui leur seraient recommandés.

Adresser la demande quelques jours à l'avance à la Révérende Mère Supérieure des Franciscaines Missionnaires de Marie, Via Giusti, 12, Rome.

DEUXIÈME ANNÉE — JANVIER-FÉVRIER 1888

ANNALES

DES

FRANCISCAINES

MISSIONNAIRES DE MARIE



ON S'ABONNE

AU SECRÉTARIAT DES ANNALES DE L'INSTITUT

5, RUE DE L'EBRE. — PARIS.

1888

ANNALES

DES

FRANCISCAINES MISSIONNAIRES DE MARIE

II

NOUVELLES D'EUROPE

SAINTE-HÉLÈNE DE ROME

SOMMAIRE : L'âme de l'Institut. — Notre Révérendissme Père Général. — Consécration de la nouvelle église des Franciscains. — La sacristie de St-Antoine de Padoue. — Visites. — Une nouvelle Profession. — Le Jubilé et les Pèlerins. — L'Exposition Vaticane et les dons de l'Institut. — Décisions du St-Siège.

Rome est plus que jamais le rendez-vous de tous les cœurs catholiques. L'Institut a eu sa large part de grâces. Puissions-nous en profiter!

Notre T. R. Mère Générale nous dit parfois que la maison de Rome doit être l'âme de l'Institut, puisant près du Saint-Siège et en particulier près de la Sacrée Congrégation de la Propagande, l'esprit catholique dans son essence; puis, près du successeur de saint François, la teinte vraiment séraphique que la divine Providence lui a destinée dans son amour.

Notre Révérendissime Père Général, Bernardino de Portogruaro, nous a visitées plus paternellement et plus souvent que jamais.

Mentionnons en passant, ses paroles profondes sur la STABILITÉ DE DIEU, à laquelle participent dans une certaine mesure, ceux qui sont un avec lui, par l'abandon à sa divine volonté.

Le jour de la Toussaint, notre Révérendissime Père semblait triompher déjà avec les Bienheureux dont il célébrait la

fête, nous engageant à invoquer particulièrement ceux qui n'ont pas un culte public et parmi lesquels nous comptons sûrement des parents, des amis, des bienfaiteurs. — Sa figure s'illuminait en disant avec cet accent qui n'appartient qu'à sa Paternité : « Jugez, combien j'ai là de fils, de filles, d'amis, d'âmes que j'ai conduites et aimées. Je leur dis parfois : « Chères âmes, quand est-ce que vous m'appellerez à vous? »

Nous n'avons eu qu'une voix pour dire : « Que ce soit le plus tard possible. »

Sa Paternité est allée à Assise présider l'examen des Lecteurs de l'Ordre. C'est le nom qu'on donne dans l'Ordre aux professeurs de philosophie ou de thélogie.

Le 4 décembre une grande consolation était donnée à son cœur. Le cardinal Vicaire consacrait la nouvelle église Saint-Antoine, et pendant que Son Eminence consacrait l'autel majeur, dix évêques faisaient en même temps la consécration des autels latéraux. Presque tous ces prélats appartenaient à l'Ordre et un bon évêque de Chine, Mgr Eusèbe Semprini, assisté de deux clercs chinois, était venu ajouter, par une disposition de la divine Providence, à l'éclat de cette fête vraiment admirable. Plusieurs de nos Mères ont eu la consolation d'entrer les premières dans ce béni sanctuaire, heureuses d'y prier, non seulement pour l'Institut, mais pour tous les enfants du séraphique Patriarche.

Le 8 décembre, c'était fête encore à Saint-Antoine. Un archevêque de l'Ordre, Mgr Lavecchia a chanté la messe, le Révérendissime Père Général les vêpres, et le cardinal Siméoni, préfet de la S. C. de la Propagande et protecteur de l'Ordre, a donné le salut. Depuis lors, les fidèles visitent en foule la nouvelle église dont le style basilical, simple et sévère, rappelle celui de Sainte-Agnès hors-les-murs.

Mais, que de choses nécessaires dans cette nouvelle demeure du divin Maître, dont nous sommes fières et heureuses d'entretenir la sacristie! Si quelques membres du Tiers-Ordre,

ou quelque âme dévote à saint François et à saint Antoine de Padoue avaient l'inspiration de nous envoyer de vieilles soies, des fleurs, des dentelles, nous saurions bien tirer parti de tout cela, et venir ainsi en aide à la pauvreté des Fils de Saint-François, qui, écrasés déjà par une construction dont le prix a de beaucoup dépassé leur attente, doivent encore meubler les salles, les cellules; la plupart n'ont encore que les murs. La sacristie d'un tel établissement n'est pas une petite affaire, et si nous recevions pour elle des matériaux plus ou moins frais, nous en serions vraiment bien reconaissantes (1).

Notre maison de Rome a reçu de nombreuses visites à l'occasion de ces fêtes et de celles du Jubilé. Son Eminence le cardinal Desprez, archevêque de Toulouse, y est venu bénir notre bonne et vénérée mère Marie du Cœur Immaculé. Le Très Révérend Père Marie de Brest, Commissaire Général de Terre Sainte et Procureur des Missions Franciscaines, y a accompagné plusieurs fois Monseigneur Semprini, Vicaire Apostolique du Hou-nan méridional, habillé encore à la chinoise et assisté des deux clercs chinois dont nous avons déjà parlé.

Le T. R. Père Antonin Fantosati, Mineur Réformé de la Province séraphique, grand vicaire de Mgr Banci, Vicaire Apostolique du Hou-pé septentrional, nous a aussi dit la messe et vraiment pendant quelques jours les Religieuses de la maison de Rome auraient pu se croire en pleine Mission chinoise.

Elles ont eu aussi la consolation de revoir Monseigneur Milinovitch, archevêque d'Antivari (Monténégro). Il nous a assuré que chaque jour l'Institut avait eu son souvenir, et nous a laisées pénétrées d'intérêt et d'espérance pour son diocèse.

Le jour de l'Expectation de la Ste Vierge, 18 décembre, le Révérendissime Père Général a reçu les vœux perpétuels de la Mère Marie de la Nativité et de la Mère Marie de Ste-Hélène; et les premiers vœux de la Mère Marie de St-Victor.

(1) Pour plus de facilité, on pourrait adresser ces objets à notre maison de Paris, rue de l'Ebre 5, ou à celle de Marseille, rue de Breteuil 178.

Enfin, le 29 décembre notre tranquille *Casa* romaine abritait dans une maison en face d'elle, trente-deux pèlerins de Paris, Marseille, Aix; Orléans, etc.

Le 1er Janvier, un certain nombre de nos Religieuses et tous nos pèlerins ont assisté à la messe Jubilaire du Souverain Pontife. De l'avis de tous, c'était une démonstration catholique au-dessus de toute prévision et de tout récit.

Le 5, le plus grand nombre ont vu se renouveler cette consolation. Le 8, pèlerins et Religieuses assistaient encore à l'audience française. Leurs bons Anges les avaient placés les premiers et tous ont joui pleinement du Saint-Père, baisé ses mains, reçu un mot gracieux, en même temps qu'une médaille qui leur rappellera une des plus grandes consolations de leur vie.

Le 9, l'Exposition Vaticane a été visitée par tous nos hôtes. L'Institut a la consolation d'y avoir apporté son petit contingent. Dix langues différentes, parlées dans nos diverses maisons, font ces offrandes au Saint-Père, et c'est peut-être ce que nous avons de plus beau à lui offrir; car c'est lui redire que par sa vocation une Franciscaine Missionnaire de MARIE est prête à se rendre sur son désir ou celui de la S. C. de la Propagande dans les plus lointains pays pour y travailler au salut des âmes.

Voici la liste des différents présents offerts à Sa Sainteté par les onze maisons de l'Institut :

La maison Ste-Hélène de Rome, une nappe d'autel avec garniture, broderie indienne, faite avec des ailes d'insectes et de l'or indiens.

Le Noviciat de St-Joseph des Châtelets (Saint-Brieuc) une table de vieux chêne breton, couverte d'un tapis or et soies broderie orientale.

Le couvent de St-Michel de Paris, bénitier, broderie française, or et argent et orfèvrerie orientale en argeut ciselé, épuré.

Le couvent de St-Raphaël de Marseille, coussin, broderie orientale en or fin.

Le couvent de St-Gabriel de Clevedon (Somerset) cordon d'aube, fil et or.

Le couvent de St-François de Tché-fou (Chine) tapis brodé par les Chinoises et représentant la plupart des plaisirs des habitants du pays.

Le couvent de Ste-Monique de Carthage (Afrique) étole et bourse or et argent, brodées par la Mère Supérieure du Couvent.

Le couvent de Notre-Dame des Victoires de Moratuwa (île de Ceylan) guéridon recouvert d une broderie du pays, or et argent avec monture de palmier, arbre qui fait la richesse de Ceylan.

Le couvent de St-Pierre de Colombo (île de Ceylan) flambeaux émaillés, orfèvrerie indienne.

Le couvent de Nazareth d'Ootacamund (Présidence de Madras) Prie-Dieu, broderie indienne en or, genre de Bombay.

Le couvent de l'Immaculée Conception de Coïmbatour (Présidence de Madras) Chapelet, orfèvrerie indienne; presque tous les grains ont un dessin différent. L'écrin est une broderie indienne en or et argent épurés.

Décisions du Saint-Siège.

La S. C. des Rites a décidé le 15 février 1887, en réponse à une consultation d'un Préfet apostolique du Bengale central, que dans les cas, assez fréquents, où l'on ne peut avoir de parrains pour le baptême solennel et la confirmation, les Missionnaires pouvaient se servir des Sœurs de charité comme de Marraines, quand il s'agit de conférer ces deux sacrements aux femmes. — Cette décision peut s'étendre évidemment à toutes les Religieuses des Instituts à vœux simples, qui se trouvent dans les pays de Missions.

Dans une de ses dernières audiences, le Saint-Père a nommé Evêque d'Harrisburg, M. Thomas Mac Govern, en remplacement de Mgr Shanahan. Le nouveau prélat est né en Irlande et a fait ses études au Séminaire de St-Charles à Philadelphie.

Le R. Père Léon Haid, Bénédictin, a été nommé Vicaire apostolique de la Caroline septentrionale, en remplacement de Mgr Northrop, transféré à l'Evêché de Charleston. Mgr Haid, né aux Etats-Unis, était Abbé de Marie Auxiliatrice dans la Caroline du Nord.

SAINT-JOSEPH DES CHATELETS.

Vêtures. — Profession. — Première Communion.

Le R. Père Arthur de Lorient, Franciscain de l'Observance, à St-Brieuc, a fait le 3 novembre une cérémonie de vêture. Une autre jolie fête avait lieu le 6 novembre : la première communion du fils de l'Intendant de la propriété des Châtelets, pieux Tertiaire Alsacien. Le bon Père Calixte, arrivé de St-Brieuc la veille au soir, put causer avec le père et le fils, s'assurer des bonnes dispositions de l'enfant qui était vraiment pieux et bien préparé. La Mère Supérieure remit au premier communiant un chapelet que la Mère Générale lui avait envoyé de Rome, après l'avoir fait bénir par le Saint-Père. Elle lui donna elle-même, une croix d'argent et son brassard. Pendant la Messe, le père et le fils étaient dans le sanctuaire auprès de monsieur l'Aumônier. Avant la sainte Communion, le R. P. Calixte adressa quelques mots en français pour tout le monde et un petit sermon en allemand pour le jeune Ernest. L'intendant pleurait. Son fils lut ses actes d'une voix émue, puis tous deux s'agenouillèrent sur les marches de l'autel et communièrent côte à côte. Après la Messe le P. Calixte dit encore quelques mots d'action de grâces en allemand. Ensuite, ce fut fête au réfectoire de l'Intendant. On y orna la table de fleurs, et le jeune orphelin, privé de sa mère, put bénir le bon Dieu qui l'avait conduit avec son père, sous un des toits hospitaliers du séraphique François.

Le mois de décembre a vu aussi plusieurs autres Vêtures, Professions faites par M. l'abbé Feutren, recteur de Plufur. (Côtés-du-Nord.)

SAINT-RAPHAEL DE MARSEILLE.

Lettre de la R. Mère Supérieure à la T. R. Mère Générale.

La foudre tombée sur la maison St-Raphaël.

8 Novembre 1887.

Vous savez maintenant l'épouvantable évènement qui vient de nous faire toucher de si près et la puissance de Dieu et son incomparable amour. Il faut avoir vu comme nous, la foudre tomber à quelques pas de soi pour avoir une idée d'un pareil spectacle.

Nous étions toutes en récréation depuis un quart d'heure, à part Marie de Ste-Rosalie qui se trouvait au prie-Dieu devant notre cher Jésus exposé. Le bon Maitre a été plein de délicatesse en choisissant ce moment pour nous frapper. Après de telles émotions nous aurions été trop tristes sans ce Soleil de notre vie; plus que jamais ce me semble, nous aimerons notre chère adoration; c'est à elle, j'en suis sûre, que nous devons de n'avoir pas une égratignure. — Mais, je reviens à mon récit.

Nous étions toutes en récréation, quand le ciel, assez maussade depuis le matin, se couvre de gros nuages qui annonçaient une forte ondée; j'envoie deux Religieuses fermer les persiennes de la chapelle, du parloir, des chambres qui donnent sur le devant de la maison. A peine étaient-elles rentrées qu'un éclair nous éblouit et fait faire la grimace aux plus peureuses. Cependant le tonnerre ne gronde que longtemps après : « Vous voyez qu'il est loin, dis-je, vous n'avez rien à craindre; puis, il est une invocation que j'aime beaucoup à répéter pendant l'orage : « *Et Verbum caro factum est.* » Plusieurs de dire : Moi, c'est Ste Barbe que je prie. — Moi, St Hubert etc... A l'instant, sans que nous ayons été prévenues par aucun signe, un bruit épouvantable se fait entendre, la maison est ébranlée,

le feu dans l'escalier avec l'odeur de soufre... Il n'y avait pas un doute, la foudre était tombée sur notre couvent! Nous étions toutes clouées sur place, étourdies, ébranlées, ne sachant plus où nous étions.

Pour moi cependant, la pensée de Sr Marie de Ste-Rosalie qui était à la chapelle, et d'Adeline, la Sacristine de St-Victor, venue pour faire sa retraite et qui s'y trouvait aussi, leur pensée dis-je, m'avait étreinte; ne les trouverais-je pas foudroyées au pied du St-Sacrement? — Je renonce à vous expliquer, Mère, ce qui se passa en mon âme. Pour avoir le courage de descendre, je tombai à genoux; les nôtres firent de même et nous récitâmes l'*Ave Maria* d'une voix bien émue, je vous assure. Mère Marie de la Croix et Sr Marie de Ste-Lucie descendirent les premières; je les suivais à tâtons, car une épaisse fumée avait envahi la maison et l'odeur du soufre nous asphixiait. Marie de Ste-Lucie en arrivant en bas me crie : « Ma Mère, ma Mère! » En l'entendant je me dis : « Elles sont mortes évidemment. » Je voulais avancer vite et je ne pouvais.

Enfin, me voilà au bas de l'escalier, dans le couloir. Quelle n'est pas ma joie, ma consolation, je puis le dire, ma fierté, en voyant cette bonne Sœur Marie de Ste-Rosalie au prie-Dieu qu'elle n'a pas quitté, malgré tout ce qui vient de se passer autour d'elle; Adeline est émue, mais bien calme, le parloir dégradé, les marbres du couloir hachés, plus une seule vitre aux fenêtres, les chaises renversées, les boiseries mutilées et jonchant le parquet, la tapisserie brûlée, le toit lézardé partout enfin le plus affreux désordre.

Chose curieuse, tout a été touché par la foudre, excepté les images de la Ste Vierge, de nos Saints, le Christ, la statue de Ste Claire.

La foudre est entrée par le grand portail de la rue Breteuil, a jeté de son berceau le petit Victor, l'enfant de la Concierge, sans lui faire aucun mal; a remonté toute la propriété, et vous savez que la colline est longue à parcourir, est entrée en perçant le mur de la sacristie et a illuminé la chapelle. Des boules

de feu ont passé devant l'autel, sous le prie-Dieu de l'adoratrice, sous celui d'Adeline, ont traversé le couloir brisant les dalles de marbre, et sont allées éclater au parloir. La foudre est sortie en perçant le plafond, a brisé les vitres dans la chambre au-dessus du parloir, démentibulant le tuyau de la cheminée, fendant le marbre, et perçant le plafond au premier étage, pour aller brûler dans la chambre de la mansarde, les vêtements de nuit de la sœur Marie de Ste-Marthe dont le lit se trouvait toucher au tuyau de la cheminée. Nous avons des lézardes partout et la pauvre maison de St-Raphaël me paraît bien ébranlée. A la Chapelle, où la foudre a passé, *il n'y a pas une égratignure*; cela se comprend, le Maître était exposé et la foudre s'est jouée à ses pieds, respectant tout ce qu'elle touchait. Marie de Ste-Rosalie et Adeline, enveloppées dans cet incendie qui ne brûlait rien, sont restées paisibles; la première a comme perdu connaissance un instant, tout en ne bougeant pas du prie-Dieu, la seconde ne se rendant pas compte de ce phénomène, croyait à quelquechose d'extraordinaire, elle se disait : « Où suis-je? Est-ce le Thabor ici, mon Dieu! » Ce n'est qu'après avoir illuminé la chapelle sans bruit, que la foudre a éclaté au parloir et toutes deux ont compris alors ce qui s'était passé. Marie de Ste-Rosalie, paisible, calme, pâle à ce prie-Dieu, les mains jointes et les yeux fixés sur l'Ostensoir, était émouvante à voir.

Mais à travers l'épaisse fumée qui nous aveuglait, il nous semblait que le feu était au parloir. Il n'a pas duré et nous en avons été quittes pour la crainte.

Vite, avant tout, nous sommes allées à la chapelle réciter le *Magnificat* et la Station du St-Sacrement. Oh! que nous avions besoin de dire au bon Dieu notre humble reconnaissance! Dans cette terrible épreuve, Il avait été si bon!

Voyez-vous, Mère, ce sinistre arrivant au milieu de la nuit? Trois de nos Sœurs avaient leurs lits dans le chemin labouré par la foudre. Auraient-elles été épargnées? Au contraire, en plein jour, nous avions la consolation d'être toutes réunies,

pouvant constater sans retard que la Communauté se trouvait saine et sauve.

Demain, il ne sera bruit en ville que de cet évènement; aussi avons-nous cru convenable d'aller en faire part à Monseigneur, afin qu'il ne l'apprenne pas par le dehors; les choses passant de bouche en bouche sont si souvent exagérées. Puis, je vous l'avoue, j'avais besoin de remercier le ciel, besoin de dire à Monseigneur que notre chère adoration nous avait sauvées. Je suis donc allée à l'Evêché avec la Sœur Commissionnaire. Monseigneur a paru touché de ma démarche et heureux que le bon DIEU nous eût épargnées.

De là, je suis passée chez M. Estrangin pour voir si, d'après notre police d'assurance, nos dégâts pouvaient être réparés par la Cie. M. Estangin a été tout impressionné de mon récit, et m'a engagée à aller tout de suite avec lui au bureau de la *Providence*. Nous avons eu bientôt la certitude que la maison est assurée.

9 Novembre.

Enfin, à 2 h. 1/2 M. Estrangin, l'Expert de la *Providence* et le nôtre étaient réunis pour procéder à l'enquête et à la constatation des dégâts; une estimation va être faite et sur cette estimation la Compagnie donnera. Mais on ne fera qu'un replâtrage, c'est certain; la maison n'en restera pas moins bien ébranlée, bien moins solide encore.

Ces Messieurs trouvent ce qui s'est passé hier très étrange, ils ne peuvent s'expliquer cette marche de la foudre et tout ce qu'elle a fait de bizarre; c'est extraordinaire en effet. Il n'y a eu hier absolument que deux coups de tonnerre; un, ce semble pour nous prévenir, et l'autre pour nous frapper. Ceux qui l'ont vu du boulevard Vauban disent que la Colline était en feu et l'odeur du soufre s'est fait sentir jusque chez Monsieur le Curé de St-François, qui demeure à dix minutes de notre Couvent.

10 Novembre.

Je vous assure que le jour où nous pourrons de vive-voix vous raconter ce qui s'est passé à cette heure où le ciel a lancé

la foudre sur nous, vous trouverez que c'est une merveille. Adeline, qui est venue ce soir voir un peu comment nous étions depuis avant-hier, m'a encore dit qu'elle n'a rien vu de beau comme cette petite chapelle en feu avec cette Hostie rayonnant au milieu : « St Pierre, répétait-elle, n'a sûrement pas vu mieux sur le Thabor. »

Moi, je suis portée à croire que le diable n'avait pas connaissance de notre police d'assurance, et ignorait que nous étions assurées aussi contre la foudre. Il aura demandé au bon DIEU de s'en prendre à ces finances que nous n'avons pas, et il aura obtenu de toucher à la maison de nous, *autres Job,* mais de respecter nos personnes.

Il doit être assez honteux de son coup, et de toute la gloire qui en ressort pour notre JÉSUS, car on remercie NOTRE-SEIGNEUR de partout. Hier matin j'ai fait dire une messe d'action de grâces, et toutes nous avons fait la sainte Communion aux mêmes intentions.

11 Novembre.

Je vous l'ai dit hier, l'expertise est faite, mais pas le rapport définitif et nous ne savons pas ce qu'on donnera. On ne refera pas les murs, c'est certain, et c'est ce qu'il faudrait cependant. Dès que je saurai, je vous dirai et vous m'indiquerez que faire.

SAINT-MICHEL DE PARIS

Un baptême

En passant à Paris, la Mère Provinciale a pu se croire en Mission. Elle a eu la consolation de donner un baptême! Une petite fille bien malade, qu'on craignait de n'avoir pas le temps de transporter à la paroisse, a été portée à notre maison St-Michel, et Mère Marie des SS. Anges a dû la baptiser, heureuse que son départ pour l'Angleterre fût marqué par cette grâce.

La Mère Supérieure du couvent de Paris se regarde un peu comme la marraine de la petite fille et s'y intéresse beaucoup; elle envoie savoir de ses nouvelles. Il paraît que depuis le jour de son baptême elle a continué à aller mieux et maintenant elle est sauvée.

Lorsqu'on était venu chercher les Religieuses on leur dit que le médecin ne donnait pas à cette enfant pour 2 heures de vie. Le fait est que, quand la Mère Provinciale arriva, la pauvre petite avait l'air à peu près morte. Les eaux du baptême en lui donnant la vie surnaturelle semblent aussi lui avoir rendu la vie du corps.

NOUVELLE FONDATION A CLEVEDON

(SOMERSET) *Angleterre*

SOMMAIRE : **Agrément de Mgr Clifford et de la S. C. de la Propagande. — Le T. R. Père Chrysostome, Provincial. — La famille Brandling. —Miss Young. — Première visite à l'Evêque. — Bénédiction de la nouvelle maison. —. La fête de l'Immaculée Conception. — Une ordination. — Première visite de Sa Grandeur. — Première messe. — Visite à la Mère Abbesse de Taunton.**

C'est le 19 novembre que les Franscicaines Missionnaires de Marie sont allées planter en Angleterre le drapeau de leur Mère Immaculée. Pour la fête de sainte Elisabeth, elles ont commencé à Clevedon une fondation qui n'est encore qu'à son berceau et qu'on a placée sous le patronage de St-Gabriel. Sept Religieuses, dont trois parlent l'anglais, vont ouvrir là des écoles paroissiales, sous la direction des PP. Franciscains de l'Observance, qui depuis leur suppression en France y ont fondé un couvent.

Monseigneur Clifford, Evêque de Clifton, a bien voulu nous donner une place parmi ses ouailles, et la Sacrée Congrégation de la Propagande s'est montrée heureuse d'une fondation qui peut donner à l'Institut des vocations anglaises et favoriser l'étude de cette langue aux sujets étrangers, avant qu'ils ne soient envoyés sur la terre païenne.

Le T. R. P. Chrysostome d'Ithorrots, Provincial des Observants de France, désirait cette fondation depuis près d'un an. Il en avait écrit au Révérendissime Père Général et c'est lui qui l'a demandée aussi à Mgr Clifford.

A leur arrivée à Clevedon, les Religieuses furent reçues par le R. P. Pierre-Baptiste d'Orthez, Gardien du Couvent, et une pieuse famille de la ville, la famille Brandling leur donna l'hospitalité. Les catholiques de Clevedon rivalisèrent de bonté pour les nouvelles-venues. Cette hospitalière famille et une autre catholique dévouée, Miss Young, eurent vraiment pour elles des attentions que l'Institut ne saura jamais oublier.

Le 29 novembre au matin, la R. Mère Provinciale fit sa première visite à Clifton, où réside l'Evêque du diocèse et rapporta de cette entrevue la conviction que notre couvent de Clevedon avait trouvé dans le vénéré Pasteur, un véritable Père.

Le 3 décembre le R. P. Gardien bénit la nouvelle Maison et les Missionnaires commencèrent à y prendre leur repas. Mais ce ne fut que le jour de l'Immaculée Conception, Patronne de l'Ordre Séraphique et de l'Institut, qu'elles s'y installèrent complètement. Craignant l'humidité, la bonne et respectable famille Brandling avait tenu absolument à ce que les Religieuses retournassent coucher chez elle jusqu'à cette fête. Leur installation fut saluée par une affreuse tempête et comme leur maison est près de la mer, elles furent aux premières loges pour entendre le fracas de l'ouragan. L'enfer, peu satisfait de l'érection d'une nouvelle communauté, semblait ainsi faire éclater sa fureur.

Le 17 décembre, Mgr Clifford conféra dans l'église des Franciscains de Clevedon le diaconat à un jeune clerc de l'Ordre et le sous-diaconat à trois Religieux Carmes.

Sa Grandeur fit ensuite sa première visite aux Franscicaines Missionnaires de Marie, examina leur petite chapelle provisoire, qu'on dit très gentille, et constata qu'elle était prête à recevoir l'Hôte divin pour lequel on l'avait préparée.

Le 21 décembre, fête de St Thomas apôtre, le R. P. Gardien y célébra la première messe et adressa aux Religieuses une éloquente et pratique allocution sur le saint Apôtre.

Le 28 du même mois, la Mère Provinciale allait rendre visite au célèbre Monastère des Franciscaines de Taunton. La Mère Abbesse, Agnès Jerningham, très âgée, mais toujours remarquable par sa piété, son zèle et son dévouement à l'Ordre, avait déjà, il y a huit ans, accueilli comme une véritable mère, les PP. Franciscains lors de leur expulsion des couvents de France. Son grand cœur s'est aussi ouvert à ses petites Sœurs Missionnaires, qui conserveront un bon souvenir de la Vénérable Abbesse de Taunton et de son aimable accueil.

III

NOUVELLES DES MISSIONS

ASIE

CHINE. — CHAN-TONG SEPTENTRIONAL

Lettre de la R. Mère MARIE-MADELEINE *à la Mère Marie Aimée de Jésus.*

Tche-fou (*St-François*), 25 Septembre 1887.

Départ pour la Chine. — Le Père Léonard de Piedilama. Saint Antoine de Padoue et les vœux de Mère Marie-Madeleine. — Fête de saint François. — L'installation sur le terrain français

Ma bien chère Aimée de Jésus.

Votre bonne lettre semble me reprocher mon long silence. Ce n'est que très juste, aussi j'incline la tête et demande pardon. Mais vous savez, chère petite Sœur, je suis fille d'Ève, et malheureusement l'excuse ne m'est pas inconnue. C'est pourquoi j'en appele à Mère Marie de la Croix qui pourra vous dire, mieux que n'importe qui, par l'expérience qu'elle en a faite, qu'à Ooty on ne fait pas toujours ce que l'on veut et que par conséquent mon cœur n'a pas été coupable un seul instant.

Ceci posé, mon pardon supposé, j'entre en matière. Que puis-je vous raconter de mon départ si précipité des Indes pour la Chine! Comme je le disais à Mère Marie de la Croix, à 10 h. du matin je recevais la nouvelle par télégramme et à 3 h. de l'après-midi je quittais les chères habitantes de Naza-

reth. Mère Provinciale était à Coïmbatour. J'ai passé une nuit avec elle et le lendemain, jour de l'Ascension, Marie du Saint-Suaire et moi nous prîmes le chemin de fer pour Madras. Quant à mon voyage je ne vous en dirai pas grand'chose, car j'ai été malade tout le long de la traversée. Sœur Marie du Saint-Suaire s'est chargée de faire le journal, et nous l'avons envoyé en Europe et aux Indes. Un bon Père Franciscain italien, le R. P. Leonard de Piedilama se trouvait à bord avec nous. Il n'avait paru qu'une seule fois sur le pont depuis Marseille jusqu'à Colombo; de Colombo à Shanghaï il a été beaucoup moins malade; nous avons pu avoir la messe presque tous les jours. Nous ne pouvions parler que très peu avec ce bon Père, ne sachant pas l'italien, et lui non plus le français; nous nous faisions comprendre tant bien que mal quand il le fallait. Il nous a vraiment édifiées par son humilité et son extrême simplicité. Il m'a dit qu'il demanderait à notre Révérendissime Père d'envoyer des Franciscaines Missionnaires de Marie dans l'intérieur de la Chine où lui-même se rendait.

Nous aimons beaucoup Sœur Marie de la Salette; votre chère Mère Supérieure a bien raison de dire qu'elle a perdu un bon sujet. Mère Marie de Ste-Colette est un vrai *Roger bon temps*; elle nous amuse en récréation par ses saillies italiennes. Mère Marie-Berchmans et moi nous parlons très souvent de vous, bien chère Aimée; il paraît que vous ne vous êtes pas privée de lui faire des malices.

Vous souvenez-vous, chère Aimée de Jésus, combien vous m'avez taquinée lorsque j'ai fait mes premiers vœux et qu'au nom de Madeleine vous deviez ajouter celui de Mère? Que de *Vénérable* ne m'avez-vous pas donné? — Comment m'appellerez-vous maintenant que j'ai eu le bonheur de faire mes vœux perpétuels? — Laissez-moi vous raconter à ce sujet une petite histoire qui m'a fait bien plaisir et qui augmente mon amour et ma confiance pour saint Antoine de Padoue.

Je désirais depuis longtemps faire mes vœux perpétuels pour la fête des Stigmates de notre séraphique Père saint

François. J'en avais obtenu la permission de notre Mère Supérieure. Pour moi c'était double fête, car c'est aussi l'anniversaire de ma naissance. Notre chère Mère Supérieure après avoir fait tout ce qui était en son pouvoir pour que la cérémonie eût lieu ce jour là, vint me trouver et me dit : « La lettre que j'ai écrite à Monseigneur Gerémia pour lui demander l'autorisation de vous faire faire vos vœux n'est pas encore partie; il n'y a pas d'occasion pour la faire parvenir à Sa Grandeur. (Nous n'avons pas de poste ici, ce sont des charretiers de bonne volonté qui se chargent de porter nos lettres; elles arrivent ainsi, Dieu sait quand.) Dans la belle saison, ajouta Mère Supérieure, il faut au moins huit jours pour aller à Tsi-nan-fou(1) et autant pour revenir; « c'est donc bien douteux que vous puissiez faire votre profession pour le 17 Septembre. (Nous étions au commencement du mois.) Mère Supérieure voyant que cela me faisait du chagrin, me dit : à moi aussi cela fait de la peine, mais arèps tout, ce n'est qu'une satisfaction personnelle, et si Jésus veut demander ce sacrifice à ma petite fille, je veux qu'elle le lui donne généreusement. »

— Oui, je veux bien, répondis-je, les yeux pleins de larmes.» Depuis, j'avais perdu tout espoir, lorsque le Dimanche suivant, 4 septembre, pendant mon action de grâces, je sens intérieurement cette inspiration : Si tu veux faire tes vœux pour le 17, adresse-toi à St Antoine de Padoue. — Je me tourne vers ce Saint et lui dis : « Comment ferez-vous, bon St Antoine, il n'y a plus que quelques jours et la lettre est encore chez le Père Césaire, ici à Tché-fou ? — Je suis puissant près de Jésus, sembla me dire le Saint, aie confiance, tu sais bien qu'Il est venu reposer sur mes bras lorsque j'étais sur la terre ! » Je fis à saint Antoine les plus belles promesses et quittai la chapelle pleine de confiance.

Après le déjeuner, j'allai trouver Mère Supérieure et d'un air ravi, je lui dis :

(1) Capitale de la Province et résidence du Vicaire Apostolique.

« Mère, je ferai mes vœux pour la fête des Stigmates de Notre Père St François. »

Mère Supérieure étonnée, me demanda :

« Vous avez eu des nouvelles ?

— Non, répondis-je, mais St Antoine me l'a promis, et jusqu'au jour même j'aurai confiance.

— J'en serai très contente, me dit Mère Supérieure, puis après une courte réflexion, elle ajouta :

« Si je demandais au Père Césaire d'envoyer un télégramme à Monseigneur, il ne coûterait pas bien cher ? »

En entendant cela, mon cœur palpitait de joie, mais comme il s'agissait de ma pauvre personne, je n'osais rien répondre. Au même instant, je vois Marie de Ste-Germaine, ma compagne de vœux, je lui dis en présence de Mère Supérieure :

« Nous ferons nos vœux pour le 17, priez bien St Antoine et promettez lui quelque chose s'il nous exauce ; si le contraire arrive, j'en attribuerai la faute à vous seule ; ainsi faites bien attention. »

Sur ces entrefaites, la cloche nous appela pour la leçon de chant. Mère Supérieure vint avec nous et dit à l'organiste :

« Il faut préparer les chants pour la cérémonie, car cette *illustre personne* m'a déclaré qu'elle ferait ses vœux pour la fête des Stigmates. »

On s'y mit avec courage, puis, le soir de la Nativité nous entrâmes en retraite sans rien de plus certain. Le bon Père Césaire, sur la demande de Mère Supérieure, avait envoyé le télégramme à Monseigneur pour obtenir la permission tant désirée. Le sixième jour de la retraite nous étions encore dans l'incertitude, mais le septième jour la grâce était obtenue ; le télégramme de Monseigneur Gérémia arrivait et il envoyait avec l'autorisation demandée, sa meilleure bénédiction aux deux nouvelles professes. Grâces en soient rendues à Dieu et à saint Antoine ! Comment trouvez-vous ma petite histoire ?

Il y a un temps infini que je n'ai pas écrit à ma chère pe-

tite Marie de St-Joseph (1). Dernièrement je me suis contentée de lui dire un mot sur une lettre de Mère Marie de Ste-Colette. Quand vous lui écrirez, dites-lui, je vous prie, toute ma tendresse et si votre chère Mère Supérieure le permet, envoyez-lui mon griffonnage. Je serais si contente de vous revoir toutes les deux. JÉSUS le permettra-t-il un jour?

En attendant ne veuillons que ce que JÉSUS veut, n'est-ce pas, ma petite Aimée chérie, et restons toujours bien unies.

3 Octobre 87.

Je reprends ma lettre. On s'occupe à faire belle la fête de Notre Père St François : chanteuses, sacristines, jusqu'aux cuisinières, toutes sont à l'œuvre. Nous irons dans notre nouveau couvent probablement la semaine prochaine. Vous savez que c'est la France qui nous l'a donné en location pour 50 ans? On a hâté les travaux pour nous faire sortir d'ici, par crainte que le typhus ne revînt chez nous l'année prochaine.

4 Octobre.

Aujourd'hui, fête de notre Séraphique Père, tous les cœurs sont joyeux. C'est aussi la fête de notre petite maison de Tché-fou. Dans la journée nous avons conduit toutes les Chinoises voir notre nouveau couvent; c'est pour elles une grande fête.

5 Octobre.

Une petite fille païenne, âgée de deux mois, nous est portée aujourd'hui. Un écrit est donné par les parents et on cherche tout de suite une nourrice dans la ville. La petite est baptisée immédiatement sous le nom de Marie-Françoise. Nous disons la station du Saint-Sacrement promise aux âmes du purgatoire pour chaque âme païenne qui nous viendra.

7 Octobre.

Mère Supérieure a inventé un cirage pour peindre le parquet de notre nouvelle chapelle. Le bois employé pour cet usage en Chine, est très blanc, comme du sapin. Partout

(1) La Mère Marie de Saint-Joseph est la propre sœur de Mère Aimée de Jésus.

ailleurs on laissera la couleur naturelle, ce qui nous donnera un cachet très franciscain.

Aujourd'hui nous avons une espérance : deux femmes païennes viennent demander l'aumône. Nous causons avec elles, leur proposant de prendre leurs enfants puisqu'elles sont dans la misère. L'une d'elles accepte immédiatement; mais elle a un mari et il faut avoir le consentement du père avant de recevoir les pauvres petits.

La Chinoise a promis de revenir demain. Viendra-t-elle, elle-même, au catéchuménat? Ce serait un bon coup de filet; nous prions les bons anges.

Quand vous recevrez de moi une nouvelle lettre, elle sera écrite dans notre couvent définitif. On se presse et l'essentiel sera fini. Pour le reste des constructions, nous attendrons que la divine Providence nous envoie les fonds.

C'est vraiment édifiant de voir le bon Père Siu (Prêtre chinois qui nous dit la messe alternativement avec le Père Césaire) travailler tous les jours de midi 1/2 jusqu'au soir, avec les enfants de leur orphelinat, pour arranger notre cour. Les enfants y portent du sable du bord de la mer et le Père égalise le terrain avec une bêche.

13 Octobre.

Nous commençons le déménagement aujourd'hui, tout est sens dessus-dessous, malgré toutes les précautions de Mère Supérieure pour y aller avec ordre. Le Père Siu arrive avec vingt enfants et une dizaine d'hommes, et avant que nous ayons eu le temps de rien préparer, nous les voyons avec désespoir entrer partout, tout enlever pêle-mêle. Il a fallu en passer par là, impossible d'arrêter le zèle du bon Père chinois.

15 Octobre.

Nous sommes dans notre nouvelle maison, nous y avons couché hier soir. L'air est pur, la température charmante. Mais vous pouvez penser, chère Aimée de Jésus, dans quel désordre nous sommes; le déménagement n'est pas fini, les travaux non plus, nous avons des ouvriers un peu partout

pour achever bien des choses qui restent à faire. On nous appelle à chaque instant, aussi je ne peux écrire que brièvement aujourd'hui. Je vous quitte donc,

Ma chère Aimée,

Votre petite Sœur tendrement affectionnée en J. M. J. et N. P. St Fr.

Marie-Madeleine de Jésus
Fr. M. M.

Lettre de Monseigneur GÉRÉMIA, *Vicaire apostolique du Chantong septentrional à la R. Mère M. de St-Sébastien, Supérieure de Tché-Fou.*

Sa bénédiction. — Intérêt pour les Œuvres de Tché-fou. — Pauvreté séraphique. — Zèle des âmes.

Tsi-nan-fou, 26 septembre 1887.

Très Révérende Mère,

Nous avons reçu vos très honorées lettres du 2 et 18 août dernier, et aussi votre télégramme. Nous trouvant alors empêché par les multiples occupations de notre charge de répondre à votre aimable invitation, nous nous sommes empressé, nous-même, d'envoyer par dépêche notre bénédiction aux deux Religieuses qui se préparaient à consommer leur sacrifice et leur immolation perpétuelle par l'émission des vœux sacrés de religion.

Cette bénédiction, comme vous avez pu l'interpréter vous-même, équivalait à notre autorisation requise pour cette cérémonie; voilà pourquoi nous avons attendu jusqu'au départ du présent courrier pour répondre à vos bonnes lettres.

Oui, certes! les bonnes nouvelles que vous nous donnez de vos Œuvres nous ont fait et nous feront toujours grand plaisir. Mais surtout nous ne pouvons que bénir et encourager les sentiments que vous nous exprimez au sujet de la sainte Pauvreté qui orne si bien les commencements de votre apostolat

dans notre Vicariat, sentiments en tout conformes à notre vocation franciscaine à laquelle nous devons tenir par-dessus tout.

Notre Séraphique Patriarche commença son Ordre dans la pauvre petite cabane de Rivo-Torto et ce fut grâce à cette très haute pauvreté léguée à ses Enfants, que la bénédiction divine a toujours fécondé son Ordre, et l'a perpétué à travers les siècles à la plus grande gloire de DIEU et pour le salut de millions d'âmes.

Courage donc, Révérende Mère, persévérez toujours dans les sentiments que vous nous exprimez et que l'une de vos grandes sollicitudes soit de les entretenir et de les faire toujours grandir dans les cœurs de nos chères Filles Missionnaires de la Communauté de Tché-fou.

Ce sera pour notre cœur une grande consolation de vous savoir toutes animées de pareils sentiments, et ce sera en même temps le gage le plus assuré de la bénédiction de DIEU.

Oui, chères Filles en Notre-Seigneur, donnez-vous tout entières à vos Œuvres. Si les commencements sont lents et ardus, ne vous en étonnez pas, la Providence a ses desseins et ses heures marquées. Les premiers pas sont heureusement faits, et tout viendra à son heure.

Efforcez-vous donc de vous rendre, par une entière fidélité, toujours de plus en plus dignes de votre noble vocation, n'oubliant jamais cette parole de l'apôtre saint Jacques : « Que celui qui sauve l'âme de son frère, sauve aussi la sienne. »

Et nous, comme gage de la bénédiction divine et de notre paternelle affection, nous vous renouvelons, à vous, Très Révérende Mère, et à toute la chère Communauté de Saint-François, tant européenne qu'indigène, notre paternelle bénédiction.

Votre affectueusement dévoué en Notre-Seigneur,

† Fr. B. GÉRÉMIA, *Vic. Ap.*

Lettre du R. Père Hugolin, Franciscain de l'Observance, missionnaire en Chine, à la T. R. Mère Générale.

Tai-iuen-fou, 15 juillet 1887.

Les Annales. — Intérieur de la Chine. — Orphelinat. — Religieuses chinoises. — Poële-lit. — Les grottes.

Très Révérende Mère,

Que N. S. vous donne sa paix.

Deux fois déjà, une main inconnue, mais exercée à la calligraphie, m'a adressé comme *hommage* les premiers numéros de vos *Annales*. Ne sachant qui remercier directement, c'est à vous que je dois m'adresser. Ces numéros sont venus me trouver dans des montagnes où je suis le commis voyageur du bon DIEU. Je les ai lus et relus avec un bonheur et une émotion suaves.

Vous auriez souri, Révérende Mère, si vous aviez vu un homme, dit missionnaire, grand, fort, barbu, ému comme un imbécile en lisant les exploits de ses petites Sœurs. Mais aussi, c'est raconté sans recherche, avec un style et une expansion simples, candides. C'est frais, c'est délicat; c'est pour cela que c'est touchant. Il faut excuser; ce n'est pas de la faiblesse humaine : c'est la grâce qui passe, qui dit à un barbu qu'il est un lâche, un poltron, un homme dépassé par ses petites Sœurs, un soldat inutile dans l'armée du SEIGNEUR, un indigne Enfant de St François.

Vos *Annales*, T. R. Mère, sont une éloquente prédication; votre Œuvre est très belle, très utile, bien qu'elle soit excessivement délicate pour des sujets qui ne seraient pas très énergiques dans l'observance de leurs devoirs. Comme vous devez remercier le bon JÉSUS de s'être servi de vous pour organiser cette Œuvre qui est sienne. Comme je dois vous remercier pour les encouragements que m'ont donnés les *Annales*.

Ces éloquentes *Annales*, je les ai rapportées ici. Plusieurs Pères les ont lues avec charme; Monseigneur lui-même les a lues avec grande attention.

J'ai fait, Très Rév. Mère, le devoir que je voulais remplir auprès de vous; mais je considère comme un péché d'envoyer du papier blanc, des frontières de la Tartarie, et puis, pour vous indemniser des *Annales*, il faut bien que je vous parle un peu des missions de cette région.

Dans les relations de Tché-fou, j'ai lu que nos petites Sœurs se préoccupent d'avoir une maison, un *Couvent*. Quel luxe pour des missionnaires ! On voit bien qu'elles ne sont encore que dans les ports de Chine.

Supposez, Révérende Mère, qu'elles se sont avancées de 16 jours dans l'intérieur du Céleste-Empire. Les voilà dans la province du Chan-si qui confine avec la Tartarie. A Tai-iuen-fou capitale civile, militaire et ecclésiastique de la province, à côté de la résidence épiscopale, se trouve un orphelinat composé de plusieurs divisions. C'est l'asile pour les heureuses petites filles dont les païens font cadeau à la Sainte-Enfance ; c'est une sorte de pensionnat où les jeunes filles de bonnes familles chrétiennes viennent apprendre les prières, la lecture du catéchisme, les travaux à l'aiguille, etc. ; c'est quelque chose comme un noviciat où se forment les jeunes Religieuses qui plus tard seront envoyées dans d'autres orphelinats. La Supérieure de la maison, la R. M. Marie Xan, est une vieille vierge de 72 ans, terrible comme un vieux caporal. Cet orphelinat est composé de plusieurs maisons de formes et de dimensions diverses. Vos filles, Très Révérende Mère, (puisqu'elles aiment les maisons et les Couvents) pourraient s'y choisir des appartements.

Je préviens celles qui ont trouvé durs les lits de Colombo, que dans notre province, où le froid est très intense, il n'y a pas de lit. On dort sur le poêle ; c'est un monument en briques cuites ou en pisé, qui occupe la moitié, et quelquefois les deux tiers de l'appartement. Il donne place à toute la fa-

mille. Chacune de nos Religieuses indigènes a ses couvertures, mais chacune n'a pas son poêle, le même suffit pour toutes.

En dehors de la Résidence épiscopale, les maisons et les *Couvents* sont bien autrement confortables. A l'orphelinat de Ké-léao-kéou, auprès duquel j'ai résidé 4 mois, les Sœurs et les petites filles habitent des grottes creusées dans la terre dure. Tels étaient les palais de Robinson Crusoé.

Ces grottes sont tout à fait franciscaines. Creusées en forme de tunnel, elles n'ont ni plafond, ni lambris, ni parquet. J'ai dans ma région, sur les plateaux et sur les flancs des montagnes, des villages absolument invisibles ; tout le monde habite sous terre. L'hiver, c'est très bon, mais l'été, c'est fort humide.

Quand une grotte a commencé à s'écrouler, la famille s'en creuse une autre ailleurs, y transporte les briques en pisé du poêle, y bâtit un nouveau poêle et tout est fini. Peut-on rien de plus simple ! Les ânes, (car il n'y a que des ânes dans nos montagnes) ont leur grotte, les instruments de la ferme ont leur grotte, les récoltes ont leurs grottes. L'église est ordinairement dans le même genre et le même style que les habitations vulgaires. Et comme le serviteur ne saurait être au-dessus du Maître, le *salon* du missionnaire est tout aussi somptueux.

Dans le hameau tout chrétien où j'ai donné ma dernière mission, il y a 83 chrétiens, pas une maison, pas une poutre, pas une construction, pas une brique cuite, pas une voiture. La basilique n'a pas d'autre ouverture que la porte. Mon appartement avait trois meubles, en dehors du poêle-lit, savoir : une chaise, une petite table qui fut neuve, et, au fond de la grotte, une planche qui, posée sur deux grands vases remplis de grains, supportait la sacristie, le vestiaire et la bibliothèque du missionnaire.

Le tout est éclairé par une ouverture d'où le papier, en guise de vitre, tamise une douce lumière. La pluie, un chat, un curieux font facilement des dégâts à la fenêtre. La pluie

m'en a fait, dans ce poétique hameau ! Mais les conséquences ne sont pas graves. Le premier venu, s'armant de colle de farine et de papier, se trouve transformé en vitrier de profession.

De temps en temps il faut recueillir du salpêtre sur les parois de la grotte, le transformer en sel franciscain, et assaisonner hardiment; sinon tout ce grand confortable fatigue, et la vie devient fade.

Ceci posé, je fais des vœux, Très Révérende Mère, pour que nos chères Sœurs franciscaines soient très régulières dans leurs maisons et leurs *Couvents*, mais qu'elles ne se figurent pas que ces habitations soient indispensables pour des missionnaires.

Daignez agréer, Très Révérende Mère, avec ma reconnaissance, l'assurance de mon profond respect dans le Cœur de Jésus.

Fr. Hugolin, M. O.

NOTICE BIOGRAPHIQUE

sur la Révérende Mère Marie de Ste-Agnès

Pléhédel. — Marie-Yvonne Rivoallan. — Notre-Dame de Charité. — Première visite. — Entrée. — La prise d'habit. — La quête. — St-Joseph des Châtelets. — Les premiers vœux. — L'assistante à Rome. — Les vœux perpétuels. — Pèlerinage à Assise. — Départ pour la Chine.

Pléhédel est un bourg du Trégorois, cette partie de la Basse-Bretagne où vécut St Yves et où se conserve ardente encore la foi de nos pères. Dans ce pays, on trouve de vénérables familles de cultivateurs propriétaires, aux mœurs patriarcales. Fidèles à leur costume, à leurs traditions et à leur clocher, ils cultivent leurs terres et se tiennent au courant du niveau intellectuel et politique, tout en restant inébranlables, comme leurs rocs de granit.

C'est là que naquit, le 15 mai 1857, Marie-Yvonne Rivoallan. Les premières années de sa vie s'écoulèrent paisibles dans ce milieu chrétien. Ses parents l'envoyèrent terminer son édu-

cation chez les Sœurs de Notre-Dame de Charité au Pensionnat de Montbareil de St-Brieuc. Ces Religieuses consolidèrent les bons principes que l'enfant avait reçus dans sa famille.

En 1879, Marie Yvonne était une vraie Bretonne, petite et frêle de constitution, mais solidement pieuse, courageuse, énergique, même un peu rude parfois dans sa droiture et son esprit du devoir.

Dans le courant du mois d'août de cette même année, la Mère Générale alors à St-Brieuc fut demandée au parloir et se trouva en face d'Yvonne Rivoallan. La jeune Bretonne sentit de suite que son âme était comprise et saisie par cette mère que lui avait destinée la Providence. Ce fut en grande partie cette première impression qui soutint Mlle Rivoallan dans les démarches qu'elle dut faire auprès de sa famille, pour préparer son entrée au Noviciat de l'Institut. Malgré de grands obstacles elle revint donc, et dès lors commença entre la fille et la mère, une étroite union, « à la Bretonne » disaient-elles toutes deux. Souvent, Marie de Ste-Agnès nous avoua que le respect filial qu'elle avait voué à sa Supérieure avait été sa meilleure sauvegarde pour triompher des obstacles qu'on avait mis à sa vocation.

Pour les femmes Bretonnes, la famille a une puissance quasi magnétique. Elle partage avec Dieu, le cœur des plus pieuses, et chez Yvonne ce sentiment était extrême, comme aussi l'amour qu'elle portait à son Dieu. L'Institut était pauvre alors comme à présent, bien que ses charges fussent moins nombreuses. Mais, dans un cercle plus restreint, il endurait les rigueurs de la sainte Pauvreté, comme aujourd'hui.

Monseigneur David, qui aimait et protégeait en véritable Père la petite Famille missionnaire, lui donna l'autorisation générale de quêter dans le diocèse de St-Brieuc et Tréguier. Marie de Ste-Agnès avait pris l'habit le 18 décembre 1879. Nous aimons à nous rappeler une des jolies paroles du Prêtre breton qui présida sa Vêture. Il promit aux Missionnaires de

l'Immaculée, des générations nombreuses et vit dans leur établissement en Bretagne, une disposition de la divine Providence qui voulait en faire les hermines du divin Sauveur, blanches et noires comme elles, c'est-à-dire : pures et obscures, se consumant dans l'innocence et l'humilité. « Soyez partout, disait-il, les hermines bretonnes, mourant plutôt que de se souiller et portant partout la gloire de MARIE, de l'Eglise et de notre vieille Armorique. »

Si ce cachet doit être celui de toutes les Franciscaines Missionnaires de MARIE, nous pouvons assurer qu'il fut bien plus spécialement empreint en Marie de Ste-Agnès pour la vêture de laquelle avait eu lieu cette prédication. Comme elle était sûre et profondément religieuse, ses Supérieures ne virent aucun inconvénient à la donner pour compagne à la respectable Mère qui devait faire la quête à Pléhédel et dans les localités environnantes. C'est là que le démon fit au cœur de Mère Marie de Ste-Agnès une plaie qui ne se ferma jamais. Les siens essayèrent de l'arracher à sa vocation. Peu connu encore en Bretagne, l'Institut était traversé, comme le sont toujours les Œuvres de DIEU, et on voulut en détacher cette pieuse enfant, qui s'était donnée à lui dans toute la grandeur de son âme. Elle ne succomba point dans ce combat douloureux. Mais il fut pour elle la source de bien des souffrances. DIEU qui voulait ce cœur tout entier, trouva là le secret de lui faire sacrifier à son amour tout ce qu'elle aimait.

Peu après le retour de Mère Marie de Ste-Agnès à St-Brieuc, le Noviciat fut transféré à St-Joseph des Châtelets, en pleine campagne, au milieu de grands bois entrecoupés de prairies et de champs. Mais tout était à faire dans ce vieux manoir presque abandonné depuis longtemps, et l'installation de nos Mères y fut très pauvre et très rude. Dans cette fondation, Marie de Ste-Agnès prouva combien elle était vaillante, courageuse, et pendant trois ans, elle travailla sans relâche, malgré sa faible santé, montrant une aptitude réelle pour

toutes sortes d'ouvrages, et s'entendant parfaitement en particulier à tout ce qui regarde la tenue d'une maison. En même temps elle se formait rapidement à toutes les vertus religieuses, et édifiait ses Sœurs par sa piété et sa sagesse, comme elle les émerveillait par la mesure étonnante de travail qu'elle menait chaque jour à bonne fin.

Le 28 décembre 1881 elle fit ses premiers vœux pour trois ans, selon nos Constitutions, et de plus en plus sa vocation missionnaire se développa. Elle désirait ardemment aller en mission, travailler au loin à la gloire du bon DIEU.

A la fin de novembre 1883 ses Supérieures l'appelèrent à Rome, dans la maison Ste-Hélène où elle fut nommée Assistante. En l'y recevant, la Mère Générale qui l'aimait d'une tendre affection, lui dit : « Vous, je vous fais venir ici, pour que vous deveniez une sainte »; et de fait, elle profita amplement de toutes les grâces de la Ville Eternelle. Son âme droite et généreuse, son cœur ardent et contenu, s'imbibaient pour ainsi dire de l'esprit franciscain, qui n'est autre que l'esprit évangélique. Candide comme un agneau, humble et mortifiée, unissant la simplicité de la colombe à la prudence du serpent, elle remplit sa charge avec la perfection que son intelligence appuyée sur sa vertu, mettait à toute chose. Aussi active qu'oublieuse d'elle-même, elle agissait sans bruit et venait à bout de tout.

(à suivre.)

INDES ORIENTALES (*Présidence de Madras*).

Un mois à Nazareth d'Ootacamund par la Mère Marie de Saint-Michel.

a Portioncule. — Monseigneur Ajuti. — Carpaye — La part du pauvre. — Un baptême. — L'abjuration. — Le Gouverneur. — Une famille protestante. — Un petit infirme.

Août 1887.

Un mois en mission, c'est comme une mosaïque composée de toutes sortes de pierres. On dit que le samedi ne se passe pas sans un rayon de soleil. N'en est-il pas ainsi de ces mois consacrés à Marie, qui semblent à la terre un sourire du ciel.

Nous voici au premier jour d'août, voué tout entier à son Cœur immaculé.

Déjà s'ouvre pour les pauvres âmes le trésor des indulgences de la Portioncule. Notre-Dame des Anges veut nous faire saluer l'aurore de sa fête par le baptême d'une toute petite païenne bien malade que nous appelons Marie des Anges. Le 2, notre fête est des plus solennelle, car le Délégué du Saint-Père, Monseigneur Ajuti, veut bien nous dire la messe qui est suivie de celle de son Secrétaire. Une visite des plus bienveillantes termine la matinée de cette journée bénie et donnée presque entièrement à la prière.

La si haute bonté de Son Excellence engage notre chère Mère Provinciale à lui préparer une petite fête ; une pièce sera jouée par nos enfants.

En mission, on ne jouit que des œuvres de son industrie; c'est vous dire que toutes et chacune sont employées, suivant leurs talents, à des labeurs fort variés, surcroît qui vient combler la mesure du travail de chaque heure.

Mère Provinciale, avec sa verve charmante, compose une

Cantate, etc., etc., puis, elle dessine, ordonne et compose un vrai théâtre ; ayant l'œil à tout et donnant des idées à chacune. Chaque matin elle est des premières au travail, distribuant les tâches à toutes ses filles. C'est ainsi que mobiliers, costumes, oriflammes, rochers et décors sortirent des mains des Missionnaires comme un tribut à la charité et à la reconnaissance.

Tandis que nos Sœurs, laborieuses ouvrières, ne perdent pas un instant, notre Jésus est toujours exposé et rayonne sur les âmes.

Une jeune fille qui venait voir souvent Mère Marie Fernandez, fait son abjuration et épouse un anglais catholique.

Le 4, saint Dominique veut marquer le passage de sa fête, et, comme un bon Père, nous fait présent de deux petits enfants, un frère et une sœur que Mère Marie de St-Xavier baptise; l'un est appelé Marie-Dominique, l'autre Marie-Elisabeth.

Nous avons non seulement la visite de Mgr Ajuti, mais encore celle de Mgr Henri Joseph Reed da Silva, Portugais promu au siège de Méliapour et le plus jeune évêque du monde entier (dit-on). Sa Grandeur, après avoir fait le tour de la maison, s'écrie que nous avons bien le cachet franciscain. En effet, entre la cour des Grands de Portugal et le pauvre couvent de Nazareth, il y a place pour cette exclamation.

Un bon Père nous écrivait que St François aurait été jaloux de la pauvreté de notre maison de Paris; je crois qu'ici aussi, il eût trouvé un cachet très franciscain en contemplant les cellules sans tables, la salle de Communauté avec une seule vieille chaise, car, comme le colimaçon, chacun porte avec soi, sinon sa maison, du moins son siège, du réfectoire à la salle, et réciproquement. En entrant à la cuisine, on voit briller un fourneau percé à jour, de tous côtés, si bien que la pauvre Sœur cuisinière paie par ses larmes le tribut à la fumée.

La veille de l'Assomption, comme pour les premières vêpres de la fête de notre bénie Mère, la femme de chambre païenne d'une dame protestante vient trouver la R. Mère Provinciale, pour lui faire part de sa volonté d'être catholique. Le 15, la grande Reine du ciel n'oublie pas dans son triomphe les pauvres petits païens; et deux privilégiés, frère et sœur, sont apportés au dispensaire, assez malades pour être baptisés. Ce beau jour de l'Assomption est couronné par un salut superbe donné par Son Excellence Mgr Ajuti.

La soirée que nous voulions offrir au Délégué, avait été fixée à la Ste-Hélène, patronne au baptême de notre bien-aimée Mère Générale.

La chère sainte semble vouloir nous donner un bouquet de fête.

On touchait à la fin du jour et aux derniers préparatifs de la soirée, lorsque parurent des malades que l'on amenait au dispensaire. Nous distinguâmes deux petites sœurs de Caste canadienne qui venaient chercher leur passe-port pour le ciel.

Tout en poursuivant les derniers apprêts, nous apercevons sur la route qui borde le beau lac d'Ootacamund, le bruyant enterrement d'un *vellage;* car, aux Indes, la même infernale musique et le même désordre président aux mariages et aux funérailles. Le corps du païen était entouré d'argent, de fleurs, de riz, de cocos, de provisions de toutes sortes, de peur qu'il ne vînt à manquer.

« Oh ! s'écrie une pauvre païenne appelée Carpaye, à quoi lui servira tout cela ? Pour moi, lorsque je vais mourir, je me hâterai de recevoir le baptême, afin d'aller au ciel avec les Mères ! »

Cette femme est au service du Couvent depuis sa fondation, et dès que l'un de ses neveux est malade, elle se hâte de l'apporter au dispensaire, demandant en grâce que nous le baptisions. Plusieurs membres de sa famille sont déjà au ciel et lui obtiendront certainement le bonheur qu'elle leur a procuré.

Enfin tout est prêt pour la fête du Délégué apostolique. La Communauté et le consul français, M. Albert de Guigné, l'attendent au parloir ainsi que Sa Grandeur Mgr da Silva, Evêque de Méliapour. Mais je ne vous narrerai pas cette brillante soirée, inusitée chez nous, la Rde Mère Provinciale vous en ayant fait le récit (1).

Le 20, saint Bernard n'oublie pas notre dispensaire et y envoie une pauvre petite fille ; ce ne sont pas les drogues qui attirent ces enfants, mais plutôt ce que l'on appelle *mouttaïe* aux Indes, bonbons et friandises.

Nos chères petites pensionnaires le sachant, font toujours la part des pauvres. Dès qu'elles reçoivent quelque envoi de leurs familles, c'est un vrai sacrifice ; car, le gâteau se divisant d'abord entre toutes les élèves, la part de chacune n'est pas grosse. Elles savent aussi parfois se priver de leur dessert, et me l'apporter pour les petits païens.

Ce même jour, samedi, fête de saint Bernard, j'avais fini au dispensaire, lorsqu'une pauvre mère toute désolée m'apporte son *baby* de deux mois et demi, me disant qu'elle va demander à la Madame *Arokiam* (Notre-Dame de la Santé) de lui conserver cet enfant après plusieurs autres qu'elle a perdus.

— Comment s'appelle ton enfant? lui demandé-je.

— Il n'a pas de nom.

— Comment, il n'est pas baptisé?

— Je n'ai pas eu le temps de l'apporter à l'église, balbutie-t-elle.

L'occasion était pressante, je lui cherche une marraine, et l'envoie à l'église lui refusant tout secours jusque-là. Elle se décide enfin, et je la vois revenir triomphante. Cette femme qui, tout à l'heure ne se préoccupait nullement des intérêts éternels de cette chère petite âme, sentait qu'elle avait accompli un devoir et que sur son sein reposait un petit ange. Je le

(1) Voir les *Annales*, 1er vol. page 335 et suiv.

soigne, et 2 ou 3 jours se passent sans revoir mon petit *Arokiam*. Enfin je l'aperçois; la mère était radieuse, l'enfant était sauvé, le baptême l'avait guéri.

A midi, arrive l'*Italia doré sanès* (la dame italienne), comme l'appelle la jeune Indienne, factotum de la loge.

Cette jeune dame, fille d'un Anglais et d'une Italienne aspire à devenir catholique, et vient d'obtenir la permission de son père. Son Excellence le Délégué a la bonté de s'en occuper, ce qui la rend bienheureuse. Il lui a conseillé de faire son abjuration dans notre chapelle et d'entrer aussi dans le Tiers-Ordre de Saint-François.

Le 23, Mère Provinciale est obligée d'aller solliciter, près du Gouverneur des exemptions d'impôts; nous ne savons encore rien du résultat, si ce n'est la haute bienveillance avec laquelle le Gouverneur a reçu les nôtres. Il les a présentées à sa femme.

Comme la Mère Provinciale parlait du chemin de fer, le Gouverneur lui a dit : « Vous savez que la compagnie du chemin de fer est une corporation qui n'a ni corps ni âme? »

— Oui, répond la Mère Provinciale, mais elle a un seigneur.

Le Gouverneur n'a pu s'empêcher de sourire.

— N'avez-vous que ces deux demandes à me faire? lui dit plus tard le Gouverneur.

— Pardon, Excellence, j'en ai une troisième, car le nombre trois, est le nombre parfait.

Cette fois, le Gouverneur rit de tout son cœur.

C'est encore par une saillie que Mère Provinciale a gagné le Collecteur d'Ootacamund. Ce dernier lui disait de s'adresser à un subalterne. « Pardon, lui répondit-elle, il vaut mieux aller au bon Dieu qu'à ses saints. »

Le 25, fête de St Louis, nous donne le baptême d'un petit païen. Le 28, fête du Saint-Cœur de Marie, donne un petit filleul à la chère Mère Marie du Cœur Immaculé; mais c'est un pauvre petit être bien malade.

Ce même jour, une jeune protestante, mère de quatre en-

fants, m'annonce que toute la famille va venir au catholicisme. Pauvres gens, il faut bien prier pour leur persévérance ; car, c'est l'ignorance souvent qui les fixe dans l'erreur. Lorsque je lui parlai de la religion catholique : « Ma Mère, me dit-elle, je ne savais pas qu'il y eût de différence entre ces deux religions ; j'étais une toute petite enfant lorsque mes parents m'ont conduite au ministre et m'ont mariée. *J'ignorais toutes ces choses.* »

Enfin, le 30, les parents d'un pauvre petit infirme païen, viennent m'annoncer qu'ils se décident à le conduire à notre hôpital de Coïmbatour. Ici, nous n'avons qu'un dispensaire avec une seule chambre ; un hôpital serait le vestibule du ciel pour beaucoup de païens ; mais, nous n'avons ni argent, ni aumônes pour le construire, c'est avec de grands labeurs que nous gagnons le pain quotidien. Un exemple entre bien d'autres : Une de nos pauvres Sœurs étudie depuis deux ans, et se lève tous les jours à quatre heures pour passer son examen de tamoul afin d'arriver par la pension à soutenir nos Œuvres pauvres.

Nous soignons beaucoup de malades au dispensaire ; DIEU veuille bénir ces actes de charité en nous envoyant toujours davantage des âmes à sauver.

MARIE DE ST-MICHEL
F. M. M.

COIMBATOUR (PRÉSIDENCE DE MADRAS). *Septembre 1887.*

LA FAMILLE DU DAZILDAR, OU TROIS VOCATIONS POUR LE TIERS-ORDRE.

I

La riche demeure Indienne. — Papamal. — Son enfance.

Il y a environ une cinquantaine d'années, vivait à Coïmbatour un riche Indien remplissant les fonctions de *Dazildar*, (chef de village). Il se nommait Téva Sagayam et avait épousé

une femme, chrétienne aussi, portant le nom d'Annamal. Tous deux étaient nobles Vellages. A l'époque dont je parle, plusieurs enfants étaient déjà nés de leur mariage. Les trois premiers furent des garçons et la quatrième une fille. C'est d'elle que nous allons raconter l'histoire.

L'enfant naquit en 1840. Elle reçut au baptême le nom de Mariamal, mais on l'appelait communément Papamal, ou plus volontiers encore, Papou. La première chose qui lui sourit en entrant dans la vie, ce fut le bonheur. La demeure du Dazildar ne ressemblait pas aux pauvres demeures indiennes. Il menait grand train : maison à étage, domestiques, équipages, chevaux, rien ne lui manquait.

La jeune Papamal était la préférée de la famille et parce qu'elle était la première fille et aussi parce que son intelligence se développant bien vite, la rendit intéressante. Son père, homme très instruit, était fier de sa fille et fondait sur son avenir bien des espérances.

A peine notre Papou commença-t-elle à parler que son père lui enseigna lui-même à lire et à écrire, ce qui était déjà beaucoup pour une fille indienne. Elle raconte, qu'un peu plus tard, il y avait dans la maison paternelle un vieux Moudéliar (première Caste après les Brahmes) que le Dazildar protégeait, et à qui il donnait l'hospitalité. Le vieillard aimait la petite enfant. Elle se souvient que tous les jours, il la prenait sur ses genoux et lui enseignait, en les chantant, des poésies et des proverbes tamouls qui ouvraient encore sa jeune intelligence et la mettaient au-dessus des enfants de son âge. Elle répétait après lui, chantait comme lui, et bientôt elle savait sa leçon : « Aya (Monsieur) disait-elle alors, je connais, laissez-moi aller jouer. »

Son vieil ami la laissait chanter seule, puis lui donnait sa liberté, tout heureux de la facilité avec laquelle sa jeune élève retenait ses leçons. Le père aussi était heureux et fier; non content des enseignements du Moudeliar, chaque soir après le repas de famille, s'asseyant à terre selon l'usage indien, il

faisait jouer sa fille sur le tapis du salon, et lui chantait aussi tout en la parant de bijoux et de fleurs, les morales indiennes parlant de Dieu, de la vertu. Il élevait ainsi, sans trop le vouloir, les pensées et les désirs de l'enfant vers les choses éternelles et affermissait la foi dans son âme. J'ai dit, sans trop le vouloir, parce que, faire de sa fille une enfant pieuse, n'était pas ce que cherchait notre Dazildar. Tout ce qu'il voulait, c'était satisfaire son orgueil paternel et avoir dans sa fille une personne instruite, chose bien rare alors parmi les jeunes Indiennes. Pour arriver là, il aurait tout donné.

L'enfant grandissait, se jouant avec le bonheur et les plaisirs, auxquels pourtant elle ne tenait nullement. Tous les jours, le riche Indien conduisait ou faisait conduire à la promenade sa chère Papamal et ses autres enfants. Il fallait voir alors, comme la première surtout était parée : bijoux aux pieds et aux mains, toque d'argent, colliers d'or et de perles, guirlandes de fleurs, rien ne manquait; domestiques en avant, domestiques derrière la voiture. Le Dimanche, lorsque la famille allait à l'église, c'est encore ainsi qu'elle était conduite.

Cependant, Papou, instruite d'ailleurs par les leçons que lui avait données le vieillard aux cheveux blancs et son père lui-même, savait que tout sur la terre est vanité, hormis aimer et servir Dieu, que le corps n'est que boue et notre âme, la seule chose que nous devons conserver pure avec un grand soin; elle avait compris encore que la vertu seule doit nous être chère, et senti dès ses premières années le besoin de consacrer au Seigneur sa virginité.

Ce désir n'était pas celui de son père. Aussi parla-t-il à l'enfant de mariage, et cela dès l'âge de neuf ans. Celle-ci laissait voir l'éloignement que ressentait sa jeune âme pour ce genre de vie. Elle demandait instamment à être mise en pension chez les vierges Indiennes résidant à Coïmbatour et qui tenaient là une petite école. Mais le Dazildar ne voulait pas y consentir : dans ce Couvent, sa fille se perdrait, disait-il.

Un jour pourtant, on ne sait pour quel motif, il accéda aux désirs et à la prière de l'enfant : elle et ses sœurs furent envoyées chez les Religieuses Indiennes. Papou put alors satisfaire ses goûts pour la prière et sa dévotion naissante. Elle ne donnait pas de peine à ses maîtresses. Toujours la première levée, toujours la première aux exercices quotidiens, elle ne manquait en rien au règlement, comme dans son enfance, elle apprenait avec une grande facilité et y mettait toute sa bonne volonté.

Arriva le temps de la première communion. L'enfant voulait être tranquille pour accomplir ce grand acte, et afin que ses parents ne pussent la rappeler à la maison, elle supplia qu'on la lui fît faire à leur insu. Sa prière fut exaucée et quand la nouvelle en parvint aux oreilles de sa famille, l'évènement était passé. Papamal, sans faste et sans ostentation avait reçu dans son cœur le Dieu caché. Grande fut alors la colère de l'orgueilleux chrétien : sa fille avait fait sa première Communion comme l'aurait faite une enfant pauvre !

Il arriva avec toute une suite au Couvent des Vierges Indiennes et demanda compte de l'acte qui s'était accompli sans sa permission. Il était furieux. Il voulait voir sa fille et l'emmener. On essaya, mais en vain, de le calmer. L'enfant connaissait son père ; elle savait qu'il n'entendrait pas raison et ne se déciderait pas à la laisser plus longtemps puisqu'il avait résolu de l'avoir. Elle se laissa donc faire et dit aux Religieuses Indiennes de ne pas résister, qu'elle ne voulait pas leur donner d'autres troubles, qu'elle allait partir se confiant à la Providence et lui abandonnant son avenir. Elle suivit alors le Dazildar et rentra, à l'âge de 11 ans, avec ses jeunes sœurs, à la maison paternelle.

II

La demande en mariage — Les fiançailles — La jeune épouse et la jeune mère.

Deux ans s'étaient écoulés depuis le retour de Papamal chez ses parents. La jeune fille n'avait pas abandonné son désir

de vie religieuse et subissait à contre-cœur le train de vie que lui faisait mener son père. Celui-ci, de son côté, n'avait pas non plus renoncé à ses projets sur sa fille. Il voulait la marier, mais ne voulait pas la donner au premier venu.

Pour elle, il prétendait à un époux qui eût la naissance, la fortune et l'éducation. Bien entendu qu'il le voulait aussi chrétien, car tout en ne voulant pas que son enfant devînt Religieuse, il desirait néanmoins qu'elle restât bonne chrétienne. Il entendait, comme tant d'autres, fixer des limites aux desseins de la Providence.

Les trois qualités que cherchait le Dazildar ne se trouvaient pas facilement dans les jeunes chrétiens du pays, il lui fallut attendre.

Un jour, cependant, il se présenta au logis, un jeune homme pouvant satisfaire en tous points au désir de notre Magistrat. Introduit avec toute la politesse et le respect indien, il se prosterne jusqu'à terre et après avoir salué celui à qui il va s'adresser, il lui dit : « Aya, (Monsieur) donnez-moi votre fille, à l'avenir je serai votre enfant.

Le Dazildar étonné lui répondit avec fierté :

— Vous donner ma fille ! Dites-moi d'abord qui vous êtes, car le premier venu n'aura pas mon enfant.

Le jeune homme déclina alors ses titres, sa caste, il fit connaître sa parenté, et ajouta qu'il sortait du Séminaire où il avait déjà reçu les ordres mineurs, mais qu'il avait dû quitter pour cause de santé. Ces renseignements plurent au Magistrat. Il voulait pour Papamal un homme instruit, il le trouvait là; il désirait la naissance, la fortune, ce jeune homme les possédait; quant à la religion il ne pouvait trouver mieux.

Le jeune homme était resté agenouillé à ses pieds; il le releva avec bonté, mais en homme prudent, il lui dit qu'avant de lui faire aucune promesse, il voulait aller aux informations et aussi le connaître davantage et que pour cette raison il le remettait à 6 mois.

La jeune fille non seulement ne fut pas consultée, mais on

n'eut pas même égard à ses répugnances. Elle suppiia en vain, elle fit vainement des instances pour obtenir de son père l'autorisation d'entrer chez les Vierges indiennes.

Le terme fixé étant échu et l'épreuve trouvée satisfaisante, les fiançailles eurent lieu, et quelques temps après, le mariage.

Le Dazildar déploya ici toute la pompe possible. Les fêtes durèrent plusieurs jours. Papamal les subit, et le calme une fois rétabli elle commença à remplir ses devoirs d'épouse. Le toit conjugal fut pour elle aussi doux que l'avait été le toit paternel. Les deux familles demeurèrent ensemble et au rapport même de la jeune épouse, si ses désirs ne l'eussent appelée ailleurs, le foyer domestique eût été pour elle un ciel anticipé. Jamais une tristesse, jamais une peine. La meilleure entente régnait entre les membres de la famille, il ne leur restait rien à désirer.

Papamal devint mère. Au bout de quelques années plusieurs jolis enfants se jouaient autour d'elle. L'aînée surtout, enfant d'une douceur angélique, et que sa mère elle-même conduira plus tard à un martyre caché, mérite d'être remarquée, de même que la plus jeune à qui l'on donna le nom de Rose.

Les deux époux, d'un commun accord, avaient promis au SEIGNEUR de lui consacrer leur première fille. Nous verrons plus tard comment fut accomplie cette promesse.

III

Les suites d'une vocation manquée — Heures de tristesse et d'angoisse. — Papamal paraît affaissée sous leur poids.

L'heure de la tribulation allait sonner pour la famille du Dazildar. Quinze années s'étaient écoulées depuis le mariage de Papamal. Ses enfants avaient grandi, quelques-uns avaient déjà fait leur première communion. Le Patriarche entouré de ses enfants et petits-enfants, car il avait aussi marié plusieurs de ses fils, commençait à vieillir, et il n'avait pas encore connu le chagrin.

Un jour de cette année, la quinzième du mariage de Papamal, une triste nouvelle se répandit tout à coup. L'Européen au dessus de son père dans la magistrature et celui qui le protégeait, se décidait à retourner en Angleterre. Il aimait l'intelligent Indien avec qui il s'était lié depuis longues années et voulut l'emmener.

Celui-ci refusa, ne pouvant abandonner sa nombreuse famille, ni se charger d'elle pour aller à l'étranger. L'Anglais partit donc sans son ami. C'était le premier coup de cloche : la croix descendait à pas précipités sur cette famille.

Les païens, à qui le Dazildar avait affaire et qui depuis longtemps le jalousaient secrètement, profitèrent de l'occasion; ils le calomnièrent devant le nouvel employé du Gouvernement. Celui-ci ajouta foi aux bruitsqu'on lui rapportait. Il démit de son emploi l'honnête et intègre chrétien, et le chassa pour ainsi dire honteusement.

Quelque temps après, par une ingratitude et une injustice des plus révoltantes, le pauvre homme, dépouillé de ses biens par un de ses petits-fils, se trouva à la fois sans asile et sans pain. Il fut obligé de quitter la somptueuse demeure qui avait vu naître tous ses enfants, et de se retirer dans un petit réduit, où il cacha pendant longtemps sa honte et sa douleur. Papamal, le mari de cette dernière, ses enfants et une de ses jeunes sœurs avaient seuls suivi leurs parents et partageaient leur triste sort; la fortune leur avait été enlevée aussi. Souvent ils n'avaient pas à manger, et comment implorer la charité? Ils subissaient la pauvreté et en rougissaient. Le mari de Papamal était l'ange consolateur des malheureux et surtout de sa femme. Il l'exhortait, l'encourageait lui répétant les paroles de Job : « Le SEIGNEUR nous avait donné tous les biens, il nous les a ôtés, que son saint Nom soit béni! — Le soir, nous a rapporté son épouse, quand nous n'avions pas de pain, il me disait : « Demain, DIEU nous en donnera » et il se couchait joyeusement sans souper.

La croix était déjà bien rude et cependant DIEU allait frap-

per encore. La maladie survint, occasionnée sans doute par une misère à laquelle les pauvres éprouvés n'étaient pas habitués ; le mari de Papamal succomba. Ce coup terrible fut pour elle la goutte d'eau qui fait déborder le vase. Elle s'affaissa sous la douleur et parut en être accablée pour quelque temps. Elle oublia ses devoirs de chrétienne et de mère, ses premiers désirs de servir uniquement le SEIGNEUR, et la promesse qu'elle avait faite à DIEU de lui consacrer sa première fille, promesse que lui avait rappelée son mari mourant. Elle n'alla plus à l'église, et un peu plus tard, faisant à sa fille ce que ses parents lui avaient fait à elle-même, elle maria, sans s'inquiéter de son consentement, l'innocente créature qu'elle devait donner au SEIGNEUR, à un homme qui allait devenir son bourreau.

On se demande quels motifs déterminèrent de part et d'autre ce mariage? assurément la passion seule conduisit ce malheureux à demander l'enfant, et l'abrutissement dans lequel se trouvait la mère la porta à accorder. Quoi qu'il en soit, à l'âge de 14 ans, mariée sans en avoir le désir, la pauvre petite quittait le toit de la douleur pour suivre celui qui allait lui rendre la vie plus intolérable encore. Jaloux jusqu'à la frénésie, il ne laissa bientôt plus à sa jeune épouse la moindre liberté, elle ne pouvait faire un seul pas hors de la maison sans être accompagnée de son beau-père ou de sa belle-mère, tous les deux aussi méchants pour elle que son mari. Elle n'avait permission de recevoir chez elle qui que ce fût, même ses parents; et ne pouvait adresser la parole à personne.

Il l'accablait de si mauvais traitements que la plume se refuse à les écrire. Enfin, pour tout dire en un mot, il la fit une martyre par sa jalousie et sa cruauté.

Il restait cependant parfois à la pauvre victime un défenseur et un soutien, c'était sa belle-mère. Cette dernière malgré sa méchanceté arrêtait le bras de son fils quand les traitements étaient trop inhumains. Et ce soutien, DIEU le lui enleva. Cette femme mourut quelques années après le mariage de l'enfant.

La malheureuse jeune femme eut plusieurs enfants ; mais à cause des mauvais traitements de son mari, elle ne conserva que le premier, charmant petit garçon qui, témoin de ce qui se passait chez lui grandit en aimant sa mère qu'il voyait tant souffrir et en n'éprouvant que de l'aversion pour son père.

Neuf cruelles années de souffrances s'écoulèrent ainsi pour la pauvre martyre. Un jour de Décembre 1886 un homme, à la figure barbare et passionnée, se présenta à la porte de notre couvent. Il était accompagné d'une toute jeune femme ressemblant plutôt à une enfant et qui était sur le point de devenir mère. A côté de cette dernière se tenait un petit garçon de 7 à 8 ans, qui la regardait avec amour et ne voulait plus la quitter.

Cet homme était le bourreau dont nous avons parlé. Dieu avait enfin pitié de la douce créature, depuis si longtemps victime d'un époux inhumain ; il allait l'arracher des mains de ce malheureux. Il partait pour un long voyage, disait-il ; et ne voulant pas laisser sa femme seule à la maison, il la conduisait à l'hôpital de notre Couvent, avec prière instante de ne jamais la laisser sortir.

L'enfant si intéressante du reste, fut acceptée, on la reçut avec son fils, et le cruel mari s'en alla on ne sait où.

La jeune femme à 22 ans allait être mère pour la huitième fois. Elle eut bientôt dans ses bras, l'enfant qu'elle portait dans son sein, mais l'innocente créature qu'elle mit au monde ne pouvait vivre longtemps. On n'eut que le temps de lui donner le baptême et il s'envola avec les autres anges que sa mère avait envoyés au ciel. Il semblait à qui la voyait, qu'elle aussi ne tarderait pas à aller jouir du bonheur éternel ; elle ressem blait plutôt à un cadavre qu'à une personne vivante. Cependant le repos, les bons soins qu'elle rencontra au lieu du martyre qu'elle endurait, la firent revenir à la vie. Peu à peu elle reprit des forces et nous fit connaître elle-même toute son histoire.

(La suite au prochain numéro.)

CEYLAN

Lettre de la R. Mère MARIE DE JÉSUS *à sa sœur Marie de St-Bonaventure.*

La séparation. — Les Orphelines. — Bonheur d'une Missionnaire. — LES BÉBÉS.

Je viens de recevoir par le courrier d'aujourd'hui deux lettres de vous; vous devinez la joie de votre pauvre sœur à qui vos feuilles font toujours tant de plaisir et qui commençait à trouver un peu lông le silence de sa sœurette.

Il ne faut pas perdre de vue qu'une ou plutôt trois mers nous séparent et que comme nos lettres ne volent pas, mais sont obligées bel et bien de voyager en bateau, cela demande beaucoup de jours que notre impatience trouve interminables.

Je suis bien sensible et bien touchée de votre tendre souvenir pour ma fête d'autrefois, fête des anciens jours; comme à vous elle me rappelle le temps jadis, ce qui est toujours doux à ma pensée. Toutefois, ma *Bonaventure*, je ne la regrette pas. C'était le moment de l'épreuve, de toutes sortes de souffrances que notre mutuelle amitié pouvait seule adoucir. Tandis que maintenant nous sommes au port, et j'aime tant son calme et sa douce paix.

Sans doute, ma Sœur chérie, il m'est dur d'être si loin de vous, car comme autrefois et même plus qu'autrefois, je vous aime de toute la tendresse et la force de mon cœur; ce me serait un si grand bonheur de vous revoir! Mais je considère autrement les choses; et pour nous Religieuses, il me semble que quoique très éloignées nous ne sommes pas séparées. Tous les soirs, quand, avant d'aller me coucher, je reste seule un moment à la Chapelle à prier devant notre cher Tabernacle devenu solitaire et que je dis tout bas mes choses les plus intimes à notre JÉSUS, que je lui parle de notre T. R. Mère. de l'Institut, de maman, de Louis et de ma *Bonaventure*, je sens tellement que nous

sommes ensemble et réunis dans le Cœur de JÉSUS, que je crois vous avoir près de moi.

Et puis, il faut bien savoir que la séparation de la terre n'a qu'un temps, et qu'un jour nous serons réunies à tout jamais là-haut dans le ciel, où il fera si bon! Avez-vous conservé des vers que je vous ai donnés à mon départ; NOTRE-SEIGNEUR dit à l'âme son Epouse :

« Au Ciel plus d'adieej x u, sècherai vos larmes ;
Pour mon amour vous ávez tout quitté,
Je serai votre part pour une éternité ! »

N'est-ce pas joli ? Ces mots ne sont-ils pas pleins du tendre amour de JÉSUS et ne mettent-ils pas au cœur une douce et suave espérance ? Voyez-vous, quand on élève sa pensée vers le ciel, cela donne la vie, et il est impossible de ne pas savoir supporter les petites amertumes et souffrances de la terre et les sacrifices que demande JÉSUS. Pensons au ciel, n'est-ce pas ? et n'oublions jamais que dans le Cœur du bon MAITRE nous sommes toujours ensemble comme au jour où nous représentions si bien *St Roch et son chien*. Ensuite, il faut penser aussi que, si vous êtes une bonne petite Religieuse, vous viendrez en Mission, et qui sait si nous ne nous retrouverons pas! Quelque chose me dit que ce n'est pas impossible, et que nous nous reverrons.

Merci de votre joli petit bouquet si gentiment arrangé et si parfumé qu'il embaumait la lettre; il m'a bien fidèlement rappelé les mille attentions de mon Adèle pour ma fête, lesquelles allaient droit à mon cœur. Merci aussi de la jolie petite image, elle m'est triplement chère, puisqu'elle vient du T. R. P. Raphaël et de ma Sœur; aussi je l'ai mise là devant moi sur ma table au pied de la petite statue envoyée par notre Mère. Elle sera donc toujours sous mes yeux et me parlera de Marie de St-Bonaventure que j'aime bien fort comme autrefois.

Oui, mes petites Orphelines, mes chères Moricaudes, prient pour vous et disent tous les jours le chapelet pour la *nangnie* (jeune sœur) de leur *mawancée* (mère.) Elles me demandent si

vous me ressemblez, si vous êtes habillée comme moi et si vous viendrez à Ceylan ?

Ces enfants nous aiment avec une affection incroyable. L'autre jour, elles étaient toutes groupées autour de moi, nous causions, et je leur demandais quand elles seraient grandes où elles iraient, et ce qu'elles feraient ? Toutes d'un commun accord me répondent qu'elles ne quitteront jamais les *Mawancées*.

« Mais, vous deviendrez vieilles ! » — Cela les fait rire, et elles me répondent : « Nous pourrons toujours travailler pour les Mawancées quand même. »

— « Et les Mawancées deviendront vieilles aussi, ajoutai-je, alors il n'y aura donc rien que des vieilles ici ? »

Cela a paru les impressioner, et l'une des grandes me dit : « Nous allons prier tous les jours pour que *notre* Mawancée (c'est en prenant l'adjectif possessif qu'elles me distinguent de nos Sœurs) ne devienne jamais vieille et ne meure jamais. »

Vous pensez si j'ai ri à l'idée que je devais vivre comme Mathusalem pour satisfaire nos enfants ; mais j'ai été touchée de leur attachement. Elles sont bien gentilles, je vous assure.

Vous ai-je raconté que nous avions un petit bébé d'un an, à la maison ? Elle est bien comique et nous amuse beaucoup, sa figure noire est mignonne et gentille à croquer.

Notre petit troupeau se fait nombreux, il est notre consolation.

Que je suis heureuse d'être Missionnaire, enfant de Saint-François, je ne changerais pas mon sort pour l'empire du monde ! Quelle reconnaissance, ma sœur bien chérie, ne devons-nous pas à Notre-Seigneur de nous avoir choisies entre tant d'autres pour nous élever à l'honneur d'être ses épouses et pour nous faire travailler à son service. Sans doute la vie religieuse est une vie de sacrifices et d'immolation pour la nature ; mais quelle récompense nous est réservée, et en attendant, quelle douce joie de ne vivre que pour Dieu !

L'heure avance, je m'oublie avec vous, mais il y a déjà un peu de temps, il me semble, que je ne vous ai écrit et il fau bien vous dédommager par une longue lettre. J'espère que

cette fois vous ne vous plaindrez pas de moi et pour que vous ne le fassiez jamais, je vous promets de vous écrire souvent, ne serait-ce qu'un mot, car il ne faut pas oublier que je suis bien embesognée par ici.

Nos bébés en nourrice se font grands; on nous les apporte de temps en temps, ils sont on ne peut plus gentils, ils me connaissent maintenant, et me sourient du plus loin qu'ils me voient. J'aime le sourire de ces petits innocents qui nous doivent en partie d'être les enfants du bon DIEU, qu'ils n'auraient jamais connu sans nous.

A bientôt de vos nouvelles, ma Sœur bien chérie. Merci encore de vos deux lettres, et ne soyez jamais paresseuse à écrire à votre sœur qui vous assure de sa plus tendre amitié, en vous embrassant bien fort en J. M. J. et N. P. St Fr.

MARIE DE JÉSUS
fr. m. m.

AFRIQUE

CARTHAGE

Lettre de la Mère MARIE DE SAINTE-EMÉRENTIENNE à la T. R. Mère Générale.

Le pigeonnier. — Les menusiers improvisés. — Un jour de vacances. — Le vieux fou arabe. — Visite de Son Eminence le Cardinal Lavigerie.

Ste-Monique de Carthage, 6 novembre 1887.

Ma Très Révérende Mère,

Rien que de bonnes nouvelles à vous annoncer. A Carthage tout va à merveille, j'en suis vraiment étonnée. Je vois un peu plus clair dans ma classe, et maintenant que je connais les élèves, je sais mieux comment les prendre. Ni l'ennui, ni la tristesse ne sont venus m'interrompre; du reste, je leur dirais bien vite : je n'ai pas le temps de vous écouter, vous pouvez frapper ailleurs.

Jeudi nous avions la sortie du mois; Mère Marie du Sauveur et moi étions libres jusqu'au lendemain matin. Nous avons pris, avec la permission de Mère Supérieure, la liberté d'installer un pigeonnier à nos pauvres petites colombes qui avaient peine à se couvrir une aile dans leurs cages. Nous scions, nous pointons, nous mesurons nos longueurs, nos largeurs; (c'est notre tablier qui a servi pour toutes les mesures) nous avons même raboté plusieurs morceaux de bois. Mais il faut aussi vous dire que nous étions aidées par Sœur Marie Séraphine. C'était comique de nous voir monter l'une après l'autre sur le mur où doit poser l'installation, découvrant à chaque fois une manière plus facile pour poser nos planches. Mère Supérieure venait nous voir de temps en temps et rire un peu de notre habileté en menuiserie. Enfin, nous nous y sommes prises de telle manière, que nous avons fini par réussir

assez bien. Je crois que nos pigeons seront contents de leur palais qu'ils trouveront certainement plus grand que celui du Louvre.

Le lendemain matin, notre aumônier a vu par la fenêtre de la sacristie un établi dans la cour, et ayant à faire avec le charpentier, il a fait appeler Mère Supérieure pour lui demander si notre ouvrier était encore là? Mère Supérieure ne comprenant rien à cette question, « Mais cependant, dit le Père, j'ai vu un établi dans la cour! » Alors elle s'est souvenue que c'était celui de ses filles. Mère Marie-Salomée a dû se mordre les lèvres jusqu'au sang pour retenir un fou-rire devant la déception du Père.

Vendredi, la bande joyeuse du pensionnat n'a pu résister au désir d'aller passer sa récréation sur la plage. Mère Marie du Sauveur et moi avons donc conduit nos élèves au bord de la mer, et qu'est-ce que nous voyons? Un Arabe qui pêchait et repêchait en nous volant notre poisson. Marie du Sauveur lui fait force signes pour lui faire comprendre que nous nous réservions cette grève et l'engager à s'éloigner. Mais il ne bougeait point. Voyant cela, elle prend son *couffin*, (sorte de panier usité en Afrique) comme il était lourd, je l'aide, et nous le portons de l'autre côté de notre mur. Ils nous suivait souriant comme s'il voyait les anges, se retournant parfois pour regarder le poste qu'il abandonnait. L'idée nous vint de demander à voir le contenu du panier et le bon homme le renverse jetant à terre sept jolis poissons. Voulait-il nous les vendre quoique pêchés sur notre bien? Nous ne savions trop; enfin nous croyons comprendre qu'il en demande quatre sous. Ce n'était pas cher, et nos élèves ravies de faire cette surprise à Mère Supérieure, fouillent dans toutes leurs poches, mais en vain, elles ont laissé leur argent à la maison. Elles étaient fort attrapées de se trouver si pauvres; il faut vous dire qu'elles ne sont pas franciscaines! Alors Marie du Sauveur permet à une de ses grandes d'aller chercher au pensionnat les quatre sous désirés. C'était une expédition très difficile

pour que l'achat restât une surprise. Comment passer sans que la communauté sût ce que l'enfant projetait? Pour comble de malheur la porte était fermée, il fallait sonner et c'est Mère Marie Salomée qui vint ouvrir. Naturellement elle questionne, mais l'enfant troublée n'eut pas la présence d'esprit de dire que Mère Marie du Sauveur l'envoyait faire une commission et ne sut que balbutier : « Ma Mère, je viens — Ma Mère, je viens. »

Heureusement que Mère Marie Salomée se contentant de cette réponse, laissa passer la fillette qui revint triomphante avec ses quatre sous. Nous les tendons au bon homme qui les repoussa avec mépris; nous remettons le poisson dans le couffin, il le rejette tout frétillant à nos pieds. Nous n'y comprenions rien, lorsque tout à coup, de la grosse roche voisine sort un charmant enfant arabe de huit à dix ans qui nous dit bonjour en français; puis il ajoute : « *Maboula* » et de son petit doigt noir il nous montrait sa tête frisée, pour mieux nous faire comprendre que le vieux était un pauvre fou. Mais un fou si doux, si bon, qu'on eût dû l'appeler un *innocent,* comme nous disons en Bretagne. Quand il s'éloigna une de nos élèves mit les quatre sous dans son *couffin*, l'Arabe les y sentit tomber, s'arrêta et les jeta avec horreur. Les enfants donnèrent alors au petit Arabe les quatre sous en aumône, pour le salut de l'âme du pauvre vieux. Le garçonnet nous dit merci avec effusion et nous répéta « Maboula » en montrant le vieux qui était déjà loin. Mais cette fois le petit espiègle ne réussit pas à prendre l'air triste.

Vous avez déjà su la bonne visite que nous a faite le cardinal Lavigerie. Dès que Son Eminence eut reçu notre lettre de vœux et nos souhaits de bonne fête, elle est venue elle-même nous en apporter la réponse avec sa bénédiction.

Je n'ai plus que le temps, ma Très Révérende Mère, de vous dire mon profond respect et ma tendresse dévouée en J. M. J et N. P. S. Fr.

MARIE DE STE-EMÉRENTIENNE.

IV

VARIÉTÉS

SITTOUR

OU UNE PAIENNE PRIVILÉGIÉE

La Mère Marie de Ste-Gertrude, entrée en charge à Coïmbatour comme Supérieure de la maison de l'Immaculée Conception, le jour des Stigmates de notre séraphique Père, devait être encouragée bien promptement, par une de ces conversions où la miséricorde de l'Immaculée Vierge MARIE éclate de façon à fortifier et consoler ses filles dans les rudes labeurs de leur vie missionnaire. Tout émue, la Mère Marie de Ste-Gertrude écrit le 25 octobre à la Supérieure Générale :

« Mère Provinciale a dû vous envoyer la gentille histoire de notre bonne petite païenne. Elle paraît avoir reçu déjà bien des grâces du bon DIEU. Son désir du baptême est grand. Cette faveur lui sera accordée le 8 Décembre, je l'espère, et pour la Noël elle fera sa première Communion. En la voyant, on ne peut s'empêcher de dire : « Elle est charmante et vous m'entendez, je ne fais pas allusion aux charmes de la terre, mais à un je ne sais quoi qui fait sentir en elle la prédilection d'en haut. Elle fera, j'en suis sûre, une bonne Tertiaire de St-François. »

Ainsi que l'espérait Mère Marie de Ste-Gertrude, la Rde Mère Provinciale a effectivement envoyé l'histoire de la nouvelle catéchumène en l'accompagnant des quelques mots suivants :

« Voici un ravissant récit : — Nous avons l'air vraiment depuis quelques temps de les inventer. Nous n'inventons rien pourtant. Sittour, village de la jeune fille, à laquelle il a donné son nom, est le chef-lieu d'un des districts du royaume de Coïmbatour. Je n'ai rien ajouté, pas changé un iota, et je suis

sûre que ce récit vous consolera. Il m'a reposée moi-même. »

Laissons maintenant parler la Sœur Marie Elisabeth, la Mère Marie de St-Damien et la jeune païenne elle-même.

I

L'ARRIVÉE.

La Vadouguer. — Adieux à la protectrice.

Sœur Marie-Elisabeth donnait ses soins aux malades de l'hôpital de Coïmbatour. Soudain, elle voit entrer une jeune fille de dix-sept ans. Elle appartenait à l'une des hautes Castes de l'Inde, celle des *Vadouguers*, c'est-à-dire des guerriers.

La Sœur la questionne. — « J'ai perdu mes parents, répond-elle. Cette femme païenne qui m'accompagne et que vous avez déjà soignée, m'a dit qu'il y avait ici un couvent de vierges chrétiennes; moi non plus, je ne veux pas me marier. Cette raison me fait frapper à votre porte et vous demander de me recevoir pour toujours dans votre maison. »

La Sœur Marie-Elisabeth reconnut en effet la conductrice de la jeune fille, l'interrogea sur le compte de sa compagne et en reçut l'assurance que la jeune *Vadougatchia* (guerrière) méritait à tous les égards l'intérêt des Religieuses.

La Sœur Marie de Ste-Elisabeth voulut éprouver cependant la résolution de la jeune païenne. Elle soigna pendant quelques jours la femme qui la protégeait, la remit en état de quitter l'hôpital, et voyant que la *Vadougatchie* demeurait inébranlable dans son désir de rester au Couvent, elle prévint la Mère Supérieure. Celle-ci accepta la nouvelle brebis envoyée par le Bon Pasteur. Mère Marie de St-Denis fut chargée d'aller annoncer la bonne nouvelle à la suppliante. Une scène bien touchante eut lieu alors. La protectrice et la jeune fille s'aimaient; aussi la séparation leur était-elle cruelle! Elles ne criaient pas à la manière des Indiennes, qui sont souvent des pleureuses de commande; mais leurs larmes coulaient silencieusement, et l'on voyait qu'elles venaient du cœur. Pourtant,

il n'y eut pas d'hésitation du côté de la jeune fille. Elle se brisait, c'était visible, mais elle le faisait soutenue par une force intérieure. Le sacrifice se consomma. L'Indienne qui l'avait reçue comme une mère, partit, et la jeune guerrière resta dans la maison du bon DIEU, qui devait être désormais la sienne.

II

SITTOUR.

L'interrogatoire. — L'étude des prières.

La Mère Marie de St-Damien avait très envie de voir l'enfant nouvelle arrivée. Chargée de distribuer les aliments aux malades, elle eut facilement l'occasion de rencontrer la jeune *Vadougatchie*. Elle la vit venir à elle les mains jointes, à la façon des Indiennes quand elles veulent saluer. Son air était modeste et simple. Arrivant près de la Mère, elle s'inclina avec un joli sourire. Mère St-Damien lui demanda:

— Est-ce toi qui es entrée depuis peu?

— Oui, Ammal. (Madame).

— Quel est ton nom?

— Sittour. C'est aussi celui de mon village.

Puis elle ajouta :

— Oh! Ammal, que je suis contente! C'est ici que je veux toujours rester.

Toutes les fois que Mère M. de St-Damien venait à l'hôpital, Sittour la saluait de la même manière. Un jour elle l'aborda et la conjura de demander à la *Péria Ammal* (à la grande dame; c'est-à-dire à la Mère Supérieure) qu'on lui fit apprendre les prières.

« J'en ai tellement le désir! » ajouta Sittour.

Puis fixant ses yeux sur Mère St-Damien, avec une expression profonde, elle continua :

« N'est-ce pas, qu'il n'y a que les chrétiens qui vont au ciel? »

La Mère répondit affirmativement et demanda à la païenne si elle connaissait le *Bon Dieu* et la *Téva Mâda.* (la divine Mère.)

« Non, répondit la jeune fille, mais j'ai envie de les connaître.

La Mère Supérieure acquiesça au désir de Sittour; on l'admit à l'étude des prières. Mais le deuxième jour, comme on n'avait point l'habitude de l'y voir, l'Indienne qui était chargée de réunir les étudiantes, oublia d'appeler la nouvelle élève. Dès que Mère St-Damien parut à l'hôpital, Sittour l'aborda avec de grosses larmes dans les yeux et en lui disant :

« Tayaré! (Mère!) je n'ai pas été aux prières aujourd'hui et je désire tant les apprendre ».

Mère St-Damien saisit l'occasion de la faire parler. Peu à peu se mettant en train, Sittour raconta son histoire avec naïveté et confiance. Telle elle l'a dite, telle nous la répétons. Nous ne jugeons rien et laissons à nos pieux lecteurs le soin d'apprécier selon leur foi et leur piété, le récit de la catéchumène.

III

Caniastri Maria-Ammal (*La Vierge Madame Marie*)

La fille unique. — La dame chrétienne vêtue de blanc. — Madame la Vierge Marie. — Le signe de la Croix. — Les bijoux. — Refus du mariage. — Le couvent de Coïmbatour. — La catéchumène.

« J'étais la fille unique de mes parents. A peine si j'ai connu mon père. Quand il mourut j'étais toute petite et mon souvenir ne m'en peut rien dire; trop vite j'ai été privée de la protection paternelle. Ma mère était remplie d'affection pour moi. Elle était pieuse parmi les païennes, et à sa pagode elle se rendait très souvent. Tant que je n'eus pas ma raison, je l'accompagnai; mais, dès que mon intelligence se forma et que ma raison s'éclaira, je ne voulus plus jamais y mettre les pieds, car dans mon cœur il n'y avait aucun amour pour les dieux qu'on y adorait. Ma mère se rendait aux fêtes; je restais seule alors à la maison et je pensais. Il en fut ainsi jusqu'à mes 14 ans. Lorsque j'eus atteint cet âge, une femme chrétienne, vêtue de blanc, apparut à la porte de la maison. Nous

ne la connaissions pas. Elle se tourna vers ma mère et lui dit:

— Conduis ta fille au couvent.

Je sentis de suite le désir de lui obéir et j'aurais voulu partir pour le lieu que cette femme chrétienne avait nommé. Mais, ma mère avait une autre volonté. Elle s'y refusa.

Un mois après, cette dame revint encore à la maison. Elle s'adressa de nouveau à ma mère et lui répéta qu'il fallait me conduire au couvent. Elle reçut, comme la première fois, une réponse négative. Alors, elle se tourna vers moi et me parla doucement, me disant :

— Il faut entrer dans la Religion chrétienne.

De plus, elle fit le signe de la Croix en prononçant les paroles et daigna m'enseigner à faire comme elle. Alors elle ajouta:

— « Sois en paix : grâce à ce signe, près de toi le diable ne viendra jamais. N'oublie pas non plus, que pour aller au ciel, il faut être chrétienne. »

Ici, Mère St-Damien interrompit Sittour et lui demanda d'où venait cette femme ?

— Je ne le sais pas, reprit la païenne; je ne sais ni d'où elle est venue, ni où elle est allée. Ma mère ne la connaissait pas. Elle est arrivée à la maison *assoupilé* (subitement).

Mère St-Damien demanda des détails sur la figure de la dame, sur ses vêtements.

— « La Dame était belle, habillée d'une grande étoffe blanche. Sa peau n'était pas noire ni comme celle d'aucune Indienne, mais blanche. » Puis, montrant ses joues, Sittour ajouta : « Et ceci, était tout rose. Et ses mains, poursuivit l'enfant émue, étaient si blanches, si blanches!!! »

Mère St-Damien n'a point, que nous sachions, de Juge d'instruction dans sa famille, et pourtant elle continuait son interrogatoire d'un air innocent, bien qu'elle cherchât à embrouiller et à faire parler Sittour. Mais celle-ci ne s'en apercevait pas; son âme était ailleurs, toute à cette Dame chrétienne qui lui avait enseigné à faire le signe de la croix.

— « Cette Dame a-t-elle des enfants ? continuait Mère St-Damien.

— « Mère, elle est vierge. En la regardant, moi qui toujours avais désiré de ne point me marier, j'ai senti cette volonté se fortifier et grandir.

— Lui as-tu demandé son nom, petite?

— Ama, Tayaré! *Caniastri Maria-Ammal irouccrom endou, sonnargueul.* » (Textuellement : Oui, Mère, « La Vierge Madame Marie, elle a dit. Puis, *assoupilé poytargueul,* (subitement, elle est partie).

— Et où est-elle partie, demanda Mère St-Damien?

— Je n'en ai pas la connaissance, reprit Sittour avec mélancolie. J'allais partout demandant de ses nouvelles; mais personne ne la connaissait. Depuis lors, mon cœur est dévoré du désir de la revoir. Elle est si bonne!!! Oh! Mère, qu'elle est bonne! Vous ne savez pas quel chagrin c'est pour moi de ne la rencontrer nulle part, de n'avoir point de ses nouvelles. Ma souffrance est grande, je l'aime tant. »

Sittour s'arrêta, son cœur gonflé ne trouvait plus de mots pour rendre sa pensée. Elle reprit après une pause :

— « Un peu de temps après, ma mère mourut. Je fus confiée à ma tante et toute ma famille m'entoura de soins et d'affection. On me couvrit de bijoux, mais je restai indifférente. Je n'avais aucun attrait pour ces parures, et je les enlevai en me disant : « La femme chrétienne, la Vierge Madame Marie n'avait pas de bijoux; Elle n'en a même jamais porté, car à ses oreilles et à son nez, je n'ai pas vu le plus petit trou. »

La Mère St-Damien l'interrompit encore.

— Sittour, dis-moi donc comment étaient les cheveux de cette Dame?

L'Indienne nomma la couleur; mais voyant que la Mère St-Damien ne comprenait pas sa description, elle ajouta :

« Un peu de la couleur du cuivre, mais bien plus jolis. » Puis, elle reprit son récit.

« Lorsque j'eus ainsi ôté mes bijoux pour ressembler davantage à la Dame chrétienne, ma tante entra contre moi dans une grande colère. Elle me dit que j'étais sa honte et que je ressemblais à une veuve, dont on vient de briser le tâli (1).

(1) Selon l'usage indien, les femmes se brûlaient autrefois avec le cadavre de leur mari, et le premier acte de ce drame lugubre était de briser

Voyant ma tante si furieuse, je voulus diminuer un peu sa colère et je laissai mettre à mon cou quelques rangées de perles noires. Mais ce fut bien à contre-cœur. La lutte ne finit pas là. Ma famille me parla de mariage. Mais mon âme avait une toute autre volonté. Je résistai donc, et la rage de ma tante n'eut plus de bornes. Avoir dans sa maison, disait-elle, une grande jeune fille non mariée, était pour elle un déshonneur insupportable.

Je devais choisir entre le mariage ou son toit ; partir ou donner mon consentement à l'alliance projetée. Elle fit tant de tapage et de disputes que ma vie devint bien douloureuse. Il y avait tant d'amour pour la paix dans mon cœur ! Cependant je résolus de tout supporter plutôt que de consentir au mariage. Jamais je n'avais regardé un homme, et quand j'en voyais, j'allais d'un autre côté afin de les éviter.

Ma tante me voyant inébranlable, se décida ; elle me mit à la porte. Cette bonne voisine qui m'a conduite ici eut pitié de mon malheur. Elle me recueillit et me garda chez elle. »

La Mère St-Damien lui demanda si cette personne était chrétienne.

— « Non, non, répliqua Sittour ; je n'ai jamais vu d'autre chrétienne que la VIERGE MADAME MARIE, qui m'a montré le signe de la croix ; jusqu'à mon arrivée au Couvent, c'est la seule que j'ai rencontrée. »

Mais cette païenne était bien bonne pour moi, elle m'aimait vraiment. Un jour, étant malade, elle vint ici se faire soigner : De retour à la maison elle me dit :

« Sittour, je te dirai une nouvelle. Sais-tu qui m'a soignée à Coïmbatour ? Ce sont des vierges du royaume de France. Elles ont un couvent à Coïmbatour. »

En l'entendant, je me rappelai l'ordre donné à ma mère par la Dame chrétienne, et mon cœur bondit du désir d'aller de-

à la femme, le cordon, enduit de safran, qui attache au cou des Indiennes le bijou qui leur sert d'alliance. Ceci leur indiquait que tout était fini pour elles et qu'elles n'avaient plus qu'à mourir.

A l'heure qu'il est, on ne les brûle plus ; mais on les dépouille encore de leurs bijoux, et le tâli brisé, elles sont vouées à la honte et à une sorte d'esclavage dans leur propre famille.

mander une place dans ce couvent. Je ne voulais pas du mariage. Rester seule dans le monde, ce n'était pas bien. Et puis, dans la religion chrétienne, la VIERGE MADAME MARIE ne m'avait-elle pas dit qu'il fallait entrer! Ma mère adoptive devait retourner à l'hôpital. Je la suppliai de me permettre de l'accompagner. Ici, dès que je fus entrée, j'éprouvai une grande joie en voyant les Mères et le couvent, et je me dis au fond du cœur : « Voilà le lieu où je veux rester toujours. »

En vérité, ma Mère, si vous me demandiez pourquoi j'ai cette volonté, je ne saurais me l'expliquer à moi-même. C'est le DIEU des chrétiens qui l'a déposée dans mon âme sans que je sache comment. Autrefois j'étais malade, maintenant me voilà guérie, et c'est la joie intérieure que j'éprouve qui m'a rendu la santé. Pourtant, il faut bien que je vous l'avoue, j'ai un chagrin, une vraie souffrance : c'est de ne plus voir cette chrétienne! — Je l'aime tant, elle est si bonne!..... »

Nos Mères ajoutent à ce récit, ce simple jugement :

« Cette enfant a l'air d'une âme que le divin MAÎTRE a choisie. Si vous voyiez sa bonne figure! Il y a dans cette enfant quelque chose qui frappe tous ceux qui la voient. Nous pensons qu'elle fera plus tard un excellent sujet pour nos Tertiaires agrégées. Quand on lui parle du bon DIEU, sa figure s'épanouit. Une fois de plus, Mère, vous vous direz qu'il y a même parmi les païens des âmes de choix.

L'histoire de cette enfant est vraiment belle, elle repose un peu de toutes les tristes choses que l'on voit.

Si vous saviez tout ce que fait ici, à Coïmbatour, l'Armée du Salut, pour perdre les âmes. Hélas, il y a de pauvres Indiens qui se laissent prendre. Heureusement qu'on rencontre aussi des âmes comme celle de Sittour qui sont saisies par la grâce et entrent dans le bercail du divin Pasteur, notre Créateur et notre DIEU. »

Remarque. Nous laissons à l'autorité ecclésiastique le soin de se prononcer sur le récit de la jeune catéchumène. Nous ferons seulement remarquer qu'une femme blanche, aux cheveux cuivrés (châtains) et aux joues roses, drapée dans des

vêtements blancs est un mythe dans ce grand pays des Indes.

La candeur et la naïveté de la jeune Vadougatchie ne permettent guère, non plus, de suspecter sa bonne foi. Elle paraît avoir dit son histoire sans arrière-pensée et sans même soupçonner la portée que des gens plus instruits pouvaient donner à ses paroles.



V

MEMENTO

POUR NOS DÉFUNTS

Selon l'usage adopté, nous nous faisons un devoir de recommander aux prières de nos Lecteurs un autre membre de la S. C. de la Propagande, Son Eminence le cardinal LAURENT HILARION RANDI, décédé le 20 décembre 1887, à l'âge de 70 ans; il était membre influent de la Propagande qui perd en lui un administrateur habile et dévoué.



Le T. R. Père BERNARDIN DELLE GROTTE, postulateur général des causes de béatification et canonisation des Saints de l'Ordre des Franciscains de l'Observance est décédé au nouveau couvent de St-Antoine à Rome, le jour de l'Epiphanie, à l'âge de 77 ans. Entre ce vénéré Père et l'Institut existait un pieux échange de prières. A l'exemple du Séraphique Père, le bon vieillard, ami des tourterelles, en avait envoyé plusieurs à notre maison de Rome, où elles se sont multipliées et perpétueront le souvenir du donateur que nous aimions à appeler le Père des colombes. Pendant sa longue carrière, il a été l'heureux Postulateur de la canonisation des Martyrs du Japon, de Gorcum et d'autres encore.

Paris. — Imprimerie TÉQUI, rue de Vaugirard, 92.

ANNALES

DES

FRANCISCAINES MISSIONNAIRES DE MARIE

I

NOUVELLES D'EUROPE

1° — Ste — HÉLÈNE DE ROME

Mgr Clifford. — Prédications du carême. — Premières communions. — Fondation d'un Probandat.

Plus que jamais notre chère *Casa* romaine a été comblée des bénédictions de NOTRE-SEIGNEUR.

Monseigneur Clifford, Evêque de Clifton, est venu y donner sa bénédiction et chercher des nouvelles de l'Institut pour les porter à la nouvelle fondation de Clevedon.

Puis, devinez un peu qui nous a prêché le carême? Nous osons à peine le dire par la crainte d'exciter trop d'envie dans les cœurs franciscains. La grâce vient souvent de l'amour de DIEU à l'heure qu'on y pense le moins. Notre Très Révérende Mère s'était adressée au Révérendissime P. Général, désirant qu'il envoyât un des Pères de sa maison pendant la sainte quarantaine, nous faire entendre la parole de DIEU : « Ils sont tous occupés, répondit Sa Paternité Révérendissime. Mais moi, je viendrai lorsque les affaires et le temps me le permettront. »

Et de fait, presque chaque Dimanche l'heureuse maison Ste-Hélène avait le bonheur de recevoir une manne précieuse entre toutes. Sa Paternité parlait en italien et on n'arriverait pas à rendre cette éloquence vibrante qui s'inspire de la simplicité du Sauveur, disant aux petits enfants : « Venez à moi » pour s'élever jusqu'à la contemplation des plus hauts mystères de notre divine religion. C'est ainsi que dans son premier sermon sur la Transfiguration, le Révérendissime Père nous a comme

soulevé le voile de la divinité,donnant ensuite aux Novices, de paternels conseils sur la trop grande recherche des consolations. — La seconde conférence nous a enseigné l'art de *parler* et de se *taire* et nous a mises en garde contre le démon paralysant la langue ou la mettant en train à contre-temps. — Rien de beau comme la conférence sur la *multiplication des pains*, présentée ainsi à nos âmes : Banquet de la nature, banquet de la grâce, banquet de la gloire céleste.

Enfin, pour l'Annonciation, nous avons eu une sorte d'homélie sur l'*Angelus*, si bien appropriée à notre vocation, si empreinte de l'esprit franciscain donnant et livrant l'âme au divin vouloir de Dieu, dans un abandon complet, que vraiment en sortant de la chapelle nous aurions toutes dit volontiers la parole de la première conférence : « Il fait bon ici, dressons y trois tentes. »

Malheureusement pour nos âmes, le Vendredi Saint a eu un vrai temps de circonstance : le tonnerre et la grêle ont marqué l'heure de la mort du divin Maître. Hélas! le Révérendissime Père Général ne pouvait s'exposer à une pareille tempête. Nous n'avons pas entendu prêcher la Passion, mais nous avons eu une petite croix pratique, à offrir à notre divin Crucifié.

Au début de la sainte Quarantaine, le Divin Maître avait déjà amené notre Révérendissime Père. Le jour de la sainte Couronne d'épines, notre petite chapelle de la maison Ste-Hélène servait de sanctuaire à une bien touchante cérémonie. M. Albert de Guigné, consul de France à Madras,avait conduit à Rome sa fille Elisabeth pour faire sa première communion près de sa grand'mère, notre vénérable Mère Marie du Cœur Immaculé, Assistante générale (1). Monsieur et Madame Paul de Guigné s'étaient décidés à venir lerejoindre à Marseille pour donner la même grâce à leur fille Hélène, d'un an moins âgée que sa jeune cousine.

(1) Nous rappelons que Mme de Guigné, mère des fils si chrétiens dont nous parlons ici, est entrée en religion après la mort de son mari, conseiller à la cour de Pondichéry. Elle y a pris le nom de Marie du Cœur-immaculé.

Les futures premières communiantes furent confirmées le Mercredi des Cendres par Son Eminence le Cardinal Vicaire, dans sa chapelle privée.

Suivant l'usage romain, on admit à la même faveur la petite sœur d'Hélène de Guigné, Anna, âgée de 8 ans; la chère bonne maman de ces trois privilégiées, assistait avec ses trois fils et sa belle-fille à la pieuse cérémonie.

Le vendredi suivant, le Révérendissime, assisté du T. R. P. Raphaël, Définiteur général, et en présence de Monseigneur Zonghi, ami toujours si paternel de l'Institut, faisait faire la première communion à Elisabeth et à Hélène. La Mère Marie du Cœur immaculé était au milieu de la chapelle entre ses deux petites-filles. Son humilité était confuse d'une telle place; mais tous les cœurs étaient émus en la voyant ainsi entourée des enfants et des petits-enfants de sa famille du monde et des membres de sa famille religieuse. Son petit-fils lui-même, qui n'a encore que quatre ans, saisi du zèle apostolique, se tourna vers le grand Indien païen, domestique de son oncle Albert, et lui montrant le Très Saint Sacrement exposé, lui dit tout impressionné :

« Tu vois, Sami, je te dis moi que c'est vraiment le bon Dieu qui est sur l'autel. »

Rien n'a manqué à la fête. Notre Mère Générale avait voulu donner elle-même la retraite préparatoire aux deux chères petites filles, à la famille desquelles tant de souvenirs la rattachent. Le soir au salut, à la Rénovation des vœux du Baptême et à la Consécration à la sainte Vierge, le T. R. P. Raphaël s'est heureusement inspiré de la fête du jour et du nom des heureuses communiantes. Il leur a rappelé que leurs deux patronnes, en portant un diadème terrestre, ont su comprendre le prix de la couronne d'épines du divin Sauveur. Toutes deux l'ont honorée et en ont ceint leurs fronts. Aussi! s'est-elle changée sur leurs têtes, au ciel, en un diadème de gloire. Les deux saintes semblent inviter leurs deux protégées à marcher sur leurs traces en les appelant dans notre chapelle de Rome

pour recevoir la première fois l'Agneau divin immolé pour elles; Ste Hélène en est la patronne et Ste Elisabeth n'est-elle pas celle des Religieuses Missionnaires de Marie, filles de Saint-François et vouées comme elle à la pauvreté et aux œuvres de la charité?

Le jour de Saint Joseph, ce sont encore les faveurs du ciel et de la terre qui nous ont amené le Rme P. Général. Nous avions exposé à la Sacrée Congrégation de la Propagande la pensée de commencer à Rome un *Probandat* pour les Missions, c'est-à-dire une pépinière de petites filles destinées à la vie missionnaire.

Nous donnerons a nos abonnés, dans un prospectus, une esquisse du but et de l'organisation de cette œuvre. Bornons-nous à leur apprendre ici, que la Sacrée Congrégation a daigné accueillir avec une spéciale bienveillance notre communication.

Son Eminence le Cardinal Vicaire a donné à l'Œuvre l'autorisation qui lui était nécessaire pour s'établir à Rome et a déclaré le Probandat ouvert le 19 Mars, jour de la fête du glorieux Epoux de la Vierge Immaculée. Six petites Italiennes ont reçu ce jour-là le Cordon de Saint-François. Ce n'est pas même encore le Tiers-Ordre; mais à la suite de MARIE, entrant au Temple, elles font leur premier pas vers le SEIGNEUR.

Espérons que DIEU bénira cet humble début et que nous aurons bientôt près de la Maison Sainte-Hélène une petite Tour de Babel, moins la confusion. Ce sera au contraire une défaite pour le démon et la réunion des langues produira dans l'avenir un essaim de Religieuses Missionnaires, dont l'éducation forte et soignée aidera au triomphe du divin Nom de JÉSUS dans les pays infidèles. Le Révérendissime Père Général a dit la Messe aux six petites fondatrices et leur a adressé quelques paroles paternelles et encourageantes. Dès le jour même elles ont commencé à suivre leur règlement. Nous les recommandons aux prières de nos pieux lecteurs.

2° NOUVELLES DE LA SACRÉE CONGRÉGATION DE LA PROPAGANDE.

Par billet de la Secrétairerie d'Etat, Son Em. le Cardinal Séraphin Vannutelli, ancien Nonce à Vienne, a été appelé à la fin de Janvier par le Souverain Pontife à faire partie de la Sacrée Congrégation de la Propagande.

Le Cardinal Aloisi Mascella, autrefois Nonce à Lisbonne, a été aussi appelé par le Saint-Père à faire partie de la même Congrégation.

Par décision de la Sacrée Congrégation de la Propagande, le Saint-Père a daigné nommer :

EVÊQUES

D'Alton, Mr Jacques Ryan.
De Belleville, Mr Jean Janssen.
D'Achonry (Irlande) Mr Jean Lister.
De Raphoe (Irlande) Mr Patrice O'Donnel.
De Kilmore (Irlande Mr. Edouard Mac Ginnis.
De Birmingham (Angleterre) Mr Edouard Ilsley.

VICAIRE APOSTOLIQUE

De la Birmanie Septentrionale, avec caractère épiscopal, Mr Adrien-Pierre Simon, des Missions Etrangères.

Le R. P. Jacques de Castel-Madama, des Franciscains de l'Observance, de la Province romaine, a été nommé en décembre Custode de Terre-Sainte.

3°. — MAISONS DE LA PROVINCE.

La Rde Mère Provinciale d'Europe a quitté **CLEVEDON** *(Angleterre)* au commencement de Mars, laissant la nouvelle fondation joyeuse et en paix. Nous avons déjà dit combien les catholiques de cette résidence s'étaient montrés bons et dévoués pour nos Religieuses. Miss Gray a quasi meublé leur maison Miss Vale a souvent fourni des provisions à leur dépense; Miss

Sheppard et Miss Nash se sont montrées elles aussi de vraies amies des Enfants de la Ste-Vierge et de Saint-François.

L'Institut aimera désormais à donner une large part de ses prières à ses bienfaiteurs anglais.

A **PARIS**, la Mère Provinciale a eu la consolation d'apprendre que, marchant sur ses traces, on avait baptisé une nouvelle enfant qui, elle aussi, semble avoir retrouvé la santé dans l'eau sainte qui l'a faite chrétienne.

A Saint-Joseph des **CHATELETS**, des professions et des prises d'habit ont marqué le passage de la Rde Mère Provinciale.

Elle n'a pas visité en rentrant à Rome Saint-Raphaël de **MARSEILLE**; mais y a envoyé deux Sœurs qui s'y sont embarquées le 11 Mars sur l'Hava. Toutes deux sont destinées à l'hôpital de Colombo. Le Gouvernement de l'Ile a voté deux hospitalières de plus, se montre toujours plus satisfait des Franciscaines Missionnaires de Marie et leur témoigne une bienveillance toujours plus grande.

II

NOUVELLES DES MISSIONS

ASIE

CHINE. — CHAN-TONG SEPTENTRIONAL

Lettre de Monseigneur BENJAMIN GÉRÉMIA, *Vicaire apostolique du Chan-tong septentrional au Révérendissime Père Général de l'Ordre de St-François.*

Tsi-nan-fou 1er Décembre 1886

Teingan. — Un martyre. — Visites des Chrétientés. — L'office. — Faveurs de la T. S. Vierge. — L'arbre célèbre. — Mort du Père Joachim Orsi et du Père Gervais. — La persécution.

Révérendissime Père,

Teingan est le district qui a eu ma première visite. J'y étais attiré par la mort glorieuse d'un Religieux de notre Ordre qui, en 1862, y fut surpris par les rebelles, alors qu'il y donnait la Mission. On ignore les détails de sa fin, car on n'a eu depuis, aucune nouvelle du Père Jean-Marie Molina d'Andria, mais on sait d'une façon positive qu'il a été victime de sa charité.

Les chrétiens racontent qu'au moment de l'invasion il ne courait aucun danger dans la ville où il s'était rendu pour traiter quelques affaires avec le Mandarin du lieu. A peine eut-il appris l'invasion qu'il voulut retourner parmi ses chrétiens bien-aimés. Vainement le Mandarin l'invita à rester en sûreté dans les murs, l'amour du Pasteur pour ses ouailles l'emporta, il courut à elles, et pendant qu'il les exhortait à la patience et à la résignation à la volonté divine, il fut surpris avec ses chré-

tiens, dépouillé du peu que possède un pauvre Franciscain Missionnaire; on lui enleva même tous ses vêtements, ne lui laissant que sa chemise. Ensuite on l'emporta avec d'autres chrétiens, et le récit de ses souffrances n'a pu arriver jusqu'à nous. Cependant l'un d'eux le vit une dernière fois dans un fossé essayant de porter à ses lèvres quelques gouttes d'eau pour étancher sa soif. Il poursuit ensuite sa course derrière ceux qui le traînaient. Depuis, on n'a plus eu aucune nouvelle malgré les recherches que fit faire Monseigneur Louis Mpccagatta, alors Vicaire Apostolique. Il y a toute raison d'espérer qu'au jour du jugement il comparaître à la droite du Juge suprême, entouré de l'auréole du martyre.

J'ai raconté ce fait sachant bien que Votre Paternité ne l'ignore pas, mais pour lui redire l'impression qu'éprouva mon âme en voyant ces lieux baignés par la sueur et le sang d'un de nos confrères.

Ce district fut ensuite administré par le Provincial, Père Annibal Fantoni, puis par le R. Père Déouat Salermi, fils de la Province romaine de l'Observance.

Dès que je fus consacré, ma première pensée fut de connaître toutes les brebis que le divin Pasteur me confiait par le moyen de son Vicaire, hélas! prisonnier au Vatican. Son choix m'a surpris plus que personne étant privé de toutes les qualités nécessaires à un évêque et cependant, il a daigné m'établir Vicaire du Chan-tong septentrional. Voulant donc, comme je vous le dis ci-dessus, connaître tout mon troupeau, je fus attiré d'abord vers ce district si plein de précieux souvenirs. D'ailleurs depuis plusieurs années il n'avait pu avoir la visite pastorale et les chrétiens jeunes et vieux désiraient cennaître leur Evêque.

Le lundi avant les cendres, je me dirigeai donc vers Teingan. J'y arrivai après un voyage de deux jours sans accident, malgré les mauvaises routes au milieu des montagnes et des précipices. En quelques endroits je préférai descendre du char et aller à pieds afin de ne pas tenter le Seigneur qui aurait dû

faire des miracles pour me sauver la vie. Ce lieu est célèbre dans toute la Chine par ses propres renommées. Dans l'empire, il y a cinq montagnes en réputation et celle de Teingan est la plus remarquable.

Mon voyage coïncidait avec l'époque des grands pèlerinages païens. Je croisai donc beaucoup de caravanes composées d'hommes et de femmes de tout âge. J'en vis qui, à chaque pas faisaient une génuflexion. J'en demandai la cause et il me fut répondu qu'ils s'y étaient engagés par vœu. Il paraît que de telles promesses sont fréquentes parmi les Chinois, surtout quand leur père et leur mère sont malades. Il y en a même qui vont plus loin et qui promettent de se précipiter du sommet de la montagne après avoir visité leurs divinités. Aussi trouve-t-on souvent des cadavres broyés dont les membres sont épars sans qu'on puisse distinguer un corps entier. Voyant tant de dévotion pour ces fausses divinités, mon cœur se serra et je dis en moi-même : « Ah! s'ils connaissaient leur Dieu Créateur, le vrai Sauveur du genre humain, quelle gloire ne rendraient-ils pas au Ciel sur la terre! » — Je demandai à Dieu de les amener à la vérité, priant la Très sainte Vierge d'intercéder pour eux près du trône de son divin Fils, et d'éclairer ces pauvres aveugles. Hélas! la persécution est tellement enracinée en Chine, et le démon y a un tel empire par le culte spécial qu'il y reçoit, qu'il n'y a aucun point du globe où notre sainte Religion trouve tant d'entraves et où les Missionnaires chrétiens soient plus chassés et massacrés. Si les Chinois n'en font pas davantage encore, c'est qu'ils ont peur des canons Européens.

Je me suis écarté du récit de la visite pastorale. L'après-midi du second jour, j'arrivai donc à la première Chrétienté qui s'appelle *Man Ciuan*. Malgré mes protestations et mes avis préventifs, mes chrétiens vinrent en grande solennité à ma rencontre à quelques milles *ni Kuan ian than chio huei* (pour glorifier la sainte Religion.) Ils avaient des étendards, des instruments de musique, des flûtes chinoises. Les chrétiens n'étaient pas plus de 2 ou 300, mais la multitude des païens

était immense. Ils m'attendaient dans la campagne et saisis d'admiration, ils me regardaient sans me faire aucune insulte Ils répétaient seulement à voix basse : *Tan Kuei zu*, (le diable d'Occident.) Me voyant comme en triomphe au milieu de cette grande multitude de peuple, je m'appliquai la parole de saint Jean de Capistran : *Non nobis, Domine, non nobis. sed nomini tuo da gloriam*, et je priai pour leur conversion.

Arrivés dans la Chrétienté, nous entrâmes à l'église, les chrétiens récitèreut les prières d'actions de grâces pour mon heureux voyage. Je m'arrêtai là trois jours et les passai dans des occupations continuelles entendant les confessions, faisant des examens de catéchisme. Le troisième jour au matin, je fis après la sainte messe une courte instruction sur la Confirmation. Ensuite j'administrai ce sacrement à plus de vingt personnes des deux sexes. Dans la journée j'allai visiter une autre Chrétienté peu éloignée de 100 chrétiens environ, elle s'appelle : *Clan-chia-Cuian*. Là je trouvai la chapelle à moitié ruinée par les grandes pluies, les chrétiens étant pauvres, ne l'avaient pas restaurée. Je les exhortai à ce sujet et leur fis même quelques reproches; puis afin de les stimuler et d'arriver à faire une collecte parmi eux pour relever leur église, je leur donnai moi-même plus de 50 onces d'argent, c'est-à-dire environ 400 frs. Depuis, ils l'ont réédifiée complètement à neuf. Il y manque encore l'habitation pour le Missionnaire, mais on y pense, et l'an prochain cette petite résidence sera bâtie.

Traversant ensuite monts et périls, je visitai quelques autres Chrétientés. A Huchiacuan, la foule m'attendait avec les mêmes démonstrations; il y avait une multitude d'hommes et de jeunes gens. Mais ce n'était pas en partie des païens comme dans les autres lieux. Les habitants de cette ville descendent d'antiques chrétiens et sont environ cinq cents; aucun païen n'habite parmi eux. Je dus rester là 6 jours et m'y trouvai pour la St-Joseph, Patron de la Chine et de l'Eglise universelle. Les confessions furent nombreuses et le jour de la fête je donnai la sainte Communion à plus de cent personnes sans compter les

96 qui se préparaient à la Confirmation. Les deux missionnaires qui m'accompagnaient et moi, nous n'en pouvions plus.

Il est rare, du moins dans ce Vicariat, de se trouver entouré par tant de chrétiens. Les Chrétientés de quatre ou cinq cents personnes sont peu nombreuses. Aussi quand le Pasteur s'y trouve, c'est une consolation qui lui fait oublier fatigues et travaux. Il serait difficile de s'imaginer combien ces Chrétientés se tiennent pieusement à l'église; avec quelle attention, quelle avidité ils écoutent la parole de Dieu; grand est leur amour et leur respect pour leur Evêque. Le cœur d'un Missionnaire en est nécessairement réjoui et consolé. C'était à qui m'approcherait davantage. Comme le jour le temps manquait à cause des occupations, le soir ils envahissaient ma chambre et je devais les congédier avec de bonnes paroles pour arriver à réciter mon office, nos autres prières et prendre vers minuit un peu de repos afin de pouvoir me lever de grand matin et reprendre le travail. Les plus hardis me poursuivaient partout disant : « Quand Monseigneur sera retourné à la Résidence il pourra réciter l'Office pendant un mois et se reposer. Il ne vient jamais parmi nous, et maintenant qu'il est là, il ne nous permet pas de converser avec lui et nous renvoie. — Je leur répondais alors : « l'Office est une obligation journalière qu'on ne peut négliger sans faire une faute. Vous mangez bien tous les jours deux et même trois fois, pourquoi ne restez-vous pas quelques mois sans manger et ensuite vous mangeriez en une seule fois pour tout ce temps? » En m'écoutant tous faisaient un solennel éclat de rire et s'en allaient en sainte paix avec la bénédiction du Seigneur et la nôtre.

Je ne veux pas omettre un fait à la gloire de la bienheureuse Vierge Marie. Il m'a été raconté par un nouveau chrétien et servira à l'édification des âmes pieuses.

Cet homme se nomme *Sci-Sci-Kuci*, il est dans l'aisance, tient bien sa famille et a plusieurs enfants. Ayant reconnu la vérité et la bonté de notre sainte Religion, il l'embrassa et tout, sa famille suivit son exemple. Bien qu'ils eussent de la fortune

leur Maison n'était pas très grande et quand ils invitaient les Missionnaires, ils devaient déloger eux-mêmes afin de préparer l'habitation du Prêtre et une chapelle provisoire pour célébrer les saints mystères. Cela dura plusieurs années, puis se trouvant incommode, le Chinois se décida à construire à ses frais une Chapelle. Il était voisin des montagnes, il y cherchait des pierres et les chargeait sur un char avec l'aide de ses fils pour les transporter auprès de chez lui. Un jour, la charge était si lourde qu'elle faisait plier le véhicule qui s'embourba dans un fossé fangeux, le Chinois voulut descendre pour la dégager, les bœufs firent en même temps un effort qui renversa sur lui le char tout entier. En tombant, le Chrétien s'écria : « *Scian mu Colien no* (Sainte Mère, ayez pitié de moi.) Les fils pleuraient déjà leur père et ne doutaient point qu'il ne fût écrasé. Ils enlevaient même sans aucune précaution le char et les pierres, ne doutant point qu'il était mort sur le coup. *Sci-Sci-Kuci* avait été sauvé cependant, et se trouvant ainsi couvert de ce poids énorme, il vit bien qu'on courait risque de lui donner la mort. Aussi se mit-il à crier : « Faites doucement, autrement vous me tuez. » Ses enfants restèrent muets de surprise et de joie en entendant sa voix, et dès lors ils enlevèrent les pierres avec promptitude et attention. Enfin, il fut libre, se leva au grand étonnement de ses fils et de tous ceux qui étaient accourus. Il n'avait aucun mal, si ce n'est de petites contusions sans conséquence. Cependant le poids qu'il avait reçu était tel que sa forme s'était moulée dans le sol. Lui et ses enfants remercièrent aussitôt la Vierge bénie entre toutes les femmes, puis ils continuèrent joyeusement leur travail et terminèrent la Chapelle. J'y ai célébré le saint sacrifice, et j'ai donné la Confirmation à plus de quarante personnes. Reconnaissante de ce bienfait, cette famille est bonne et fervente; ils racontent ce fait comme un miracle, moi-même je l'inscris comme une vraie grâce de la sainte Vierge.

En un autre lieu, des néophytes me firent visiter un arbre, sorte de pin séculaire qui croît dans la cour d'une famille

païenne. La tige de cet arbre n'est pas très haute, quelques mètres seulement, mais l'envergure de son feuillage est extraordinaire. Les branches sont soutenues par des étais et je pense qu'il y en a bien une centaine, tant il étend au loin son ombrage! Cet arbre est regardé comme une sorte de divinité. A certains temps on le visite et on vient de lointains pays pour cela. Les Chinois païens font autour des révérences, des libations et brûlent de ces baguettes de bois odoriférant pulvérisé nommé *hian*, dont ils usent dans tous leurs sacrifices. Ils nomment cet arbre *le Vieux Grand-Père*, et ils m'en racontèrent des prodiges qui sont certainement des armes du démon pour tromper les crédules. Dans mon cœur je priai le Seigneur et sa bienheureuse Mère de les éclairer, de leur faire connaître leur fausseté et leurs superstitions. Mais les Chinois ont une civilisation et une instruction à eux. Ils n'admettent rien au-dessus de leur Confucius, et sont peu désireux de chercher la vérité, se croyant plus savants et plus civilisés que tous les autres.

Je termine en vous demandant la Bénédiction Apostolique pour moi et pour tous mes confrères, vous priant de vous souvenir dans vos saintes prières de cette pauvre mission de Chan-tong septentrional et de nous envoyer d'autres missionnnaires.

Je viens encore vous donner quelques nouvelles de notre pauvre mission que le démon fait passer au crible de la persécution et des épreuves.

A peine avions-nous fini le long procès d'un an pour la revendication du terrain que nous avions acheté à la porte de notre résidence dans cette capitale, que m'arrivait la triste nouvelle de la mort de notre Père Joachim Orsi. Malgré la douleur dont mon cœur était pénétré, j'espérais avoir un peu de répit pour continuer en paix la visite de mes ehers chrétiens.

Après avoir fêté avec mes confrères la fête de Pâques, je me mis en route vers Sciollicuam, notre ancienne résidence, pour visiter ce District et revoir cette Chrétienté que j'avais évan-

gélisée pendant 14 ans. J'étais à peine arrivé depuis quelques jours, que j'apprenais la mort inopinée d'un autre confrère, le jeune Père Gervais venait de succomber à Tché-fou aux cruelles atteintes du typhus. Vous devinez l'effet de cette seconde épreuve sur mon cœur, encore saignant de la perte du P. Joachim. Je répétai *fiat*, *fiat* à la divine volonté, et je me berçai de l'espérance que les épreuves cesseraient un instant. Vain espoir, trois jours après m'arrivait le P. Joseph Vila, qui dirigeait la reconstruction d'une église, détruite à la suite des pluies; il m'annonçait que les païens s'étaient soulevés, avaient renversé les murs de la construction nouvelle qui s'élevaient déjà à deux mètres de hauteur, et dévalisé tout ce qui se trouvait dans l'habitation du missionnaire. Dieu sait ce qu'ils auraient fait à ce dernier s'ils avaient pu s'emparer de sa personne. Les chrétiens durent prendre aussi la fuite ou se cacher. (Deux néophytes furent saisis et eurent le malheur d'apostasier pour éviter la bastonnade). Plus tard, les païens firent servir les matériaux de l'eglise à la construction d'une pagode à leurs idoles sur l'emplacement même de notreChapelle.

Je recourus au Mandarin local qui me fit de belles promesses. Mais gagné par l'argent des païens, il traîna l'affaire en longueur. Enfin après un mois et demi il rendit sa sentence, condamnant les païens à détruire la pagode et à restituer ce qu'ils avaient volé. Du reste aucun châtiment n'était infligé aux coupables de l'insurrection et des offenses faites à notre sainte Religion. Encouragés par l'impunité, les rebelles ne tinrent aucun compte de la sentence; ils continuèrent au contraire à embellir leur pagode et à l'orner de peintures et des statuts de leurs idoles. Je fis de nouvelles instances auprès du Mandarin qui se contenta de me faire répondre de vive voix qu'il n'avait pas de forces suffisantes pour se faire obéir. C'est l'argent reçu qui lui enlevait sa force.

Je me décidai à suspendre la visite pastorale pour retourner à ma résidence et faire appel aux Mandarins Supérieurs. Ceux-ci ont envoyé un Commissaire sur les lieux; mais voilà

plus d'un mois et demi que ce délégué est parti et il n'est pas encore de retour. Le Père Adéodat qui est dans ce District m'écrit que le Commissaire a jugé comme le premier Mandarin. En attendant les chrétiens ne peuvent retourner à leurs maisons pour cultiver leurs champs; la Mission est forcée de les entretenir dans les Chrétientés où ils se sont réfugiés, et nous ne savons quel effet aura la sentence du Commissaire délégué. Dans les Chrétientés voisines, de sourdes menaces se font entendre; mais jusqu'ici la paix n'a point été troublée. Nous espérons que la divine Providence nous protègera. Mais ce n'est pas tout :

Dans d'autres Districts nous avons eu aussi à souffrir. Les païens d'un village voulaient forcer nos catéchumènes et néo phytes à faire des superstitions à leurs idoles pour demander la pluie. Sur leur refus, ces derniers furent frappés et blessés. Recours fut fait à l'autorité, mais jusqu'ici nos réclamations sont restées inutiles.

Ces jours derniers, le P. Anselme de St-Sauveur , m'arrive tout à coup à la Résidence et me raconte qu'étant dans une chrétienté pour donner la mission, un beau matin il se voit assailli par une quarantaine de païens d'un autre village. Ces forcenés irrités contre les chrétiens envahissent la cour de l'église où habite le missionnaire et se précipitant sur le Père lui donnent un fort coup de bâton sur le bras. Son catéchiste accouru pour haranguer les assaillants, n'a pas le temps de parler; il est saisi, frappé et laissé pour mort. Le P. Anselme s'adressa au Mandarin local qui le paya, selon l'usage, de belles promesses. Mais l'effet réel a été que les chrétiens furent arrêtés, reçurent la bastonnade en plein tribunal et il sont encore en prison. Pour ce méfait, j'ai de nouveau porté plainte aux Mandarins Supérieurs, mais jusqu'ici sans résultats

Vous voyez, Rme Père, les angoisses qui oppressent mon cœur et celui de mes missionnaires.

Je termine en vous demandant la bénédiction apostolique pour moi et pour tous mes confrères; vous priant de vous

souvenir dans vos saintes prières de cette pauvre msision du Chantong septentrional et de nous envoyer d'autres missionnaires.

Baisant votre main et vous souhaitant la paix et la prospérité, je suis, de Votre Paternité Révérendissime,

Le très humble es très dévoué serviteur,

Fr. Benjamain Gérémia

Vicaire apostolique du Chantong septentrional.

Journal de la Mère Marie-Madeleine de Jésus *à la Très Révérende Mère Générale.*

Suite du déménagement. — Zèle des petits Chinois. — Arrivée du R. P. Barnabé d'Alsace. — L'adoration et l'érection du chemin de la Croix. — Françoise, Henriette et Claire.

Ma dernière lettre à la Mère Aimée de Jésus disait notre installation dans le nouveau couvent, au bord de la mer. Je n'ai pu lui donner que des détails rapides sur notre déménagement, écrivant au beau milieu du coup de feu. En deux jours l'affaire fut faite, grâce aux Pères et à leurs petits Chinois. Le bon Père Siu croyait n'en faire jamais assez, il emportait les poêles avec les affaires de la lingerie, jugez de la bouillie que cela faisait ! — Au nouveau couvent je recevais tout, sans pouvoir m'y reconnaître. Mère Supérieure restée à l'ancienne maison n'avait pas moins de peine à se débrouiller. Les petits garçons, excités par le zèle de l'excellent Père Siu, prenaient tout ce qu'ils trouvaient sous leurs mains. C'était le cas de dire : « Trop de grâces, St Antoine (1). » Heureusement que le Père Césaire, avec son calme alsacien, est venu mettre le petit bataillon à l'ordre, tout s'est achevé avec courage et dans le calme. Ces bons enfants ont vraiment travaillé comme des hommes.

(1) La Mère Marie-Madeleine fait ici allusion à l'histoire italienne d'un brigand qui, désespérant d'enfourcher un cheval gigantesque, invoqua le grand thaumaturge, avant de faire le saut qui devait le poser à califourchon sur sa monture. Ayant pris trop d'élan, il se trouva de l'autre côté du cheval et s'écria : « *Troppa grazia, Sant'Antonio.* »

Ces derniers jours nous avons eu la joie de recevoir trois petits païens. La charité a aussi ouvert nos portes à une gentille chrétienne, obéissante et pieuse, qui donnera le bon exemple à nos Néophytes.

5 Novembre.

Un pauvre malade d'un village voisin a fait demander le Père Césaire. Il est allé porter l'Extrême-Onction à ce Chinois. Nous avons notre petite part de la mortification; le Père Siu est seul et nous devons aller à la messe à la paroisse.

6 Novembre.

Le R. Père Barnabé d'Alsace est arrivé à Tché-fou. Pauvre Père, quel mécompte! Le Père Césaire n'était pas là pour le recevoir et il lui a fallu débuter par le Père Siu qui ne sait pas un mot de français et qui parle le latin à la chinoise. Malgré son défaut de français, il a su aller chercher le Père Barnabé au bateau et nous avons eu peu après la bonne visite du nouvel arrivé. Il venait de Rome et avait vu tout ce que nous aimons le plus : Notre Révérendissime Père, et son entourage, notre Très Révérende Mère et le sien. Je laisse les questions de cœur de côté, j'en dirais trop ou pas assez : en ce cas il vaut mieux se taire.

Le voyageur avait visité sur sa route l'hôpital de Colombo qui lui a semblé magnifique! Il fallait de l'humilité pour lui montrer après cela nos œuvres, encore au berceau. Mais un missionnaire chinois se sent chez lui ici, et le Père paraissait heureux à l'idée de se dévouer entièrement au salut de nos pauvres païens.

Pour fêter l'arrivée, le Père Siu nous a demandé de venir chanter le salut à la paroisse. Il fut ravi en voyant Mère Supérieure l'accepter. Nous sortions à peine de l'église quand le Père Césaire arriva. Le Père Siu l'aperçut le premier et lui cria que le Père Barnabé était arrivé. On ne l'attendait que la semaine suivante; aussi le Père Césaire eut-il une agréable surprise et au premier moment, il ne pouvait y croire.

31 Novembre.

Le P. Barnabé s'occupe avec le plus grand dévouement de nos constructions. Il lève aussi le plan de notre terrain. Nous sommes vraiment les enfants gâtées du bon Dieu. Notre nouvelle chapelle a déjà l'adoration quotidienne du Très Saint Sacrement. — On y a érigé le chemin de la Croix. Le Père Barnabé nous a fait une conférence chaque jour du Triduum qui nous préparait à la rénovation de nos vœux pour La Toussaint de l'Ordre et on nous promet que tous les samedis nous entendrons la parole de Dieu.

Je veux maintenant vous donner quelques nouvelles des trois petites Chinoises adoptées par une pieuse famille française. Ces chères enfants sont toujours bien gentilles. Elles grandissent et se développent moralement et physiquement. Elles ont eu une grande joie dernièrement, on vint les appeler pour le parloir. Elles s'y rendirent ne sachant trop qui pouvait les demander. Mais combien elles furent heureuses en se trouvant en face de leur père, qui loin de vouloir les reprendre, leur annonce qu'il se fait lui-même instruire des vérités de notrs sainte religion et qu'il se fera chrétien sans tarder. Il a bien recommandé aux enfants d'être soumises aux Religieuses et de toujours conserver de la reconnaissance pour la charité avec laquelle on les élève. La petite Françoise, l'aînée des trois, est venue toute joyeuse me raconter tout ce que leur père leur avait dit ; elle ajoute : « Mon père nous a recommandé de ne jamais penser à retourner à la maison, mais de rester toujours au couvent. » Puis, je la vois se mettre à genoux devant moi, avec une douce figure, ajoutant : « J'ai appris que ma mère avait mal aux yeux, auriez-vous la bonté de lui envoyer un remède pour la soulager ? »

Dans l'orphelinat on remarque la charité de cette enfant; elle est toujours prête à aider les autres, à les consoler dans leurs petits chagrins. Lorsque je suis obligée de reprendre l'une de ses compagnes ou d'en punir une autre, je l'entends

dire tout bas à la petite coupable : « Va demander pardon, ne reste pas méchante. » Son caractère fier et hautain se montre encore parfois, mais bien vite on lui fait comprendre ses torts et elle revient à de bons sentiments.

Henriette, la seconde a été bien souffrante d'une petite fièvre lente qui la minait; elle n'avait plus de courage à rien et ne voulait même plus se lever de son lit. Nous lui avons fait voir qu'il fallait au contraire réagir, marcher et prendre de la nourriture; de suite elle y a mis tout son courage bien que cela lui coûtât, et DIEU a béni son obéissance; elle est tout à fait bien maintenant et a repris son petit air lutin.

La petite Claire reste chétive, mais pétillante d'intelligence. C'est presque toujours elle qui obtient les récompenses que donne le R. Père qui s'occupe des enfants pour l'instruction religieuse. Elle commence à coudre assez bien; Françoise et Henriette travaillent déjà finement.

A coup sûr, leurs Bienfaiteurs peuvent être fiers et consolés par les progrès de nos Chinoises qui ne manquent pas de prier pour ceux à qui elles doivent tout, après DIEU.

Tant de grâces produiront leurs fruits et après cela, bien-aimée Mère, vous aurez sans doute des saintes parmi vos enfants de Chine.

En attendant que je sois du nombre, daignez bénir, ma Très Révérende et bien-aimée Mère,

Votre petite fille respectueusement affectionnée en J. M. J. et notre P. St F.

MARIE-MADELEINE DE JÉSUS
F. M. M.

NOTICE BIOGRAPHIQUE

Notice de la Révérende Mère Marie de Ste-Agnès. (*suite*)

Les vœux perpétuels. — **Pèlerinage à Assise. — Départ pour la Chine Le T. R. P. Chérubin. — Hospitalité des Stigmatines. — Passage à. Ceylan. — Saïgon, — La charité des enfants de Saint-Vincent de Paul à Shang-Haï. Arrivée à Tche-fou. Une mort édifiante.**

En 1884, les Supérieures Majeures, pendant le Chapitre Général tenu à St-Joseph des Châtelets, laissèrent le Couvent de Rome entre les mains de Mère Marie de Ste-Agnès qui garda la maison pleine de paix et de joie, avec l'habileté de sa pieuse sagesse.

Grandissant toujours devant Dieu et aux yeux de ses Supérieures et de ses Sœurs, elle arriva à l'époque de ses vœux perpétuels et les fit entre les mains du Très R. Père Raphaël, Définiteur Général de l'Ordre, dans notre chapelle de Rome, le 15 novembre 1885.

A partir de ce moment, l'âme de Mère Marie de Ste-Agnès prit un nouvel essor. Elle semblait déjà tenir dans la main la palme de la victoire. Son amour pour sa famille avait dû faire un dernier sacrifice. Sa plus jeune Sœur, qu'elle aimait d'une tendresse toute particulière, était allée retrouver à Versailles, au couvent de Notre-Dame de Charité, une tante et une sœur bien aimées aussi. Elle ne devait plus la revoir. Ce fut comme la dernière offrande qu'attendait Jésus pour faire entrer Mère Marie de Ste-Agnès dans une nouvelle voie. Jusque là son humilité, cachet particulier de sa vertu, la tenait comme anéantie aux pieds du divin Sauveur. Elle se jugeait indigne d'être son Epouse et se demandait comment ses Sœurs, bien plus dignes qu'elle à ses propres yeux, pouvaient la souffrir parmi elles. Parfois même, le bon Maître poussait plus loin l'immolation; elle allait jusqu'à penser qu'elle attirait des épreuves sur l'Institut, particulièrement sur sa bien-aimée Mère Générale. Mais, à partir de ses vœux perpétuels, la paix se fit profonde, sa résolution fut celle-ci : « Mériter mon nom;

être un agneau, à l'exemple de l'Agneau divin, et m'abandonner jusqu'à la Croix à l'amour de mon Père céleste qui est aux cieux. »

Dès qu'il fut question d'une fondation en Chine, Mère Marie de Ste-Agnès fut, à sa grande joie, désignée pour en faire partie. Avant d'envoyer son cher *Agneau* si loin, la Mère Générale, qui l'appelait ainsi, voulut lui donner la consolation et la force d'un pèlerinage à Assise. Mère Ste-Agnès y alla avec la Mère Marie de Jésus. Toutes deux recommandèrent à Notre Séraphique Père la future maison de St-François de Tché-fou à laquelle était destinée la premiére et celle de Notre-Dame des Victoires de Moratuwa, dont la seconde est maintenant Supérieure.

La fondation de Tché-fou avait été retardée par la guerre de Chine. Enfin elle devint possible, et le jour du départ fut fixé.

Si le désir des Missions était grand dans le cœur de Mère Marie de Ste-Agnès, son sacrifice n'en fut pas moins douloureux. Elle partait conduisant quatre de ses Sœurs et devant retrouver à Colombo la Mère Marie de St-Sébastien, nommée Supérieure de la nouvelle maison. La cérémonie du départ présidée par le T. R. Père Raphaël, délégué du Révérendissime Père Général, fut bien touchante. C'était la première qu'on faisait à Rome. Quand la porte se referma derrière le T. R. Père qui venait de lui donner sa dernière bénédiction, Mère Marie de Ste-Agnès commença à sentir le sacrifice; son cœur énergique se brisa, elle fondit en larmes. Ses pleurs coulèrent dès lors jusqu'au moment du départ, où la Supérieure Générale, cette Mère qui l'aimait et qu'elle aimait d'un amour si tendre et si profond, lui donna avec sa bénédiction le baiser d'adieu. La mère et la fille sentaient qu'elles ne se retrouveraient plus qu'au ciel aux pieds de ce Jésus, pour lequel elles se quittaient en s'aimant davantage encore.

A Naples les voyageuses furent reçues avec une charité toute franciscaine par le T. R. P. Chérubin Commissaire de Terre-Sainte et actuellement Provincial des Franciscains

Observants, qui leur facilita toute chose pendant leur court séjour dans cette ville. Grâce à lui, les bonnes religieuses Stigmatines reçurent les voyageuses et leur offrirent la plus généreuse hospitalité, les comblant d'attentions et de soins.

Les lettres de la Mère Marie de Ste-Agnès nous permettent de la suivre à travers les mers, d'escale en escale. La traversée lui fut pénible, elle souffrit longtemps du mal de mer et continuellement de douleurs de tête occasionnées par les mouvements du bâteau, qui ébranlaient sa frêle constitution. Elle supporta ces souffrances avec son énergie habituelle, offrant doucement au bon Dieu ce départ qui atteignait à la fois son âme, son cœur et son corps.

A Ceylan, nous la voyons bien joyeuse. Elle vient de retrouver la Mère Provinciale d'Asie, Mère Marie de Ste-Véronique qui avait été sa chère Maîtresse des novices. Avec quel bonheur elle revit aussi toutes ses Sœurs de Moratuwa! Nos voyageuses passèrent avec elles vingt-quatre heures délicieuses mais trop courtes. C'est à Ceylan aussi que Mère Marie de Ste-Agnès rencontre pour la première fois la Mère Marie de Saint-Sébastien, sa nouvelle Supérieure. Ces deux âmes avaient tout ce qu'il fallait pour se comprendre; elles s'aimèrent aussitôt qu'elles furent réunies, et la Mère Marie de St-Sébastien apprécia bien vite les solides qualités de sa petite Assistante qu'elle devait un an après pleurer si amèrement.

Nos voyageuses trouvèrent partout des âmes charitables et hospitalières et purent étudier les usages et les œuvres du pays à Singapore chez les Religieuses de St-Maur, à Saïgon chez celles de St-Paul de Chartres, à Shang-Haï chez les Auxiliatrices et les filles de St-Vincent de Paul, qui leur donnèrent la plus aimable et la plus douce hospitalité. Ces dernières et le R. P. Meugnot, Procureur des Missions Lazaristes, furent pour nos voyageuses une vraie Providence.

Le 29 Avril 1886 elles débarquaient à Tché-fou, port du Chang-tong, et la Mère Marie de Ste-Agnès exerça dès lors en Chine ses fonctions d'Assistante avec le dévoûment, la piété

et la capacité que la Mère Générale avait attendues d'elle. Aide, appui et consolation de sa Supérieure. elle avait l'œil partout, arrivait à tout, ayant souvent à s'occuper à la fois de la sacristie,des œuvres, et un peu de toutes choses dans ces premiers moments de fondation. Elle mettait volontiers la main à la pâte, comme on dit vulgairement, et ici, c'est à la lettre, car elle même a pétri du pain et brassé de la bière, savoir-faire qui a bien son prix en ces pays lointains.

Ses nombreuses occupations ne l'empêchaient pas d'étudier le chinois, elle arriva assez vite à comprendre et à se faire comprendre, bien qu'au gré de son zèle missionnaire elle ne trouvât pas ses progrès assez rapides. La science bien autrement nécessaire dans laquelle Mère Marie de Ste-Agnès avançait à grands pas, c'était celle de la vertu. Dieu hâtait son œuvre de sanctification dans cette âme privilégiée, et à mesure qu'elle se sanctifiait, son caractère sérieux devenait plus enjoué et plus aimable. Elle disait souvent que ses Sœurs d'Europe ne la reconnaîtraient pas en la voyant si gaie.

A la fin de Mars, la nouvelle de la mort chrétienne de son frère lui fut une douloureuse épreuve. Mais en même temps son âme vaillante et généreuse se réjouit du bonheur de cette âme tendrement aimée.

Voici en quels termes elle racontait, le 1er Avril 1887, cette douce mort à la Très Révérende Mère Générale :

« Mon cœur est encore gros aujourd'hui en vous écrivant ;
« car, bien que je remercie le bon Dieu du sort de mon frère,
« je n'ai pu m'empêcher de pleurer hier en apprenant la nou-
« velle de sa mort, et aujourd'hui encore les larmes me
« viennent aux yeux, non de regret de ce que mon frère n'est
« plus, mais en pensant à la miséricordieuse bonté de Jésus
« qui a daigné donner une si belle mort au cher Benjamin de
« la famille. Mon frère a eu la grâce de mourir dans un baiser
« de Jésus le 10 février à 4 heures de l'après-midi, à l'âge de 22
« ans. Ma sœur en me donnant les détails de sa mort s'ex-
« prime ainsi : « Quel bel exemple de patience, de courage et

« de résignation nous a donné notre frère Joseph durant sa « maladie; pas une plainte n'est sortie de sa bouche! » — « Quand on envoya chercher le prêtre pour lui donner le « Saint Viatique et l'Extrême-Onction, mon frère trouvait qu'il « tardait, il dit à ma sœur : « Je n'aurai donc pas le bon « DIEU ? »

« Si, rassure-toi, Il ne permettra pas que tu meures sans le « recevoir. »

« Enfin, je pus, continue ma sœur, lui annoncer que le bon « DIEU était proche. Alors sa joie fut grande. Oh! comme il « désirait son JÉSUS! Il demanda lui-même et d'une voix assez « forte, au prêtre de le confesser, puis il reçut la sainte Com- « munion, l'Extrême-Onction, tout ce que notre sainte Mère « l'Eglise donne de secours en ce moment suprême.

« Le prêtre commença les prières des agonisants, et quand « il finissait, mon frère était parti pour un monde meilleur.

« N'est-ce pas, ma vénérée Mère, que JÉSUS a été bon pour « mon frère !

« Mon père se plaisait à l'appeler son petit Benjamin, parce « qu'il était le douzième et le dernier de ses enfants. Il n'avait « que 5 ans lorsque mon père mourut. Il est enterré dans « la même tombe que lui. Vous voudrez bien, ma T. R. et vé- « nérée Mère, lui accorder un petit souvenir dans vos prières et « vos souffrances? Si j'osais et si ce n'est pas indiscret, je « vous demanderais de dire au T.R. P.Raphaël que mon frère « est mort et que j'aimerais qu'il lui donne, lui aussi une petite « part dans ses prières.

« Pardon, ma T.Rde. mère de vous avoir occupée depuis le « commencement de ma lettre de la mort de mon frère. Mon « cœur se sent soulagé, et j'espère que vous ne m'en voudrez « pas. »

Et, cinq semaines après avoir tracé ces lignes, elle-même s'en allait joyeusement vers le bon DIEU.

(*A suivre.*)

2° INDES ORIENTALES

Lettre de la Rde Mère MARIE DE STE-VÉRONIQUE, *Provinciale d'Asie à la Rde Mère Marie de Ste-Térèse.*

UNE TOUCHANTE ABJURATION

Kate et sa famille. — Attrait vers le catholicisme. — La maladie. — La mendiante catholique. — Intérêt des Evêques. — Progrès de la grâce. — Abjuration et première communion.

Oocatamund, 23 Décembre 1887.

Ma Révérende et bien chère Mère,

Je m'imagine vous faire plaisir en vous adressant aujourd'hui l'histoire d'une jeune fille dont vous vous souviendrez certainement, quoique douze années bientôt nous séparent de l'époque à laquelle je vous renvoie.

Vous n'avez pas oublié sans doute, Annie et Lizzie, R... ces nièces du généreux donateur qui nous a permis de nous installer à Ootacamund, en indemnisant l'Anglais protestant qui ne voulait pas déloger. Vous vous souvenez que tout au début de l'ouverture de notre école, elles en formaient les piliers et je vous vois encore dans la grande salle du vieux *bengalaw Beddom* leur donner des leçons de peinture et de dessin et aller chercher vos plus jolis modèles dans les fleurs du jardin. Il y a loin de cela, et depuis vous avez pris le chemin de Rome où vous travaillez encore plus que nous peut-être, pour les Missions, bien que vous ne soyez plus aux Indes.

Je reviens à ce que je veux vous raconter : Je ne crois pas que Kate, la petite espiègle, la troisième nièce de notre bienfaiteur, fût alors jugée digne d'être admise à vos leçons artistiques. Comment aurait-elle pu tenir en place ? Mouvement perpétuel, tables, bancs, chaises roulaient sans cesse avec elle dans ses évolutions et je me souviens que nous étions à bout d'expédients pour faire rester tranquille notre lutin que

nous ne pouvions nous empêcher d'aimer pourtant, tant elle était franche et « *kind hearted.* »

DIEU aime les cœurs simples, francs et bons, c'est pourquoi il a aimé notre Kate et vous allez voir si je me trompe.

Comme il a si souvent l'habitude de faire quand il aime, notre Bon DIEU a commencé par visiter avec sa Croix, toute la famille de celle qui fera aujourd'hui le sujet de ma petite causerie. Le père, séduit ainsi que tant d'autres par les promesses féeriques des mines du Wynaad(1), y plaça toute sa fortune et, comme tant d'autres il succomba sous le poids d'une lourde et irréparable ruine. Pour faire vivre une famille de quatorze enfants, il se mit résolument à l'œuvre, se plaça comme régisseur dans une caféerie dont il avait été jadis le propriétaire. Mais, hélas! son rude labeur, qui commence avant le jour et ne finit qu'à la nuit, ne peut même donner le strict nécessaire à ces pauvres éprouvés, et on raconte que les privations, la faim même visitent cette famille qui avait connu tout le confortable britannique. Mais déjà, longtemps avant ces désastres de fortune, nous avions perdu de vue les trois sœurs sans que je puisse me souvenir du motif qui avait déterminé leur départ de notre école. C'est un voyage en Angleterre, si je ne me trompe.

Après huit ou dix ans d'absence, la pauvre mère protestante nous fait demander si nous accepterions les petites sœurs de nos anciennes élèves, bien qu'elle n'eût pas les moyens de payer comme autrefois. Vous comprenez que nous répondîmes affirmativement, et les enfants vinrent. Nous apprîmes que les deux aînées étaient mariées; mais Lizzie la blonde, notre *Roger bon temps*, avait été bien malheureuse, son mari, après avoir dilapidé tout ce qu'il avait, s'était suicidé la laissant chargée de deux enfants en bas âge. Depuis, elle s'est remariée et nous avons hérité de ses deux chères petites filles qui nous ont été données à peu près entièrement par la jeune mère, car

(1) Une des provinces du royaume du Maïssour.

son second mari ne les veut pas sous son toit. Ce sont deux charmants bébés dont l'une racontait l'autre jour en sautant de joie et en battant ses petites mains qu'elle avait trois mamans! celle qui était au Wynaad Mère Provinciale et la Mère chargée du Pensionnat. Nous lui avons dit qu'elle était encore plus riche en mamans qu'elle ne pensait, en ayant une au ciel qui était meilleure que toutes les autres et qui l'aimait beaucoup. L'autre jour elle disait qu'elle avait bien prié à la chapelle demandant au petit Jésus de faire bien passer les examens aux enfants et de lui faire *sentir chaud*, car elle avait si froid! La petite chérie ajoutait qu'après, le petit Jésus lui avait fait *sentir chaud.*

Mais revenons à Kate, car l'histoire consolante, c'est la sienne.

On nous dit donc que nous ne saurions reconnaître notre petit démon d'autrefois, devenu une jeune fille raisonnable et bonne, l'ange gardien de son Père. Elle lui tenait fidèle compagnie dans sa plantation de café, au fond du Wynaad, pendant que la mère et tout le reste de la famille étaient revenus habiter un bien modeste *bengalaw* dans le plus pauvre quartier d'Ootacamund.

Il y a environ un an. Kate qui passait quelque temps avec sa mère, vint nous faire visite. Elle était gaie et affectueuse, mais pâle et défaite à faire peine. Une maladie de poitrine la minait, mais sans diminuer son héroïque énergie et sa joyeuse humeur. Elle nous témoigna le plus vif plaisir de nous revoir et la plus reconnaissante affection. — A une seconde visite, elle nous fit une confidence: « Je voudrais tant être catholique, nous dit-elle, mais ma mère ne veut pas en entendre parler. »

Nous sentîmes qu'il ne fallait pas presser directement et nous nous contentâmes de lui faire aimer de plus en plus cette divine religion qui s'était déjà révélée à son amour.

Kate revint encore après un long laps de temps. La partie du Wynaad qu'elle habite est éloignée d'Ootacamund et les voyages longs et difficiles. Cette fois on sentait son désir vi-

vement accru, elle se montrait impatiente de devenir catholique!

— Et pourquoi ne le seriez-vous pas? lui demandâmes-nous.

— « Mon père veut bien, répondit-elle, il m'a dit que quand il était jeune il était catholique, mais maman est Ecossaise et « très amère protestante », elle ne veut pas entendre parler de mon entrée dans l'Eglise catholique. »

Nous sondâmes le terrain, essayant de lui faire comprendre qu'elle était bien malade, qu'il valait mieux obéir à DIEU qu'aux hommes, et qu'elle pouvait, au reste, se faire catholique sans le dire à sa mère.

— « Je n'ai jamais rien caché à maman, reprit Kate, je n'ai pas le courage de poser un pareil acte sans son consentement. »

Ces paroles nous dirent que le fruit n'était pas mûr et nous n'insistâmes pas. La crainte de devancer la grâce, de nous heurter à l'amour filial et de la rendre coupable en l'éclairant davantage, nous rendit muettes vis-à-vis d'elle, mais non vis-à-vis du ciel auquel nous confiâmes notre chère petite brebis. Comme nous lui recommandions de prier la sainte Vierge.

— « Oh! reprit-elle, je la prie toujours, je l'ai toujours tant aimée! bien que protestante, je n'ai jamais pu comprendre qu'on n'aimât pas la Mère de NOTRE-SEIGNEUR. »

Ce fut là une douce consolation pour nos cœurs, la divine et fidèle Bergère ne pouvait manquer de conduire à la véritable bergerie cette enfant de son amour.

Il y avait quinze jours environ depuis cette entrevue on vint nous dire que Kate était au parloir. Elle venait nous voir d'abord, puis nous demander un remède pour des plaies dont ses pauvres jambes enflées se couvraient. C'est là un signe de la fin dans ces maladies où le sang se décompose. Pendant que nous lui appliquions nos petits remèdes, Kate nous dit qu'elle ne peut plus modérer son désir d'être catholique, et qu'elle veut l'être coûte que coûte. Cette fois, ajouta-t-elle, je suis venue à Ootacamund pour quelques jours seulement, je repars dans le mi-

lieu de la semaine, mais je serai de retour ici dans un mois e alors, n'importe, à quel prix, je ferai le pas.

Mère Marie Fernandez et moi nous nous regardâmes; la maladie avait fait des progrès effrayants, Kate n'était plus qu'un souffle, la fièvre la dévorait nuit et jour, une toux opiniâtre et douleureuse, des sueurs abondantes indices si peu trompeurs d'une maladie déjà bien avancée, étaient les compagnes de toutes ses nuits. Pas de sommeil, impossibilité presque absolue de prendre aucune nourriture, tout cela faisait craindre un prompt dénouement. Nous savions, au reste, l'avis du Docteur, qui avait assuré qu'elle pouvait passer à chaque instant.

« Kate, lui dîmes-nous, pourquoi retourner au Wynaad sans être catholique ? Savez-vous, mon enfant, que peut-être il sera trop tard dans un mois ?

— « Ma mère est mon seul obstacle, reprit la chère enfant.

— « Mais Dieu passe avant votre mère.

— « Je voudrais tant avoir son consentement. »

Puis, commesi elle se répondait à elle-même, elle reprit :

— « Mais,c'est inutile de m'accrocher à cette espérance; encore hier, maman m'a dit qu'elle préfèrerait me voir morte que catholique.

— « Pourquoi donc attendre son consentement ? Pourquoi ne pas satisfaire au désir ardent que Dieu lui-même a mis au fond de votre âme ?

« — Pourrais-je être reçue si vite ?

« — Oui, certainementrevenezdemain ettout sera arrangé. »

Mais Kate ne partait pas, elle ne pouvait se détacher de nous Nous la savions bien instruite de tous nos divins mystères. Cependant par excès de précaution, nous nous assurâmes qu'elle possédait les connaissances nécessaires à la réception des sacrements, puis nous nous mîmes à causer ; lui demandant depuis quand elle voulait se faire catholique et comment ce désir lui était venu ?

Depuis bien longtemps, répondit Kate. Il venait chez nous

une pauvre mendiante catholique, très vieille ; je m'arrangeais toujours de manière à lui donner quelques sous. Un jour, ayant déposé ma petite offrande dans ses mains toutes ridées, elle prit son chapelet et se mit à prier.

« — Que faites-vous là, ma vieille, lui demandai-je ? » Et elle me répondit :

« — Mademoiselle, je prie pour votre âme.

« — Au même moment, ajouta Kate, je ressentis un grand désir de devenir catholique ; il y a deux ans de cela et jamais ce désir ne m'a plus quittée. »

Nous fûmes profondément touchées, Mère Marie Fernandez et moi, de voir ainsi se vérifier en cette chère enfant la bénédiction promise par NOTRE-SEIGNEUR à l'aumône. Du reste, il n'était pas possible de ne pas comprendre que JÉSUS devait aimer cette âme dont l'innocence se peignait tout entière dans son regard si simple et si bon ; cette nature si droite et si désoccupée d'elle-même, pouvait-elle ne pas charmer Celui qui aime tant l'abnégation et la simplicité ?

Il fut convenu que nous nous entendrions avec le Curé de la paroisse, et notre chère enfant partit joyeuse comme un petit oiseau, bien décidée cette fois à tout braver, heureuse d'avoir pris sa résolution.

Sur ces entrefaites, Monseigneur Bardou, notre Evêque, venu à Ootacamund pour le sacre de Mgr de Trichor, nous conduisit au parloir le nouvel élu, il était aussi accompagné du Curé. Nous dîmes l'histoire de Kate et elle sembla beaucoup intéresser nos vénérables Visiteurs. Monseigneur décida qu'il n'y avait pas à hésiter et recommanda au Curé de la recevoir dans le sein de l'Eglise.

Le lendemain elle arriva de bonne heure et d'un pas allègre malgré une nuit de souffrances.

— « Où allez-vous, ma fille ? lui avait dit sa mère.

— « A la paroisse Ste-Marie (l'église catholique) répondit Kate.

— « Prenez des précautions, mon enfant, pour ne pas vous fatiguer.

— « *Yes*, maman, *all right* »

Et souriante, elle sortit sous les yeux de sa mère, s'acheminant vers le couvent qui touche la paroisse. Quelques instants après la jeune protestante devenait l'enfant de l'Eglise Romaine. Qu'elle était heureuse !

— « Mère, nous dit-elle, je n'ai presque rien pu trouver à dire dans ma confession, j'ai pourtant été bien méchante dans ma vie, mais je n'ai su me rappeler rien de positif, si ce n'est une seule chose que j'ai dite tout d'abord. Oh ! celle-là était très vilaine, c'etait vraiment bien mal : Un jour j'ai pris à maman une pièce de six sous. Oh ! comme j'ai eu du regret plus tard d'un acte si vilain !

— « Et pourquoi donc aviez-vous pris ces sous, demandai-je à notre enfant.

— « Pour les donner à un pauvre ; je n'avais pas le courage de le voir partir les mains vides et j'ai pris cette pièce à ma mère ! je l'ai avoué plus tard à maman qui m'a dit que c'était en effet bien mal. Puis, j'ai dit que j'étais impatiente quelquefois, mais je n'ai pu trouver autre chose. »

Le lendemain, nous disions encore les petites Heures après la Messe, que déjà Kate était là. Il faut pourtant marcher près d'une demi-heure pour venir de chez sa mère au Couvent. Cette enfant, qui n'a jamais faim de la nourriture du corps et qui ne prend rien avant le soir, si ce n'est un peu de liquide, était pressée d'une faim divine, elle venait chercher son Jésus, le pain qui assouvit toute faim, la consolation de ceux qui souffrent, l'amant des âmes pures, le tendre Epoux des Vierges, et le cœur virginal de notre enfant avait soif de s'unir à son Dieu. Cette fois, ses petites sœurs, enfants terribles, lui demandèrent de la suivre.

— « Non, je ne vous veux pas aujourd'hui.

— « Ah ! nous savons bien où vous allez, vous allez à la messe des catholiques.

« — Non, répondit Kate. » Et elle disait vrai puisque pendant la semaine les messes sont dites à cette heure-là.

« — Non, reprit-elle, je ne vous veux pas, carje vaistrouver mon fiancé, il ne faut pas venir. »

Vous savez que ces façons de faire sont choses de chaque jour dans les mœurs anglaises. Et vraiment n'allait-elle pas trouver son céleste Epoux ? Mère Marie Fernandez et moi nous sourîmes à cette saillie qui avait tiré Kate d'un embarras.

« — Et vos petites sœurs vous ont-elles crue lui demandâmes-nous ?

« — Non, mais elles m'ont laissé partir tranquille et c'est ce que je voulais. »

Mère Marie Fernandez dit encore quelques mots à Kate sur le bonheur qui l'attendait, pendant que j'allais donner des ordres pour qu'on lui portât un costume de première communiante. Nous l'introduisîmes dans l'intérieur du couvent pour la revêtir de blanc, un long voile l'enveloppait tout entière; enfin une belle couronne de fleurs ceignait son front, n'était-elle pas la fiancée du Roi des rois ?

Ordre fut donné de fermer la chapelle et d'en interdire l'entrée non seulement au public, mais même encore à nos enfants, car il ne fallait pas que la nouvelle se répandît et que la mère de Kate apprît par d'autres son entrée dans l'Eglise catholique.

Il avait été convenu que nous enverrions chercher le Curé et qu'il lui donnerait la sainte Communion. L'autel était paré de fleurs blanches et de lumières, un prie-Dieu et une chaise ornés l'attendaient au milieu de notre chœur où elle se prosterna et demeura dans une profonde adoration. Les Religieuses formaient autour de la première communiante une couronne toute blanche aussi.

Le Curé arriva et, comme la porte du Tabernacle s'ouvrit, l'harmonium et les chanteuses entonnèrent un joli *Ecce panis angelorum*. Kate reçut son DIEU pour la première fois et revint émue et recueillie à son prie-Dieu où elle resta prosternée, le visage baigné de larmes, mais des douces larmes de joie, de cette joie qui n'est pas d'ici-bas et que l'on goûte seulement dans les embrassements du DIEU d'amour.

Le St Sacrement était exposé, notre chapelle, envahie par des flots de lumière et Kate longuement à genoux semblait vraiment l'ange de l'adoration et de la prière.

Enfin, l'heure de s'arracher au sanctuaire pour rentrer chez elle était venue, et il fallait même se hâter. Elle déposa sa parure blanche, nous lui fîmes prendre quelques gorgées de café mais elle refusa tout aliment, nous répétant que jamais elle ne pouvait rien manger avant le soir.

— « Mon enfant,lui dis-je,vous devez être bien fatiguée, vous êtes restée trop longtemps au prie-Dieu.

— « Mais non,reprit-elle avec sa simplicité accoutumée,j'ai l'habitude de rester à genoux, et elle ajouta avec son ton enjoué :

— « Quand je fais quelquechose qui n'est pas bien, toujours je me mets à genoux pendant trois heures pour me punir moi-même.

— « Et vous faites cela depuis que vous êtes si malade ?

— « Oui, toujours.

Kate, grelottait au parloir : « Pourquoi, lui demanda Mère Marie Fernandez,n'avez-vous pas mis votre gros shall ?

Kate répondit avec cette candeur charmante qui n'appartient qu'à elle :

« Mère, je n'aime pas à mettre ce gros shall,ilme donne l'air d'une vieille bonne femme. »

Et un joyeux éclat de rire termina son aveu.

—« Pourtant,reprit-elle,je touche à la limite des vieilles filles, je vais avoir vingt-quatre ans ; je puis même dire que je suis déjà vieille fille. En tout cas je le serai, car je ne veux pas me marier. Plus d'une fois on m'a demandée et mes parents voulaient que je dise oui ;jamais je n'ai pu consentir.

— « Pourquoi, Kate, répliquai- je ?

— « Oh ! Mère,je n'aime pas leshommes.J'aime mieux rester comme je suis et soigner mon père. »

La chère enfant se sent bien malade, mais ne voit pas toute la vérité ; elle ne sait pas que la terre ne peut plus la garder

longtemps et que la mort lui ouvrira bientôt les portes du ciel, les bras de son bien-aimé.

— « Oh ! que j'aime le bon Dieu, disait-elle, en nous embrassant peut-être pour la dernière fois ; que j'aime le bon Dieu. qu'il est bon pour moi ! Comme tout le monde est bon pour moi ! qu'ai-je fait pour cela ? Oh ! que je suis heureuse ! »

C'est ainsi qu'elle nous quitta, et il y a quelques jours, un petit billet d'elle nous répétait qu'elle était heureuse, que le vide de son âme était rempli.

Puis, l'amour l'ayant déjà faite apôtre, elle nous annonce que son père commence à beaucoup aimer la sainte Vierge et à la prier.

Eh bien ! n'est-il pas vrai que notre bon Dieu a aimé Kate et vous ai-je induite en erreur en vous disant que son histoire est jolie.

Si je ne me suis pas trompée non plus en croyant vous faire plaisir par mon récit, dites pour moi un *Ave Maria* et croyez à la tendre affection de celle qui est toute à vous en J. M. J. et N. P. S. Fr.

Marie de Ste Véronique
Fr. M. M.

Coïmbatour (*Présidence de Madras*) Septembre 1887.

LA FILLE DU DAZILDAR,
OU TROIS VOCATIONS POUR LE TIERS-ORDRE (1). (*suite*)

IV.

LE PETIT-FILS DE PAPAMAL

La fille de Papamal reprenait peu à peu la vie et la santé dans cet hôpital où sa souffrance avait trouvé un abri. Comme nous l'avons dit, elle avait fait connaître aux Mères les malheurs de sa famille, et, qui le croirait, elle avait été aidée dans

(1) Voir le dernier N°, page 39

son récit par son charmant petit garçon, âgé de huit ans, le seul de ses enfants arraché à la mort et aimé, à cause de cela, d'une tendresse toute spéciale. Cet amour, il le rendit largement. Doué d'une intelligence précoce, son cœur ne songeait qu'à sa mère ; on aurait dit qu'il voulait la dédommager de tout ce qu'elle avait souffert.

Nos Religieuses aimaient à l'interroger à ce sujet ; elles n'avaient qu'à lui dire : « *Xavery Mouttou,* (perle des Xavier) tu n'aimes pas ta mère ? »

L'enfant répondait aussitôt : « Si, Tayaré, (Mère) je l'aime beaucoup, autant que je sais aimer. »

Répétait-on la question, il renouvelait la réponse avec plus d'énergie. Enfin, si l'on insistait en lui disant de montrer jusqu'où allait sa tendresse, il ouvrait ses deux petits bras aussi largement qu'il lui était possible, en s'écriant :

« Je l'aime plus que tout cela. »

A bout de démonstrations, il sautait alors sur sa mère qu'il couvrait de baisers sans jamais épuiser sa tendresse.

Un jour, près du lit de la jeune malade, à côté de ce petit garçon vint s'asseoir Papamal vaincue par l'amour maternel. Son orgueil se souleva, sans doute, à la pensée de venir chercher dans le séjour de la pauvreté et de la souffrance, celle que son gendre y avait abandonnée.

Mais sa fille souffrait, elle pouvait la voir, la consoler, lui apporter les secours de son cœur maternel, elle n'hésita plus et nous la retrouvons penchée avec le petit *Xavery Mouttou*, sur la couche de celle que tous deux aimaient, l'une en mère et l'autre en enfant. Il se passait alors des scènes aussi intéressantes que curieuses. Papamal racontait près de ce lit de souffrances, à la Religieuse chargée de l'hôpital, les douleurs qu'avait endurées sa chère enfant. La physionomie de son petit-fils, témoin des horreurs de la maison paternelle, prenait alors des expressions impossibles à décrire. Ses yeux pétillaient, suivaient son aïeule et, par moments, ne pouvant contenir son émotion, il enchérissait sur son récit.

« Tayaré, disait-il, tout frémissant, voilà comment ça se passait. » Et il débitait ses histoires avec une indignation sans pareille.

Un jour, après avoir redit, avec tout le feu de son âme, quelques-unes des tortures de sa jeune mère, il conclut avec véhémence :

« Tayaré, je ne comprends pas comment on avait pu donner un si doux agneau à un pareil tigre! »

La Mère Marie de St-Denis voulant le faire continuer lui fit comme un reproçhe : «

« Mais, dis-moi, *Xavery Mouttou*, pourquoi n'as-tu pas empêché cette cruelle donation? »

Et l'enfant de reprendre avec une ingénuité charmante :

« Je n'étais pas présent; si j'avais été là, je vous assure que je ne l'aurais pas laissé faire. »

Il oubliait, le pauvre petit, que c'était à ce mariage crucifiant qu'il devait sa présence sur la terre! Laissons-le consoler sa mère et reprenons plus particulièrement l'histoire de sa grand'mère Papamal.

V

PAPAMAL RELEVÉE PAR LA CROIX.

En avril 1887, par une de ces belles soirées comme on en voit souvent dans l'Inde, une femme au visage pâle, amaigri, faible et cependant au pas agile, car elle paraît poussée par une force surhumaine, nous apparaît se dirigeant vers une des plus pauvres maisons de Coïmbatour. Elle est émue. Arrivée près de la porte, elle s'arrête un instant; son regard semble invoquer le ciel. Elle entre enfin. Dans l'habitation se trouve un respectable vieillard, à la longue barbe, aux cheveux blanchis par les années. La compagne de cet homme, est avancée en âge, elle aussi. Tous deux paraissent absorbés dans de profondes réflexions et la tristesse est peinte sur leur visage. La nouvelle arrivée s'avance. C'était Papamal. Elle se pros-

terne aux pieds des deux habitants du pauvre logis, en demandant leur bénédiction. Tous deux la donnent avec amour, car l'un est son père et l'autre sa mère. Ils l'embrassent même avec toute l'effusion de leur cœur.

Depuis quelques semaines, les visites de Papamal à la maison paternelle étaient quotidiennes. Mais ce soir là, il y avait dans toute sa personne quelque chose d'inaccoutumé. Dès qu'elle eut souhaité le bonjour à ses parents, elle s'assit à leurs pieds et l'entretien suivant s'établit entre eux. Le vieillard prit le premier la parole : « Enfant, dit-il à Papamal, tu parais mieux aujourd'hui ; viens-tu enfin pour rester avec nous ?

— Père, répondit gravement Papamal, je suis mieux, il est vrai, mais je ne me fais pas illusion, il ne me reste plus de longs jours à passer sur la terre ; d'ailleurs, je ne serai bien qu'au ciel. Là, j'oublierai les douleurs de ma vie en voyant la beauté de mon Sauveur et de mon Dieu. Pourquoi ne vous dirais-je pas dès maintenant, le motif qui m'amène à vous ce soir ? Le Seigneur me demande depuis mes jeunes années ; la mort me presse ; je veux mourir, après lui avoir consacré au moins le peu de temps qui me reste encore. »

Sa vieille mère l'interrompit avec angoisse. « Explique-toi, ma fille, dit-elle à Papamal ; que prétends-tu nous faire comprendre ?

— Ce que je veux dire, mère, continua l'Indienne, c'est que cette visite est la dernière que je vous fais. Je viens demander à mon père, je viens réclamer de vous une dernière bénédiction et la permission de consacrer entièrement à me préparer à la mort, les quelques jours qui me séparent de mon éternité. »

Les sanglots de la mère l'interrompirent :

« Ne plus te voir, ô ma fille, s'écriait-elle dans sa peine, mais, c'est impossible, j'en mourrai de douleur. Toi que j'ai mise au monde, la seule joie de ma vie, te perdre ! non, jamais je n'y consentirai ! »

La pauvre mère continua d'exhaler ainsi sa douleur dans les lamentations habituelles à nos Indiennes. Le vieillard gardait, lui, un morne silence. Quant à leur fille, tout en respectant le chagrin de ses parents, elle restait ferme dans sa résolution. Son cœur priait, demandant au ciel la force nécessaire à tous trois pour l'accomplissement de la divine volonté.

Se souvient-on, nous l'avons raconté, qu'au temps de ses jeunes années, on aimait à faire chanter à Papamal des poésies? A cette heure crucifiante, elle eût une réminiscence de son enfance et commença à exalter le triomphe de la Croix. Air et paroles étaient improvisés. C'était l'élan de son cœur disant sa reconnaissance au Dieu qui avait permis leurs épreuves.

« Mère, chantait-elle, arrête tes sanglots. Nous avons souffert et pleuré. Les jours de larmes ont succédé aux jours de larmes; c'est pourquoi nous rendons grâces à Dieu; il nous a visitées avec sa Croix. Si le Crucifié n'était pas ainsi venu nous donner une part de ce qu'il a choisi Lui-même, nous serions restés plus loin de Lui. Croix sainte, c'est toi qui m'as ouvert le chemin. Sans toi, je n'eusse pas songé à réclamer la permission que j'implore aujourd'hui. Je te bénis donc, Croix divine, je fais plus que te bénir, je t'aime et c'est en ta sainte compagnie que je veux passer le reste de mes jours.

Salut à toi, ô Croix bénie, salut, salut! »

Ainsi chanta Papamal. — Les deux vieillards sentirent aussi eux, leur courage se ranimer devant la quasi extase de leur fille. Ils comprirent que la main de Dieu les avait frappés pour leur plus grand bien, parce qu'ils avaient été infidèles en entravant la vocation de leur enfant. Ils donnèrent donc leur consentement à Papamal et lui promirent de ne plus faire d'efforts pour la retenir.

Pendant ce combat de la grâce et de la nature, l'obscurité s'était faite plus profonde et le retour chez elle était impossible pour Papamal, les femmes indiennes sortant difficilement

seules, surtout la nuit. Elle resta donc jusqu'au matin près de son père et de sa mère, heureuse d'avoir fait triompher l'amour de DIEU dans leur cœur et le sien. Dès que l'aube du jour se montra, elle consomma le sacrifice et partit pour toujours, emportant la bénédiction paternelle et maternelle, ne donnant pas même un regard à cette maison où elle ne devait plus revenir.

Ainsi l'humiliation avait ramené à DIEU cette fière nature. Elle se donna à cet hôpital, à ce couvent où elle était venue d'abord à la dérobée ne pouvant résister à l'amour maternel, mais attendant pour sortir de chez elle, le moment où personne ne la voyait. Une fois chez nous, Papamal marcha généreusement dans la voie qu'elle s'était tracée. Vainement le démon la tenta, en la faisant montrer au doigt par nos ouvriers qui disaient :

« Voici la fille du Dazildar ; elle mange à l'hôpital le riz des pauvres. »

Le croirait-on ? Notre héroïne finit même par aimer son épreuve et son humiliation. Elle s'y attacha comme aux livrées du CHRIST JÉSUS, et Lui, à son tour, la voyant aimer ce qu'il a chéri Lui-même, unit de plus en plus Papamal à son divin cœur.

VI

LES TROIS TERTIAIRES.

Transportons-nous maintenant à la fin de mai de la même année et assistons à une des réunions de nos agrégées Tertiaires Franciscaines, dont un centre a été établi dans notre couvent de Coïmbatour. Trois postulantes viennent de revêtir l'habit des novices. Papamal et ses deux filles sont venues prendre leur place parmi les enfants du séraphique Père.

La jeune mère, celle dont le charmant petit garçon a captivé notre intérêt, a préludé par un sacrifice à son entrée dans la famille du Stigmatisé de l'Alverne. A l'hôpital indien, une

mère malade peut en certains cas, conserver son enfant auprès d'elle. Mais chez les Agrégées tertiaires, on vit quasi en communauté; c'est presque une vie religieuse et les enfants ne peuvent naturellement pas la partager.

D'ailleurs, pour un garçon, était-ce un bien de rester en grandissant, seulement entre les mains des femmes? La vivacité, l'intelligence de *Xavery Moutlou* n'avaient-elles pas besoin d'une direction forte et paternelle? La jeune mère le comprit; elle fit son sacrifice et plaça son fils à l'orphelinat des Pères de la Mission. Toutefois, l'amour filial ramenait souvent le pauvre petit au couvent, et, surtout les premiers temps, il fallait le laisser venir quelques heures près de celle qu'il aimait avec une si vive tendresse. On pouvait dire que Dieu, qui ne nous éprouve jamais au-dessus de nos forces, avait voulu donner à cette mère si éprouvée une consolation dans l'affection de son fils unique.

Pourtant, elle en fit le sacrifice. Il fut largement payé. Sa fidélité lui valut du Cœur de Jésus la grâce d'une générosité à toute épreuve et qui ne se démentit pas un instant. Elevée à l'école du malheur, habituée à beaucoup souffrir, l'esprit franciscain lui était déjà familier. La patience avec laquelle elle avait enduré un long martyre de plus de huit années, l'avait prédisposée à l'abandon à la Providence, signe distinctif des enfants du Patriarche d'Assise. Tout faisait reconnaître en elle l'enfant de la prière, celle que ses parents avaient vouée au Seigneur, à son entrée dans la vie. Hélas! la faiblesse humaine succombant sous la croix, avait rendu sa mère Papamal infidèle à sa promesse. Mais elle, la pauvre victime, n'y fut pour rien, et Dieu qui pour reprendre ses droits, lui fit suivre un si rude chemin, répandit certainement sur elle l'onction de ses grâces.

Au postulat du Tiers-Ordre, elle fut le modèle de sa congrégation. Sa simplicité, sa douceur furent à toute épreuve. Elle sut se vaincre, pardonner et souffrir. Voici d'elle un bien joli trait.

Un de ses frères mariés, venant la voir, lui dit avec dépit et orgueil :

« Pourquoi rester ici? C'est une honte de recevoir ainsi l'entretien de la charité! Ne serait-il pas plus convenable que tu fusses chez toi, tu ne mourrais pas de faim et au moins tu souffrirais dans le secret. »

Ceci se passait avant son entrée dans le Tiers-ordre, alors que sa mère n'était point auprès d'elle et que rien ne la retenait. Pourtant, la réponse ne se fit pas attendre; elle fut digne de ce que la jeune femme montra dans la suite. L'obéissance à la volonté de son mari fut le seul motif qu'elle apporta à son refus.

« Non, répondit-elle, il est vrai que par la bonté de la Providence, je ne mourrais pas de faim. Elle saurait bien me procurer au moins, la nourriture nécessaire à chaque jour. Mais je veux rester fidèle à mon mari. Sa volonté a été que je vienne ici, il m'y a conduite et dussé-je en mourir, j'y resterai jusqu'à ce qu'il vienne me chercher. »

Son frère dut se retirer sans avoir rien obtenu.

Au postulat des Agrégées Tertiaires, elle montra, cette même énergie de volonté et de dévouement. On était sûr de la trouver toujours prête à se dépenser pour Dieu et le prochain

Mise en charge à l'hôpital, elle se dévouait aux soins des malades, leur distribuait trois fois par jour la nourriture, et savait y ajouter le parfum d'une aimable charité.

Un matin, elle apprend que son beau-père est arrivé. De concert avec son mari, cet homme l'avait martyrisée et accablée d'épreuves. Bien plus, il était déjà à l'hôpital la veille au soir et, l'obscurité aidant, elle lui avait distribué le repas comme aux autres, sans le reconnaître. A cette nouvelle, son cœur se trouble, son orgueil se révolte; une répugnance et une rancune extrêmes se réveillent dans son âme. Elle recule et se sent incapable d'aller trois fois le jour porter à ce beau-père la nourriture qui lui est destinée. Pour rassurer sa conscience, elle se dit qu'elle a pardonné; mais que de

supporter trois fois dans la journée la présence de cet homme et surtout de lui servir ses repas, c'est plus qu'elle n'est obligée de faire; qu'un tel sacrifice est au-dessus de ses forces.

Finalement elle va trouver la Mère chargée spécialement des Tertiaires.

« Mère, lui dit-elle, avec une grande émotion, il m'est impossible de me trouver tous les jours en présence de mon beau-père; le servir dépasse mes forces, je ne le puis. »

Comment! lui répond la Mère, serais-tu l'enfant de Saint-François si tu reculais ainsi? Une Franciscaine ne sait pas seulement pardonner, mais elle doit agir à l'égard des personnes qui l'ont fait souffrir, comme elle le ferait pour quelqu'un qu'elle aimerait beaucoup. »

La jeune femme ne donna pas immédiatement sa réponse. Elle réfléchit quelques minutes; puis, soudain l'amour de Dieu, l'esprit séraphique l'emportèrent.

« C'est fini, Mère, s'écria-t-elle; je veux être vraie Franciscaine, pardonner autant et aussi bien que vous le dites. »

Et depuis, malgré tout ce qu'il pût lui en coûter, on la vit trois fois le jour, servir son beau-père, et payer de son infatigable charité tous les mauvais traitements qu'elle avait reçus.

La seconde Tertiaire qui partageait avec cette jeune et courageuse femme, la grâce de la réception dans le Tiers-Ordre, c'était sa sœur, Rosamal. Peut-être donnerons-nous un jour un récit plus détaillé de ses épreuves. Disons déjà, qu'elle aussi a souffert, non seulement de la pauvreté et de la douleur de ses parents; mais encore des luttes de l'enfer.

Elle avait fait sa première communion depuis trois ans lorsqu'elle songea à se donner à Dieu dans le Tiers-Ordre. L'enfer rugit alors et les tentations environnèrent la pauvre petite. Ses parents qui ne s'étaient point inquiétés d'elle tant qu'elle restait chez sa mère, pauvre et misérable, se levèrent tout d'un coup l'orsqu'il s'agit de son entrée parmi nos Agrégées. Tous voulaient la marier et lui présentaient de brillants

partis. Non seulement on la tourmentait elle-même, mais on essayait aussi d'influencer sa mère Papamal.

Celle-ci, instruite par l'épreuve, ne se laissa pas séduire comme elle l'avait fait huit ans auparavant pour sa fille aînée. Elle refusa énergiquement de tourmenter Rosa, répondant que les biens de la terre ne lui étaient plus rien ni à elle ni à ses filles, que Rosamal ne voulait pas se marier et qu'elle entendait qu'on ne la contraignît point. En mère prudente, elle voulut pourtant faire savoir à la jeune fille les recherches dont elle était l'objet, mais sans l'influencer

Quand son enfant lui fit connaître sa décision négative, Papamal en ressentit de la joie; Rosa, du moins répondrait au premier appel de NOTRE-SEIGNEUR, à cette invitation divine à laquelle la chair et le sang avaient arraché elle et sa fille aînée.

En vain, Rosamal fut demandée au parloir, en vain des femmes couvertes de bijoux vinrent la tenter en lui offrant des richesses égales aux leurs. Ces offres brillantes ne rencontrèrent que du mépris. Rosamal resta indifférente à l'amabilité, à la grâce des personnes qui, sous prétexte d'intérêt pour son avenir, venaient lui demander d'être infidèle à son DIEU et à sa vocation.

Nous avons maintenant assez dit ce qu'étaient les deux sœurs, au jour de leur entrée parmi les Agrégées du Tiers-Ordre; nous les connaissons suffisamment pour comprendre combien elles sont heureuses. A cette heure de leur donation, DIEU paie leur générosité par ces joies que lui seul fait goûter. Pour la jeune femme martyrisée, c'est la récompense de sa douceur et de sa patience. Pour sa sœur Rosamal, ce sont les joies de la fidélité à un premier appel. Toutes deux sont heureuses et rien ne manque à leur bonheur; car entre elles deux se trouve leur mère qui, elle aussi, se donne au SEIGNEUR. N'est-il pas bon et consolant pour toutes trois de se consacrer ensemble à leur DIEU et Sauveur ?

VII

Papamal. Sa dernière maladie, sa profession, sa mort.

Revenons à Papamal. Le St-Esprit ne l'avait pas trompée, lorsque se sentant inspirée, elle avait prédit à ses vieux parents que peu de jours seulement la séparaient de son éternité. Trois mois s'étaient à peine écoulés depuis son entrée au noviciat des Agrégées Tertiaires, que la maladie dont elle était atteinte depuis longtemps,fit subitement des progrès effrayants pour la nature, mais bien consolants pour l'âme désireuse de voir la fin de son exil. C'était le cas de notre Papamal. Pouvait-elle désirer la vie, celle qui avait tant souffert? Ce fut donc sans regret qu'elle accueillit les avant-coureurs de la mort. Etre bien préparée était son unique préoccupation Aussi, dès qu'elle sentit son état empirer, elle demanda avec les plus touchantes instances qu'on lui accordât la grâce insigne de la profession dans le Tiers-Ordre, afin de mourir consacrée au Seigneur. On lui promit que cette grâce lui serait faite avant sa mort. La maladie avançait toujours; une fièvre lente minait Papamal; ses nuits devenaient sans sommeil, sa poitrine haletante trahissait de continuelles souffrances. Elle ressemblait plutôt à un cadavre qu'à une être vivant encore. Un jour, vers le milieu de l'après-midi, une crise violente se déclara; on crut qu'elle serait la dernière. Les Religieuses se décidèrent alors à procurer à la malade les grâces qui devaient la rendre plus digne de paraître devant son Dieu.

Ce fut une cérémonie bien touchante; la petite chambre où était couchée la malade fut convertie en oratoire, un autel y avait été dressé. C'est là qu'allait reposer quelques secondes, avant de se donner au cœur de la mourante, le Dieu d'amour qui veut bien nous servir de viatique pour le grand voyage de l'éternité et nous assister dans le dernier combat. Papamal,

étendue selon la coutume du pays, à terre sur sa natte, recouverte de couverture et draps bien blancs, était entourée de ses enfants auxquels elle adressait des paroles de courage et de consolation. Ceux qu'elle avait laissés dans le monde, s'étaient joints à ses deux filles tertiaires, elle les exhortait tous à la patience, à la fidélité, en leur donnant rendez-vous au ciel. Lorsqu'elle eut rempli ce dernier devoir maternel, elle se recueillit, demanda à ses êtres chéris de prier pour elle et attendit dans l'amour et la paix Celui qui allait s'unir à elle sur la terre pour l'unir davantage encore à Lui dans l'éternité

Un dernier rayon du soleil couchant dardait ses reflets dans la pauvre petite cellule de la Franciscaine. Le prêtre arriva portant le saint Ciboire; les Religieuses et les Tertiaires accompagnaient la sainte Eucharistie. La figure de la malade avait une expression de calme et de bonheur difficile à dépeindre. Ses vœux furent comblés. Elle reçut la divine Hostie et se consacra au DIEU de la pauvreté, par sa profession dans le Tiers-Ordre. Devenue fille de Saint-François, elle reçut encore l'Onction dernière. Le prêtre lui adressa quelques paroles d'encouragement. Puis, on la laissa converser avec son DIEU et savourer la consolation dont son âme était inondée.

Ce n'était pourtant pas encore le dernier moment pour sœur Saint-Bernardin, c'est ainsi qu'elle se nomme maintenant. DIEU lui réservait une plus grande faveur, gage, nous l'espérons, d'une rapide entrée dans la gloire.

Ainsi qu'il arrive souvent, quand la miséricordieuse bonté de DIEU le juge utile à un malade, le sacrement de l'Extrême-Onction rendit à Papamal un peu de force et quelques jours de vie. La malade se ranima, elle put même se lever et traîna jusqu'en août une vie languissante. Nous espérons que la sainte Vierge lui fit faire ainsi son purgatoire ici-bas, afin d'appeler près d'elle aussitôt après sa mort notre chère sœur St Bernardin.

Ce qui nous donne cette pensée, c'est qu'une nouvelle attaque la reprit aux approches de l'Assomption et, le jour du

triomphe de la Reine du ciel, Papamal se prépara de nouveau à quitter la terre. Les derniers sacrements lui furent administrés comme la première fois. Sa ferveur et son recueillement parurent plus édifiants encore. Puis, son âme s'envola dans la patrie, le même jour que la Reine des Anges. N'est-il pas permis de penser que celle que l'Eglise appelle : *Janua cœli*, aura obtenu à Papamal que cette fête de l'Assomption commencée sur la terre, se finisse dans le triomphe et la gloire des tabernacles éternels ?

La dépouille mortelle de Sœur Saint-Bernardin reçut le lendemain, dans la chapelle des Religieuses, les dernières bénédictions de l'Eglise. Toutes ses sœurs Tertiaires l'accompagnèrent jusqu'à la tombe. Ainsi finit la fille du riche Dazildar, celle dont l'enfance avait été bercée dans le luxe, les chants et les plaisirs! Les honneurs de son enterrement ne ressemblaient guère à ceux, dont les païens et même les chrétiens indiens entourent leurs morts. Mais l'âme de Papamal s'en réjouissait sans doute et voyait de là-haut avec une séraphique consolation, sa noble et chère pauvreté franciscaine entourer d'un dernier hommage sa dépouille mortelle, qui ressuscitera un jour pour prendre au ciel la place qu'elle avait tant enviée parmi les Enfants du séraphique François.

3° CEYLAN.

Nous croyons devoir insérer dans nos Annales la lettre si paternelle de Mgr Bonjean, bien qu'elle contienne des éloges à l'adresse de l'Institut et de ses membres. On nous le pardonnera à cause des résultats si consolants pour la gloire de Dieu et le bien des âmes qu'elle constate à l'hôpital de Colombo et dans notre maison de Moratuwa. Ce témoignage précieux rendu à nos œuvres, qui sont aussi celles de nos bienfaiteurs, sera une consolation pour leurs âmes et pour leurs cœurs.

Lettre de Monseigneur BONJEAN, *archevêque de Colombo à la Très Révérende Mère Générale.*

Colombo Borella, le 3 Mars 1888

Ma très Révérende et bonne Mère Générale,

La date que j'ai dû écrire en tête de cette page me couvrirait de confusion si de pressantes et nombreuses affaires ne m'avaient privé de tout loisir pour répondre à la lettre si bonne et si aimable que vous m'avez adressée en date du 16 Janvier. Veuillez excuser ce long retard et accepter l'expression de tous mes vœux bien ardents pour vous-même et toute la pieuse famille franciscaine dont vous êtes la Mère.

Nos chères Sœurs de Colombo et de Moratuwa vous tiennent si exactement informée de toutes les bénédictions que le bon DIEU répand chaque jour sur leurs saints travaux, que je ne pourrais que redire ici ce que vous en savez déjà; mais je puis vous assurer que je bénis le SEIGNEUR de toute mon âme de m'avoir donné des Filles si généreuses, si absolument dévouées aux pauvres âmes, si pieuses et si obéissantes. Aussi NOTRE-SEIGNEUR se plaît-il à récompenser leur zèle par de nombreuses conversions. Il ne se passe guère de jour où l'on n'ait à enregistrer quelque conquête, l'hôpital général est une de nos meilleures et plus fécondes missions. Avant l'arrivée des Sœurs la plupart de ces âmes qu'elles gagnent à DIEU, se perdaient. Pour moi, c'est une immense consolation de penser qu'aujourd'hui toutes sont sauvées, si ce n'est celles qui veulent absolument se perdre.

Par son tact, sa prudence, sa charité, son zèle, notre bonne et chère Mère Marie-Emmanuel a conquis l'estime générale ; le corps médical, le gouvernement, le public tout entier, l'apprécient hautement elle et ses filles. Le gouverneur m'écrivait, il y a quelque temps, qu'il regarderait comme une calamité leur départ de l'hôpital, et j'apprends qu'il a dit qu'il voudrait voir tous les hôpitaux de l'île confiés à nos Sœurs.

Ainsi l'entreprise que nous formâmes ensemble, à St-Joseph des Châtelets, il y a un peu plus de deux ans, a aujourd'hui un succès complet, un succès qui dépasse même tout ce que nous aurions pu espérer.

Moratuwa, sous la bonne petite Mère Marie de Jésus, attire moins l'attention ; mais là aussi il se fait un grand bien, tout doucement, sans bruit, sans éclat, mais d'une manière très solide. Aussi je crois que vous et moi n'avons qu'à bénir le ciel, et à nous réjouir de ce que nous avons été inspirés de faire.

Nous prions pour vous et votre institut. Daigne le bon Maître le faire grandir et le multiplier pour sa gloire et le salut de beaucoup d'âmes ! De votre côté, ayez la charité de prier pour ce diosèse où il y a tant à faire, et pour son pauvre archevêque.

J'ai été heureux d'apprendre la fondation que vous avez faite en Angleterre ; c'était un pas à faire ; car vous avez grand besoin de sujets sachant la langue anglaise.

Nous attendons avec une sainte impatience les deux nouvelles Sœurs qui vont porter à huit le nombre de nos hospitalières reconnues par le gouvernement. Cet accroissement de personnel était absolument nécessaire, et il met fin aux graves inquiétudes que l'excès du travail qui, pesait sur nos Sœurs, nous avait fait concevoir.

Soyez donc bénie, et que toutes vos Filles le soient aussi, pour répondre à la grande mission que le SEIGNEUR leur a confiée, et croyez à tout le respectueux attachement de votre tout dévoué en J. M. J.

† CHRISTOPHE O. M. I. *Archv. de Colombo*

Journal de la Rde Mère Marie de Jésus

RÉCIT DE SA FÊTE

Présents des Religieuses. — Fête à la chapelle. — A l'orphelinat, aux écoles. — Les éléphants.

Moratuwa (île de Ceylan) 13 Janvier 1888.

Aujourd'hui, messe chez nous. Le soir grands préparatifs mystérieux dans la communauté. Pendant que je faisais mon adoration, j'entendais aller, venir, frapper du marteau ; c'était une vrai course au clocher. Quand je sors de mon adoration et que je veux poser mon voile de chœur, je trouve la porte de l'avant-chœur,qui sert aussi de salle de communauté,fermée avec un écriteau : *Occupée.* — Toute la soirée, si j'avais le malheur de passer par là et si la porte se trouvait entr'ouverte, on se précipitait pour la fermer. Toutes avaient l'air affairé, couraient silencieusement; c'était comique à voir.

Mère Marie de St-Philippe vient me trouver et me demande de la laisser dire un mot au Père curé qui arrivait pour le salut; il attend à la porte du parloir. Je m'approche pour savoir ce qu'il veut. C'était une commission insignifiante, après l'avoir entendue je me retirais tranquilllement, lorsque Mère M. de St-Philippe s'approche et d'un air mystérieux, dit au Père : « J'ai besoin de vous dire un mot. »

Le Père a pris un air si étonné, que j'ai failli partir d'un éclat de rire. Nous soupons, nous disons le chapelet, nous faisons le chemin de la croix de règle et il me tardait bien que tout fût fini pour voir les préparatifs qu'on avait faits avec un tel entrain

Aussitôt après l'*Ave Maria,* toutes s'éclipsent et me laissent avec Mère M. de St-Philippe en récréation. — Enfin, au bout d'un moment elles reparaissent et m'invitent à les suivre, ce que je fais sans me faire prier.

Quelle suprise! La salle de communauté était décorée aussi gentiment que possible avec des guirlandes de feuilles de cocos rangées en boucle un petit trône occupait le fond et était entouré de palmes et de vases de fleurs ; vraiment nos Sœurs

s'étaient distinguées. Je prends place sur ce trône et aussitôt un joli chant commence. Marie de la Ste-Enfance en était le compositeur. Betsie (1), notre future postulante, offre le bouquet, puis toutes reçoivent une bénédiction et une caresse. Ensuite, je descends pour admirer et voir de près tout ce qui s'étalait devant moi. La grande table était couverte de leurs présents et le tout était le travail de leurs mains. C'était merveilleux; on sentait si bien que c'était leurs cœurs qui avaient agi! Elles avaient quêté les fournitures auprès de nos Mères de Colombo et avaient tout fabriqué sans que je m'aperçusse de rien, profitant de tous leurs petits moments et surtout travaillant d'arrache-pied pendant que j'étais à Colombo; c'est Mère St-Philippe qui m'a donné ce détail. Je vois donc une jolie nappe de communion brodée et très ouvragée, deux bourses de salut, l'une brodée et pas mal du tout par Marie de la Crèche, l'autre simple pour la semaine, un huméral pour la bénédiction, le nôtre étant hors de service et demandant à être remplacé; une garniture d'autel, six cache-pots pour la chapelle et deux pour l'oratoire faits par Marie de la Visitation, un buvard pour remplacer le mien qui était en loques, un essuie-plumes, un porte-aiguilles; ces trois articles fabriqués par Marie de la Ste-Enfance, les deux derniers brodés par elle et à sa mode, laquelle nous a fait rire de tout notre cœur, Douze petites robes blanches pour les bébés en nourrice, une robe de baptême, de la lingerie, puis je ne me souviens plus encore quoi.

Toutes avaient mis la main pour confectionner les objets dont la table était couverte, qui plus, qui moins, chacune selon ses moyens, mais toutes avaient fait preuve de bonne volonté et de beaucoup de cœur.

J'étais contente et un peu émue en les remerciant et leur disant que ma joie et ma consolation étaient sincères; et qu'elle seraient aussi celles de notre chérie Mère Générale.

J'oubliais de mentionner deux jolis gâteaux faits avec une

(1) Betsie est déjà connue de nos Lecteurs qui l'an dernier ont lu son histoire dans les Annales, p. 124 et 181 Nous sommes heureuses d'annoncer son prochain départ pour l'Europe et le noviciat.

sorte de citrouille que Marie de la Ste-Enfance a eu le talent de faire pousser dans notre sable stérile.

La soirée terminée, nous sommes allées aux prières, et moi j'avais le cœur embaumé de la suavité de notre cher esprit de famille que je venais de si bien sentir.

Samedi 14

Messe encore chez nous; notre autel est orné, tous les cierges allumés, toutes les enfants de l'école sont là et celles qui ont fait la première communions communient à l'occasion de ma fête.

Marie de la Ste-Enfance décroche le plus bel *Ave Maris stella* et *O salutaris* que son lutrin possède. Les élèves de l'école ne doivent me souhaiter ma fête que demain, jour de la fête du saint nom de Jésus dans l'Eglise; Mère Marie de St-Philippe trouve que ce sera plus facile.

Au sortir du réfectoire, Isidora la seule de nos petites pensionnaires qui soit de retour, m'attendait à une distance respectueuse. Elle s'approche tenant le chien qu'elle faisait marcher debout avec un petit bouquet qu'il m'offre aussi gracieusemeut que possible avec ses deux pattes de devant ; elle lui avait mis un collier lequel soutenait un écriteau pendu à son cou où on lisait : « Bonne fête à notre chère Mère Supérieure ». Vous pensez si j'ai ri.

Du côté de l'Orphelinat les deux plus grandes enfants m'attendaient et m'invitaient à aller chez elles en jetant devant moi (en guise de fleurs) des découpures de papier rouge, vert, rose, jaune et marchaient à reculons en continuant leur effeuillaison comme à la procession du Saint Sacrement. D'autres petites surprises m'attendaient encore dans cette humble maison des pauvres enfants du bon Dieu. Elle était décorée avec beaucoup de goût, des guirlandes, des bouquets de feuillages piqués au mur; les aînées avaient passé une partie de la nuit à orner leur maison. Sur la table s'étalaient une petite cage verte abritant une paire de jolis pigeons, et le contingent de travail de chaque enfant; les plus jeunes avaient chacune un petit balaïs fait avec les côtes des feuilles de cocos; les grandes, six petits bonnets pour les bébés et une petite robe rose. Sous la table était un grand panier renfermant notre belle poule

avec six petits poussins dont j'ignorais l'existence, et qu'on avait élevés mystérieusement jusqu'à ce jour. Là aussi était un petit trône tout recouvert de rouge avec une palme derrière. A peine étais-je assise que les chants ont commencé. Marie de la Ste-Enfance exerçait les orphelines depuis longtemps et leur avait appris : *Lys Immaculé Notre Mère* et un *Ave Maris stella* qu'elles ont bien retenu et débité de tout leur cœur. Puis, les trois plus petites ont offert le bouquet; ensuite tam-tam, crécelles, petites flûtes, tout a marché; une danse s'est engagée. Le tout terminé, aussi contente qu'elles je veux revenir à la maison et ausitôt de leurs poitrines d'enfants sort une explosion de hourras. Comme je mettais le pied en marche, (selon l'expression de notre Sœur bretonne, Marie-Noël) la musique recom- son vacarme, et la troupe enfantine m'accompagne jusqu'à la porte de notre maison. Avant d'entrer je me retonrne et aussitôt les hourras retentissent; je m'éclipse au milieu de ce bruit.

Les Cingalais ne sont pas énergiques, mais ils ont beaucoup d'enthousiasme quand quelque chose touche leur cœur, et ces pauvres petites qui m'aiment autant que je les aime, auraient fait je ne sais quoi pour me fêter.

Toute la journée s'est passée dans une douce gaieté.

D'un autre côté, à l'école, toutes les élèves travaillaient à la sourdine à orner leur salle. C'était jour de congé et je devais faire semblant de ne pas m'apercevoir qu'elles étaient là. La petite pensionnaire avait décoré à elle toute seule tout le dortoir dans le cas où j'y serais venue et avait mis une enseigne avec cette inscription : « Dieu bénisse notre chère Mère. »

Mère Marie-Paul arrive par le train de midi.

Nous avons eu un joli salut; les deux RR. Pères sont venus, et le Père Curé a voulu distribuer des bonbons aux orphelines. Ils sont donc allés à leur maison et ont été tout surpris de la trouver si bien décorée; ils ont admiré leur travail le Père Curé, qui est très bon, s'est assis sur le petit trône et leur a dit de danser. Tam-tam et musique se sont mis en branle et les deux Pères se sont bien amusés à voir tourner ces petites bambines. Après souper, grande récréation, l'une des orphelines avait

demandé la permission d'acheter des pétardset des sortes de fusées et elle a imaginé un petit feu d'artifice. Nous avons eu vraiment une bonne journée, tout le monde était heureux, et moi-même j'aurais pleuré d'attendrissement si depuis que je suis dans ce climat brûlant qui dessèche tout, je n'avais perdu l'usage des larmes. Mais, si cette source est tarie, mon cœur n'est point endurci et il a senti vivement toutes les joies d'aujourd'hui.

Dimanche 15

Messe chez nous. Les élèves l'ont su je ne sais comment et sont encore venues presque toutes; il y avait beaucoup de monde aujourd'hui à notre chapelle. Les enfants de l'école donnaient le dernier coup de main à leur décoration, je fais encore semblant de ne rien voir. Mère Marie-Paul est souffrante, je lui propose de venir un moment au bord de la mer. Comme nous sortons de la maison, nous rencontrons beaucoup de monde dans notre jardin. : parents de nos enfants, gens de la noblesse du pays et d'autres que je ne connaissais pas. Je pense que tout ce peuple vient par curiosité voir les décorations de l'école et après leur avoir dit bonjour, nous continuons tranquillement notre chemin.

Nous étions au bord de la mer depuis un quart d'heure, Mère Marie-Paul et les nôtres, lorsque nous entendons le son de plusieurs clochettes qui se rapprochaient. Je croyais entendre les troupeaux de moutons qui descendent les Alpes à l'entrée de l'hiver. Nous nous retournons et nous voyons dans le lointain, du jaune, du bleu, du blanc. Marie de la Crèche nous dit tout de suite que c'est une procession et qu'on doit porter les Enfants Jésus. Intriguées, nous regardons de tous nos yeux et nous distinguons un cortège qui s'avance entourant trois grands éléphants que Monsieur Joseph Da Silva, l'un des plus riches habitants de Moratuvva, avait fait venir pour faire les honneurs à Monseigneur le jour de la fête Jubilaire du Pape et qu'il avait fait habiller ainsi que les cornacs de jaune et de blanc, les couleurs du Souverain Pontife. Ils sont encore avec leurs habits de fête; le plus grand des éléphants est en bleu et blanc. Une foule les suit et tout ce monde, à notre grande surprise, s'arrête à la porte de notre

enclos attendant le signal pour faire son entrée. Bien vite nous allons à la maison et en approchant nous voyons les deux Pères se dirigeant vers l'école et avec eux plusieurs personnes de la noblesse. J'étais passablement attrapée et j'appelai tous les anges à mon secours pour avaler toutes ces fanfares dont je n'ai ni l'usage ni le goût; cependant je remerciai le ciel de cette démonstration de sympathie que nous donnaient les braves gens de Moratuvva. Nous allons dans ma chambre et nous attendons patiemment. Enfin Mère Marie de St-Philippe vient me chercher pour me conduire à la salle d'école. A la porte de la maison m'attendaient deux petites enfants en blanc, elles avaient une corbeille de fleurs effeuillées qu'elles jetaient devant moi en marchant à reculons.

De la maison jusqu'à l'école, un tapis rouge traçait le chemin ; mes pieds, paraît-il, ne devaient par toucher le sol en ce grand jour.

A mesure que j'approchais, une détonation de pétards se faisait entendre à casser le timpan de toutes les oreilles. La salle était très belle; des guirlandes, des fleurs, tant qu'on en voulait ; les roses étaient apportées de Kandi. Puis, un trône encore et un beau fauteuil d'ébène sur lequel il a fallu m'asseoir en présence de tout un public, car ceux qui avaient suivi les éléphants environnaient l'école , les uns faisant partir des pétards et les autres regardant bouche béante. Les gens de la haute volée étaient dans la salle, ainsi que les deux Pères, qui se sont mis de chaque côté de mon trône,entouré de branches et de fleurs. La noblesse a été invitée à s'asseoir sur les sièges préparés à cet effet ; la communauté était là et Mère Marie-Paul avait l'air de quelqu'un qui ne peut en croire ses yeux. Pour moi,c'était la même histoire, et une fois assise dans ce beau fauteuil d'ébène, l'envie de rire m'a prise et j'aurais ri de bon cœur en pensant combien notre Mère se serait amusée en voyant son enfant des Alpes au milieu de tout ces honneurs. Ce qui me gênait, c'était de voir les deux Pères assis sur des chaises tandis que j'étais sur une estrade; si ce n'eût été cette discordance, je crois que j'aurais eu un aplomb d'impératrice.

Les enfants ont chanté en français sous la direction de la bonne Mère Marie de St-Philippe.

Marie de la Ste-Enfance s'en mêlait aussi; c'est elle qui avait exercé les enfants. Le chant était le cantique à la Ste-Vierge : « *O Vierge, ô Mère, ô Marie* » avec quelques changements de paroles qui en faisaient une prière en ma faveur, tous les couplets finissaient par ces mots : « *La Marie de Jésus.* » — Une des enfants a lu l'adresse et une charmante petite fille des Da Silva a offert le bouquet. Puis, il a fallu admirer la table des présents, artistement arrangée par Mère M. de St-Philippe : Un conopé de tabernacle brodé par les enfants, le dessin était une jolie guirlande de fleurs de la Passion dessinée par Mère St-Philippe, une paire de grands vases pour la chapelle, une provision de bougies, un énorme gâteau, etc.

Ensuite, le Père curé s'est levé et a fait un petit discours tout rempli d'éloges à notre adresse, nous appelant des anges et faisant ressortir notre généreux sacrifice d'avoir quitté notre patrie pour venir nous dévouer sous un ciel étranger. Le grand Remi da Silva qui nous est très dévoué se tenait à l'écart et en silence; il était tellement touché qu'il a pleuré pendant que le Père parlait. Ensuite, Mère Marie de St-Philippe, improvisée maître de cérémonie, annonce que nous devous tous aller sous la varangue devant le parloir, où venait d'entrer les éléphants. On se met en marche. Les enfants de l'école nous précèdent avec la bannière de l'Enfant Jésus en tête. Mère Marie de St-Philippe marche à côté de moi ne voulant pas, me dit-elle tout bas, laisser à une autre l'honneur de me conduire.

Des sièges étaient préparés sous la varangue, les éléphants étaient dans le jardin. Dès que je parais, Daniel Da Silva qui avait fait venir les éléphants, fait signe aux cornacs, et aussitôt ces trois énormes bêtes, de taille gigantesque comme on n'en a jamais vu, dit Mère Marie-Paul, s'arrangent sur une ligne et avec un rugissement d'acclamation, lèvent leurs trompes et les abaissent jusqu'à terre en inclinant leurs énormes têtes en signe de salut. Notre varangue était un peu élevée heureusement et de plus une palissade tenait les bêtes à distance, ce qui nous préservait d'une frayeur bien naturelle. Ces éléphants sont très bien dressés et ont fait des tours très curieux

et très intéressants. On leur jetait une pièce d'argent, ils la ramassaient avec leur trompe et la relevaient jusqu'au cornac assis sur leur dos qui prenaient la pièce dans la trompe. Ils portaient leurs cornacs en leur faisant un siège de leur trompe, puis de même les faisaient monter sur leur dos. Ils dansaient aussi en marchant sur trois pattes. Le plus grand éléphant a près de cent ans, il est presque aveugle et ne peut plus faire de tours, il laissait cet honneur aux deux plus jeunes. Après une longue représentation, les trois éléphants se sont encore mis en ligne et cette fois se sont prosternés jusqu'à terre bel et bien en signe de respect et en poussant des rugissements qui donnaient le frisson; c'est leur manière d'acclamer. Après deux ou trois prostrations les bêtes se sont levées, on fait un dernier salut avec leur trompe et sont parties.

Toute l'assistance se lève à son tour, et nous avons chaleureusement remercié ce pauvre Daniel de Silva de son attention à nous faire plaisir. Ayant ouï dire que nous n'avions pas vu manœuvrer les éléphants le jour du Jubilé, il les avait fait revenir pour ma fête sachant que cela nous intéresserait.

Le Père Curé a vraiment bien parlé et remercié pour nous et avec nous Daniel da Silva.

Quand tout le monde a été retiré il était midi et demi. Je veux gronder Mère Marie de St-Philippe de ce qu'elle a fait mettre tant d'entrain, mais elle me déclare qu'elle est parfaitement innocente et que ce que j'ai vu est purement l'iniative des parents, que tout ce qu'elle avait cherché à faire c'était que les enfants de l'école me souhaitassent ma fête bien convenablement et que cela devait se faire à trois heures de l'après-midi; mais que, éléphants et public étant arrivés, il avait fallu faire la cérémonie. Mère M. de St-Philippe était très contente et disait avec satisfaction : « On aurait dit que vous étiez la Reine de Moratuvva; assurément, ces gens nous aiment. »

Dans l'après-midinous avons eu une bonne visite d'une des dames da Silva qui a apporté un petit cadeau de fête, ainsi que la visite de notre voisin, homme très important dans le pays et qui nous a dit : « Il vous faudrait mon terrain pour vos

œuvres, car vous êtes trop à l'étroit. » — On le lui avait demandé dans le temps en vue de faire là le pensionnat, mais ses prétentions étaient trop élevées et maintenant il a tout l'air de quelqu'un qui donnerait facilement son terrain, pour nous être agréable. Il est très riche.

Mme da Silva est allée prier à la chapelle et en sortant elle nous a dit qu'il nous en faudrait une autre, que celle-là était trop petite.

« C'est vrai, nous avons répondu, mais comment en faire bâtir une ?

« Il n'y aurait qu'un mot à dire, a-t-elle ajouté, à Joseph da Silva, et il le ferait avec plaisir.

Si nous pouvions dire ce mot, il est sûr que nous obtiendrions tout ce que nous voudrions, les gens semblent dans des dispositions uniques à notre égard ; mais il faut aller doucement et prudemment.

La journée se termine par un beau salut pendant lequel j'ai bien remercié Notre-Seigneur. Il y a des jours qui ouvrent la douce espérance et où l'on sent si bien le sourire du bon Dieu ! Le fait est que cette démonstration d'aujourd'hui est pleine de bons augures pour l'avenir de cette pauvre petite maison.

Lundi 16

Nous apprenons par le R. Père Curé que les éléphants appartiennent à Soïsa, le protestant le plus enragé de l'Ile. Il a autorisé cependant qu'on les fasse venir pour la fête Jubilaire, et encore dimanche pour la mienne. Nous n'avions jamais vu la famille de ce protestant, et dernièrement sa femme et neuf de ses enfants nous ont fait visite et ont voulu voir aussi notre petite crèche et l'Enfant Jésus, lequel a attiré beaucoup de Cingalais à la chapelle. Puisse-t-il attirer aussi à la vérité cette intéressante famille protestante !

4° AFRIQUE (CARTHAGE)

Lettre de la R. Mère Supérieure du Couvent Ste-Monique a sa cousine Mlle GERMAINE *Chaland de la Guillanche.*

L'Orphelinat. — Pauvreté de l'Œuvre. —Charité des pensionnaires. — Noël. — L'Enfant Jésus, surprise aux Orphelines. — Une aumône.

Jour des SS. Innocents 1887

Ma chère petite Germaine,

Je suis sûre que tu fais grande fête aujourd'hui avec ma chère petite filleule Yvonne et toutes tes petites amies. Vous avez bien raison de vous amuser; cette fête est la vôtre et je prie pour vous ces petits Innocents qui, les premiers ont répandu leur sang pour le bon JÉSUS.

J'ai appris, ma Germaine, que tu désirais beaucoup recevoir une lettre d'Afrique, datée de Ste-Monique de Carthage. Je comprends ton désir parce qu'il aurait été le mien à ton âge et je suis heureuse de te procurer la surprise d'une lettre; j'aurais voulu te l'écrire longue, jolie, intéressante. Et, cela ne sera pas; mais tu voudras bien être persuadée, ma chérie, que mon but est de te faire plaisir; en lisant ces lignes, pense qu'après mes prières, ce sont les meilleures étrennes que je puisse t'offrir.

Je n'ai pas à te raconter des faits palpitants d'intérêt comme ceux qu'écrivent nos Sœurs de Chine ou de l'Inde. Tu as dû lire dans le dernier numéro des Annales de la Sainte-Enfance, les jolies lettres de Ceylan écrites par la Mère Marie-Emmanuel et la Mère Marie de Jésus, qui ont beaucoup de baptêmes et de conversions à enregistrer. Ici, nous prions, nous travaillons et nous *espérons* ; mais, nous ne pouvons faire plus pour les pauvres âmes musulmanes qui nous entourent; les Mahométans sont plus difficiles à convertir que les païens. Cela t'étonne sans doute; c'est que, vois-tu, il est plus facile de vaincre les païens dont les idoles de bois, de pierre et de boue ne sont que des divinités mensongères, que de dissiper entièrement les erreurs grossières enseignées par Mahomet aux pauvres Arabes, pour obtenir leur vénération et se faire appeler le Prophète. — Et puis, nos Mahométans se craignent

beaucoup entre eux, et n'osent pas se convertir isolément; nous en connaissons un qui est dans ce cas et que je recommande à tes ferventes prières.

Tu sais que le bon Dieu, pour nous dédommager de ne pouvoir donner le baptême aux enfants de ces pauvres gens, nous a envoyé plusieurs petites filles Siciliennes et Maltaises, qui ne connaissaient pas du tout notre Jésus et qui appartiennent à des familles très pauvres. Son Em. le cardinal Lavigerie, dans sa bonté paternelle, nous a autorisées à élever jusqu'à vingt et un ans, cette jeunesse abandonnée. Depuis six mois, ces chères enfants ont fait beaucoup de progrès dans la science du catéchisme, et leurs caractères se sont améliorés au point de me surprendre. J'attribue cet heureux changement à leur éducation nouvelle, et aussi aux précieux instants qu'elles passent chaque jour près du Saint Sacrement exposé sur l'autel. Cinq d'entre elles feront leur première communion à la Fête-Dieu. Tu comprends leur bonheur, toi qui l'as goûté, il y a si peu de temps encore. Elles sont plus disposées à apprendre notre sainte Religion qu'à étudier la lecture et l'écriture ; peu habituées à déchiffrer des caractères dans les livres elles ont plus de peine que toi à s'astreindre à l'étude, aussi nous leur procurons de bonnes récréations pendant lesquelles elles nous réjouissent par leur entrain. Demain, elles iront dîner sur la grève, c'est un bonheur, et je suis sûre que chacune aura bon appétit, car elles se portent très bien.

Nous sommes toujours sans ressources pour les vêtir et les nourrir ; mais le bon Jésus nous aide et nous nous demandons quelquefois, s'il ne multiplie pas miraculeusement les pains et les pommes de terre.

Les pauvres vêtements qu'elles ont apportés sont bien usés, elles passent une partie de la journée à les raccommoder ; cependant elles n'ont pas l'air trop misérable, parce que Notre bonne Mère Générale leur a envoyé une pièce de coton bleu qu'on lui avait donnée au Noviciat pour ses petites enfants des Missions; avec cette étoffe nous avons fait de grands tabliers qui enveloppent entièrement nos petites filles et qui sont retenus par une ceinture. De plus, nos pensionnaires leur ont fait de petits bonnets qu'elles leur ont donnés pour les

fêtes de Noël. C'est dans cet uniforme que nos orphelines viennent à la messe et ce m'est une joie de les voir ainsi proprettes et bien recueillies devant le bon DIEU.

Le jour de Noël elles ont assisté aux trois messes dites à minuit à Ste-Monique, par un R. Père des missions d'Afrique; le temps leur a paru court à la chapelle et elles ne pouvaient détacher leurs yeux du « SANTO BAMBINO » qui leur tendait les bras. Il était bien gracieux, je t'assure, sur sa petite crèche placée dans une grotte toute garnie d'aloès, de branches vertes et de quelques fleurs éparses.

Tu as dû avoir aussi une belle messe de minuit au Sacré-Cœur et tu peux facilement t'imaginer la ferveur avec laquelle nos pensionnaires et nos orphelines chantaient les vieux Noëls qui sont si pieux dans leur simplicité. Nous n'avions pas d'étrangers à cette messe, si ce n'est notre commissionnaire arabe qui est resté, respectueusement à la chapelle extérieure, durant les trois messes; tu comprends que pendant ce temps nous ayons beaucoup prié pour lui et ceux de sa religion.

Dans la journée j'ai préparé une surprise à l'Orphelinat. Pendant que les enfants étaient en promenade, j'ai placé leur petit JÉSUS sur la grande table autour de laquelle elles se groupent pour prendre leurs repas ou pour travailler. Ce petit JÉSUS est curieux par son antiquité; il a été donné par le grand-père d'une de nos orphelines, il a trois siècles d'existence et vient de Jérusalem. Mais, pour dire toute la vérité, cette statue est très laide et grossièrement taillée dans le bois; de plus, elle est presque noire et nous a été présentée sous un costume qui faisait ressembler l'Enfant Jésus à un petit Arabe. Nous lui avons retiré sa jupe multicolore pour lui mettre une petite chemise, et les enfants le trouvent charmant; car avec les yeux de la foi elles voient à travers l'imparfaite image, les divines beautés de l'Original.

J'ai donc placé ce Bambino dans une petite crèche au milieu de la table et je l'ai entouré de tous mes petits présents. Je t'avoue qu'il m'a fallu faire bien des combinaisons pour arriver à trouver une quinzaine de lots sur lesquels j'avais inscrit le nom de chacune. J'ai cherché dans ma cellule et dans celles des nôtres, sans beaucoup de succès, car nous sommes très

pauvres et très heureuses de l'être, puisque notre cher petit Roi est né dans une étable.

Enfin, j'ai pu réunir quelques bibelots dus à la charité, je les ai décorés de jolies images de l'Enfant Jésus que la Révérende Mère Prieure du Carmel de Carthage avait eu la délicate attention de m'envoyer pour mes petites protégées. Quand tout a été préparé, je me suis cachée dans leur dortoir pour jouir de leur joie naïve. Tu ne peux t'imaginer leurs élans de bonheur en entrant dans la salle : les Italiennes et les Maltaises sont généralement très expressives dans leurs joies comme dans leurs peines, et j'ai passé un bon moment de satisfaction dans ma cachette. Puis, je me suis montrée et leur reconnaissance a été *débordante*. J'étais plus heureuse qu'elles, je t'assure, en les entendant remercier le divin Enfant Jésus. Je pensais que ce bon Maître leur avait accordé une grande grâce en les éloignant de tant de dangers spirituels et matériels, auxquels elles étaient exposées, et en les abritant sous son toit. Pour nous témoigner leur gratitude, elles nous ont chanté un Noël italien avec un ensemble admirable; leurs quinze voix n'en formaient qu'une seule parfaitement mesurée; et j'ai remarqué que dans ce chant, comme dans leur vie de chaque jour, elles étaient vraiment *sœurs;* je suis certaine que ta voix et celle de mon Yvonne ne se confondent pas mieux quand vous dites vos jolis cantiques ensemble. J'ai été si contente que je les ai emmenées à ma suite à la chapelle pour leur faire redire ce Noël devant nôtre crèche. Celle des nôtres qui était en adoration, nous a raconté qu'elle s'était sentie tout émue en entendant ce joyeux chant qui lui rappelait l'adoration des Bergers.

Tu me pardonneras, ma chère petite Germaine, d'être entrée dans tous ces détails; tu as sans doute entendu dire qu'on pardonne aux mères de parler souvent de leurs enfants : j'aime tant les miennes que je désire que tu les aimes aussi. Elles sont gaies et bien portantes, les pauvres petites, mais le matin et le soir elles souffrent beaucoup du froid sous leur tablier de cotonnade, et il y a des engelures sous leurs souliers percés. La nuit, les petites pleurent parce qu'elles ont froid; cela me peine de ne pouvoir leur donner les couvertures né-

cessaires. Quand tu t'endors dans ton petit lit bien clos, pense, ma chérie, à mes petites orphelines, et prie le bon Jésus de leur donner un cœur bien chaud pour Lui; c'est mon plus grand désir et c'est pour cela que nous les avons recueillies. Qu'elles aiment Jésus et qu'elles le fassent aimer par leur bon exemple quand elles retourneront dans le monde, voilà mon espérance; mais, pour que j'obtienne ce résultat, il faut que nous soyons beaucoup aidées par la grâce divine; implore-la pour moi, ma petite Germaine, et puis permets à ta vieille tante de te demander une petite aumône; je suis persuadée que tu ne repousseras pas la main que je tends vers toi pour recevoir quelque menue monnaie de ta petite bourse. Je vais plus loin, je te prie de faire la *quête* autour de toi; je suis convaincue que personne ne te refusera et que ma chère filleule sera disposée à te donner tout le contenu de son porte-monnaie. Peut-être verra-t-on dans le prochain numéro des Annales, ces mots : « Anonymes de Provence » et le total de l'offrande que tu auras envoyée pour Carthage.

En attendant, ne tarde pas à m'écrire, raconte-moi tes succès dans tes études; dis-moi si Yvonne a toujours le *ruban rose* et si ses boucles blondes soutiennent beaucoup de lauriers.

Je te quitte, ma chère petite Germaine, en t'embrassant et en te souhaitant bonne et heureuse année en J. M. J. et notre P St F.

Marie de Ste Anne
F. M. M.



III

MEMENTO

POUR NOS DEFUNTS

Son Eminence le Cardinal Czacki.

Pour être fidèles à nos habitudes de prier spécialement pour les Membres de la S. C. de la Propagande, sous la juridiction de laquelle est placé notre Institut, nous nous faisons un devoir de recommander à nos Lecteurs, Son Eminence le Cardinal Vladimir Czacki, décédé subitement à Rome le 8 Mars dernier. Né le 16 avril 1834, le Cardinal était âgé de 54 ans. La France l'a connu et estimé pendant les quelques années que Mgr Czacki fut Nonce à Paris dans des circonstances difficiles.

Créé cardinal en 1882, il appartenait à la S. C, de la Propagande et avait accepté le Protectorat de plusieurs Instituts français.



Sœur Marie-Françoise, dans le monde Joséphine Nicol, décédée et enterrée au Noviciat de Saint-Joseph des Châtelets. En elle s'est éteint un de ces types, chaque jour plus rares, de la fidélité des Bretons à ceux que la divine Providence leur à donnés comme représentants de l'autorité.

Elle était entrée dans la famille de Chappotin, alors que notre T. R. Mère Générale avait deux ans à peine. Placée là par la comtesse Humbert de Septmaisons, dont tout Nantes conserve encore le pieux souvenir, Joséphine était fille du garde du château de St-Brice, propriété de M. de Chasseloir, père de la Comtesse. Joséphine avait reçu du ciel un cœur et des sentiments élevés. Elle se donna à la famille de Chappotin avec un dévouement bien rare et ferma les yeux à presque tous ses membres, saintes morts de prédestinés dont elle fut le témoin et qui lui valurent sans doute la grâce d'une fin privilégiée.

Après la mort de ceux qu'elle avait tant aimés, elle fut longtemps commissionnaire des dames du Sacré-Cœur de Nantes. Pour elle ce n'était pas quitter la famille; car l'économe de cette maison est la cousine de notre Mère Générale et la fille de madame du Fort, cette femme d'un si rare mérite que notre fondatrice regarde avec raison comme sa seconde et vénérée mère.

A la fin de l'été dernier, une maladie de cœur rendit la charge de commissionnaire trop fatigante à Joséphine Nicol. C'est alors que Notre Très Révérende Mère, d'accord avec son Conseil, offrit à celle qu'elle aimait encore à appeler, « sa bonne » d'aller finir ses jours aux Châtelets. C'est là que Joséphine fut reçue du Tiers-Ordre le 2 février, et mourut le 27 du même mois, dans des sentiments de piété remarquables et une paix joyeuse. Nul ne peut dire sa reconnaissance pour l'Institut. Nous en donnerons une idée par les vœux de bonne année qu'elle adressait à Notre Mère Générale le 6 janvier dernier :

« Je vous souhaite tout ce que vous désirez pour la gloire « de Dieu et le salut des âmes, vos œuvres, vos maisons. « C'est tout naturel que maintenant je fasse tout pour vous et « vos intérêts. Vous m'avez adoptée, donc je ne m'appartiens « plus. Je voudrais le reconnaître autant que je le dois, car « plus je vais, plus je me trouve heureuse. Tous les jours, « les Religieuses redoublent de bontés et de soins pour moi. « On dirait qu'elles n'ont à penser qu'à cette pauvre fille. Je « désire vivre jusqu'à ce que vous veniez aux Châtelets; après « cela, que la sainte volonté de Dieu soit faite. Il ne se passe « pas de jour que je ne pense à tout ce que Notre-Seigneur « et vous, ma bonne Mère, avez fait pour moi.. »

« Agréez, ma Très Révérende Mère, tout ce que je voudrais « faire pour vous quoique ne le pouvant pas, du moins les « vœux et les prières de votre pauvre petite servante. »

Dieu ne lui accorda pas la grâce de revoir celle qu'elle avait élevée avec tant de tendresse. Mais au ciel, sœur Marie Françoise priera pour l'Institut, dont elle était devenue l'Agrégée avec une si douce consolation.

Paris. — Imprimerie TÉQUI, rue de Vaugirard, 92.

Mai-Juin 1888.

INSTITUT

DES

FRANSCISCAINES

MISSIONNAIRES DE MARIE



STATISTIQUE DE L'ANNÉE

1887-1888

…STITUT DES FRANSCISCAINES MISSIONNAIRES DE MARIE
STATISTIQUE DE L'ANNÉE 1887 — 1888.

EUROPE ET TUNISIE. — Membres de la Province de l'Immaculée Conception.

	Professes	Novices	Postulantes	Prétendantes	Agrégées	TOTAL DES MEMBRES
…me. — Maison Sainte-Hélène, Via Guisti, 12	12		3	7	4	
…âtelets. — (près Saint-Brieuc) Maison Saint-Joseph	16	92	10	4	10	
…rseille. — Maison Saint-Raphaël, rue de Breteuil, 178.	12		1	1	2	
…ris. — Maison Saint-Michel, rue de l'Ebre, 5.	13					
…vedon. — (Somerset, Angleterre) : Maison Saint-Gabriel	7					
…rthage. (Tunisie). Maison Sainte-Monique	13					
ASIE. — Membres de la province de Saint-Joseph						**316**
…tacamund, (Présidence de Madras) Maison de Nazareth.	14		3	2	8	
…imbatour. — Maison de l'Immaculée-Conception.	9				28	
…hé-fou. — (Prov. du Chang-tong, Chine) Maison St-François.	9			6	10	
…ratuwa. — (Ceylan) Maison de N.-D. des Victoires	6		4			
…lombo. — Ceylan) Hôpital Saint-Pierre.	9		1			
TOTAL	120	92	22	20	62	

ÉTABLISSEMENTS DE CHARITÉ

…s pour …glises	…ropéennes …ves	…Indigènes …ves	…ellnats …onnel	…ches d'enfants	…uménats …phytes	…res des …liseurs	…pitaux	…pensaires	…s repenties	…régations …sonnel.	TOTAL DU	TOTAL DU NOMBRE DES

...											7		
lets		4									14		
ille	1										110		
...	1										400		
don		10										1266	42
age		8	15	15					1				
amund	1	82	70	27	21	12	2		1	6	32		
atour	1	60	60	75	22	13	2	1	1	12	28		
é-fou	1	8	20	32	15	5	1	1	1		15		
ratuwa	1		25	12	11		1		1		7		
ombo								1	1				
TOTAL	7	179	190	161	69	30	6	3	6	18			

ŒUVRES DE MISÉRICORDE

	ABJURATIONS	BAPTÊMES	RETRAITES	CATÉCHISMES	MALADES SOIGNÉS	TOTAL DES ŒUVRES
Rome			12	52		
Châtelets			100	1		
Marseille			15			
Paris		3	8	52		
Clevedon				52		
Carthage				42	40	
Ootocamund	6	76	57	365	13 815	143 075
Coïmbatour	1	250	38	365	119 590	
Tché fou		178	12	52	40	
Moratuwa		26	15		100	
Colombo	13	305			7 394	
TOTAL	20	838	257	981	140 979	

RÉCAPITULATION DU TABLEAU PRÉCÉDENT.

L'Institut des Franciscaines Missionnaires de Marie a deux provinces et onze maisons.

La Province d'Europe en a 6 :

Rome, le noviciat des Châtelets près de Saint-Brieuc, Marseille, Paris, Carthage et Clevedon.

La Province d'Asie en a 5 :

Ootacamund, Coïmbatour dans l'Inde Anglaise, Tché-Fou en Chine, Moratuwa et Colombo dans l'Ile de Ceylan.

L'Institut a 316 sujets :

120 Professes, 92 Novices, 22 Postulantes, 20 Prétendantes, 62 Agrégées.

Il dirige 42 Etablissements :

7 Ouvroirs pour les églises.
7 Ecoles européennes et 179 élèves.
5 Ecoles indigènes et 190 enfants.
5 Orphelinats et 161 orphelines.
4 Crèches où sont en moyenne 69 enfants.
4 Catéchuménats.
3 Hôpitaux où ont été soignés dans l'année 140. 979 malades.
6 Dispensaires.
2 Refuges et 18 pénitentes.
10 Congrégations et 613 congréganistes.

Ces divers établissements ont donné comme fruits dans l'année :

Abjurations	20.
Baptêmes	838.
Retraites	254.
Catéchismes	981.
Malades soignés	140. 979.

ANNALES

DES

FRANCISCAINES MISSIONNAIRES DE MARIE

I

NOUVELLES D'EUROPE.

1° SAINTE-HÉLÈNE DE ROME.

Nous avons promis, dans notre dernier numéro, de donner à nos Lecteurs, un exposé de l'Œuvre ouverte à Rome le 19 Mars dernier avec la bienveillante autorisation de Son Eminence le Cardinal Vicaire et les encouragements réitérés de la Sacrée Congrégation de la Propagande. Aujourd'hui nous tiendrons notre promesse en publiant le prospectus de la nouvelle fondation. Nos Lecteurs pourront désormais prier pour notre Œuvre et lui envoyer à l'occasion des sujets et des secours qui lui seront si nécessaires.

NOTICE (1)

Sur le Probandat Missionnaire, autorisé par Son Em. le Cardinal Vicaire, et approuvé par la Sacrée Congrégation de la Propagande. Etabli à Rome, chez les Franciscaines Missionnaires de Marie, Via Giusti, 12.

I

BUT DE L'ŒUVRE.

La nécessité de Religieuses Missionnaires se fait sentir partout dans les pays privés de la civilisation chrétienne, et quel

(1) Ceux de nos amis qui voudraient avoir quelques exemplaires de cette Notice pour les distribuer, n'ont qu'à nous en faire la demande et nous nous empresserons de les leur adresser.

que soit le nombre des âmes généreuses, appelées à consacrer leur vie aux pauvres païens, il sera toujours trop petit pour faire face aux nécessités créées par les progrès des Missions.

De cette nécéssité est venue la pensée de réunir à Rome, de jeunes enfants d'honnêtes familles, qui sentent dans leur âme, quelques velléités de vocation religieuse, ou bien celles dont les pieux parents désirent voir cultiver en leurs filles ces germes précieux.

Donner à ces jeunes prétendantes une éducation forte et complète, où l'instruction religieuse, les langues, les arts d'agréments si utiles en pays étranger, seront largement enseignés, cultiver en un mot leur vocation naissante et former de vraies Religieuses Missionnaires, tel est le but à atteindre.

A ce but vient s'ajouter une autre fin spéciale, le recrutement de religieuses indigènes.

Partout on y travaille et partout cette œuvre rencontre des difficultés. Pour amener une païenne d'hier à comprendre les conseils évangéliques, il faut faire parcourir à son âme une distance bien grande.

En choisissant parmi les jeunes indigènes quelques sujets entre les meilleurs et les mieux doués, en les envoyant à Rome se former aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ à l'esprit de ce divin Maître, on arrivera, nous l'espérons, à former des Religieuses indigènes. Celles qui auront été ainsi élevées retourneront plus tard dans leur patrie et donneront à d'autres une impulsion vraiment digne des épouses de Notre-Seigneur.

Les Franciscaines Missionnaires de Marie admettront non seulement les indigènes envoyées par leurs communautés établies dans les Missions, mais encore celles que des Vicaires Apostoliques voudraient former à la vie religieuse, afin de l'introduire ensuite dans leurs diocèses.

Considérée à ce second point de vue comme au premier, l'Œuvre entreprise offre un champ vaste et fécond à la charité des catholiques. Que ne feront pas dans les Missions, ces âmes

jeunes et vaillantes élevées pour contribuer à la conversion des infidèles et formées à cette fin près du tombeau des SS. Apôtres !

II

FONDATION.

Créer une école spéciale pour atteindre le but proposé, a paru un moyen plus qu'utile, nous dirons presque nécessaire.

Le 25 Janvier 1887, Monseigneur Bouché, Evêque de Saint-Brieuc, parla pour la première fois à la Sacrée Congrégation de la Propagande de cet établissement, dont sa longue expérience des pays étrangers, comme aumônier de la Marine française, lui fit immédiatement apprécier l'importance. En même temps, la T. R. Mère Générale fit remettre à la Sacrée Congrégation un exposé de l'Œuvre en projet. La Sacrée Congrégation, mieux que personne, est au courant du besoin qu'on ressent partout de l'augmentation des Religieuses Missionnaires. Aussi, voulut-elle bien encourager de suite cette nouvelle entreprise. Dans l'humilité et la pauvreté, on se mit à préparer quelques jeunes Italiennes paraissant convenir au but qu'on se proposait.

C'est le 19 Mars 1888 que la divine Providence voulut confier à St Joseph le soin d'ouvrir la porte de notre école de probation, que nous avons appelée *Probandat.* Son Em. le Cardinal Vicaire fixa lui-même cette date et dans un acte du 7 Mars, fête de St Thomas d'Aquin, Son Eminence déclara le Probandat ouvert « avec la Bénédiction de DIEU, du Souverain Pontife et la sienne. »

Le 19 Mars le Révérendissime Père Général disait la messe d'ouverture dans la chapelle de la Maison de Rome. Six petites *Probanistes*, vêtues de gris, la tête couverte d'un léger tissu qui tient le milieu entre la mantille et le voile, ayant sur le cœur une

croix soutenue par un ruban rose, recevaient du Représentant de St François le cordon séraphique et entendaient tomber de ses lèvres paternelles des enseignements précieux, des encouragements remplis de la douce charité de NOTRE-SEIGNEUR, en même temps que la prière ardente de Notre Révérendissime Père appelait sur ces jeunes têtes les bénédictions du ciel. Dès lors on commença à suivre au Probandat le règlement arrêté.

L'œuvre fut mise sous la protection de Ste Rose de Viterbe. Quelle patronne pouvait lui mieux convenir? Cette jeune apôtre franciscaine qui, adolescente encore, brûla de la flamme Missionnaire et en accomplit les œuvres, ne pourra manquer d'entraîner sur ses pas, la jeune légion qu'on lui a confiée.

III

HORAIRE DES PROBANISTES.

5	heures		— Lever, toilette.
6	«		— Prière à la salle du Probandat — Etude.
6	«	1/2	— Messe.
7	«	1/4	— Balayage de la Salle. — Etude.
8	«	«	— Déjeuner, récréation.
8	«	1/2	— Etude.
9	«	1/4	— Classe d'italien.
10	«	1/2	— Classe d'histoire ou de géographie.
11	«	1/4	— Dîner.
	Midi		— Récréation.
1	heure	«	— Leçon d'ouvrage.
2	«	«	— Leçons de français ou d'anglais, alternativement.
3	«	«	— Lecture à haute voix. — Leçon de catéchisme, — d'écriture.
4	«		— Arithmétique.
4	«	1/2	— Etude et devoirs.
5	«	«	— Salut. — Récréation

5 « 1/2 — Etude.
6 « 1/4 — Souper.
7 « « — Récréation.
8 « « — Etude des leçons.
8 « 1/2 — Prières à l'Oratoire et à la chapelle avec la communauté. — Coucher.

NOTA. — La musique et le chant sont enseignés à toutes les enfants.

IV

ORGANISATION.

Les Probanistes sont entièrement séparées des Religieuses, sauf à la chapelle. A la tête du Probandat, se trouve une Directrice qui ne relève que de la Supérieure et de la Mère Générale. Les maîtresses ne donnent que leur leçon, et en dehors des classes n'ont plus de rapport avec les Probanistes.

La Directrice ou les surveillantes assistent aux récréations et ne quittent jamais les Probanistes, même la nuit.

On n'est pas reçu au Probandat, avant d'avoir fait la première communion. Après 15 ans, on ne pourrait y être admise.

Les enfants ont un uniforme simple, commode, hygiénique. Elles gardent le silence, sauf le temps des récréations. Leur nourriture est celle des Religieuses; mais elles mangent séparément avec leur Directrice et leurs surveillantes.

V

ENTRETIEN DU PROBANDAT.

Le Probandat Ste-Rose a été fondé avec les seules ressources de la foi et de la confiance en Dieu. Comment pourra-t-il exister ? C'est le secret du ciel. Œuvre franciscaine, on peut cneocjturer qu'elle vivra pauvre, mais toujours secourue par la divine Providence. Non seulement il faut faire vivre les en-

fants au Probandat, mais encore il faut leur préparer la dot strictement requise, même pour les plus pauvres, par les lois prudentes de la Sainte Eglise.

FONDATEURS. — Nous cherchons donc à assurer à nos Probanistes, des Bienfaiteurs, et nous développerons l'Œuvre à mesure que la charité chrétienne viendra au secours des païens en leur assurant pour l'avenir de courageuses et ferventes missionnaires. A Rome, l'entretien annuel d'un enfant peut coûter environ 500 fr. Le versement de cette somme pendant quatre années consécutives assurera aux donataires le ittre de *Fondateurs*. Leurs noms resteront inscrits sur des plaques de marbre qui orneront peu à peu la grande salle du Probandat. Les enfants prieront chaque jour pour leurs Fondateurs, elles consacreront jusqu'à leur mort, la première part de leurs prières et de leurs œuvres à ceux qui les auront données à DIEU et aux missions; réciteront tous les jours la couronne franciscaine et feront chaque semaine, une communion à l'intention des Fondateurs vivants et décédés.

Plusieures personnes peuvent se réunir pour adopter une probaniste et nous ne doutons pas que des grâces nombreuses ne tombent sur les familles qui offriront au divin Cœur de JÉSUS ces petites fleurs, jeunes roses de son amour.

BIENFAITEURS. — Les fidèles qui voudraient concourir à l'entretien de nos prétendantes par une offrande quelconque, seront inscrits dans le registre des *Bienfaiteurs* et auront une part spéciale aux prières du Probandat et à une communion de nos enfants, faite le 1er dimanche de chaque mois, à leur intention.

VI

LOCAL.

Jusqu'à ce jour les Probanistes de Ste-Rose sont comme l'Enfant JÉSUS à Bethléem ; elles n'ont pas de toit pour abriter leur tête. L'Institut a loué une maison où elles vont coucher

le soir, et, en se gênant, la Communauté de Rome a pu leur donner une salle d'études où elles passent la journée. Quant à leurs repas, elles les prennent avant les Religieuses, mais au même réfectoire.

On trouve encore à Rome bien des terrains qui conviendraient à cet établissement; mais tout est cher. Puisse la divine Providence toucher le cœur de quelques riches de la terre et leur inspirer de se faire du bien à eux-mêmes en en faisant à ces chères enfants, espoir des missions.

NOTE IMPORTANTE.

Afin de payer la location de la maison qui abrite nos Probanistes, nous avons reçu à Rome cette année, à l'occasion du Jubilé de Léon XIII, de nombreux pèlerins, ecclésiastiques ou séculiers, qui tous sont partis avec le désir que cette Œuvre d'hospitalité continuât. Sans lui conserver la même étendue, les Franciscaines Missionnaires de Marie sont disposées à accepter comme pèlerines ou pensionnaires les dames pieuses qui voudraient passer à Rome leur vie ou y faire un séjour. Elles se proposent aussi de réserver un quartier aux prêtres qui tous ont fait remarquer aux Supérieures combien il est pénible pour des Ecclésiastiques de mener la vie d'hôtel.

L'hospitalité franciscaine, en s'établissant dans ces bornes, pourra devenir une ressource pécuniaire pour les Probanistes de Sainte-Rose. Mais pour l'installer définitivement, il faudrait un local disposé à cette fin spéciale. Puissent la prière et l'intérêt nous susciter des Bienfaiteurs et la divine Providence faire fleurir ces Œuvres qu'elle semble avoir préparées elle-même!

TROUSSEAU DES PROBANISTES.

12 chemises.
6 « de nuit.
18 mouchoirs de poche.
12 paires de bas.
6 pointes de cou.
12 serviettes de toilette.
3 paires de draps.
2 couvertures.
3 robes grises d'uniforme, ou 40 fr.
3 jupons.
2 voiles noirs en tulle de laine, ou 16 fr.
2 paires de souliers.
6 Taies d'oreillers.
3 Tabliers de classe, ou 15 fr.
Un couvert.
Une timbale.

VII

PROBANDAT SAINTE-ROSE DE VITERBE, *Via Giusti, 12.*

Questions auxquelles doivent répondre les Enfants qui demandent leur admission.

1° Quel est le nom et prénom de l'enfant ?
2° Les noms et prénoms de ses parents ?
3° Leur adresse ?
4° Quel jour et quelle année est-elle née ?
5° Dans quel diocèse et dans quelle paroisse est-elle née ?
6° A-t-elle vécu ailleurs ?
7° A-t-elle été malade gravement, et de quelle maladie ?
8° Actuellement jouit-elle d'une bonne santé ?
9° Est-elle sujette à quelque mal habituel, à quelque infirmité de naissance ou autre ?

10° Y a-t-il quelque tache ou quelque maladie héréditaire dans sa famille ?

11° Sait-elle lire et écrire ?

Date.....

Signature de l'enfant.

Autorisation du père ou tuteur.

Le sousigné atteste qu'il donne par la présente un plein consentement à l'entrée de sa fille (ou pupille) au Probandat des Franciscaines Missionnaires de Marie à Rome, Via Giusti, 12, et promet de laisser à la susdite enfant, entière liberté de se faire Religieuse, si après le temps du Probandat, elle se sent appelée à cette vocation.

Signature du père ou tuteur (1).

Nous avons déjà consacré plusieurs pages à l'Œuvre du Probandat et il nous tarde d'arriver à nos chères Missions; et pourtant nous n'avons pas épuisé les nouvelles de la Province.

Le 14 avril a eu lieu l'audience du pèlerinage Franciscain français. La Rde Mère Provinciale et plusieurs de nos Religieuses ont assisté à l'audience et le Souverain Pontife a été particulièrement bienveillant pour elles, bénissant l'Institut et disant à chacune une parole gracieuse.

Le jour de la Pentecôte coïncidait cette année avec la fête de Notre Révérendissime Père Général et bien que l'office de Saint-Bernardin fût renvoyé au 27, tous ses enfants lui ont offert leurs vœux le 20 mai. Sa Paternité a voulu venir Elle-même, remercier ses Filles Missionnaires, et leur dire une parole qui exprime toute sa bonté pour celles qui aiment à se considérer comme ses Benjamines. Inutile de dire combien ces mots paternels ont été doux au cœur de ses enfants.

La fête de saint Philippe de Néri a ramené encore Notre Révérendissime Père à la maison Sainte-Hélène, pour recevoir

(1) Ces réponses doivent être envoyées à la R. M. Supérieure des Franciscaines Missionnaires de Marie, à Rome, Via Giusti, 12.

les vœux de la Sœur Marie de la Compassion et donner l'habit à deux postulantes.

Quelques jours après, Son Éminence le Cardinal Lavigerie venait voir notre Mère Générale. Son Eminence s'est montrée paternellement bienveillante et nous a laissé, comme toujours, de bonnes paroles avec l'assurance de son haut intérêt.

2° *Décisions de la Sacrée Congrégation de la Propagande.*

Par décision de la Sacrée Congrégation de la Propagande, le Saint-Père a daigné nommer :

Archevêque de St-Paul (Etats-Unis), Mgr Jean Ireland, Evêque de ce même diocèse, élevé à la dignité d'Archidiocèse.

Evêque de Vancouver, M. Lemmens, prêtre hollandais, ancien élève du collège américain de Louvain, missionnaire dans l'île de Vancouver.

Vicaire apostolique de la mission d'Aden, Mgr Louis Lasserre, des Mineurs Capucins, évêque titulaire de Maro et coadjuteur de Mgr Taurin Cahagne.

Cette mission d'Aden, nouvellement érigée en Vicariat apostolique, a été confiée par le Saint-Père aux Pères Capucins de la province de Lyon.

Du Japon central, Vicariat récemment érigé par Sa Sainteté, le R. P. Félix Midon, du séminaire des Missions Etrangères de Paris.

De la Mandchourie, le R. P. Louis Raguit, du même séminaire.

3° *Maisons de la Province.*

Encore un baptême dans notre maison de *Paris*. La modeste chapelle devient presque une petite paroisse.

A Clevedon, nos Sœurs ont eu la consolation d'assister à plusieurs abjurations. La Mère Marie de la Charité envoie à notre Mère Générale le récit de celles qui ont été faites dans notre chapelle.

Mercredi, 30 Mai 1888.

Ma Très Révérende et bien-aimée Mère,

« Il faut que je vous raconte la grande consolation que le bon Dieu nous a donnée hier. Deux petites protestantes ont été baptisées dans notre chapelle. C'était une charitable attention du R. P. Célestin (1), qui savait bien la joie qu'il nous donnait. La cérémonie était simple mais touchante. Le Père nous avait prévenues la veille au soir après le salut ; il attendait que les enfants fussent prêtes à se confesser et m'avait demandé de l'avertir. Je l'avais fait et il a décidé, séance tenante, que ce serait pour le lendemain matin. J'étais si émue que j'ai à peine pu dormir, et quand je dormais, j'avais tout le temps le cauchemar, craignant de ne les avoir pas assez bien préparées. Nous avons toutes prié pour cela et moi, vous le devinez, Mère, j'ai supplié le bon Dieu de suppléer à tout ce que j'étais incapable de faire.

Donc, à 9 heures elles sont arrivées ; je leur ai expliqué ce qu'elles allaient faire, leur ai enseigné aussi comment se présenter à la confession, fait un dernier examen de conscience et nous sommes allées à la chapelle faire les prières préparatoires et l'acte de contrition ; je leùr ai dit quelques mots sur la douleur qu'elles devaient ressentir d'avoir offensé Dieu et elles semblaient si touchées que l'aînée en pleurait. Pourtant ce n'était pas l'effet de mes paroles, vous savez combien je suis inhabile à parler, mais nous étions dévant le bon Dieu, je regardais la porte du tabernacle et disais à Jésus : « mon Jésus, parlez-leur vous-même, moi, je ne sais pas ! » — Et voyant ma bonne volonté et mon impuissance, il a en effet parlé à leur cœur. Après cela je les ai envoyées à la paroisse où le Père les attendait pour les confesser; elles devaient revenir ensuite, ainsi que le R. Père. Pendant ce temps nous avons

(1) Vicaire du Couve des Franciscains, chargés de la paroisse de Clevedon.

préparé la chapelle ; les deux longs bancs, que Mère Provinciale connaît, étaient de chaque côté de l'autel et au milieu, resté ainsi libre, nous avons mis une petite table recouverte de blanc et de dentelles avec une jolie guirlande de petites fleurs blanches et myosotis faite par Mère Supérieure. Dessus, il y avait deux cierges, un plateau et une serviette. Beaucoup de fleurs sur l'autel et tous les cierges allumés. Bientôt les enfants sont revenues, puis est arrivé le R. P. Célestin avec un autre Religieux.

Toute la Communauté s'est rangée sur les deux bancs de chaque côté de l'autel; les deux petites filles étaient à genoux devant la table. Après le Veni Creator, le Père leur a adressé un bon petit mot; elles étaient si gentilles toutes les deux, à genoux, le cou tendu, les yeux fixés dans les siens, attentives et tout émues... Alors, le Père a procédé au baptême, il leur a versé l'eau sur le front et moi je relevais leurs cheveux, tenant le plateau pour recevoir l'eau. Oh! Mère, quelle émotion! penser, que pendant que j'étais là, touchant leur front, leur âme se transformait aux yeux du bon Dieu, devenait toute pure, que les anges, la sainte Vierge, le ciel tout entier était en suspens et regardait avec amour ces deux petites âmes transformées !... Je ne puis dépeindre mon émotion.

La cérémonie terminée, le R. P. Célestin leur a donné l'absolution et puis il est parti.

Le soir Mère Supérieure a permis que je fasse prendre le thé aux deux baptisées, ce qui est toujours une grande récompense et elles ont reçu en souvenir deux petits livres de prières dont l'un était un détachement de Mère Marie Béatrix.

Les pauvres petites ont été bien émues toute la journée, et leurs figures paraissaient changées depuis le baptême.

Eh bien, Mère chérie, ne trouvez-vous pas que votre petite Marie de la Charité est bien gâtée ? Dire qu'à moi, le bon Dieu a fait la grâce d'instruire deux petites âmes pour l'immense grâce du baptême! Je ne m'en glorifie cependant pas, Mère, car n'importe qui, l'eût fait mieux que moi. »

Au Noviciat de *Saint-Joseph des Châtelets*, on a fait avec entrain et ferveur un triduum de rénovation.

Marseille a la consolation de voir se préparer providentiellement un grand bien, ainsi que le racontent les lignes suivantes :

Extrait d'une lettre de la Rde Mère MARIE DE ST-JEAN-BAPTISTE SUPÉRIEURE, *à la Très Révérende Mère Générale.*

Saint-Raphaël de Marseille, 7 Avril 1888.

Ma Très Révérende et bien chère Mère,

Pendant tout cet hiver, qui a été très rigoureux ici, le Dimanche régulièrement, par n'importe quel temps, trois, quatre, cinq pauvres petites filles venaient à la porte demander d'entrer à notre patronage. Mais voilà qu'avec Mars, le beau temps et les jours plus longs, les quatre petites filles étaient doublées, triplées, quadruplées ; chaque Dimanche grossissait le groupe : *cent huit* noms étaient inscrits.

Quel était ce petit peuple, d'où sortait-il ? Nous ne savions. L'une venait et parlait d'une école voisine, l'autre de l'ouvroir protestant où on les entretenait de la sainte Ecriture et où elles travaillaient pour les pauvres ; une troisième du catéchisme ; impossible de s'y reconnaître.

Je fis prier Monsieur le Curé de venir. Quelle joie pour lui ! C'étaient toutes les petites filles de l'école laïque, que les protestants faisaient bien des efforts pour attirer. Notre bon Curé était inquiet de cette portion de son troupeau ; il ne savait comment le grouper, de quelle façon s'y prendre afin de le détourner de cet ouvroir où rien ne manque pour captiver des enfants.

Ce que M. le Curé ni personne n'avait pu faire, le JÉSUS de l'Eucharistie l'avait fait par le moyen de ces quatre petites assidues de l'hiver. Elles se sont improvisées missionnaires et aidées, bien sûr, par la mystérieuse et douce influence de l'A-

doration de la Sainte Hostie exposée, qui est en vérité, la vie de notre vie, elles ont attiré toutes ces enfants ici, où elles préfèrent prendre leurs ébats.

Mère Marie des Cinq Plaies s'en occupe avec un vrai dévouement; les enfants l'aiment, elle est là à son affaire. Elle a comme aides : Mère Marie de Ste-Foi avec Sœurs M. de St-Pierre et M. de Ste-Lucie. Les petites filles viennent matin et soir le jeudi et les jours de congé, et l'après-midi du Dimanche.

Les Dames protestantes n'ont pas lâché leur ouvroir et parviennent toujours à en attirer quelques-unes. Quoi qu'il en soit, hier Dimanche, elles étaient quatre-vingts présentes. Pauvres enfants, elles sont tout ce qu'il y a de plus grossier, de plus malpropre; cependant généralement, elles nous respectent, nous craignent un peu et nous montrent de l'affection. Puissent-elles nous rester et puissions-nous leur faire un peu de bien! Quoi qu'il en soit, nous avons la consolation de penser que pendant qu'elles se balancent, sautent à la corde, se roulent sur la pelouse, jouent à la poupée, elles n'offensent pas le bon Dieu; tout ce que nous essayons de leur faire comprendre ne restera peut-être pas, mais elles en garderont bien quelque chose.

Ce que je voudrais, si la Providence venait à mon secours, ce serait de fonder à mon tour un ouvroir où nos chères enfants viendraient avec plus de plaisir qu'à tout autre. Mais pour cela il me faut un local, des étoffes pour faire travailler toutes ces petites mains. Espérons que Marseille, cette ville riche en âmes généreuses et en bonnes œuvres, comprendra celle-là et ne laissera pas dissiper par l'ennemi infernal ce petit troupeau que le divin Maître a rassemblé lui-même.

Adieu, Mère, bénissez-nous toutes, surtout votre

MARIE-AGNÈS DE ST-JEAN-BAPTISTE

Fr. M. M.

NOUVELLES DES MISSIONS

II

ASIE

1° CHINE — CHAN-TONG SEPTENTRIONAL

Extraits de lettres de la Rde Mère MARIE DE St-SÉBASTIEN. *Supérieure de Tché-fou, au Très Révérend Père Marie de Brest, Commissaire Général de Terre-Sainte et Procureur des Missions Franciscaines à Paris.*

Tché-fou, 8 Février 1888.

Projet d'une nouvelle maison à Kuolbou. — Progrès des âmes. — 26 baptêmes.

Mon Très Révérend Père,

Toutes vos bontés pour nous me portent à venir souvent vous donner des nouvelles de cette petite mission que vous aimez à protéger.

Ce que le R. P. Césaire nous raconte en revenant d'une tournée dans les chrétientés voisines de Tché-fou, nous donne beaucoup d'espérance pour cette année. Des enfants, des vierges chinoises désirent venir au Couvent. D'autres élèvent plus haut leurs prétentions et demandent que les Religieuses viennent s'établir dans le village de Kuolbou, afin que leurs enfants soient instruits et soignés par elles.

Vous devinez, mon Très Révérend Père, combien nos cœurs s'élancent vers ces pauvres âmes pour lesquelles nous sommes venues si loin! Mais vous comprendrez que bien des difficultés se rencontreront avant l'exécution de ces projets. La population de Kuolbou est bonne et simple. Les familles sont pauvres;

elles donneraient volontiers leurs enfants. Quelle belle moisson il y aurait à faire, que d'âmes viendraient à Dieu! Les terres ne sont pas chères, on pourrait s'agrandir dans l'avenir. Ce n'est qu'à deux jours de Tché-fou. Les Œuvres de la Sainte-Enfance et de la Propagation de la foi s'étendraient là beaucoup plus facilement qu'ici où les protestants, qui ne manquent pas d'argent comme nous, ont plusieurs établissements bien montés.

Notre position à Tché-fou ne nous permet guère ces ambitions apostoliques; nos bâtisses ont absorbé nos fonds, et, pour l'entretien de la Communauté et de nos Œuvres, Orphelinat, Crèche, enfants confiés aux familles chrétiennes, Ouvroirs, nous n'avons que le revenu de notre petite école payante

7 Mars 1888.

Nos petites orphelines deviennent sages et feront plus tard de bonnes chrétiennes. Plusieurs d'entre elles seront baptisées ce mois ci, le Samedi-Saint. Elles sont heureuses, l'expression de leur figure le dit bien. Elles s'imposent des privations pendant le Carême, comme préparation à la grande grâce promise. Elles ne prennent pas leur portion ordinaire de nourriture et disent à la Religieuse qui les sert : « C'est assez, c'est assez. « — Pour les Chinoises, ce n'est pas une petite mortification, car c'est un peuple qui semble descendre de Gargantua, au moins pour l'estomac. L'année dernière on surprenait ces enfants, faisant des réserves de riz, de pain et de légumes quelles cachaient n'importe où, même dans leurs lits. Vous voyez les changements accomplis.

Elles commencent à être de bonnes ouvrières et rendent déjà de vrais services dans les travaux de ménage et de couture. Quand je vois ces progrès, mon Très Révérend Père, mon cœur saigne de ne pouvoir retirer de la corruption du paganisme, un plus grand nombre d'enfants, pour les donner à Dieu. J'espère qu'il bénira cette année. Il est possible que dès l'automne une colonie de nos Religieuses puisse aller fonder à Kuolbou une nouvelle Maison Missionnaire.

Il nous faudrait deux sujets de plus et je les demande à Notre Très Rde Mère Générale; mais vous savez combien ce long voyage coûte cher. Puissiez-vous donc intéresser à nous des âmes généreuses.

La belle Vierge, que vous nous avez envoyée l'année dernière, ira probablement protéger notre nouvelle mission. Ce tableau est monté sur un châssis et fait un effet splendide. Je ne puis m'empêcher de vous témoigner encore ma reconnaissance pour votre don.

Je prie de tout mon cœur pour que Dieu nous accorde une belle Allocation, afin que nous puissions au moins bâtir le local strictement nécessaire pour commencer pauvrement à Kuolbou. L'année prochaine, cette nouvelle Maison pourra peut-être avoir son Allocation spéciale.

16 Avril 1888.

Le Samedi Saint, 31 Mars, nous avons eu le bonheur de voir sept de nos orphelines, une de nos catéchumènes et 18 orphelins de l'Etablissement des Pères, recevoir le saint Baptême. Ce sont des joies qui compensent largement les labeurs de la vie missionnaire.

Trois petits enfants abondonnés viennent d'être recueillis par une femme chrétienne dans un village assez éloigné de Tché-fou et comptent sur les rôles de la Sainte-Enfance; on n'a pu les porter jusqu'ici, mais cette famille nous remettra les enfants lorsque nous aurons une succursale dans l'intérieur. La difficulté de voyager fait que bien des enfants restent dans la fange du paganisme et de la misère. Nous attendons toutes avec grande ardeur, la possibilité d'aller à leur secours pour les donner à Dieu.

Veuillez me bénir, mon Très Révérend Père, et croire toujours à mon plus respectueux et sincère dévouement en J. M. J. et N. P. St Fr.

Marie de Saint-Sébastien.
Fr. M. M.

NOTICE BIOGRAPHIQUE

Sur la Révérende Mère MARIE DE STE-AGNÈS (*suite et fin*).

L'épidémie. — Maladie édifiante. — Les derniers sacrements. — La mort. — Le Roi Jésus. — Humble répugnance des charges. — Sacrifice.

Comme nous l'avons dit ailleurs, le 26 avril, la Mère Marie de Ste-Agnès fut atteinte par le typhus qui existait à Tché-Fou, à l'état épidémique. Depuis plusieurs jours elle souffrait, mais son courage la tenait debout. Lorsqu'elle dut se coucher, sa plus grande préoccupation fut de veiller sur ses Sœurs, afin qu'elles n'eussent pas trop de fatigue. La Mère Supérieure, une des plus gravement malades, nos lecteurs s'en souviennent, ne pouvait s'occuper de rien. Une Sœur était prise aussi. Les trois qui restaient, jeunes et sans expérience, devaient à elles seules soigner 17 malades, tant chez nos Chinoises que dans la Communauté.

La Mère Marie de Ste-Agnès les dirigea aussi longtemps qu'elle put, dans les soins à donner et les précautions à prendre. Malgré la fièvre qui la brûlait, elle conserva la clarté de son intelligence, ayant ainsi tout le mérite de ses souffrances courageusement acceptées et dans sa plénitude, la grâce du sacrifice de sa vie, généreusement accompli. Jusqu'au dernier moment, elle a fait l'édification de ses trois petites gardes-malades. Jamais une impatience, jamais une plainte, elle acceptait avec soumission tous les remèdes, même ceux qu'elle sentait lui être contraires. Et dans son amour de l'obéissance, en exprimant à Mère Marie Berchmans ses derniers désirs, elle lui recommanda de les soumettre à la Mère Supérieure aussitôt qu'elle serait rétablie.

Le lundi, 2 mai, la Mère Marie de Ste-Agnès eut une si violente douleur au cœur qu'elle s'évanouit. Le lendemain elle reçut la sainte communion en viatique après une très mauvaise nuit.

Le 4 mai, elle reçut encore le Saint Viatique, puis l'Extrême-Onction et l'indulgence plénière. Lorsqu'elle sentit la mort approcher, elle voulut réunir sur elle, tous les objets de piété auxquels elle avait le plus de dévotion, son rosaire, son crucifix, puis elle pria ses sœurs de bien l'arranger dans son lit, elle dit alors : « Je suis prête maintenant, j'ai mon passeport, je n'ai plus à penser qu'à mourir. » Puis, elle se recueillit en DIEU et ne parla plus que très peu. Son âme pure la laissait dans une paix profonde. Elle était heureuse de mourir et surtout de mourir dans le mois consacré à la sainte Vierge. Elle était née aussi dans le mois de mai.

Le 4 au soir, vers 9 heures, elle entra en agonie. A 3 h. 1/2 du matin, elle perdit connaissance et ne la recouvra plus. A 9 heures 10 minutes du matin, le jeudi 5, elle poussa trois grands soupirs et s'endormit dans le SEIGNEUR, au moment où la Mère Marie Berchmans, qui savait combien elle aimait la sainte Vierge, achevait de réciter près de son lit, le 5e mystère joyeux du Rosaire.

Son visage, maigre et souffreteux durant sa maladie, se revêtit alors d'une beauté extraordinaire, qui frappait tous ceux qui ont vu après sa mort, notre bien-aimée Mère Marie de Ste-Agnès.

Le jour de l'Epiphanie, fête des Rois Mages, il est d'usage chez les Franciscaines Missionnaires de Marie de tirer au sort dans chaque maison, la fève traditionnelle du Roi. Le Seigneur JÉSUS est le Roi, et la Religieuse qui a la fève, est sa Reine; à ce titre, elle garde toute l'année dans sa cellule, une jolie statue du divin Enfant. En 1887, Mère Marie de Ste-Agnès fut l'heureuse élue du jour de l'Epiphanie, et il se passa à ce sujet, entre elle et NOTRE-SEIGNEUR, une petite histoire que nous la laisserons conter elle-même à la Très Révérende Mère Générale.

St-François de Tché-Fou, le 22 Janvier 1887.

Ma très Révérende et bien-aimée Mère,

Je vous ai promis dans ma dernière lettre de vous raconter les conditions posées entre JÉSUS et moi le jour de l'Epiphanie.

J'ai un peu honte de vous le dire, car je vais vous paraître prétentieuse, bien que je ne le sois pas réellement. Mais n'importe; ce que je vous demande, si je puis le faire, est que vous gardiez mes idées pour vous toute seule. Voici donc mon histoire :

Le matin du jour de l'Epiphanie, je me suis demandé à qui irait le divin petit Roi du jour. Au même instant, j'ai senti comme si une voix répondait : « A toi, si tu veux lui promettre quelque chose. » Alors je me suis mise à faire mon examen, cherchant ce en quoi j'étais moins généreuse; ce point ne fut pas difficile à trouver. Et j'avoue, en toute vérité, que je n'ai de répugnance que pour cette seule chose, la voici : Mère Supérieure me taquine constamment, me disant qu'à la première fondation en Chine, je vais rester à tenir la maison de St-François et qu'elle s'en ira. De plus, elle me dit encore qu'elle vous demande que je sois Supérieure et elle Assistante. Si je m'arrêtais à cette pensée c'en serait assez pour retomber dans ma plus grande mélancolie et redevenir malheureuse, comme jadis lorsque j'avais peur des charges. Aussi fais-je mon possible pour ne point lui donner entrée.

Je ne puis concevoir comment Mère Supérieure qui sait combien je fais mal ma charge d'Assistante et de Directrice des œuvres, peut vous demander de me donner la charge de Supérieure. Elle ne vous aura peut-être pas dit que c'est simplement pour me taquiner? Les pauvres malheureuses qui m'auraient pour mère seraient bien à plaindre et pas moins la maison et les œuvres qui auraient une pareille tête. Je vous vois rire de moi et de mes bêtises; mais, ma vénérée Mère, je suis heureuse de penser que vous me connaissez et qu'il ne vous viendra jamais dans la pensée de rendre vos filles malheureuses et de perdre la réputation de l'Institut en donnant la charge de Supérieure à de pareils sujets. Je ne vous en dis pas davantage, vous pouvez deviner le reste. Or donc, il est convenu avec le cher petit Roi, que si un pareil malheur m'arrivait, je ferais tout mon possible pour l'accepter, tout en le

priant de m'en garder à tout jamais. Quand j'ai vu que Jésus venait à moi, j'ai eu presque regret de lui avoir donné mon dernier mot. C'est honteux, je l'avoue, mais voilà ma vertu.

Ma vénérée et bien-aimée Mère, déchirez cette lettre, s'il vous plaît, quand vous aurez lu combien sotte je suis de m'arrêter à des pensées si prétentieuses, mais sachez pourtant que cette prétention n'a point trouvé place dans mon cœur; le petit Jésus le sait. »

Et le 5 mai, le Roi Jésus, acceptant le sacrifice sans en demander l'accomplissement, venait chercher son épouse fidèle, doux agneau blanc, qui, nous l'espérons, suit à jamais l'Agneau divin dans la Béatitude éternelle.

Telle fut la vie, telle est la mort de la première Victime que l'Institut des Franciscaines Missionnaires de Marie donnait à Notre-Seigneur sur la terre chinoise. Le monde l'a peu ou point connue; mais le Rédempteur qui voulut expirer sur la croix pour sauver les âmes, a reçu son dernier soupir, et nous verrons un jour peut-être, les merveilles de conversion que l'immolation de cette jeune Vierge aura obtenues dans l'immense empire de Chine.

2° INDES ORIENTALES. (*Présidence de Madras*.)

Lettre annuelle de la Province de Saint-Joseph (*Asie*), d'octobre 1886 à Novembre 1887.

La Révérende Mère Provinciale *à la T. Révérende Mère Générale.*

Ma Très Révérende Mère,

J'espère que le résumé de l'année 1887 dans notre Province d'Asie sera une consolation pour votre cœur maternel; aussi j'aime à vous adresser ce récit des œuvres de vos filles missionnaires.

Prises d'habit. — A Coïmbatour, sept Indiennes ont pris l'habit dans le Tiers-Ordre de Saint-François et 16 nouvelles postulantes ont été reçues. *Moratuwa* a reçu Betsie comme Postulante.

A *Saint-François de Tché-Fou*, quatre Chinoises ont aussi pris l'habit de St-François. Les unes comme les autres nous rendent de vrais services.

Professions. — Sœur Marie-Noël a fait ses premiers vœux le 21 juin à *N.-D. des Victoires de Moratuwa.* Monseigneur Bonjean, Archevêque de Colombo, a présidé la cérémonie.

Monseigneur a aussi reçu le 25 mars à N-.D. des Victoires les derniers Vœux de Sœur Marie de la Sainte-Enfance.

Le 19 mars à Nazareth d'Ootacamund, les Sœurs Marie de St-Yves, Marie de St-Fragan et Marie de l'Immaculée-Conception faisaient à leur tour profession perpétuelle. La même grâce était accordée à la Sœur Marie de St-Louis de Gonzague, le 17 septembre, fête des Stigmates de Notre Père St François.

Ce même jour, Mère Marie-Madeleine de Jésus et Sœur Marie de Ste-Germaine se vouaient aussi à Dieu pour toujours à *Saint-François de Tché-Fou.* Le Père Césaire présidait la

cérémonie et recevait leurs vœux, comme délégué de Monseigneur Gérémia, Vicaire Apostolique du Chan-tong.

Deux Tertiaires de St-François : Marguerite de Cortone et Bernardinamal, (Francisca et Papamal) (1) ont aussi fait leur Profession, à l'Immaculée-Conception de Coïmbatour, à l'article de la mort.

Décés. — Le 5 mai de cette année, à St-François de Tché-Fou, la Rde Mère Marie de Ste-Agnès, assistante de la maison, est morte du typhus, à peine âgée de 30 ans, après 8 années de vie religieuse. Je ne m'étends pas sur cette belle vie de Missionnaire, vous la connaissez déjà.

A notre maison de *l'Immaculée-Conception de Coïmbatour*, les deux Tertiaires, dont il est parlé à l'article Profession, sont aussi parties pour le ciel. Toutes deux étaient novices de quelques mois. Elles ont reçu les derniers sacrements dans les meilleures dispositions et ont fait une mort bien édifiante. Ce qui les concerne a été écrit et envoyé à N. T. Révérende Mère Générale.

Constructions. — *A Nazareth d'Ootacamund*, nous avons construit des sacristies, un couloir pour relier le couvent à la chapelle ; à peu d'exceptions près, tout le bois a été fourni par les eucalyptus de la propriété et de la vieille maison de Bethléem, notre première habitation à Ootacamund.

Enfin nous avons bâti, aussi avec nos eucalyptus, et les vieilles tuiles de Bethléem, un hangar pour le bois.

Une jolie petite grotte à N.-D. de Lourdes a été élevée dans le fond de notre Avant-Chœur. Elle est construite avec des pierres, du fer blanc peint imitant les rochers, de la mousse et des plantes naturelles. Elle sert d'oratoire à la Communauté.

A Coïmbatore nous avons bâti la filature, construction bien importante si l'on considère le secours que doit apporter à la maison l'industrie du filage de la soie. Cette filature est une grande longère sur 100 pieds de long et 18 de large, vitrée

(1) Voir nos Annales.— Année 1887, page. 216 — année 1888 page 39.

d'un bout à l'autre sur le devant, ce qui est indispensable pour le travail. Elle renferme 8 machines à neuf mains chacune, dont 5 1/2 sont en mouvement depuis plusieurs mois. Nous avons pourvu à la dépense de la bâtisse, et les machines nous ont été données (1).

L'Etablissement de Coïmbatore, a vu encore, cette année, s'élever dans son enceinte les murs de la chapelle tant désirée qui lui donnera enfin le bonheur de posséder l'exposition du Très Saint-Sacrement. Cette chapelle, suffisamment grande pour les œuvres, et dont nous sommes infiniment reconnaissantes à Monseigneur Bardou qui l'a fait construire à ses frais, est très simple; le Sanctuaire seul est décoré. La peinture et l'or de Tanjaour en font tous les frais. Comme toujours, c'est nous qui sommes les ouvrières. Je signale ici un perfectionnement. Nos étoiles bombées traditionnelles sont en fer blanc, d'abord peint pour empêcher la rouille, puis recouvert d'or de Tanjaour, c'est plus durable que le carton et aussi plus joli. Le sanctuaire est une petite bonbonnière d'un joli bleu d'azur avec des dessins variés. Deux grandes banderolles l'ornent dans le fond et au frontispice.

L'autel est fait du bois de Tec, retiré des ruines de Bethléem Il est joli, peint en blanc et doré aussi par nous. L'exposition de Nazareth semblable à celle de Rome cachait, à cause de sa flèche, la belle statue de la sainte Vierge; elle a donc été donnée au sanctuaire de Coïmbatore qui n'a pas de statue dans le fond; et Nazareth s'est fait faire une petite exposition de style gothique aussi, mais sans flèche et d'une tout autre forme. Elle est également de bois doré.

De plus, toujours à Coïmbatour, deux ailes de bâtiments ont été construites pour le pensionnat et l'œuvre Topazine. Le Gouvernement a donné les deux tiers de la somme et la mission a fourni le reste. Ce bâtiment ne suffit pas encore au nombre actuel d'élèves et de pensionnaires qui augmentent considérablement.

(1) Par le Comte Albert de Guigné, frère de la Mère Provinciale.

Enfin, en quatrième lieu, un hangar ayant les murs de terre et recouvert en feuilles de cocos, a été construit pour nos orphelines, à leur descente de Nazareth lors du transport de l'orphelinat à Coïmbatore. Différentes petites constructions, telles que salle de bains, hangar attenant à l'hôpital, ont été faites aussi cette année.

A N .D. des Victoires de Moratuwa, la maison des Orphelines devenant trop petite, on en a fait construire une autre en terre et en branches de cocos attenant à la première avec une porte de communication à l'intérieur.

Un cabanon en feuilles de cocos, servant de Dispensaire, a été aussi construit.

St-François de Tché-Fou a commencé à bâtir sur le terrain qui lui a été concédé par le Gouvernement Français. Les constructions consistent en un grand mur d'enceinte, une maison destinée aux œuvres, deux autres bâtiments plus petits qui servent de dépendance. Ce n'est que le commencement du plan formé pour cet établissement. Il reste encore à bâtir une chapelle, un couvent, un hôpital.

Agrégées. — A *Nazareth d'Ootacamund*, Madame B., Protestante convertie cette année, a été agrégée à l'Institut, après avoir été reçue dans le Tiers-Ordre, par le Délégué apostolique.

A *Saint-François de Tché-Fou,* quatre jeunes vierges chinoises, qui se destinent à être plus tard Religieuses chez nous, ont été agrégées à l'Institut, en novembre 1886.

Communions. — Nazareth d'Ootacamund	6. 300.
Immaculée-Conception de Coïbatour	4. 150.
N.-D. des Victoires de Moratuwa	2. 288.
St-Pierre de Colombo.	2. 660.
St-François de Tché-Fou,	2. 135.
Total des communions de la Province	17. 533.

Adorations du St-Sacrement. — *Nazareth d'Ootacamund*. L'exposition a eu lieu tous les jours de 10 heures du matin à 4 heures 1/2 du soir.

Outre les adorations particulières de la communauté, il y a encore eu fréquemment des adorations générales faites par nos enfants anglaises et indiennes et par les maîtresses du Pensionnat.

L'*Immaculée Conception de Coïmbatour* n'aura l'Exposition du St-Sacrement que quand la chapelle sera finie. DIEU merci, ce n'est plus qu'une attente de deux mois environ. Les adorations cependant sont faites chaque jour devant le Tabernacle, par les nôtres et par les Tertiaires.

A *N.-D. des Victoires de Moratuwa*, l'adoration du T. S. Sacrement exposé a eu lieu chaque jour.

Les adorations se sont faites aussi à *St-Pierre de Colombo.*

St-François de Tche-Fou a eu l'exposition quotidienne jusqu'au mois de mai. Alors, elle a été interrompue par la terrible épreuve du typhus. Depuis juillet elle a recommencé.

PROCESSIONS. — A *Nazareth d'Ootacamund* celle du St-Sacrement a eu lieu au jour de la fête. De plus, nous avons eu processions pour les morts au cimetière, le 2 novembre et à la commémoraison des défunts de l'Ordre. Les processions de mai, juin et août n'ont pas pu se faire à cause des grandes pluies.

A N.-D. des Victoires de Moratuwa, le jour de la Fête-Dieu, la procession de la paroisse est venue jusque chez nous. Les nôtres avaient préparé un joli reposoir.

MOIS ET DÉVOTIONS. — Nazareth d'Ootacamund a célébré à l'Oratoire de la Communauté les mois de Marie, de St Joseph et du Sacré-Cœur. De plus, nos orphelines, nos pensionnaires et les enfants de l'école Indienne les ont aussi faits en particulier avec une grande dévotion.

Toutes les autres dévotions et prescriptions du Coutumier, telles que neuvaines, mois, ornementations, etc., ont été exactement observées.

Plusieurs neuvaines particulières ont été faites à l'Oratoire. L'une d'elles avait été demandée par le Délégué apostolique et à ses intentions.

Le Chemin de la Croix a été érigé dans notre chapelle au mois de juin 1887. Toutes les nôtres profitent largement de cette grâce. Outre le Chemin de Croix qui se fait régulièrement, en commun, tous les vendredis, chacun le fait à peu près tous les jours en son particulier.

L'Indulgence de la portioncule a été gagnée, le 2 août, un grand nombre de fois non seulement par les Religieuses; mais encore par toutes nos enfants et aussi par plusieurs personnes du monde.

A *Tché-Fou*, les mois du Sacré-Cœur, de la sainte Vierge et de saint Joseph ont été faits à l'Oratoire. Des prières et des méditations spéciales ont fixé les cœurs et les âmes sur ces belles et grandes dévotions. Le mois de Marie a été marqué par la croix, car c'est en ce mois consacré à la Reine du ciel que la maladie nous a si cruellement éprouvées et que la mort a enlevé la chère Mère Marie de Ste-Agnès.

Les neuvaines et autres dévotions, prescrites par la Règle, ont été accomplies.

ABJURATIONS. — Quatre jeunes Anglaises amenées à la vraie foi par leur séjour dans notre pensionnat de *Nazareth d'Ootacamund*, ont fait leur abjuration, au mois de mars. Depuis, nous avons eu également l'abjuration d'une riche Dame anglaise, puis d'une jeune fille, qui avait été notre élève, dans son enfance.

SOIN DES ÉGLISES. — A *Nazareth d'Ootacamund*, nous avons pris soin, comme toujours, des églises de la paroisse et de Wellington; de plus, de la chapelle du Délégué apostolique.

Nos Religieuses de N.-D. des Victoires de Moratuwa, entretiennent aussi le linge de plusieurs églises de la mission.

A *St-François de Tché-Fou* également, ce sont les nôtres qui s'occupent du linge et des fleurs de la paroisse. Pour la fête de Noël elles ont fait une jolie crêche à l'Enfant Jésus. Elles ont aussi orné le reposoir du Jeudi-Saint et sont entièrement à la disposition du Père Césaire pour tous les soins de l'église.

Ouvroirs. — A *Nazareth d'Ooctacamund*, trois heures de leçons de travail à l'aiguille et autres ouvrages manuels sont données par jour, tant à l'école anglaise qu'à l'école indienne. A chaque examen de cette dernière, le rapport des inspecteurs est toujours très satisfaisant sur ce point.

A *l'Immaculée-Conception de Coïmbatour* toutes nos petites filles de l'école Topazine, non seulement apprennent à travailler, mais confectionnent en grande partie tout leur linge et leurs vêtements et aussi ceux de la Communauté. L'une des nôtres est chargée de cette partie de leur éducation.

Le filage de la soïe à Coïmbatour est une vraie industrie. Ceci est le travail de nos Indiennes. Les orphelines, les Tertiaires, les catéchumènes et même les vieilles femmes de l'hôpital, peuvent y être employées. Chaque jour de 7 heures du matin à 5 heures du soir, une cinquantaine de fileuses sont assises, chacune devant son métier, qu'elle quitte à midi pour le temps du repas. Dès l'âge de trois ans, nos petites enfants commencent à pouvoir se rendre utiles au travail, de même que les bonnes femmes et les convalescentes, qui ont besoin d'être occupées.

En outre des 50 fileuses, 15 à 20 personnes travaillent là toute la journée. Si le personnel de nos œuvres était plus nombreux, les huit machines que possède l'atelier pourraient fournir de l'occupation pour une centaine de travailleuses. Le tout se passe sous la direction d'une des nôtres, qui y reste en surveillance toute la journée. Bon nombre de livres de soie sont expédiées à Madras, cinq ou six fois par mois. Les industriels, qui nous emploient sont satisfaits du travail. En janvier 1887 un prix a été décerné à nos fileuses à l'exposition de Coïmbatour, où Mr. Albert de Guigné, consul de France à Madras avait eu la bonté d'envoyer un échantillon de notre soie.

Le pilage du riz est aussi une des ressources d'occupation pour nos œuvres de Coïmbatour. Il a été arrêté une partie de l'année, l'argent ayant manqué pour se procurer le riz.

Un ouvroir réunit tous les jours nos Chinoises de *St-François*

de Tché-Fou, sous la direction d'une des nôtres. Là, se confectionnent tous les ouvrages tant pour la maison que pour les œuvres : coutures, confection de chaussures chinoises, fleurs, etc.,etc. Des enfants, qui étaient entrées chez nous, ne sachant pas coudre, rendent maintenant de vrais services et cousent finement.

Ecoles et Pensionnats. — L'école et le pensionnat anglais de *Nazareth d'Ootacamund* sont en voie de prospérité. Il semble que la chute de l'école protestante, qui nous avait fait concurrence, soit de nature à augmenter ce progrès. — La moyenne est de 75 dont 40 pensionnaires. L'école jouit d'une bonne renommée. Les examens réussissent parfaitement. En décembre 1886, 26 élèves se présentaient pour les différents grades, même pour le plus élevé et toutes ont passé en première classe. Les enfants nous viennent de très loin. Nous en avons beaucoup de protestantes; elles subissent ici une influence qu'elles gardent toujours et qui souvent les amène à abjurer l'erreur.

Cette année ,nos pensionnaires ont eu un grand honneur; celui de recevoir à plusieurs reprises le Délégué apostolique. En août dernier, elles ont joué une pièce en l'honneur de son Excellence, qui a bien voulu se laisser intéresser pendant trois heures de suite par cette jeunesse très fière des applaudissements d'un si grand personnage. A la fin, elles lui ont offert, en hommage de reconnaissance, une mitre. Monseigneur l'Evêque de Méliapour et plusieurs ecclésiastiques assistaient à cette fête, dont nos enfants se sont parfaitement tirées.

L'école de *N.-D. des Victoires de Moratuwa* a compté 35 élèves.

L'école anglaise de *St-François de Tché-Fou* encore à son début, compte actuellement 8 enfants dont trois prennent des leçons de musique. Une jeune fille anglaise vient aider les nôtres pour les classes. Elle se contente pour toute rétribution de leçons de musique; et se plaît tant à venir ainsi chez nous qu'elle donne beaucoup plus que le temps demandé. Deux demoiselles de la ville prennent des leçons de chant.

Ecoles pauvres. — L'école indienne de *Nazareth d'Ootacamund* souffre toujours de la concurrence de l'école Protestante où de fortes aumônes sont données aux enfants et aux parents pour attirer ceux-ci. La moyenne de nos élèves a été de 70 à 75.

L'école Topazine de *l'Immaculée-Conception de Coïmbatour* peut compter parmi les écoles pauvres ; deux ou trois pensionnaires, tout au plus, paient quelque chose par mois. Plusieurs de nos enfants ont un *grant* (1) du Gouvernement. La moyenne s'est élevée à 60 environ cette année.

St-François de Tché-fou a aussi une école pauvre, qui compte 20 enfants, tant païennes que chrétiennes. Elles apprennent à lire et à coudre, à écrire et à broder ; c'est toute l'éducation d'une Chinoise d'un rang élevé.

Orphelinats. — L'orphelinat de *Nazareth d'Ootacamund* est peu nombreux depuis que la plupart de nos orphelines ont été envoyées à la filature de soie de Coïmbatore. La moyenne actuelle est de 13 à 15, que nous gardons pour le service de la maison et du pensionnat. Les nouvelles qui nous arrivent sont envoyées au fur et à mesure à l'Immaculée-Conception de Coïmbatour. L'esprit de ces enfants s'améliore de jour en jour. Elles veulent être Tertiaires et le demandent instamment.

La moyenne de l'Orphelinat Indien de *l'Immaculée-Conception de Coïmbatour* est de 70 environ. Le filage de la soie, l'étude du catéchisme et des prières, une heure de classe afin d'apprendre à lire et à écrire, voilà ce qui, avec la prière, les repas et les récréations, occupe toute leur journée. Nos orphelines n'engendrent pas la mélancolie, et si on a eu de la peine à obtenir d'elles un silence nécessaire au travail de la soie et qui leur a coûté, elles s'en dédommagent après leur journée. Il n'est pas rare de les entendre chanter, sauter et danser à qui mieux mieux pendant les récréations. Le Tiers-ordre de St-François exerce sur ces enfants la plus salutaire influence, et

(1) Mot anglais qui équivaut à *subvention*.

le désir d'en faire partie les change complètement; lorsqu'elles ont vu plusieurs de leurs compagnes y entrer, elles font à leur tour des efforts, dont on ne les aurait pas cru susceptibles, pour que la même grâce leur soit accordée. Dans l'année, neuf ont été admises à la vêture et sont venues grossir le nombre de celles qui les avaient précédées. L'une d'elles vient de prendre l'habit et porte le nom de Rayapa-Baptistamal (Pierre Baptiste.)

A *N. D. des Victoires de Moratuva*, le petit orphelinat naissant prend un développement plein d'espérance et de douces consolations,

A *St-François de Tché-jou* l'orphelinat se fonde aussi et donne de justes espérances.

Crèches. — Nazareth d'Ootacamund ne garde les enfants que le temps d'organiser leur transport à la crèche de Coïmbatour.

A l'Immaculée-Conception de Coïmbatour, la crèche contenait au commencement de 1887 une moyenne de 25 à 30 petites enfants, malgré la mortalité toujours très grande sur cette partie de notre troupeau, parce que ces petits enfants nous arrivent le plus souvent en très mauvaise état. De plus, cette année, plusieurs épidémies : le choléra, la petite vérole et la dysenterie ont enlevé les deux tiers des enfants de notre chère crèche. Bien que nous soyons heureuses de savoir assuré le salut éternel de ces pauvres petites créatures, cependant c'est toujours pour nous un vrai chagrin de ne pouvoir les faire passer à notre Orphelinat de la terre, au lieu de les envoyer à celui qui se fonde au Ciel.

De tous nos bébés qui ont été atteints par le choléra, nous n'avons pu sauver qu'un pauvre petit Paul (Sinnapen) que sa mère, jeune veuve de notre Tiers-ordre, avait l'ambition de faire recevoir au Collège séraphique. Mais, hélas! humainement parlant, il eût mieux valu qu'il ne guérît pas.

Sinnapen faisait, il y a quelques mois, le bonheur et la joie de sa mère, elle en était fière et avec raison, car c'était un

charmant petit garçon. Atteint par la maladie, le cher petit être lutta pour ainsi dire corps à corps avec elle; elle le défigura, lui ôta la vue, l'estropia, il résista à tout. Pendant bien des jours la pauvre mère ne tint sur ses genoux qu'un cadavre hideux et infect ; elle-même en était venue au point de demander sa mort. Cependant, le ciel ne le prit pas. L'enfant recouvra la santé, mais il resta aveugle. Après sa convalescence, pendant quelques jours il demeura bien triste, le pauvre petit. Puis, il commença à sourire, enfin, comme si à trois ans on eût pu dire qu'il en avait pris son parti, il se mit à chanter et, actuellement, c'est ainsi qu'il passe ses journées; assis sur sa petite natte il chante du matin au soir. Mais les orbites de ses yeux ont complètement disparu, et de plus il est estropié.

Le choléra, lui aussi, nous laissa une de ses victimes, mais, celle-ci fut moins maltraitée. C'est une petite fille de trois ans qui, prise de la soif dévorante qu'éprouvent les cholériques et échappant un instant à la surveillance de l'infirmière, se leva, prit un quart de bouteille d'huile de pétrole qui, on ne sait comment, lui tomba sous la main, et l'avala d'un trait. Du coup elle fut guérie.

La crèche, ainsi dévastée par la maladie, se repeuple petit à petit. Elle compte en ce moment une moyenne de 15 enfants.

La chère œuvre qui dès le début fit la consolation des Nôtres de *Moratuwa*, ce fut la crèche. Un instant elle parut vouloir leur échapper. Le démon suscita bien des obstacles; mais, à l'heure qu'il est, le développement se fait envers et contre tout. Sans parler de celles qui sont déjà parties pour le Ciel, les pauvres petites sont au nombre de 12. Nous avons donné dans cette petite maison de 25 à 30 baptêmes dans l'année.

Notre chère Mère Supérieure de *St-Pierre de Colombo* m'écrit dans son compte rendu de 1887 :

A force de prières au bon Dieu et d'instances près du R.P.C. nous avons obtenu la fondation de l'œuvre d'une crèche, dite de l'hôpital, pour y recevoir les petits enfants nés à l'hôpital, ou laissés orphelins par la mort de leurs mères, et qui seraient

exposés à être donnés aux Boudhistes ou aux Mahométans. Cette crèche a été placée sous le vocable de l'Enfant Jésus, et compte déjà une vingtaine de petits êtres échappés à l'enfer

Notre crèche de *St-François de Tché-fou* est la plus petite de la Province, elle ne compte encore que 11 enfants, tous placés en nourrice.

Catécuménats. — *Nazareth d'Ootacamund :* nous avons envoyé d'ici, dans l'année, un bon nombre de païennes remplir le catéchuménat de Coïmbatour, après les avoir gardées le temps nécessaire pour nous assurer de leur dispositions.

Le catéchuménat de *l'Immaculée-Conception de Coïmbatour* compte en ce moment, un personnel de 13 femmes qui se préparent, au Baptême. Généralement nos catéchumènes s'en retournent une fois baptisées, et vivent alors en bonnes chrétiennes. Elles nous restent aussi quand elles le désirent et nous les employons alors selon leurs aptitudes, au sortir du catéchuménat.

Le catéchuménat de *St-François de Tché-fou* n'est pas encore considérable. Une de nos Tertiaires les instruit. Après un temps suffisant d'épreuves, elles reçoivent le St Baptême.

Veuves et Baptiseuses. — Notre maison de *St-François de Tché-fou*, quoique la dernière fondée de la Province, possède déjà le germe de cette œuvre si féconde en fruits de salut pour les âmes à arracher à l'enfer. Voici ce qu'en dit la Mère Supérieure de la maison :

Une bonne veuve chrétienne loge au Couvent. Elle n'est pas apte à la charge de baptiseuse et aide dans les travaux de la maison. Une baptiseuse en titre, portée au compte de la Ste-Enfance, s'occupe des baptêmes à domicile, avec l'aide de plusieurs autres femmes auxquelles on donne un secours après chaque baptême fait. Les Catéchistes et les Baptiseuses sont exposés à de vrais dangers, en pénétrant chez les païens pour voir et baptiser les enfants en danger de mort. Il n'est pas facile d'en trouver avec le courage et l'adresse nécessaire. Les païens se vengent cruellement lorsqu'ils viennent à savoir qu'un enfant a été baptisé en secret. *(La suite au prochain numéro).*

Lettre de la Sœur Marie de Ste-Elisabeth *à la T. Rde Mère Générale.*

Conversion d'un Brahme.

Chrisna. — Répugnance de caste. — Reconnaissance pour les Mères. — Un bain malencontreux. — Fête de l'Epiphanie. — Sacrifice de la famille. — Visite de l'Evêque. — Le Baptême. — Résignation et mort d'Antonio.

Coïmbatour, — Février — 1888.

Ma Très Révérende Mère,

Nous venons de perdre ces jours derniers à l'hôpital un jeune malade dont je vais vous raconter l'histoire. Sans aucun doute, il est parti pour le ciel. Puisse-t-il, de là, obtenir pour les siens la même grâce et le même bonheur que Dieu, dans sa bonté, lui a départis à lui-même. Mon cœur me dit qu'il le fera, et je ne doute pas de voir nous arriver un jour, tôt ou tard, la famille de notre néophyte. Il n'a pu la donner à Dieu ici-bas, il sera plus puissant près du Seigneur.

En novembre de l'année dernière, un jeune homme de Pontanour, petite ville à quelque distance de Coïmbatour, arrivait par chemin de fer pour se faire soigner à l'hôpital. Il nous sembla bien malade et nous l'engageâmes à rester. Volontiers il y aurait consenti, mais une grave objection s'y opposait : Notre malade était non seulement païen mais encore Brahme, et pour les gens de cette caste plus que pour toute autre, manger le riz des chrétiens est chose impossible. Chrisna, c'était son nom, hésita donc. Il voulait bien des Tayarès (Mères) pour le soigner ; il voulait bien aussi leurs remèdes ; tout cela ne le *décastait* pas, mais le reste, c'est-à-dire le riz cuit par les gens du Couvent, il ne pouvait le manger sans se souiller : « Je suis prêtre de ma religion, disait-il, je dois en conserver les usages et ne peux rien faire contre ma caste. »

Prêtre des idoles, il ne pouvait accepter le riz des Vierges du SEIGNEUR! Il avait conscience de sa dignité, et s'il était dans l'erreur, la suite sembla prouver qu'il y était de bonne foi.

Cependant, à tout prix nous désirions le garder, parce que nous voulions son âme et que certainement DIEU nous l'adressait afin que nous travaillions à la lui donner. La Révérende Mère Supérieure avisa donc au moyen d'accorder ensemble ces deux choses impossibles pour le pauvre païen. Elle lui proposa, à cet effet, de le séparer de nos autres malades; une chambre particulière lui serait donnée, et là, on pourrait lui procurer sans inconvénient une nourriture qui ne le ferait pas manquer aux usages de sa caste, c'est-à-dire du pain et des fruits. Pauvre homme! son âme, prix du sang de JÉSUS, méritait bien qu'on condescendît à ces exceptions pour pouvoir le sauver. — Les conditions proposées sourirent à notre Chrisna et il fut bientôt notre hôte. Nous ne tardâmes pas à juger des bonnes dispositions du malade. Il était doux, patient, rempli de respect pour les Religieuses et, chose rare aux Indes, il était surtout reconnaissant. Il avait hâte de guérir, car quoique bien jeune il était déjà marié et avait laissé chez lui sa jeune femme sur le point de devenir mère. Elle était malade elle aussi, une grosse fièvre la dévorait, et Chrisna aurait bien voulu qu'elle pût partager les soins dont il était l'objet.

— « Pourquoi ne l'as-tu pas amenée, lui demandions-nous ?

— « Oh! Tayaré, disait-il, c'est impossible, la caste s'y oppose; mais, si ce n'était cela!... » et il soupirait à la pensée de ne point l'avoir avec lui.

Quelques jours après son arrivée, il apprit que sa femme était heureusement délivrée; mais son enfant, lui, était né mort! Moins heureux que son père, le pauvre petit être n'était pas destiné à jouir de la vision béatifique.

La maladie cependant continuait ses progrès et ne cédait en rien aux remèdes. Chrisna néanmoins était toujours calme. Il comprenait qu'une volonté surhumaine était là, et il attendait

patiemment, espérant pourtant que le mieux surviendrait un jour. Aussi pour exprimer sa reconnaissance et son attachement au couvent il répétait sans cesse : « Quand je serai de nouveau malade, c'est ici que je reviendrai ; oui, je reviendrai près des Tayarées, c'est par elles que je me ferai soigner ; elles sont si bonnes pour moi! »

Un mois s'était écoulé depuis l'arrivée de notre Brahme. Il se trouva mieux alors et fut au comble du bonheur. Cependant il était loin d'être guéri, quand un jour, un malade étant venu à mourir, comme il est d'usage en pareille circonstance, tous les autres malades furent obligés de se baigner, au moins ceux qui en étaient capables, c'est-à-dire les convalescents (1). Notre Brahme y passa comme les autres. Ce n'était du reste pas la première fois, et l'idée ne nous vint pas qu'il y eût en cela quelque chose contre sa caste. Quoi qu'il en soit, ce bain pris dans une habitation qui n'était pas aux Brahmes, le décida à vouloir partir. Tout en lui faisant bien comprendre que quelques jours de traitement lui seraient encore nécessaires, nous n'essayâmes pas de le retenir contre son gré, l'expérience nous ayant appris que le contraire réussit mieux généralement. Nous le laissâmes donc faire et Chrisna partit. En nous quittant, il était ému ; nous remercia avec effusion et répéta ce qu'il avait dit tant de fois, que quand il serait de nouveau malade, il reviendrait parce que les Tayarées avaient été trop bonnes pour lui.

Quant à nous, nous espérions toujours qu'il resterait, et lorsque son départ fut effectué, notre prière le suivit et notre espérance ne nous quitta pas non plus. Il était si bon, que quelque chose nous disait au cœur qu'il serait chrétien un jour.

(1). Réminiscence des usages juifs, les coutumes indiennes obligent à prendre un bain toutes les personnes qui habitent la maison où quelqu'un vient de mourir, la présence du cadavre faisant contracter à tous une souillure légale; les catholiques eux-mêmes ne s'affranchissent guère de cet usage qui, en dehors du côté superstitieux, offre des avantages hygiéniques dans ces contrées brûlantes.

Décembre s'écoula cependant. — 1888 était déjà commencé et nous n'entendions plus parler de notre cher Chrisua. Mais voilà que pour la fête de l'Epiphanie une véritable joie nous était réservée.

En ce jour de la manifestation de notre Dieu aux gentils, je vois arriver au Dispensaire, qui? Notre cher Brahme! Une rechute avait eu lieu, et fidèle à sa promesse, il revenait :

« Tayaré, me dit-il, c'est moi, je suis encore malade et selon ce que je vous ai dit en partant, je viens à vous. Seulement, aujourd'hui j'ai tout abandonné, oui, Tayaré, famille, religion, caste, j'ai tout laissé, je veux être chrétien, donnez-moi le baptême — oh! donnez-le-moi, je vous en prie, je veux être de votre religion. »

Mon cœur bondit de joie en entendant ces paroles. Je ne pouvais en croire mes oreilles et cependant elles ne me trompaient pas, ni mes yeux non plus, c'était bien notre jeune prêtre des idoles; il était là, et cette fois il voulait être chrétien! Durant le cours de nos belles fêtes de Noël, la grâce avait opéré en lui, JÉSUS enfant s'était révélé à son âme, devant la lumière du DIEU de la crèche, Satan s'était enfui et tous les préjugés et toutes les erreurs du jeune Brahme étaient tombés. Il voulait maintenant la vérité et ne s'inquiétait que de la trouver.

Inutile de dire avec quelle joie nos portes furent ouvertes à la chère brebis qui allait bientôt entrer dans le bercail du SEIGNEUR. Nos infirmiers aussi satisfaits que nous de l'avoir retrouvé s'empressèrent de le faire coucher, et nous lui prodiguâmes nos meilleurs soins; plus heureuses cette fois, nous pouvions les donner en même temps et au corps et à l'âme. Après qu'il eut pris un peu de repos, nous continuâmes à nous assurer des dispositions de notre cher malade. Il ne devait certainement pas guérir, mais y eût-il cet espoir, nous n'avions rien à craindre, il était bien décidé.

« — Tayaré, disait-il, n'ayez pas peur, je ne retournerai plus à ce que je laisse. Si je recouvre la santé je vous demande

seulement de me procurer un moyen de subsistance, car je n'ai plus de famille, ni personne au monde, si ce n'est vous. »

Il nous donna une preuve de ce qu'il avançait et mangea bientôt le riz de l'hôpital. Ceci ne pouvait nous tromper; l'eût-il voulu, il ne pouvait plus après cela être reçu dans sa caste, ni dans sa religion, ni dans sa famille; l'usage indien est inexorable sur ce point.

La pensée de sa jeune femme ne laissait pas toutefois de nous inquiéter, et nous désirions savoir ses dispositions à ce sujet : Une de nos Mères lui demanda donc :

— « Mais ta femme, n'espère-tu pas pour elle le même bonheur que pour toi; pourquoi, cette fois ne l'as-tu pas amenée ?

— « Tayarées, répondit-il, j'ai fait tout ce qui dépendait de moi afin qu'elle embrassât, elle aussi, la religion des Tayarées, et je n'ai pu réussir à lui faire abondonner sa caste. »

Puis il ajouta : « Je l'aime bien, ma femme; mais, malgré tout ce qu'il m'en a coûté pour me séparer d'elle, je l'ai fait puisqu'elle ne voulait pas me suivre et que j'ai compris que la religion des Tayarées était la seule vraie. »

Il n'y avait pas de temps à perdre. Cette fois la rechute qui affligeait notre patient, paraissait plus sérieuse que le premier mal. Nous commençâmes donc bien vite à l'instruire. Il se mit à apprendre les prières et il en sut bientôt assez pour être régénéré dans les eaux baptismales. Il désirait le baptême et le demandait à grands cris; il suppliait qu'on le lui donnât, et intéressait à sa cause tous ceux qui le visitaient.

Les Brahmes sont généralement instruits; aussi notre jeune homme avait appris l'anglais. Il demanda qu'on lui donnât des livres en cette langue, et désira surtout la Bible. Il fut facile de le contenter sur ce point. De plus, Mère Marie de St-Alban alla de temps à autre près de lui pour lui parler du Bon Dieu en anglais, ce qui lui faisait chaque fois un nouveau plaisir; aussi, était-il si content, qu'il l'appelait *Maman*.

J'ai déjà dit combien il était reconnaissant et comment il ne savait assez l'exprimer. Un jour, Monseigneur Bardou, notre

Evêque, accompagné de quelques missionnaires, vint faire une visite à l'hôpital. La bouche parle de l'abondance du cœur. Celui de notre Brahme débordait de reconnaissance, il ne sut que la montrer. Il n'avait pas de paroles assez vives pour faire connaître à ses visiteurs combien les Religieuses étaient bonnes pour lui.

La maladie cependant faisait de rapides progrès. Chrisna souffrait beaucoup, mais il était toujours calme et patient. Il demanda à Mère Marie de St-Alban une image qu'elle s'empressa de lui donner. Le pauvre malade tenait toujours cette image près de lui et en la regardant il s'encourageait dans ses douleurs. — La fête de l'Epiphanie nous l'avait amené, une autre fête, non moins chère à tout cœur chrétien et surtout au cœur Missionnaire et Franciscain, la fête du St Nom de Jésus, nous donna la joie de le voir baptisé.

Le matin de cette fête, Chrisma se trouva plus souffrant; il demanda le baptême avec plus d'instance encore que de coutume. Onze jours s'étaient écoulés depuis son entrée à l'hôpital et il nous paraissait suffisamment instruit. Dans l'après-midi de cette même journée, la Rde Mère Supérieure fit appeler le Prêtre chargé de l'Etablissement et lui parla de notre cher malade.

Le Père l'interrogea et fut étonné de ses réponses. Il fut frappé aussi de ses bonnes dispositions; il ne trouva pas d'obstacles à ce que cette âme reçût le saint baptême, et il le lui administra.

C'était vers le soir. Comme le nom d'Antoine est en grande vénération dans le pays, on le donna au jeune Brahme. Il se nomma donc, comme on le dit ici : *Antony*. Ce fut une vraie joie pour le Père Missionnaire, car de sa vie, il n'avait baptisé de Brahme.

Toutes nous étions bien heureuses aussi, cette âme nous intéressait vivement. Quant au pauvre malade, il était au comble du bonheur.

— « Je suis chrétien! disait-il, que je suis content! Main-

tenant je suis l'enfant du Bon Dieu, je n'ai plus besoin d'autre chose. » Il répétait ces paroles à toutes les Religieuses qui allaient le voir. Son nom lui plaisait beaucoup aussi.

« —O m'a donné un joli nom, disait-il tout joyeux.» Aussi il ne se trompa plus et quand on lui demandait comment il s'appelait, il répondait en changeant un peu la finale: « Je me nomme *Antonio.* »

Antonio néanmoins ne partit pas immédiatement pour le Ciel. Quelques jours se passèrent encore avant que Jésus Notre Rédempteur et Sauveur, qui l'avait régénéré en la fête de son Nom béni, l'appelât à la joie de sa divine présence. Il voulait sans doute le faire mériter un peu et lui donner le temps d'acquérir par la patience quelques fleurs pour sa couronne.

Après son baptême, je lui apportai une petite croix et une médaille, que la Rde Mère Supérieure m'avait données pour lui. Dès que je les lui eus présentées, il les saisit avec transport :

— « Oh! merci, Tayaré, me dit-il, je vais les mettre à mon cou. » Et l'image de Jésus et de Marie reposèrent bientôt sur son cœur.

Durant les quelques jours que notre cher néophyte passa encore ici-bas, ses bonnes dispositions ne se démentirent pas un instant. Il eut cependant quelques moments de lutte. Il aurait voulu guérir pour travailler, disait-il, au service des Mères et pour venir à l'église. Pauvre Antonio, il était si jeune! il n'est pas étonnant que parfois il eût aimé à vivre.

Cependant, la soumission à la volonté divine prenait bien vite le dessus : Comme le bon Dieu voudra pourtant, ajoutait-il, et il se résignait à mourir, si telle était la volonté du Tout-Puissant.

Quant à nous, nous n'avions jamais eu d'espoir. Cependant nous ne le disions pas encore clairement, à cause des quelques luttes dont je viens de parler. Mais ce que nous craignions de lui faire connaître, la grâce le lui apprit et en même temps le lui fit accepter : Antonio comprit et voulut. Il comprit qu'il allait mourir et il se soumit. A partir de ce jour, il ne parla plus de

guérison, il ne fit plus de projets pour un avenir qui lui échappait; cet avenir il ne le désirait même plus : la vie, la mort, tout lui était devenu indifférent.

« — Je sais maintenant, disait-il souvent, que dans l'espace d'un mois, je ne serai plus, mais comme le bon DIEU voudra. »

Une de nos Mères lui demanda un jour :

« — Tu souffres beaucoup, n'est-ce pas, Antony?

— Oui, Tayaré, répondit-il, mais cela ne me fait rien, je suis enfant du Bon DIEU. »

Si on lui demandait de ses nouvelles, il répondait invariablement :

« — Je vais selon la volonté de DIEU » — et la paix rayonnait sur sa physionomie altérée par la souffrance. Il faisait souvent lui-même des oraisons jaculatoires et répétait avec bonheur toutes celles qu'on lui suggérait. Souvent aussi il baisait avec amour son Crucifix et paraissait toujours heureux lorsqu'on le lui présentait : « Vous êtes mes mères, nous disait-il avec reconnaissance; je n'ai plus que vous au monde, je suis content. »

A mesure qu'il touchait à sa fin, ses dispositions devenaient de plus en plus parfaites. D'abord il avait désiré vivre, puis il était devenu indifférent. Ecoutons-le maintenant, il ajoute à sa phrase : « Dans un mois je ne serai plus, mais que la volonté de DIEU s'accomplisse, je serai content! »

Il est donc content de mourir. DIEU l'attendait là.

Une nuit, celle du 8 au 9 de ce mois de février, l'infirmier s'apercevant qu'il était plus malade, se leva et se mit à lui dire les prières des agonisants; il lui suggéra aussi des invocations; comme toujours, il les répéta d'abord, mais ce fut bientôt fini; quand j'arrivai près de lui, il n'avait déjà plus connaissance. Dès le matin le Père Missionnaire fut appelé, il lui donna une dernière absolution après laquelle notre Antonio rendait le dernier soupir.

Vingt-deux jours s'étaient écoulés depuis son baptême et pendant ce temps il avait bien souffert, sa patience ne s'était

pas démentie. Tout nous porte donc à croire que son âme jouit maintenant de la gloire éternelle.

Voilà, ma Très Révérende Mère, l'histoire de notre jeune Brahme. Permettez-moi de recommander à vos prières sa famille et surtout sa jeune femme, afin qu'un jour, eux aussi, soient arrachés à Satan et que la divine lumière les éclaire.

Bénissez-moi, ma Très Révérende Mère, et veuillez me croire en J. M. J. et N. P. St Fr.

Votre enfant bien respectueusement dévouée.

MARIE DE STE-ELISABETH.

Fr. M. M.

3° CEYLAN.

Extrait des lettres et du journal de Voyage des Sœurs MARIE DE ST-PIERRE BAPTISTE *et* MARIE DU CÉNACLE *à la Très Rde Mère Générale.*

A bord de l'Ava, 11 Mars 1888.
(de Sœur Marie de St-Pierre Baptiste.)

Départ. — Mgr Lavigne. — Etablissement des RR. PP. Jésuites à Alexandrie. — Celui des Sœurs de St-Vincent de Paul. — Baptême d'un jeune Indien.

A six heures du matin, le 4 mars, la Mère Supérieure de Saint-Raphaël de Marseille a eu la bonté de nous conduire à N-D. de la Garde où nous avons entendu deux messes et fait la sainte communion. Soyez sûre, bien-aimée Mère, que là nous avons eu un souvenir tout particulier pour vous, pour toutes nos Sœurs que nous quittions et pour celles que nous allions rejoindre.

La cérémonie du départ à eu lieu à onze heures. A deux heures et demie Mère Supérieure et Mère Marie de Ste-Foi nous conduisent au bâteau. Arrivées là, nous visitons notre cabine, ou plutôt notre dortoir, car quatre autres Religieuses sont avec nous. Nous prenons avec grand plaisir un petit paquet dont une dame nous charge pour Mgr Mélizan. Nous embrassons Mère Supérieure et Mère Marie de Ste-Foi, les larmes aux yeux et nous voilà parties.

Je vous remercie de votre lettre maternelle qui m'a fait bien plaisir. Vous me disiez d'avoir bon courage, ma Très Rde Mère, mais il m'a fallu prendre mon cœur à deux mains et dire au bon DIEU de venir à mon secours; outre le sacrifice du cher noviciat des Châtelets, j'ai eu à faire celui de mes parents bien-aimés, qui sont venus me voir le dimanche avant mon départ. J'ai passé au parloir quelques heures qui ne m'étaient

pas très agréables; j'étais là, mais j'aurais bien voulu être ailleurs.

Figurez-vous, Mère, qu'ils avaient entrepris de me faire passer dans un autre couvent, et disaient que personne n'en saurait rien. Mais je leur ai répondu : « Quand on me donnerait la ville de *** je ne voudrais pas quitter l'Institut; je ne le laisserais pour rien au monde. » Alors, mon frère, un peu plus raisonnable que les autres, a dit : « Mais, si c'est ici que le bon Dieu l'appelle, ce n'est pas ailleurs. » — Et je les ai embrassés pour la dernière fois.

C'était un dur sacrifice; cependant, quelque chose me soutenait et me consolait, quand je pensais que je le faisais pour Jésus et que j'allais travailler à lui gagner des âmes. Je ne mérite pas une si grande grâce. Oui, ma bonne Mère, je suis plus que contente d'avoir tout quitté pour une si belle vocation. Je demande au Bon Dieu qu'il fasse de moi une bonne et dévouée Missionnaire, que je sois toujours selon les désirs de son cœur, que je n'aie de volonté que la sienne.

J'avais demandé à St Joseph la grâce d'aller en mission. Il m'exauce dans son mois; mais il m'a imposé un grand sacrifice en me privant d'embrasser une dernière fois ma très Rde et bien-aimée Mère.

14 mars.

Le bon Dieu est bon pour nous. Il protège ses petites Missionnaires. Nous avons le bonheur d'entendre la sainte messe tous les jours. Nous avons à bord deux Pères Jésuites qui sont excellents pour nous; c'est Monseigneur Lavigne nouvel évêque de Cottayam et son secrétaire.

(*de Sœur Marie du Cénacle*), 15 mars.

Pensez, Mère, si j'ai été attrapée hier. Je me lève à 5 heures, la première de toute la petite communauté. Je me promenais de long en large sur le pont; lorsque Monseigneur Lavigne vient m'avertir qu'il va dire sa messe. Je m'empresse

dans ma grande charité d'aller prévenir le reste de la bande. Je remonte sur le pont pour les attendre, ne voulant pas être seule à goûter les délices du Saint-Sacrifice. J'attends, j'attends toujours; personne! A la fin, je les vois venir me disant : « Nous avons eu la messe. » Jugez, Mère chérie, de ma déception. J'étais désolée.

16 mars.

Plus heureuse ce matin, j'ai entendu la messe de Mgr Lavigne, et fait la sainte communion; le R. P. Ricard, secrétaire de Monseigneur, a dit la messe d'action de grâces. Puis, Monseigneur nous a dit : « Allez vite déjeuner, et montez sur le pont, car aussitôt nous débarquerons à Alexandrie. » — A huit heures nous faisons notre entrée dans la ville. Comme l'Etablissement des Pères Jésuites est très loin du port, Monseigneur a pris deux voitures pour conduire toute la petite bande au collège. Nous avons été bien touchées du si bon accueil des Pères. Ils nous ont fait visiter leur Etablissement du haut en bas; c'est un vrai palais. Nous nous sommes promenées dans le jardin. Le Père Ministre a eu la bonté de nous donner la description de chaque arbre, de chaque plante.

J'ai oublié de vous dire qu'en descendant à Alexandrie, j'ai eu le cœur bien ému à la vue de la grande misère qui semblait régner dans cette ville. Mais le bon Père Poncey, directeur du collège, m'a consolée en me disant qu'ils ne sont pas aussi pauvres qu'ils en ont l'air. Vraiment ces différents visages m'ont beaucoup frappée; d'abord les Arabes nu-pieds et légèrement vêtus; la plus grande partie des femmes voilées; mais assez drôlement. Elles ont un morceau de crêpe noir qui leur couvre la figure, ne laissant voir juste que leurs yeux. En voyant passer ces femmes Arabes, portant des urnes sur l'épaule, j'ai dit à Monseigneur : « Vous ne trouvez pas, Monseigneur, qu'elles rappellent la Samaritaine? »

« — Si, beaucoup. » Et sa Grandeur a souri.

A dix heures nous avons pris congé de ces bons Pères pour

aller voir les Sœurs de St-Vincent de Paul qui ont été on ne peut plus aimables. Elles ont une immense maison, un personnel très nombreux : cent quarante orphelins ; quatre-vingt-deux enfants trouvés et un fort beau pensionnat.

Dès onze heures mon estomac criait famine, si fort que j'en avais mal à la tête. Aussi vous devinez avec quel plaisir j'ai accepté à midi 1/2 l'invitation de nous mettre à table et j'ai bien mangé en attendant la douce jouissance de voir la Mère Supérieure. Au dessert, vient une toute jeune Religieuse qui est très contente de voir des Franciscaines Missionnaires de Marie; c'est Melle de Villentroy, elle est enchantée d'avoir par nous des nouvelles de sa tante (1).

A une heure et demie nous prenons congé de ces excellentes Sœurs, en les remerciant de leur bon accueil.

18 mars.

Un bon Père Franciscain est monté à bord à Port-Saïd et nous avons la chance d'avoir trois messes aujourd'hui. Mgr Lavigne dit la sienne à 9 heures sur le pont; presque tous les passagers y assistent. Le silence qui régnait autour de nous était vraiment imposant. On me montre le mont Sinaï, que je trouverais très intéressant si le brouillard n'était pas si épais. Nous sommes sur la mer Rouge, ayant à notre gauche l'Arabie, à notre droite l'Egypte. Je ne regrette nullement ni les viandes ni les oignons du pays; seulement j'ai beaucoup médité sur la fuite de la Sainte Famille. O la bonne méditation!

Lundi, 19 mars.

Messe de communion et messe d'action de grâces. Nous avons à bord un bébé qui nous a prises en grande tendresse et nous quitte le moins possible. Il fait notre désespoir, car il nous tourmente toute la journée. C'est encore pour le moment un ange du bon Dieu, car le pauvre petit n'a que vingt mois. Du reste, tous les enfants nous aiment ici et nous entourent souvent.

(1). La Rde Mère Marie de St-Jean-Baptiste, Supérieure de notre maison de Marseille.

28 mars.

Ce matin nous avons eu une bien pieuse cérémonie : la première Communion et la confirmation d'un jeune Indien d'une vingtaine d'années. Monseigneur a dit la messe sur le pont, il avait revêtu ses plus beaux ornements et l'autel était fort joli. Tout le monde y assistait. Rien n'était plus touchant que l'aspect de ce pont, les officiers y étaient, le commandant en tête, l'équipage, les passagers et tous se tenaient fort bien. C'était splendide. A la prière de Monseigneur qui nous avait averties d'avance, nous avons chanté un *Ave, Maris Stella*, des cantiques et un *Tantum Ergo*. Tout le monde était ému, des Messieurs pleuraient à chaudes larmes, et l'heureux Indien était ravi de joie. Jamais, dit-on, on n'avait vu pareille fête à bord de l'*Ava*. Aussi le Commandant nous a-t-il fait servir un fort beau dîner.

Monseigneur nous a demandé à Sœur Marie de St-Pierre-Baptiste et à moi de serrer ses beaux ornements et nous en a beaucoup remerciées. C'est plutôt à nous de le remercier, car il est d'une bonté parfaite et nous traite comme ses vraies filles.

C'est notre dernière soirée à bord, et Monseigneur vient la passer avec nous, son secrétaire y est aussi, puis notre bon Père Franciscain. Nous sommes six Religieuses et tous ensemble nous avons une charmante récréation qui nous paraît bien courte.

Demain, quelle joie, nous serons avec nos Mères et nos Sœurs, et c'est de l'hôpital de St-Pierre de Colombo que ces pages vous seront adressées, Mère bien-aimée.

Bénissez vos petites filles pour qu'elles soient vraiment de bonnes Missionnaires.

MARIE DU CÉNACLE.
Fr. M. M.

4° AFRIQUE. (CARTHAGE.)

Lettre de la Mère MARIE DU SAUVEUR *à la T. Révérende Mère Générale.*

Couvent Ste-Monique, 11 Novembre 1887.

Une prise d'habit chez les Sœurs de Notre-Dame d'Afrique. — Les souhaits du Cardinal Lavigerie pour Ste-Monique. — Visite au tombeau de Saint-Louis. — Le Musée.

Très Révérende et chérie Mère,

Nous arrivons d'une grande expédition sous les auspices de Son Em. le Cardinal Lavigerie, qui avait désiré que nous allions à Saint-Louis. Nos voisines, les Sœurs Missionnaires d'Afrique, avaient ce matin dans leur toute neuve chapelle leur première cérémonie de vêture. Notre petit monde a eu la grande joie d'être de la fête; aussi est-ce sans se faire prier que nous nous sommes levées de bonne heure. A peine la surveillante du lever avait-elle dit « *Au Nom du Père...* » que tous les yeux s'ouvraient grands et brillants. Jamais bas ne furent plus vite enfilés, jamais toilette ne fut plus promptement faite. A 6 heures moins un quart, après la prière, on déjeunait. A 6 heures, Mère Supérieure, deux des nôtres, les Maîtresses du Pensionnat et la bande joyeuse étaient sous les armes. — Parapluies fermés et en bon ordre, on avance vers le joli couvent qui, je pense, admire aussi son voisin, le nôtre. Cette cérémonie de prise d'habit a eu de particulier une allocution de Son Eminence. — « Dépouillez-vous du vieil homme et revêtez-vous de l'homme nouveau. — Qu'est le vieil homme, qui est l'homme nouveau? Tel était le sujet du discours. Le cœur paternel de Son Eminence ne sut oublier nos fillettes pour lesquelles il eut un mot tout particulier.

A la fin de la cérémonie, pendant le chant du *Te Deum*, Monsieur le chancelier nous avertit que Son Eminence désirait nous bénir avant de se retirer. Après un mot d'une bonté toute paternelle à chacune, Son Eminence nous dit : « C'est 700 enfants

que je voudrais voir dans votre pensionnat. Je ne sais pourquoi, mais je désire, on ne peut plus, qu'on envoie des élèves à Ste-Monique, et je le dirai à tout le monde..... Mais il vous faudrait un omnibus..... Voyons, je veux vous donner un omnibus... Monsieur le chancelier, n'y a-t-il pas à Tunis des omnibus? Je veux parler de ceux qui faisaient le service avant l'installation des tramways, on en pourrait avoir à bon marché. »

« — Eminence, je ne sais, on pourrait voir.....

« — Je vous bénis, mes enfants. — Mais, dites-moi, je vous prie, ma Mère, n'y a-t-il pas quelques vocations pour votre Institut parmi ces enfants? Mais non, je ne crois pas que la vocation pousse à Tunis, on a la tête un peu comme ça, en l'air..... Allons, je vous bénis... » et nous sommes parties visiter le Musée de St-Louis.

Le matin en nous rendant au Couvent, nous avions laissé à notre gauche les ruines considérables d'un temple que l'on croit être la Basilique Majore où fut enterrée Ste Perpétue; nous ne pûmes voir ces ruines qu'en passant.

En entrant à St-Louis nous demandâmes le R. P. Delàttre qui se mit, avec une grande bonté, à notre disposition pour nous faire visiter tant de choses intéressantes et précieuses réunies là par ses soins. Après une fervente prière dans la petite chapelle du saint Roi, nous faisons notre première visite aux débris de terre, de marbre, de toutes sortes. La plupart des inscriptions sont chrétiennes. Nous sourions en passant à certaines dédicaces de veuves païennes fort dévotes à leur mari défunt; mais nous eussions volontiers pleuré devant celles qui furent dictées en l'honneur de la triste Astarté. — Ces têtes brisées, ces fûts de colonnes, ces chapiteaux nous racontent d'une façon muette les temps passés dont les grandeurs et les gloires rendent plus profondes encore les misères et les hontes.

Nous entrons dans la salle des tableaux. A gauche, le roi St Louis agenouillé offre à Dieu son épée et sa vie ; à droite il s'élance à la rencontre du Bey de Tunis ; de chaque côté de la porte la peinture nous le représente soignant des pestiférés et puis, là, sur ce grand panneau du fond, à la place d'honneur, étendu sur un lit de cendre, il donne un dernier assaut au ciel où la peinture du plafond nous le représente, montant dans la

joie et la gloire. Tout autour de la salle, les écussons des Croisés parmi lesquels nous comptons ceux de nos Bretons, forment une sorte de hauteur d'appui, belle de toutes façons.

Nous passons au Musée. Longtemps nous nous arrêtons devant une magnifique collection de lampes, toutes originaires de Carthage et portant pour la plupart quelques-unes de ces marques dont les premiers chrétiens aimaient à revêtir leurs œuvres. Voici l'*Ichthus* (1), le Tabernacle sous forme de colombe, le lièvre, la feuille de vigne, l'agneau, encore le poisson, mais cette fois entouré de petits : A côté voici des lampes romaines moins nombeuses et de formes différentes.

Quelle exclamation nous poussons devant des pavés de mosaïques admirablement conservés! En voilà pourtant qui remontent avant le deuxième siècle, plusieurs portent le sceau des chrétiens. Ce groupe dont je m'approche est de marbre admirablement sculpté et bien qu'à demi brisé, il laisse voir qu'il fut fait à la gloire de MARIE, Mère de DIEU; derrière la Vierge se trouvait un personnage dont la main seule est restée indiquant une étoile, devant MARIE et son JÉSUS un ange se tenait debout. Ce groupe a eté trouvé dans cette Basilique Majore où fut enterrée Ste Perpétue. De temps en temps nous passons près de quelques divinités qui nous font penser que gripi (le diable) a toujours trouvé moyen de dresser ses temples près de ceux de notre DIEU. Ce Faune et cette bacchante m'édifient peu sur l'âme de celui qui les peignit; assurément il fut animé de sentiments bien différents de ceux qu'éprouva le sculpteur de notre groupe de tout à l'heure. Le bon Père Delâttre les a pourtant fait rafraîchir; il faut bien que l'histoire de l'humanité soit complète.

Quelle belle collection de monnaies se trouve maintenant devant nous! Le bronze surtout abonde. Il faut dire qu'après une journée de pluie, nos pâtres Arabes les recueillent à pleines mains à fleur de terre, et bien insouciants, ils s'en débarrassent au profit des curieux européens qui eux comprennent l'importance de ces disques rongés par le temps. Cette collection-ci

(1) Mot grec qui veut dire POISSON : les initiales de ce mot symbolique signifiaient : *Jésus-Christ, Fils de Dieu, Sauveur*.

est vraiment belle et nous invite à toute une étude à laquelle pour maintes raisons nous ne pouvons songer.

Maintenant, ce sont des pierres précieuses, puis des sceaux. En voici un qui attire tout particulièrement nos regards : c'est le sceau du Sire de Montauban; il fut trouvé pendu à la selle d'un Arabe dont nous ne savons pas le nom. Quelle a été au long l'histoire de ce sceau que voilà maintenant au Musée de St-Louis ?

Mais j'aperçois là d'étranges petits cylindres de plomb; ils ont des airs tout mystérieux. Ce ne sont que des feuilles de plomb enroulées. Celle-ci est étendue. Quel stylet a pu tracer ce nombre incroyable de petites lettres que nos yeux s'efforcent de recomposer en mots ? Il nous faudrait une bonne loupe pour lire : Comment firent donc les écrivains ? Ce sont des imprécations épouvantables, en voici une qui fut faite avant les courses du cirque; fasse le ciel que le malheureux rival ne se soit pas vu foudroyer par tant de malheurs que lui souhaite celui qui a déposé cette imprécation dans l'urne de sa dividité privilégiée.

Sous cette autre vitrine sont collectionnés des plombs bulles que le R. P. Delâttre par ses savants écrits nous apprend à connaître et à apprécier. J'en vois un qui sur l'une de ses faces porte une orante nimbée, sur cet autre voilà la figure d'un empereur que nous avons déjà remarquée sur des monnaies de Constantin II avec sa marquante chevelure séparée en deux mèches qui se retournent en forme de serpette de chaque côté de son visage. Tous ces autres plombs-ci indiquent par leur gravure quelque dignité du Bas-Empire. Jamais je n'ai tant regretté de n'être pas une dame Dacier. Que de grec à déchiffrer!

Et tous ces intéressants monogrammes ? Mais hélas ! c'est en courant qu'il faut tout voir, et pourtant que de choses utiles à étudier non pas seulement au point de vue de l'histoire profane, mais encore de notre sainte religion.

Le long du chemin, nous nous redîmes les bontés de son Eminence, la patience et l'amabilité du R. P. Delâttre, et ce fut sous une impression de joie que vos colombes regagnèrent leur aimé petit nid. Voilà notre matinée de ce samedi. Bien des fois, suivant l'habitude de notre cœur, nous redîmes : « Si notre

Mère était là, comme elle s'intéresserait, comme elle appréciérait. »

Et pourquoi ne vous ai-je point écrit dimanche, Mère aimée. Croyez-le, je suis très, très encombrée ; voici en plus ces leçons de dessin..... De tout, Dieu soit béni, si vous êtes contente et consolée ; mais votre journal nous apprend ce soir que le bon Dieu vous tient toujours en croix. Au moins pouvons-nous dire que nous vous y faisons compagnie, nous efforçant de prendre en nos cœurs un peu de ce surplus de préoccupations qui abondent dans le vôtre.

Puis, Mère, nous vous aimons tant, de grâce, pensez y un peu.

Bénissez-moi, ma Mère chérie. Mon autre mère du monde me félicite d'avoir été par vous envoyée ici. Elle appelle cela une grande bonté de votre part ; moi je trouve que c'est ainsi, mais je continue tout de même mon refrain : « J'étais mieux près de vous. » Ne me grondez pas.

Je tiendrai compte, Mère, de cette humilité que j'ai tant de peine à attraper tout entière. Quant à l'obéissance, je me trompe peut-être, mais il me semble que je ne fais pas un pas sans lui donner le bras.

Adieu, ma T. Rde et aimée Mère ; j'aurais bonne envie de savoir ce que Mère Provinciale va faire ainsi en Angleterre à la gloire du bon Dieu (1), mais à la meurtrissure aussi de son cœur.

Il faut bien de l'amour de Dieu pour se résigner à aller loin de vous.

Je demeure votre toute petite, petite, mais très affectueuse fille en J. M. J. et N. P. St Fr.

MARIE DU SAUVEUR

---

(1) Il s'agissait, nos Lecteurs le devinent, de la fondation de Clevedon (Somerset) qu'allait installer Mère Provinciale.

III

VARIÉTÉS

L'ABJURATION D'UNE MÈRE

SUITE DES QUATRE SŒURS PRIVILÉGIÉES.

Notre numéro d'Août-Septembre de l'année dernière a raconté l'histoire de *Quatre Sœurs* particulièrement aimées du divin Cœur de JÉSUS. Aujourd'hui nous avons un nouveau chapitre à ajouter aux merveilles de la grâce dans cette famille, et nos Lecteurs seront heureux, comme nous, d'entendre encore parler de la famille Risdoog et de louer DIEU avec elle du couronnement qu'il a bien voulu mettre à son œuvre.

I

AGITATION DE L'ENFER.

Les quatre jeunes Risdoog après leur entrée dans l'Eglise catholique ont correspondu de plus en plus à la grâce. L'aînée a passé brillamment les examens les plus difficiles et si, malgré son désir de la vie religieuse, elle prolonge son séjour dans l'Inde, c'est par esprit d'obéissance et afin d'être encore dans l'avenir plus utile à la gloire de son DIEU. La seconde ne tardera pas à prendre son vol vers le Noviciat. La troisième marche sur les traces de ses Sœurs et la Benjamine brûle d'envie d'entrer au Probandat Ste-Rose, que la divine Providence vient d'établir à Rome.

Des âmes si fidèles devaient avoir bien à cœur le salut de leur respectable et digne mère, et elles devaient être toutes-puissantes pour l'obtenir du ciel A sa première visite à notre Couvent d'Ootacamund, Monseigneur Ajuti, Délégué du Saint-Siège pour l'Inde, avait béni Mistress Risdoog, lui souhaitant de suivre ses filles dans notre sainte religion. Mais l'Enfer ne devait pas lâcher aisément sa proie. La nouvelle de la conversion des quatre jeunes filles s'était répandue promptement. On fit du bruit autour du couvent; des catholiques

émus se joignirent même aux protestants et peu s'en fallut que les pauvres Franciscaines Missionnaires de MARIE ne fussent anathématisées pour avoir aidé ces chères âmes à sortir de l'erreur. Bien plus, les ministres protestants et tout un bataillon de dames et de messieurs prirent les armes pour défendre Mistress Risdoog contre les séductions des catholiques. Les efforts redoublèrent lorsqu'on apprit que suivant les conseils de la Mère Provinciale, Mme Risdoog allait envoyer son petit garçon au collège des Jésuites de Bombay. On s'arma des plus noires calomnies, on chargea les « *Romains* » de tous les crimes qui se peuvent imaginer; pas de traits affreux, pas d'horreurs dont ils ne fussent habituellement coupables. On fit lire à Mistress Risdoog des livres odieux, tristes productions d'un autre Judas. Le R. Père Recteur du collège de Bombay écrivait dernièrement au sujet d'un de ces livres : « Malheur à l'auteur! le mal fait par son ouvrage est immense. Il attribue aux prêtres, aux religieux, une vie tissue de crimes et d'abominations, et il ose nommer son œuvre une *révélation de la vérité.* »

Cette lecture fit une impression profonde sur la pauvre Mistress Risdoog et la jeta dans une grande perplexité. Elle ne pouvait croire à ces affreuses calomnies écrites contre notre sainte religion, ses ministres et ses enfants. Elle était troublée et inquiète; Lucifer et ses cohortes faisaient en elle et autour d'elle le tumulte et la nuit. Elle vint voir ses filles qui remarquèrent l'altération de sa santé et la tristesse accablante qui s'était emparée de leur mère. Les aînées s'étonnaient d'apercevoir en elle une sorte d'agitation et même d'irritation qu'elles ne lui avaient jamais connues. Peu à peu elles en pénétrèrent la cause, mais ne réussirent point à dissiper les préjugés éveillés dans son esprit, ni à rétablir le calme dans son âme bouleversée.

Mistress Risdoog souffrait d'autant plus que son esprit très logique l'amenait à des conclusions contraires à ses doutes et aux appréhensions qu'on avait éveillées en elle. Ses filles, les plus chers objets de sa tendresse, lui prêchaient par leur conduite la vérité de cette religion catholique qu'on lui présentait de toute part comme fausse et pleine d'abus. Leurs progrès

dans la vertu étaient visibles pour ce cœur maternel, plus sensible que tout autre à ce sujet, et son âme était attirée comme malgré elle, à chercher la force de Dieu, là où ses quatre enfants l'avaient trouvée.

D'autre part, ses fils protestants tiraillaient son amour maternel en sens contraire. — Au milieu de ces luttes intérieures, elle visita le couvent de Nazareth et fut pour les religieuses d'une froideur, d'une réserve inaccoutumées. Non seulement elle se tenait sur la défensive, mais elle cachait mal les sentiments qui s'agitaient dans son âme et laissaient voir combien on l'avait fortement indisposée. Ses lettres à ses filles trahissaient aussi son agacement et ses mauvaises dispositions à l'égard du couvent.

II

LE DÉPART DE MABEL.

Au commencement de Janvier 1888, une des compagnes des jeunes Risdoog quitta Ootacamund pour se diriger vers le Noviciat. Elle aussi avait été protestante et trois ans auparavant, avait fait son abjuration avec sa mère et deux de ses sœurs. Arrivée à Rome, elle reçut l'habit le jour de Ste Marguerite de Cortone, des mains du Révérendissime Père Général, et quitta son nom de Mabel pour celui de Marie-Ange de l'Eucharistie.

Quatre sœurs d'un côté, trois de l'autre, abjurant avec leur mère, quel rapprochement! Le tapage redoubla. On montrait à Madame Risdoog la vocation de Mabel comme le présage de celle de ses filles et la pauvre malheureuse voyait déjà ses quatre bien-aimées s'envoler dans une de ces milices religieuses que le fameux livre lui avait représentées comme l'asile des plus noirs mystères. C'était un moment décisif; n'allait-elle pas succomber entièrement dans cette lutte infernale et couper court à l'action de la grâce en arrachant ses enfants à ce couvent, à ces Religieuses qui avaient été les instruments de l'entrée de ses filles dans notre sainte religion?

Que nos pieux Lecteurs se rassurent. Si Lucifer a gardé une part de son immense puissance, il n'est jamais fort contre Dieu, et c'est Notre-Seigneur qui poursuivait de son amour cette famille privilégiée.

Les quatre sœurs priaient avec ardeur pour cette bonne mère qu'elles aimaient et vénéraient avec raison. L'heure approchait où le divin Jésus allait accorder à ces âmes fidèles la grâce si justement et si ardemment désirée.

III

LA CROIX FAIT SON ŒUVRE.

Nous avons dit que, pour les quatre sœurs, l'épreuve de la pauvreté et de la souffrance avait été la voie dont Dieu s'était servi pour s'emparer de leurs cœurs. Avec Madame Risdoog il usa des mêmes moyens. Une avantageuse position lui manqua tout à coup. On fit briller à ses yeux d'autres espérances ; mais ce ne fut que pour lui préparer de nouveaux mécomptes. Ses angoisses redoublaient avec ses préoccupations. Elle voulait et ne voulait pas se rendre au Dieu d'amour qui la poursuivait. C'est ainsi que dans un de ces moments d'irritation elle écrivit au Recteur du collège des Jésuites à Bombay qu'elle ne lui enverrait point son fils. Cette nouvelle parvint au couvent de Nazareth et les quatre sœurs en furent grandement désolées, quand tout d'un coup, par un de ces brusques revirements qui lui devenaient familiers, Madame Risdoog expédia son petit garçon à l'improviste, et la bonne nouvelle arriva à ses filles sans qu'elles en sussent le motif, comme elles avaient ignoré les raisons qui, un moment, avaient décidé leur mère à refuser à leur jeune frère, la grâce d'une éducation chrétienne

Durant ces alternatives, la position de Mistress Risdoog devenait tous les jours plus critique et la Mère Provinciale des Indes dit un jour à l'aînée des filles, Isabelle : « Voyez, mon enfant, toutes ces épreuves de votre mère sont, j'ose le dire, une ruse de guerre du bon Dieu. Ecrivez-lui pour l'inviter à venir passer quelques temps au Couvent, afin de se reposer de ses peines, et de vous voir à son aise, vous et vos chères sœurs. »

La lettre partit. Mme Risdoog commença par refuser l'invitation des Religieuses. Puis soudainement elle changea encore d'idée et écrivit qu'elle arrivait. Comme le prescrivait la charité, on l'entoura de toutes sortes d'égards et d'attentions. Petit à petit sa raideur s'en allait et cette bonne âme commen-

çait à laisser apercevoir sa reconnaissance et son émotion. Le divin Maître gagnait du terrain. Cette brebis, poursuivie par le Bon Pasteur, commença par lui sacrifier les quatre chères enfants qu'il avait sous son toit. Irritée, elle avait songé cent fois à les reprendre; mais en les voyant si heureuses et en se rendant compte de la vie à la fois utile et innocente qu'on menait dans une maison franciscaine, elle ne se sentit plus le courage d'enlever à ses filles la part de bonheur que leur avait donnée la divine Providence.

Bientôt elle avança un peu plus dans la voie, commença à questionner, demanda même des livres. On la laissait venir sans la presser et sans même paraître s'inquiéter de sa religion. Esprit juste et droit, Mistress Risdoog était profondément édifiée des exemples qu'elle avait sous les yeux.

« Voilà donc la vie religieuse, disait-elle à ses filles! Comme vous êtes toutes occupées! Tout votre temps est employé au service de Dieu et aux œuvres de charité. Qu'on est loin de connaître dans le monde ce qu'est la vie de communauté; on n'en soupçonne rien. »

Les Religieuses ne tardèrent pas à s'apercevoir que l'affection, l'estime avaient remplacé dans le cœur de Mme Risdoog, les soupçons malveillants jetés par le protestantisme. L'excellente femme se mit à apprendre son catéchisme. Une seule chose l'arrêtait encore, la confession. — Les Religieuses l'envoyèrent faire une visite au Curé de la Paroisse; la grâce agit sur cette âme privilégiée; elle revint au Couvent fortifiée, encouragée. Le diable était quasi vaincu, ayant dû abondonner son dernier retranchement.

Madame Risdoog était décidée à devenir catholique mais ne le disait point encore. C'est à St Joseph qu'elle offrit le premier hommage de sa foi. Elle vint se joindre. à la chapelle, aux prières que nos enfants faisaient en son honneur. Ensuite, elle assista quotidiennement à la bénédiction du Très Saint-Sacrement. Le Dimanche, elle se levait de bonne heure pour entendre la messe assez matinale des Religieuses et ses filles remarquèrent avec joie qu'elle ne parlait plus jamais d'aller au prêche.

IV

L'apôtre de sa mère.

Qui devait amener Madame Risdoog à montrer au grand jour la résolution déjà prise par sa conscience? Qui devait lui donner le courage de laisser ses fils dans la religion protestante, pour suivre ses filles aux pieds du Dieu pauvre et mystérieux du Tabernacle? Le ciel ne voulut se servir dans cette occasion ni d'un théologien, ni de la Mère Provinciale, ni même d'Isabelle, l'aînée des filles de Madame Risdoog. Non. Celui qui a dit: « Laissez venir à moi les petits enfants » devait placer sur les lèvres de la Benjamine, la grâce qui devait porter au cœur de sa mère le coup triomphateur.

Marguerite, la dernière des quatre sœurs, enfant d'une piété et d'un sérieux au-dessus de son âge, s'imagina à elle toute seule de brusquer les conclusions. Un beau matin, elle entre chez sa mère, fixe sur le visage maternel un regard sérieux et profond et lui dit sans préambule : « Maman, vous faire baptiser dans l'Eglise Catholique est la meilleur chose que vous puissiez faire. C'est moi qui serai votre marraine..... »

Madame Risdoog accueillit par un éclat de rire, cette bombe de sa Benjamine. Mais elle raconta tout à la Mère Marie-Claire de St-Fernandez, à qui la Mère Provinciale avait confié le soin de cette chère âme.

Le lendemain, autre prédication du petit apôtre. Sa mère parlait du prochain. Peut-être la liberté protestante lui laissant quelque latitude, se laissa-t-elle aller à juger ou à faire quelques légères critiques auxquelles elle n'attachait pas d'importance. En tous cas, la conscience délicate de Marguerite s'inquiéta pour cette mère qu'elle aimait avec une tendresse sans égale; elle l'interrompit et lui dit de son ton doux et ferme :

« — Maman chérie, dans la religion catholique on ne doit jamais dire même un peu de mal de son prochain; c'est manquer à la charité. Tenez, je vous donnerai chaque jour une méditation et si vous le voulez, je vais commencer à l'instant et vous en donner une sur la charité. »

Cette fois la mère était émue, bien que souriante. Elle écouta attentivement son bien-aimé petit prédicateur et ne sut plus dire : « Non » ni même : « Attendez » à l'Esprit d'amour qui inspirait si visiblement son enfant, sa Marguerite bien-aimée. De nouveau elle raconta à la Religieuse, qui était sa confidente, ce second épisode du zèle de sa fille.

Les voies étaient ouvertes. Mère Marie Fernandez en profita; elle lui dit que l'Evêque de Coïmbatour devait incessamment arriver sur la montagne pour faire sa visite pastorale, qu'il confirmerait alors ses quatre filles : « Ce serait si beau, ajouta la Mère Marie Fernandez, que vous fussiez confirmée avec elles! »

Madame Risdoog répondit que ce serait pour elle une grande consolation.

La Religieuse reprit : « Mais il faut faire auparavant votre abjuration et appartenir déjà à l'Eglise. »

Quittant alors Madame Risdoog, elle alla consulter la Mère Provinciale et toutes deux convinrent ensemble d'offrir à la convertie de faire son abjuration entre les mains de Monseigneur Ajuti, Délégué apostolique, si son Excellence y consentait. Madame Risdoog accepta avec joie, rappelant qu'elle avait été présentée à la première réception solennelle de son Excellence au Couvent et avait reçu sa première médaille des mains du Représentant du Souverain Pontife dans l'Inde.

Peu après, on pouvait voir sortir du Couvent l'heureuse mère, accompagnée de ses quatre chères filles. Toutes les cinq portaient joyeusement à Monseigneur Ajuti une lettre de la Mère Provinciale racontant ce qui s'était passé et demandant à Son Excellence de recevoir elle-même l'abjuration de cette mère prédestinée.

Monseigneur Ajuti reçut ces cinq visiteuses avec cette grande bonté et cette douce bienveillance qui lui sont si habituelles. Il les assura qu'il viendrait avec le plus grand plaisir faire cette cérémonie dans la chapelle des Franciscaines Missionnaires de Marie, le Dimanche suivant. Il ajouta qu'il voulait y célébrer ensuite le saint sacrifice et faire faire la première communion à l'heureuse néophyte, entraînée dans la voie par ses filles bien-aimées.

V

L'ABJURATION.

Le Dimanche 4 Mars 1888, la chapelle du Couvent d'Ootacamund était parée comme aux plus belles fêtes. Près de la porte d'entrée, dans la chapelle extérieure, une table avait reçu tous les objets destinés au saint Baptême. A 6 h. 1/2, la grille du Chœur des Religieuses s'ouvrait et Monseigneur Ajuti recevant l'eau bénite, l'encens et faisait son entrée, escorté de Dom Salvator, son secrétaire, du curé et du vicaire d'Ootacamund.

Bientôt le Délégué du Saint-Siège revêtu de la chape, la mitre sur la tête et crosse en main, redescendait la chapelle pour commencer les cérémonies du Baptême. Quel spectacle pour les Anges et aussi pour les assistants : Une mère profondément émue, mais calme et recueillie, vient demander à l'Eglise, place parmi ses enfants; autour de la néophyte, quatre visages rayonnent d'une joie qui n'est plus de la terre ; ce sont ses filles qui semblent avoir des ailes pour porter à leur DIEU celle qui leur a donné le jour.

Après la cérémonie des exorcismes, Son Excellence revient au Sanctuaire suivie des prêtres et de l'heureuse catéchumène.

Le Délégué s'assit dans un fauteuil déposé sur les marches de l'autel et Mistress Risdoog, agenouillée à ses pieds, prononça son abjuration solennelle.

Après cette émouvante cérémonie, le cortège se rendit dans le chœur des Religieuses en dehors de la balustrade. Là, l'eau sainte du Baptême coula sur la tête de Madame Risdoog. Dès que les premières gouttes touchèrent son front, les cloches du Couvent annoncèrent à grande volée, la conquête de l'Eglise, la joyeuse naissance spirituelle de la nouvelle convertie.

Tous les cœurs débordaient de joie. Aucun des témoins ne pourra oublier cette mère et ses filles. Durant la messe, toutes les âmes se sentaient heureuses et éprouvaient le besoin d'offrir au DIEU trois fois saint, le cantique d'action de grâces. L'orgue et les chants entonnèrent le *Quid retribuam*, suivi d'un motet à la Mère de la divine grâce et d'un hymne au Sacré-Cœur, victime d'amour.

Que dire de cette Première Communion? C'est une de ces belles pages, rares même dans l'Eglise! Celle qui va recevoir pour la première fois Jésus Eucharistie, c'est une mère longtemps éprouvée; les quatre marraines de ce banquet divin sont ses filles et les apôtres dont Dieu s'est servi pour la conduire au banquet consolateur et partager avec elle l'hostie des forts.

La messe d'action de grâces fut dite par Dom Salvator. Aussitôt après, Son Excellence se rendit au parloir. Après avoir pris une légère réfection, à la mode italienne, Monseigneur Ajuti entretint les Religieuses avec la bonté d'un vrai père.

Madame Risdoog et ses filles vinrent aussi le remercier et recevoir ses félicitations. Son excellence témoigna la consolation qu'elle avait eue pendant cette cérémonie. C'est le deuxième baptême d'adulte qu'elle donne à Ootacamund; mais des raisons de prudence ont obligé au secret pour le premier. Dieu, dans sa miséricordieuse bonté, avait bien encore voulu se servir pour celui-là, des Franciscaines Missionnaires de Marie.

Le récit des grâces réservées à cette famille est-il terminé? Non. Le Recteur du collège de Bombay a reçu une lettre l'invitant à instruire dans la religion catholique le petit garçon qui lui a été confié et puis, nous l'avons dit en commençant, cette mère bénie, comprenant tout ce qu'elle doit à Dieu, est prête à donner à l'Agneau divin pour épouses, les quatres privilégiées, qui sont ses filles et qui seront au ciel, nous n'en saurions douter, les quatre plus belles fleurs de sa couronne

---

IV.

DÉPARTS POUR LES MISSSIONS 1887-1888.

Pour la Chine.

1. — Mère Marie de Ste-Madeleine, née à Orize (Seine)
2. — Mère Marie de Ste-Colette, — Pontecorvo (Italie)
3. — Sœur Marie du Saint-Suaire, — Lanvollon (Côtes-du-N.)
4. — Sœur Marie de la Salette, — à St-Bihy (Côtes-du-Nord)

Pour le Coimbatour (Présidence de Madras).

5. — Mère Marie de Ste-Gertrude, née à Dijon (Côte-d'Or)
6. — Mère Marie de la Trinité, — Cerisy-la-Forêt (Manche)
7. — Sœur Marie de St-Egide, — Rome.

Pour Ceylan.

8. — Mère Marie du Divin Cœur, née à Metz (Lorraine)
9. — Sœur Marie de St-Pierre-Baptiste, — Quintin (C.-du-N.)
10. — Sœur Marie du Cénacle, — Quimper (Finistère)

Pour l'Afrique (Carthage).

11. — Mère Marie de la Croix, née à Mézières (Haute-Vienne)
12. — Mère Marie-Salomé, — Metz (Lorraine)
13. — Mère Marie du Sauveur, — St-Brieuc (Côtes-du-Nord)
14. — Mère Marie-Emérentienne, — St-Mayeux (Côtes-du-N.)
15. — Sœur Marie-Séraphine, — Lamothe (Côtes-du-Nord)
16. — Sœur Marie de Ste-Praxède, — Pontecorvo (Italie)
17. — Sœur Marie de Ste-Eugénie, — Montecelio (Italie)



V.

MEMENTO

POUR NOS DÉFUNTS

Sa Grandeur Monseigneur Eugène BOUCHÉ,
Evêque de Saint-Brieuc et Tréguier.

C'est le cœur plein de larmes que les Franciscaines Missionnaires de Marie recommandent aux Lecteurs de leurs Annales, l'âme de ce regretté Prélat, décédé à Tréguier le 4 juin.

Il s'était rendu dans cette ville pour la fête de St-Yves, ce grand Tertiaire franciscain, gloire de l'Ordre de St-François et du diocèse de Saint-Brieuc. Là, une attaque d'apoplexie est venue le frapper et enlever à l'Institut un vrai PÈRE et un de ses plus grands bienfaiteurs. Ancien aumônier de marine, il avait remplacé sur le siège épiscopal de Saint-Brieuc Mgr David, protecteur de notre première fondation en Europe.

Monseigneur Bouché fut sacré en 1882, le jour de saint Thomas. L'Apôtre des Indes sembla lui avoir communiqué un intérêt tout spécial pour cet Institut né aux Indes et transporté sur le sol breton. Monseigneur Bouché prit d'une main ferme et généreuse la barre de notre gouvernail. Habitué aux écueils et aux tempêtes, il fit traverser à l'Institut les épreuves qui ne manquent jamais aux œuvres de DIEU, et il eut de la joie, avant sa mort, de le voir entrer dans cette voie paisible et féconde où la juridiction et la paternelle protection de la Sacrée Congrégation de la Propagande ne cessent de le faire marcher. Enfant de cette Sacrée Congrégation, l'Institut lui doit sa filiale reconnaissance, mais il ne saura jamais oublier que Mgr Bouché eut une grande part à sa prospérité et au bien qui chaque jour se fait pour la gloire de DIEU et le salut des âmes, dans nos maisons des missions et même en Europe.

En apprenant la triste nouvelle de la mort de Monseigneur Bouché, la Mère Générale a adressé à tout l'Institut une lettre demandant pour lui des messes, des prières, et nous espérons que tous nos amis se joindront à nous pour recommander à DIEU l'âme du vénéré Défunt.

†

Madame de Boishamon, décédée à Aix. Elle a donné à l'Institut quatre de ses petites-filles.

†

Monsieur Morange, décédé à Bourbon, père de la Supérieure de St-Pierre de Colombo.

†

Madame Kohr, décédée à Strasbourg, mère d'une de nos Religieuses actuellement à St-Gabriel de Clevedon.

Paris. — Imprimerie TÉQUI, rue de Vaugirard, 92.

ANNALES

DES

FRANCISCAINES MISSIONNAIRES DE MARIE

I

NOUVELLES D'EUROPE.

ROME.

Bénédiction de Sa Sainteté à nos Annales. — Nouvelles de la S. C. de la Propagande. — Statistique des Missions. — Retraite au Noviciat. — Vêtures et Professions. — Départ pour les Indes. — Visite de la T. Rde Mère Générale en Angleterre. — Départ pour l'Afrique.

Nous n'avons guère qu'une nouvelle à donner de la Ville Eternelle; mais elle est si intéressante qu'elle suffira à elle seule pour réjouir tous nos lecteurs. Le Conseil de l'Institut avait fait déposer aux pieds du Souverain Pontife un volume relié en moire blanche et contenant le modeste recueil de la première année de nos *Annales*. En même temps, nous osions demander à Sa Sainteté une bénédiction pour nos abonnés, nos bienfaiteurs, nos Œuvres et notre famille religieuse. Cette grâce nous a été accordée dans l'audience du 22 juillet 1888, et nous aimons à mettre sous les yeux de nos lecteurs le texte même de cette insigne faveur.

Très Saint-Père,

L'Institut des Franciscaines Missionnaires de MARIE ose déposer aux pieds de VOTRE SAINTETÉ l'humble publication de ses *Annales*, simple récit des Œuvres qu'ont le bonheur de faire sur la terre païenne les Filles de la Très Sainte-VIERGE et de Saint-FRANÇOIS.

Qu'il leur soit permis d'implorer la bénédiction de

Votre Sainteté pour l'Institut, ses membres, ses Œuvres, ses bienfaiteurs, ses *Annales* et leurs Lecteurs.

(*Audience de Sa Sainteté du 22 juillet 1888*).

Sur le rapport qui Lui a été fait, par moi soussigné, Archevêque de Tyr et secrétaire de la Sacrée Congrégation de la Propagande, notre Saint-Père le Pape Léon XIII a daigné accueillir avec bienveillance la présente supplique et l'exaucer dans toute son étendue.

Donné à Rome, au palais de cette Congrégation, même jour et année que ci-dessus.

† D. Archevêque de Tyr,
secrétaire.

2° Nouvelles de la Sacrée Congrégation de la Propagande.

Par décision de la Sacrée Congrégation de la Propagande, le Saint-Père a daigné préconiser dans le Consistoire du 1er juin dernier, archevêque titulaire de Cabase, Mgr Ullathorne, évêque démissionnaire de Birmingham.

Evêque titulaire de Messène, le R. P. Haid, vicaire apostolique de la Caroline du Nord.

A l'évêché de Raphoe, Mgr O'Donnel; à Achonry, Mgr Lyster; et à Kilmora, Mgr Gennis.

Archevêque de la Nouvelle-Orléans, Mgr François Janssens, évêque de Natchez.

Evêque de Lahore, (ancien vicariat apostolique du Punjab) Mgr Symphorien Mouard, de l'Ordre des Capucins, précédemment vicaire apostolique des îles Seychelles.

Sur la demande du cardinal Moran, archevêque de Sydney, le Saint-Père vient d'ériger en archevêché le siège épiscopal d'Hobart-Town (Australie). Mgr Daniel Murphy, évêque de ce diocèse, a été promu à l'archiépiscopat.

Enfin le Saint-Père a daigné nommer évêque de Wichita

(Etats-Unis), Mgr Jean-Joseph Hennecy, et à l'évêché de Détroit (Etats-Unis), Mgr Jean Foley, prêtre du diocèse de Baltimore, en remplacement de Mgr Gaspard Borgess, démissionnaire pour cause de santé.

Après avoir donné à nos lecteurs les récentes nominations faites dans les Missions par le Saint-Siège, nous croyons les intéresser en mettant sous leurs yeux le tableau de toutes les Missions du rite latin dont la Propagande a le gouvernement. Ils auront ainsi une idée de l'importance de la Sacrée Congrégation de la Propagande et de sa vaste et large organisation. Il est fait d'après le volume que publie chaque année en latin la typographie polyglotte de la Propagande, sous ce titre: Description des Missions catholiques du rite latin pour l'année 1888.

ETAT

DES MISSIONS CATHOLIQUES

sous la juridiction de la S. C. de la Propagande

en 1888.

EUROPE

Statistique de l'Eglise Catholique en

ANGLETERRE

Archevêché	1
Evêchés	14
Habitants	25.430.539
Catholiques	1.439.831
Prêtres	2.311
Eglises	1.210

ECOSSE

Archevêchés	2
Evêchés	4

Habitants	3.604.637
Catholiques	334.626
Eglises	305
Prêtres	308
Ecoles	303
Séminaires	2

IRLANDE

Archevêchés	4
Evêchés	23
Catholiques	3.815.539
Eglises et chapelles	2.555
Eglises paroissiales	1.088
Prêtres	3.238

SUÈDE

Vicariat apostolique	1
Habitants	4.603.595
Catholiques	1.100
Prêtres	9

NORVÈGE

Préfecture Apostolique	1
Habitants	1.913.000
Catholiques	1.000
Prêtres	21

DANEMARK

Préfecture Apostolique	1
Habitants	2.000.000
Catholiques	3.603
Pêtres	30
Eglises	7
Chapelles	9

MISSIONS ALLEMANDES

Vicariats Apostoliques	3
Préfectures Apostoliques	2
Habitants	6.247.563
Catholiques	131.894
Eglises et chapeslle	78
Prêtres	112
Ecoles	89
Elèves	9.823

HOLLANDE ET LUXEMBOURG

Archevêché	1
Evêchés	5
Catholiques	1.662.217
Doyennés	71
Paroisses	1.224
Prêtres	3.187
Séminaires	11
Elèves	1.075
Ecoles	1.374

SUISSE

Préfectures Apostoliques	2
Catholiques	13.487
Prêtres	33
Eglises et chapelles	68

PÉNINSULE DES BALKANS

Archevêchés	4
Evêchés	10
Vicariats Apostoliques	2
Habitants	15.564.412
Catholiques	552.077
Prêtres	618
Eglises ou chapelles	594
Instituts d'éducation	196
Instituts de charité	27
Séminaires	7

GRÈCE

Archevêchés	3
Evêchés	5
Habitants	1.683.400
Catholiques	36.310
Eglises et chapelles	170
Prêtres	103
Séminaires	2
Ecoles	52
Elèves	1.767
Instituts de charité	4

GIBRALTAR

Vicariat Apostolique	1
Catholiques	15.300

Paroisses	2
Prêtres.	11

ILE DE CANDIE

Evêché	1
Catholiques.	600
Habitants	360.000
Prêtres	5

ASIE

TURQUIE D'ASIE

Archevêchés	2
Patriarchat	1
Vicariat	1
Habitants	6.798.000
Catholiques.	94.350
Eglises et chapelles	115
Stations	80
Ecoles et Collèges	439

PERSE

Evêché	1
Habitants	5.000.000
Catholiques (rite chaldéen).	7.500
Prêtres	11

ARABIE

Vicariat Apostolique	1
Catholiques.	1.100
Habitants	10.000.000
Prêtres	7
Eglises	3
Ecoles	5

INDES ORIENTALES

Archevêchés	7
Evêchés	15
Préfecture Apostolique	1
Habitants	233.891.972
Catholiques	1.228.253
Stations principales	611
Eglises ou chapelles	2.828

Instituts d'éducation.	1.649
Elèves	74.250
Séminaires	19
Elèves	1.032
Missionnaires européens et indigènes . . .	1.196
Orphelinats	100

INDO-CHINE

Habitants	45.880.000
Catholiques.	601.256
Instituts d'éducation et orphelinats	1.244
Elèves dans les écoles et dans les orphelinats	24.922
Missionnaires européens	281
Prêtres indigènes	337
Eglises ou chapelles	1.809

MALAISIE

Vicariat apostolique	1
Préfecture apostolique	1
Catholiques	39.474
Habitants dans le vicariat	26.000.000
Stations principales	16
Stations secondaires.	67

EMPIRE CHINOIS

Vicariats apostoliques	36
Habitants	433.000.000
Catholiques.	541.358
Eglises ou chapelles	2.872
Missionnaires européens	581
Prêtres indigènes.	324
Ecoles	2.409
Elèves	40.163
Séminaires	43
Elèves	953

CORÉE — JAPON

Vicariats apostoliques	4
Habitants	46.883.812
Catholiques.	49.361
Eglises ou chapelles	113
Chrétientés	442

AFRIQUE

SEPTENTRIONALE, CENTRALE, MÉRIDIONALE et INSULAIRE

Archevêché	1
Evêché	1
Vicariats apostoliques	21
Préfectures apostoliques	16
Catholiques.	395.000
Stations	274
Eglises ou chapelles	528
Prêtres	635
Instituts d'éducation	846
Instituts de charité	103

AMÉRIQUE

CANADA

Archevêchés	0
Evêchés	17
Vicariats.	3
Préfectures	4
Catholiques.	1.986.441
Eglises et chapelles	1.946
Prêtres	2.242
Instituts d'éducation	4.684
Instituts de charité	122
Séminaires	20

ÉTATS-UNIS (Amérique du Nord)

Archevêchés	12
Evêchés.	61
Vicariats apostoliques	8
Catholiques	7.368.310
Prêtres	7.567
Eglises	7.009
Chapelles	1.577
Ecoles paroissiales	3.083
Elèves	550.771
Instituts de charité.	498

ANTILLES et GUYANNE

Archevêché	1
Evêché	1
Vicariats apostoliques	4
Préfecture apostolique	1
Catholiques	321.157
Habitants	1.340.800
Prêtres	173
Eglises et chapelles	187
Ecoles	144

PATAGONIE

Vicariat apostolique	1
Préfecture apostolique	1
Catholiques	28.000
Prêtres	19

COLLÈGES de MISSIONS

MEXIQUE

Collèges	7
Prêtres	103

PÉROU

Collèges	5
Prêtres	110

RÉPUBLIQUE ARGENTINE

Collèges	5
Prêtres	94

CHILI ET EQUATEUR

Collèges	6
Prêtres	115

BOLIVIE

Collèges	5
Prêtres	41

BRÉSIL

Collèges	3
Prêtres	47

OCÉANIE

AUSTRALIE

Archevêches	4
Evêchés	14
Abbaye (nullius)	1
Vicariats apostoliques	3
Catholiques	566.260
Eglises et chapelles	917
Prêtres	503
Ecoles	679
Elèves	73.564
Séminaires	2

OCÉANIE INSULAIRE

Archevêché	1
Evêchés	3
Vicariats apostoliques	8
Habitants	10.931.700
Catholiques	168.662
Eglises et chapelles	595
Prêtres	260
Instituts d'éducation	375
Instituts de charité	18

TOTAL GÉNÉRAL

Archevêchés	(1) 49
Evêchés	175
Vicaires apostoliques	98
Préfets apostoliques	30
Prêtres et missionnaires	24.632
Catholiques	21.403.866

(1) C'est-à-dire 322 Prélats revêtus de la dignité épiscopale.

3° MAISONS DE LA PROVINCE.

Au noviciat des CHATELETS, la retraite a été donnée par le R. P. Mathias d'Auffay, Franciscain du couvent de Clevedon. Onze vêtures et sept professions de vœux temporaires ou perpétuels sont venues clore les saints exercices. Le R. P. Mathias laissera à St-Joseph des Châtelets les meilleurs souvenirs. Sa parole saisissante et imagée a tenu les Novices dans un constant intérêt. Elles l'entendaient sans fatigue et profitaient allègrement des enseignements pleins de rondeur et de franche simplicité que le R. Père leur servait avec un talent tout franciscain.

Après les vêtures et les professions, une cérémonie non moins touchante devait, le jour de la clôture de la Retraite, ramener tout le Noviciat au pied des saints autels. Huit de nos Religieuses allaient partir pour s'embarquer à Marseille le 12 Août. Elles nous quittaient, comme nous le chantons dans le cantique du départ, « *pour nous retrouver un jour dans la Patrie.* » Une postulante d'un mois embrassait les pieds de sa sœur plus jeune qui l'avait devancée pourtant dans l'armée des Vierges Missionnaires.

Après ce baiser d'adieu, donné en face du Tabernacle, la communauté ne revit plus la petite troupe voyageuse. L'office commença et pendant qu'on le récitait, nos chères Missionnaires s'éloignaient, pour toujours peut-être, de ce Noviciat si cher aux Filles de la Sainte-Vierge et de Saint-François.

Le Dimanche, 12 Août, fête de Ste Claire, la même cérémonie se refaisait dans la communauté de Marseille, et le *Djennah* emportait aux Indes ces huit courageuses Franciscaines. Leur sourire excitait l'étonnement des Marseillais qui entouraient le navire pour assister à son départ. Une des partantes était le premier sujet donné par Marseille à l'Institut ; aussi a-t-elle, reçu le nom de Sr Marie-Madeleine de St-Lazare. Puisse-t-elle

comme lui, porter au loin le règne et l'amour de celle que les Marseillais appellent *la bonne Mère.*

Les autres étaient un peu de tous les pays : Une Autrichienne envoyée dans l'Institut par Son Eminence le Cardinal Vicaire, une Alsacienne, etc.... C'est ainsi que le bon DIEU choisit ses Epouses dans toutes les nations pour les envoyer ensuite porter partout la bonne nouvelle.

Le 18 Août, notre chère Maison de CLEVEDON (Angleterre) avait la consolation de recevoir pour la première fois notre Très Rde Mère Générale. Combien elle a été édifiée des pieux offices dans l'église de nos Pères de la Province St-Louis ! Elle a retrouvé là comme Gardien, le R. P. Pierre-Baptiste d'Orthez, et comme Curé ce bon Père Mathias qui venait d'être l'apôtre du Noviciat pendant la retraite.

Notre Mère a été heureuse de connaître et de remercier les bienfaiteurs et amis qui entourent la famille de Saint-François : Miss Young, Miss Vale, Miss Sheppard, la famille Parnell et tant d'autres qui lui ont laissé les meilleurs souvenirs. Malheureusement quelques-uns d'entre eux ne se trouvaient pas à Clevedon : M. et Mme Brandling avec leurs enfants passaient l'été ailleurs et ne sont rentrés qu'après le départ de la Mère Générale. Elle a été privée aussi de voir l'excellente Miss Gray et n'a pu qu'exprimer ses regrets aux habitants de sa maison : Mrs Welkinson et sa charmante fille.

Portishead devait avoir encore la visite de notre Mère. C'est une autre station franciscaine à une heure de Clevedon. Un petit troupeau de catholiques a été là converti par nos Pères; le bon Père Anatole, de Paris, en est maintenant le Pasteur. A côté de l'église proprette, gentille et pieuse, la pauvreté franciscaine a trouvé moyen d'élever une école où une catholique dévouée et oublieuse d'elle-même, Miss Berry, réunit les enfants catholiques. Il lui faut un vrai courage, car le Père Anatole n'est là que le Dimanche et quelques jours par semaine; pour l'amour de son DIEU, cette âme dévouée s'impose la

privation de la Messe quotidienne et de la sainte Communion. Cette petite Mission, avec sa pauvreté et son dénûment, a touché notre Très Rde Mère qui lui gardera toujours une part spéciale dans sa prière.

Le 23 Août le monastère des Franciscaines de Taunton édifiait à son tour notre Mère. Nous avons parlé déjà de cette respectable Abbesse, Mère Agnès Jerningham, tête supérieure et grand cœur qui aida si maternellement les PP. Franciscains expulsés de France. Quatre-vingt ans pèsent sur ses épaules, mais elle les porte sans courber la tête et dans la plénitude de son intelligence. Elle est là depuis soixante ans, entourée de ferventes Religieuses, dans un pensionnat où l'installation est parfaite, bien que marquée du cachet franciscain. « Quelle diversité d'existence, disait la Mère Générale! Cette digne Fille de St-François est dans son monastère depuis tant d'années, marchant vers le ciel sans quitter le même Tabernacle; et nous, Missionnaires, nous sommes ici et demain là, sans patrie, sans repos; pourtant nous tendons au même DIEU avec le même esprit, et notre espérance nous dit que Sœurs d'un même Père, nous arriverons au même port. »

Le 27 Août, notre Mère Générale était à MARSEILLE pour assister à l'embarquement de sept autres de ses Filles Missionnaires. Elles allaient moins loin que les huit précédentes, portées le 12 Août par le *Djennah* dans les Indes; mais c'était pourtant le séparation et l'adieu à l'Europe. La Rde Mère Marie de Sainte-Anne n'avait plus la santé nécessaire pour la charge de Supérieure de Carthage; les Docteurs avaient rendu leurs oracles; l'Afrique lui aurait trop vite, au regret de nos cœurs, donné sa part du Paradis; il a fallu la remplacer. Encore une enfant de Marseille lui succède à Sainte-Monique de Carthage, Mère-Marie-Joséphine, (Mlle de Villèle) qui emmène pour Assistante une autre Marseillaise, Mère Marie de l'Epiphanie (Mlle André.) Cinq autres Franciscaines complétaient son bataillon. Voilà la Maison de Sainte-Monique au complet.

C'était une consolation pour notre Mère Générale de voir la *Ville de Barcelone* emporter vers l'Afrique ses enfants si chères et qui de loin envoyaient encore à leur Mère et à leurs Sœurs leurs tendres mais courageux adieux.

II

NOUVELLES DES MISSIONS

ASIE

1° CHINE. — CHANG-TONG SEPTENTRIONAL.

Lettre du R. P. Fenocchio, *Franciscain de l'Observance, à la Rde Mère Marie de Saint-Sébastien, Supérieure de Tché-fou.*

Sommaire : — Ouang et ses quatre filles. — Les satellites. — Ouang étudie les Religieuses. — Persécution des païens. — Epreuves et moqueries. — Le nouvel héritier. — Besoin d'un orphelinat.

Letchofou, 15 Juillet 1888.

Ma Révérende Mère,

J'ai appris avec plaisir que vos quatre petites païennes de Iechien ont reçu le saint baptême la veille de Pâques. C'est également une bien grande consolation pour leur pauvre père qui depuis deux ans aspire à la même faveur. Il a du reste prouvé en maintes circonstances combien il apprécie le bonheur d'appartenir à l'Eglise catholique.

Je ne vous ai pas encore raconté les péripéties par lesquelles cet homme a passé au sujet de ses filles. Je vous en dirai quelques mots aujourd'hui. Ne vous attendez pas à une histoire à sensation. Ce sont des faits de chaque jour pour nous, missionnaires. Si je vous en parle, c'est uniquement parce que, étant *la Mère* de ces petites créatures, vous vous intéressez à suivre l'influence des grâces célestes, que ces âmes innocentes attirent sur leurs parents païens.

Il y a deux ans déjà, Ouang, (c'est le nom de notre ca-

téchumène) vint me prier de lui faire connaître *la religion des chrétiens.* Se présentait-il à moi dans le but de sauver son âme ou dans l'espoir d'obtenir un secours matériel ? Les Chinois se font souvent catéchumènes pour ce dernier motif. Mais il arrive aussi que la grâce divine triomphe de leurs calculs, et qu'après s'être instruits dans notre religion par l'amour du secours temporel, ils finissent par la pratiquer sincèrement en vue du bonheur éternel. Le bon Dieu se sert de tous les moyens pour attirer les âmes.

Ouang ne m'avait fait que peu de visites lorsque déjà j'étais pleinement informé de sa grande pauvreté. D'un autre côté j'avais la consolation de m'assurer qu'il était fervent et sincère.

Je vous fis savoir alors qu'il avait quatre filles, et ne pouvait plus les nourrir. Vous avez compris de suite qu'il y avait là au moins quatre âmes à sauver, et m'avez prié de les envoyer dans votre orphelinat.

A cette nouvelle le brave homme se hâta de charger ses petites filles sur une brouette pour les conduire à Tché-fou. Il était à peine à mi-chemin lorsqu'il fut arrêté par deux satellites qui lui demandèrent où il se rendait avec ces quatre enfants ?

— A Tche-fou, au *Tientchoutang* (à la Mission catholique), répondit le catéchumène avec une certaine fierté.

— Au Tientchoutang, s'écrièrent les satellites, au Tientchoutang ! Tu dis là un mensonge, nous allons te conduire au tribunal les chaînes aux mains. »

— De quel droit oseriez-vous me garrotter ? répliqua Ouang ; je suis porteur d'une lettre de notre Prêtre, la voici.

Les satellites parcoururent la lettre et lui dirent : « Cet écrit ne vaut rien.

— Puisqu'il ne vaut rien, reprit le catéchumène avec un malicieux sourire, déchirez-le alors ; nous verrons ensuite. »

Déconcertés par cette raillerie, les satellites n'osèrent lui mettre les fers ; ils se contentèrent de le conduire au Mandarin,

l'accusant d'avoir volé quatre petites filles, et ce qui est plus grave, de vouloir les conduire au *Tientchoutang* à Tché-fou. Le Mandarin fit un court interrogatoire, et après avoir pris connaissance de la lettre, il ajouta d'un air protecteur :

— Puisque tu portes une lettre de recommandation du Prêtre chrétien, prends tes enfants et, suivant ton bon plaisir, conduis-les à Tché-fou, au *Tientchoutang* (1).

Etonné d'avoir échappé à si bon marché, Ouang se hâte d'aller consoler ses enfants qui pleuraient à faire pitié. Puis il ajuste sa queue autour du front, enfonce sa longue pipe dans la nuque et pousse vigoureusement la brouette jusqu'à son arrivée à votre établissement.

Cet homme, que du reste vous avez vu, a l'air de ce que nous appelons en italien, un *semplicione;* mais au fond il est *Chinois*, c'est-à-dire qu'il est malicieux, rusé, défiant et d'une curiosité tout enfantine. Les quelques jours qu'il passa à Tché-fou furent employés à vous épier, à tout observer, à s'informer de ce qui se passe dans l'orphelinat et du vrai motif qui vous pousse à recueillir les enfants païennes. Mais il resta pleinement satisfait de ses secrètes perquisitions : « Il ne me reste plus aucun doute, se dit-il avant de quitter Tché-fou; mes filles sont en bonnes mains et la religion qui inspire aux Européens de pareils sentiments de charité et de dévouement est la religion du vrai DIEU. »

Il était nécessaire que Ouang partît avec ces convictions ; car de rudes épreuves l'attendaient à son retour à Iechien. A peine arrivé à son village, il est entouré par les païens qui s'attroupent autour de lui en criant :

— Sois maudit misérable, sois mille fois maudit pour avoir livré tes filles à ces démons d'Européens ; car tu n'ignores pas qu'on leur crèvera les yeux pour en faire des remèdes, qu'on leur fera subir toutes sortes de vilenies ! etc.

(1) Le Mandarin connaît personnellement le Père Missionnaire qui avait écrit cette lettre.

Ouang resta impassible au milieu de cette avalanche d'imprécations. Lorsque le calme se fut un peu rétabli, il dit aux païens :

— Vous, vous ne savez pas ce qui se passe au Tientchoutang, vous ne pouvez donc en parler. Moi j'y ai tout vu, tout observé et je me suis rendu compte de tout, je peux donc en parler. Or, je vous dis que les dames blanches auxquelles j'ai donné mes filles, aiment les enfants et les traitent mieux que ne le feraient leurs propres mères. Toutes les enfants sont élevées selon nos usages et nos lois et, lorsqu'elles ont l'âge, elles sont mariées à d'honnêtes jeunes gens.

— Tu n'es qu'un sot, riposta l'un des païens; on t'a dit cela pour n'être pas obligé de payer tes filles. Si tu les avais vendues ailleurs, chacune d'elles, l'aînée surtout, t'aurait procuré une belle somme d'argent ; et au lieu d'être maltraitées, elles mèneraient une vie joyeuse.

— Je préfèrerais les voir mourir plutôt que de les abandonner à une vie d'infamies (1), qui au lieu de leur procurer le bonheur du ciel, les condamnerait aux tourments de l'enfer.

— Qui est-ce qui t'a dit cela ? lui répondit l'un des païens.

— La religion chrétienne enseigne cette vérité.

— Ah ! s'écrièrent-ils, toi aussi tu crois les folles doctrines des Occidentaux! Sois maudit avec ta doctrine. Nos dieux se vengeront de toi.

— Nous verrons, répondit tranquillement le catéchumène.

Ouang eut beaucoup à souffrir de la haine des païens. Mais loin de se décourager, il chercha même à faire baptiser secrètement de petits païens moribonds, pour mériter lui-même le saint baptême. Cependant une autre épreuve l'attendait. Son unique fils, un enfant de trois ans, tomba malade et il fallut renoncer à tout espoir de le guérir. Ouang songea à faire bap-

(1) Le fait hélas ! n'est que trop vrai; nous l'avons raconté dans nos *Annales* de l'année dernière, page 76.

tiser l'enfant par un chrétien, n'osant le faire lui-même; mais il craignit sa femme, païenne obstinée et acariâtre.

— Femme, lui dit-il, pendant qu'elle serrait le petit moribond dans ses bras, au lieu de verser des larmes inutiles sur notre héritier qui se meurt, il vaudrait mieux le guérir et le rendre heureux pour toujours.

— Ton langage me prouve que tu perds la tête, lui dit sa femme. Malgré tous les remèdes notre enfant est à l'agonie et tu parles de le guérir et de le rendre heureux pour toujours!

— Oui, pour toujours, reprit le mari; nous pouvons envoyer son âme au ciel où elle sera pour toujours unie à DIEU.

— La femme s'écria en colère : « Cesse donc de me répéter les sottes doctrines des Européens.

— Femme, dit alors le mari avec gravité, tu n'as pas pu nourrír tes quatre filles; ces étrangers les ont accueillies, et tandis qu'ils les comblent de soins, toi, tu ne rougis pas d'en dire du mal!

Cette apostrophe terrassa la pauvre femme qui en tomba malade. Ouang en profita pour porter son fils au village voisin où un chrétien lui donna le baptême. Le petit garçon mourut quelques minutes après.

A cette nouvelle les païens accablèrent de nouveau le catéchumène de leurs sarcasmes les plus sanglants. : « Eh bien! Ouang, lui crièrent-ils, n'avions-nous pas raison de te dire que nos dieux se vengeraient? — Voilà qu'ils ont fait mourir ton fils unique, ton héritier, ta consolation! Personne ne perpétuera ton nom, personne ne prendra soin de ta sépulture; ta famille est éteinte. La vengeance des dieux ne pouvait être ni plus éclatante, ni plus terrible! Renonce à tes folies et apaise les dieux par quelque offrande.

Le pauvre Ouang éprouva par moments une lutte terrible dans son cœur; mais il recourut à la prière et sut résister à toutes les attaques.

— DIEU est bon, répéta-t-il; il sait ce qu'il fait. Mon fils est au ciel! »

Neuf mois après on vit le catéchumène se promener gravement dans le village en habits de fête, avec la tête haute et un sourire moqueur sur les lèvres. S'approchant de ses concitoyens il leur dit d'un air mystérieux :

— « Vos dieux se sont joliment vengés de moi ! Jusqu'ici nous n'avions qu'un fils, maintenant nous en avons deux, l'un au ciel, et l'autre sur la terre. Depuis ce matin j'ai de nouveau un héritier qui perpétuera mon nom et prendra soin de ma sépulture. Je savais bien que notre Dieu, le seul vrai Dieu est bon ! »

Les païens se gardèrent bien ensuite de parler de la vengeance des dieux.

Ouang n'est plus seul à s'instruire dans la religion catholique, sa femme aussi demande depuis quelques mois à devenir chrétienne. Faut-il que je dise, ma Révérende Mère, qu'avant de recevoir le baptême ces deux époux ont de sérieux obstacles à surmonter ! Aussi, faites prier beaucoup les quatre petites filles pour leurs parents. De plus, hâtez-vous de construire un grand orphelinat afin que parmi ces petites filles exposées à être livrées au démon, au moins un certain nombre puissent être sauvées corps et âme en trouvant un asile chez vous. Ne craignez rien ; si les ressources vous manquaient, les anges gardiens de ces enfants sauront trouver pour elles des parrains et des marraines parmi les amis du Bon Dieu en Europe.

Agréez, ma Révérende Mère, etc,

Fr. Pacifique Fenocchio **M. O.**

Miss. Ap.

2° INDES ORIENTALES. *(Présidence de Madras)*

Lettre annuelle de la Province de Saint-Joseph (*Asie*), d'octobre 1886 à Novembre 1887.

(Suite et fin)

Hôpitaux. — Malgré les départs presque journaliers et les morts nombreuses, l'hôpital de *l'Immaculée-Conception de Coïmbatore* s'est maintenu toute l'année à une moyenne de 40 à 45 malades parmi lesquels des gens de toute caste et de toute religion, voire même des Brahmes. Il s'y fait beaucoup de bien; jusqu'à ce jour personne n'y est mort sans baptême et, généralement après l'avoir reçu, tous s'apprêtent au grand passage avec les meilleures dispositions. Ces temps derniers, outre le Brahme dont une lettre mensuelle vous a parlé et qui est mort chrétien, il en est venu un autre qui a consenti à se nourrir des mets préparés au Couvent et, chose inouïe, il est retourné dans sa famille après cette dérogation à tous les usages de cette caste orgueilleuse et altière. Il a dit qu'il reviendrait avec sa femme pour embrasser notre sainte religion. Nous attendons

Dans le courant de l'année, un grand nombre de baptêmes d'adultes a été donné à l'article de la mort dans ce cher hôpital. Egalement aussi beaucoup d'extrêmes-onctions ont été administrées aux mourants.

Quant à l'hôpital *de Colombo*, le relevé des comptes donne pour 1887 :

Baptêmes d'adultes protestants.	12.
Baptêmes d'adultes infidèles .	180.
id. d'enfants protestants.	2.
id. id. d'infidèles.	99.
id. id. de chrétiens.	7.
Total des Baptêmes	300.
Confessions	355.

Extrêmes-Onctions . . . . . 213.
Viatiques et Communions . . 110.

Monseigneur Bonjean a été fier de ces résultats et nous a écrit une belle lettre à ce sujet (1).

Outre ces grâces de salut le bon DIEU a fait des choses merveilleuses à l'hôpital. Notre position s'y est bien affermie. Nous avons essayé de supporter et de souffrir les difficultés en les confiant à DIEU dans une prière incessante; le bon DIEU a écarté peu à peu tout ce qui nous gênait et mettait obstacle à notre influence. A l'heure qu'il est, le ministère du prêtre non seulement est accepté, mais, le croirait-on? les docteurs, tous protestants, même le docteur en chef de l'hôpital nous avertissent quand ils voient les malades en danger imminent de mort. C'est grâce à un avertissement du docteur Macdonald que nous avons pu faire administrer, pendant les trois derniers quarts d'heure de lucidité qui lui restaient un de nos compatriotes, le Gouverneur de Chandernagor, dont nous n'avions pas compris l'état désespéré.

Le rapport des trois docteurs en chef à leur Gouvernement nous a été des plus favorables. Le secrétaire du Gouverneur a adressé une lettre au docteur Macdonald pour lui dire qu'on avait lu avec une grande satisfaction le rapport sur l'hôpital et qu'on le priait de nous le dire. Monseigneur, ayant vu que le travail était au-dessus de nos forces à l'hôpital et que les santés des hospitalières s'en ressentaient, a fait une *application* directement au Gouvernement pour obtenir deux Religieuses de plus. Le Gouverneur a répondu à sa Grandeur une lettre très flatteuse pour nous dans laquelle son Excellence dit que le succès et la valeur de nos travaux ont été le plus hautement appréciés non seulement par Elle, mais par tous les membres de son conseil exécutif, et qu'il espère pouvoir donner bientôt une réponse satisfaisante.

Le département des petits enfants avait été confié depuis

(1) Voir les Annales de cette année, page 111.

quelque temps à des laïques, à cause de notre petit nombre, mais le 21 novembre il était rendu au soin de l'une des nôtres, et la sainte Vierge conduisait en même temps à cette salle deux petits enfants mourants, qui après leur baptême ont été mis sous la protection et la sauvegarde de MARIE, reine du ciel et de la terre.

Nous avons eu la consolation de soigner à l'hôpital pendant cette année plusieurs Français. Quelques-uns sont guéris, quatre d'entre eux sont morts dans des dispositions édifiantes, sentant bien vivement la consolation d'être entourés de nos soins à cette heure suprême et de ne pas mourir au milieu d'infidèles ou d'étrangers.

DISPENSAIRES. — A *d'Ootacamund* 13815 malades ont été soignés au Dispensaire qui continue à ouvrir la porte du ciel aux enfants moribonds apportés parleurs parents. C'est ainsi que l'année 1887 a envoyé au ciel de 60 à 70 petits anges.

Au dispensaire aussi les adultes apprennent à mieux connaître notre sainte religion; et nous avons vu des familles entières se donner au catholicisme après que quelques-uns de leurs membres avaient été soignés chez nous.

Le dispensaire de *l'Immaculée-Conception à Coïmbatore* fait encore une plus grande récolte d'âmes et soigne un plus grand nombre de pauvres malheureux. Ainsi qu'à l'hôpital de cet établissement les malades viennent de très loin et beaucoup entreprennent à cet effet de longs voyages en chemin de fer. Les nôtres y soignent des galeux, des lépreux, des chancres, des cancers; on y voit des plaies horribles, etc. etc. Du matin au soir les portes sont ouvertes, et la moyenne de ces infortunés qui vont et viennent ainsi chaque jour varie de 200 à 400. On y a donné dans l'année le baptême environ à 150 petits enfants.

A *N.-D. des Victoires de Moratuwa* les nôtres soignent de temps en temps quelques malades dans un pauvre cabanon destiné à cet effet.

Congrégations. — Le pensionnat de *Nazareth d'Ootacamund* a admis cette année 20 enfants dans les congrégations des Enfants de Marie et des Saints-Anges.

La congrégation des Enfants de Marie est aussi établie dans l'école de *N.-D. des Victoires de Moratuwa.*

Préparations a la Confession. — A Nazareth d'Ootacamund, plusieurs préparations à la confession ont été données à nos enfants indiennes.

De même à *l'Immaculée-Conception de Coïmbatore,* une préparation, quelquefois deux, ont été données chaque semaine à nos Tertiaires de St-François. De plus, une troisième à peu près tous les 15 jours à celles de nos orphelines qui s'approchent de la Ste Table.

Des préparations spéciales ont été faites aussi aux enfants de la Première Communion.

Le total des préparations dans l'année s'élève environ à 150.

Les 5 enfants de *Moratuwa* qui ont fait la Première Communion ont été préparées à la confession par Mère St-Philippe.

Premières Communions et Confirmations. — Huit enfants ont fait leur première Communion à *Nazareth d'Ootacamund* Les quatre jeunes converties dont il est parlé à l'article des abjurations,ont été admises au Banquet Divin dès le lendemain de cette touchante cérémonie. Nous pouvons également compter la Première Communion de la dame et de la jeune fille citées plus haut.

L'Immaculée-Conception de Coïmbatore a eu 25 premières communions tant anglaises qu'indigènes.

N.-D. des Victoires de Moratuwa a préparé 5 enfants à la première Communion et à la Confirmation.

Faits édifiants.— A *Nazareth d'Ootacamund* tous ceux qui méritent d'être relatés ont été adressés à N. T. Rde Mère générale dans les lettres mensuelles.

La cruelle épreuve qui a pesé cette année sur notre maison de St *François à Tché-Fou,* par l'épidémie du thyphus a été

l'occasion de bien des faits édifiants. La communauté s'est trouvée partagée en deux; trois malades et trois en santé. De part et d'autre la charité et l'abnégation ont été pratiquées avec amour. La Mère Marie Berckmans de Jésus, la Sœur Marie de Ste-Germaine et la Sœur Marie Baptista Varani ont montré un dévouement réel. Seules pour soigner 17 malades, elles ont su faire face à tout malgré l'écrasante fatigue qu'elles avaient à supporter jour et nuit. Leurs soins pour les malades ont été pleins de tendresse. Plusieurs de nos Tertiaires aussi se multipliaient pour aider à soigner leurs compagnes atteintes de la contagion et aussi pour rendre à nos trois malades tous les services que l'on pouvait recevoir d'elles. La fatigue, le travail de la journée ne les empêchaient pas de demander comme une faveur la permission de venir passer la nuit près des chambres de nos malades afin d'être sous la main de nos trois gardes-malades, et elles passaient ainsi bien des nuits sans sommeil.

Une de nos vieilles catéchumènes s'est montrée aussi bien édifiante par le zèle qu'elle a eu à procurer le baptême à son petit-fils mourant. Elle a eu le courage de lutter contre tout le reste de la famille qui, étant païenne, ne voulait absolument pas que le malade fût baptisé.

Mais la vieille Elisabeth tint bon contre l'orage, et malgré la mère du malade qui enveloppait la tête de son fils pour que l'eau baptismale ne pût pas l'atteindre, il est mort chrétien, grâce à l'énergie de sa grand'mère, qui cependant est encore païenne. Aussitôt que son instruction religieuse sera suffisante, la grâce du baptême viendra récompenser sa foi.

Daignez bénir, ma Très Révérende Mère, la plus petite de vos filles en J. M. J. et N. P. St. Fr.

MARIE DE STE-VÉRONIQUE
Supérieure Provinciale
Fr. M. M.

OOTACAMUND, *Maison de Nazareth, 16 juin 1888.*

HISTOIRES A NOS PETITS NEVEUX.

Récits de la Mère MARIE DE BRITTO.

Presque toutes les Franciscaines Missionnaires sont *tantes* et la collection des petits neveux et des petites nièces réclame d'elles sans cesse de ces belles histoires des pays étrangers qui font ouvrir de grands yeux et parfois même une petite bourse d'où les chers enfants aiment à tirer leur offrande pour l'Œuvre de la *Sainte-Enfance* et le rachat des pauvres petits païens.

Malheureusement les Religieuses n'ont pas toujours le temps d'écrire à chacun de leurs neveux et à chacune de leurs nièces. Ces récits seront donc pour tous les enfants qui ont dans l'Institut un membre de leur famille. Nous demandons à ces jeunes lecteurs de nous aider à remercier le bon DIEU et la très sainte Vierge des grâces qu'ils ne cessent de répandre autour de nous, et d'avoir un souvenir spécial pour les âmes dont on leur parlera; chacun de ces faits aura son titre; ils seront ainsi plus intéressants. Nous garantissons d'ailleurs la parfaite authenticité de ces histoires.

I

UNE INDIENNE CONVERTIE DANS UN FOUR.

Il y avait dans nos environs, une personne de nos amies, pieuse et bonne, qui avait su comprendre tout ce qu'apporte de bénédictions l'assistance au saint Sacrifice. Aussi tous les

jours se rendait-elle à l'église pour entendre la sainte Messe. Son chemin la faisait passer dans un endroit de la plaine où se trouvait un vieux four abandonné. Ce four était grand, mais les épines croissaient à l'entour; en un mot, c'était une ruine. A une petite distance on voyait un monticule pierreux qui prenait même l'aspect d'un rocher peu accessible à première vue. On pouvait cependant y arriver en suivant un étroit sentier que les piétons avaient pratiqué peu à peu. Quant au four, personne ne s'en inquiétait ni le visitait; il restait enfoui dans les broussailles. La pieuse chrétienne dont nous parlons aperçut un matin sur le monticule une femme tenant dans ses bras un petit enfant; deux petites filles de six à huit ans jouaient à côté.

Le lendemain, même spectacle; il en fut ainsi durant plusieurs semaines.

La chrétienne se demandait parfois ce qui pouvait attirer sur ce rocher cette mère et ses deux enfants; cependant elle passait son chemin sans trop s'étonner, car on est habitué à voir les Indiens s'asseoir par terre sans travailler, comme s'ils vivaient de l'air du temps; mais un jour elle ne vit plus que les deux enfants, la femme et son nourrisson avaient disparu et les jours suivants les deux petites filles étaient là encore, mais seules et sans gardienne.

La chrétienne prenait intérêt à ces enfants malgré elle. Poussée par son cœur elle se décida à gravir le rocher et à parler aux petites filles. Arrivée au milieu elle se dit : « à quoi bon? » et retourna chez elle. Mais à peine arrivée, une inquiétude la poursuivit comme un remords; force lui fut de retourner sur ses pas pour aller retrouver les pauvres enfants solitaires.

Son ange la conduisait sans doute; elle fut bientôt en présence de deux misérables petites créatures, à peine vêtues, ressemblant plutôt à des sauvages qu'à des êtres civilisés. La chrétienne leur demanda qui elles étaient et ce qu'était devenue

la femme qui venait avec elles sur le rocher les semaines précédentes. Les deux petites répondirent que c'était leur mère, mais qu'étant tombée malade, elle ne pouvait plus les accompagner.

La visiteuse leur demanda alors où demeurait cette mère malade ; et quelle ne fut pas son émotion, quand elle vit les deux petites mains noires s'étendre vers le vieux four et deux voix lui répondre tranquillement :

« Elle est là. »

Son cœur apprécie d'un seul coup l'étendue d'une telle misère, et elle répondit aux enfants qu'elle voulait aller voir leur mère, les priant de lui montrer le chemin qui aboutissait à la singulière habitation. Les deux petites sauvages ne se le firent pas répéter; elles se glissèrent entre les épines comme des bêtes fauves dans leur fourré. La charitable femme fut obligée de faire comme elles. Son visage, ses mains étaient déchirés, mais elle allait toujours, se souvenant du Bon Pasteur et de son amour pour les âmes. Tout en se traînant, elle se demandait comment des créatures humaines pouvaient vivre dans ce repaire? Elle arriva enfin à la porte du misérable four et rampant une dernière fois, elle put y pénétrer.

Là, elle fut tentée de reculer d'horreur et de dégoût au spectacle qui s'offrait à sa vue. Une pauvre femme, vrai squelette vivant, était couchée à terre; n'ayant plus même de méchants haillons pour se couvrir, la malheureuse s'était entourée de feuilles de bananiers. A ses côtés gisait un pauvre petit être qui semblait presque exhaler le dernier soupir.

La charité, la compassion donnèrent du courage à la visiteuse; elle vainquit sa répugnance, s'approcha, parla à la pauvre malheureuse, lui demandant ce qu'elle faisait là et comment elle y était venue.

L'infortunée eut à peine la force de résumer son histoire : Un maître cruel l'avait renvoyée la voyant malade; elle avait erré çà et là avec ses enfants, ne pouvant travailler, dévorée par la fièvre et la souffrance.

Un jour, ne rencontrant ni sympathie ni secours pour elle et ses enfants, plus lasse que de coutume, elle avait rencontré ce four abandonné et y avait établi son domicile.

Pendant quelques semaines, elle s'était péniblement traînée sur le rocher voisin, et là, parfois, des passants lui faisaient à elle ou à ses enfants une petite aumône; puis les forces lui avaient manqué, il ne lui avait plus été possible de sortir. Elle s'était couchée alors, n'ayant plus qu'à attendre une mort hâtée par l'inanition et la douleur.

La pauvre femme appelait cette mort comme le terme de ses souffrances; mais la divine Providence avait compté ses larmes et lui réservait en retour de tant de peines, le bonheur et la couronne des élus. Elle avait tout dit avec confiance à celle qu'elle regardait déjà comme une bienfaitrice; elle lui remi avec le même abandon, le petit nourrisson dont elle ne pouvait plus prendre soin, et qui était déjà entré en agonie.

La chrétienne se hâta de donner le baptême au pauvre innocent et l'emporta pour éviter la vue de sa mort à la pauvre mère, et aussi pour aller chercher du secours.

Bientôt d'autres chrétiens sont appelés; on fraie un chemin dans les ronces; la chrétienne et ses parents arrivent près de la mourante et l'entourent de toutes les prévenances de la charité.

La vertu reine était héroïque en cette occasion, car il fallait prendre la pauvre malade au milieu d'un amas de corruption dont notre Europe ne peut se faire une idée. On nettoie, on arrange, sans trop remuer l'infortunée qui n'aurait pas résisté aux secousses. On s'occupe en même temps de son éternité, et notre bonne chrétienne lui explique comment un Dieu d'amour était prêt à changer sa misère et ses douleurs en des jouissances sans fin.

La malheureuse écoute avec attention et demande à quel prix elle peut acheter une telle perspective?

On lui répond qu'il suffit de le vouloir. Elle accueille dé-

sormais la Bonne Nouvelle avec un désir véhément semblable au cerf altéré qui court à la fontaine d'eau vive. DIEU lui-même semblait l'instruire des beautés du christianisme. La préparer au baptême fut l'ouvrage d'un moment. Le pauvre four fut tendu de draps blancs; on orna ce sanctuaire de la souffrance où le DIEU trois fois saint allait venir régénérer cette pauvre victime d'une grande misère morale et physique. Le Prêtre appelé ne se fit pas attendre, et bientôt l'eau régénératrice du baptême coula sur le front de l'heureuse païenne.

A partir de ce moment, la néophyte vécut vraiment au ciel. Ses dispositions étaient telles que le Père missionnaire voulut lui donner la consolation des consolations, la nourrir du divin Consolateur lui-même. Une seconde fois ce réduit abandonné fut paré avec toute la richesse dont la nature a doué ce pays tropical. Une suite nombreuse accompagnait la divine EUCHARISTIE. Il serait difficile de dire avec quelle douce piété la pauvre mourante reçut le saint Viatique comme arrhe de son futur bonheur. La cérémonie achevée, la foule laissa la cabane ornée, et l'Indienne au comble de la joie; la bienfaitrice resta seule auprès de sa protégée qui l'appelait d'une voix mourante pour lui dire sa reconnaissance du bonheur qu'elle goûtait. Elle ajouta que dans sa pauvreté elle ne pouvait lui témoigner sa gratitude qu'en lui donnant ses trésors maternels, c'est-à-dire ses deux petites filles.

Peu après, serrant les mains de celle qui avait été l'envoyée du SEIGNEUR, elle la conjura de ne point la quitter. L'excellente chrétienne, réclamée impérieusement ailleurs, l'assura qu'elle reviendrait sans tarder.

« Mais moi, répondit la mourante, je ne serai plus pour vous recevoir; c'est dans un autre pays, dans la patrie du ciel, que je dormirai ce soir. »

La bienfaitrice espérant encore maintint sa résolution; mais à peine était-elle sortie du pauvre four, sanctuaire de sa charité, que les deux petites filles la rejoignent en courant et

criant que leur mère se mourait et la demandait avec instance.

Elle retourna aussitôt et arriva juste pour recevoir les derniers soupirs de l'Indienne qui, avec un regard mourant, mais où se lisait encore la reconnaissance, lui témoigna sa joie de la revoir. La convertie baisa avec amour le crucifix que lui présenta celle qui avait été son bon Ange, lui serra les mains une dernière fois et rendit le dernier soupir.

Les pauvres petites orphelines comprenant qu'elles n'avaient plus de mère sur la terre, se jetèrent aux genoux de leur bienfaitrice, la suppliant de les garder sous sa protection.

« Soyez maintenant notre maman, lui dirent-elles en sanglottant. »

Inutile d'ajouter que leur prière fut accueillie et qu'elles continuèrent à rencontrer l'appui que la divine Providence leur avait envoyé.

Bientôt la terre se referma sur la dépouille de leur pauvre mère; mais son âme glorieuse goûtait dans une autre vie les joies des élus de Dieu.

Nos neveux prieront pour les deux petites orphelines et ils comprendront que non seulement nos Religieuses font du bien par elles-mêmes, mais encore par ces généreuses agrégées, par ces pieuses chrétiennes qu'elles animent de leur esprit, et qui savent elles aussi comprendre les joies du sacrifice et le prix des âmes rachetées du sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

II

La sainte Vierge est le meilleur des médecins.

Il y a quelques mois, une pauvre païenne de nos belles montagnes des Nilgherries était atteinte depuis plusieurs semaines d'un horrible mal au doigt qui ne lui laissait plus de

repos ni jour ni nuit. On avait essayé tous les remèdes ; les commères du lieu, les empiriques indiens et même les docteurs noirs y avaient perdu leurs peines. Voyant échouer tous les moyens, elle s'était tournée vers un personnage que nos petits neveux connaissent bien; celui qu'on voit sur les gravures armé de deux cornes et traînant sa queue. Je veux parler du diable.

Vainement la païenne s'était adressée à son Souami (son Dieu) il avait fait la sourde-oreille. Le vrai DIEU, dans sa bonté, n'avait pas permis que l'ennemi du genre humain pût se mêler de cette affaire et paraître accorder à la pauvre malade le soulagement qu'elle désirait. La divine miséricorde cherchait cette âme, et un jour comme par hasard, elle entendit parler de la *Téva Mada* (la divine Mère). On lui vantait la puissance de notre Mère Immaculée; on l'assurait que, Mère d'un Dieu, elle savait obtenir de son Fils des prodiges incomparables. Le cœur de la païenne s'émeut; — elle s'informe du lieu où elle pourrait prier cette Reine toute-puissante et on la dirige vers l'église paroissiale d'Ootacamund. Elle gravit la montagne et arrive enfin dans la petite chapelle où une pieuse imitation, œuvre de nos Sœurs, a cherché à reproduire quelque chose de la Grotte de Lourdes. La païenne lève les yeux et contemple la belle statue de celle qui seule a pu dire : *Je suis l'Immaculée Conception!* » — Ses yeux sont ravis à la vue de cette blanche apparition. La pauvre femme se prosterne aux pieds de MARIE, et de ses lèvres s'échappe presque à haute voix cette ardente prière : « Très sainte Vierge, on dit que vous êtes toute-puissante, vous pouvez donc me guérir... Je souffre beaucoup; vous le voyez; je n'ai point de sommeil pendant la nuit, ni de tranquillité pendant le jour; ayez pitié de moi, je vous en conjure; je ne vous quitterai point que vous ne m'ayez exaucée en me soulageant. »

Confiante et poussée par un mouvement intérieur qui l'entraînait comme malgré elle, elle fixait les yeux vers MARIE tout en restant prosternée à ses pieds.

La *Téva Mada* ne devait pas tromper son attente. A peine avait-elle achevé sa prière que là, sur les dalles du sanctuaire, elle sentit s'ouvrir comme de lui-même son doigt en putréfaction. L'invisible lancette du médecin céleste venait de faire sans douleur l'incision nécessaire, et le soulagement fut immédiat. La païenne pouvait à peine croire à ce qu'elle éprouvait et voyait. Il lui semblait que ne plus souffrir c'était rêver. Elle resta quelque temps encore aux pieds de celle qui l'avait exaucée; le cœur tout plein de reconnaissance, puis, assurée de la réalité du bienfait, elle se leva et quitta le sanctuaire sans s'inquiéter comment s'achèverait la guérison si bien commencée. La pauvre femme avait raison de se confier en Marie. Comme elle franchissait le seuil de la porte de l'église, elle rencontra une petite chrétienne qui lui dit: « Ammal (Madame) où allez-vous? Chez moi, répond la païenne toute joyeuse; elle raconte à l'enfant sa prière à Marie et le soulagement obtenu.

— La sainte Vierge a été bien bonne, répond la petite fille, voyant que vous n'alliez pas chez ses Filles, elle vous a guérie elle-même.

— Et qui sont ses Filles?

— Des Religieuses vêtues de blanc comme elle; elles soignent tous les pauvres, tous les malades.

— Je ne les connais pas, répondit la pauvre femme; mais si tu veux m'y conduire, je veux bien y aller tout de suite.

— Volontiers, Ammal, répondit l'enfant. Toutes deux prirent alors le chemin du dispensaire, et nous arrivèrent en quelques minutes. Le doigt ouvert était horrible. La Mère chargée des malades continua avec un soin tout particulier l'ouvrage commencé aux pieds de la Reine du ciel.

La plaie du corps marcha bien vite vers la guérison, mais sûrement c'est pour arriver à l'âme que la divine Providence a soulagé le corps, grâce à l'intercession de Marie, et il faut arracher au paganisme cette pauvre créature qui a su si bien prier.

Nos petits neveux nous aideront à demander à Marie d'être le médecin de l'âme comme elle a bien voulu être celui du corps de la pauvre Indienne. (*à suivre*).

3° CEYLAN

UN MOIS A MORATUWA.

1er Novembre 1887.

Journal de la Rde Mère MARIE DE JÉSUS.

Nous avons le bonheur de fêter la Toussaint dans notre chapelle. Il arrive souvent qu'un des missionnaires de Moratuwa étant absent, nous sommes obligées d'aller chercher le saint sacrifice de la Messe à la Paroisse. Les habitants du ciel nous ont évité ce train ; aussi les avons-nous fêtés solennellement. A la Messe, en réfléchissant au bonheur des élus, j'ai trouvé que ce n'était pas trop souffrir toute sa vie pour arriver à cette béatitude qui sera notre partage pendant toute l'Eternité.

Ne vous moquez pas de nous si je vous avoue que Mère Marie-Paul fabrique des crêpes pour mieux se mettre *en communion de cuisine* avec sa chère Bretagne. Nous avons eu « Deo Gratias » (1) pour les manger, espérant que les Saints et notre Mère nous pardonneraient cet *extra*.

Une dame Sylva, gros bonnet du pays, vient nous faire une visite avec ses enfants ; ses petites filles fréquentent notre école. Elle apporte des aumônes pour nos orphelines : pièces de coton, sac de riz, plat de belle viande, et pour nous, provisions de légumes. Malgré ses écus, cette dame Sylva est restée Cingalaise ; son costume européen, ses falbalas, son *arrière-train* d'une dimension démesurée, ne dissimulent pas son origine. Les élégantes de ce pays, dans ces toilettes qui ne sont pas faites pour elles, ressemblent, selon moi, à des pigeons pattus. Quoi qu'il en soit, en bonne mère de famille, je suis contente de ce qu'elle apporte, et j'en bénis la Providence ; je conduis notre bienfaitrice à la maison de nos orphelines et elle part satisfaite de sa visite.

(1) C'est le terme dont se sert la Mère Supérieure dans nos maisons, pour dispenser du silence au réfectoire.

2 Novembre.

Toute la journée nous sommes assaillies par des bandes de mendiants; à chacun on donne une *cache* (ce qui équivaut à un centime). C'est l'usage ici, le jour des morts, de donner l'aumône à tous ceux qui se présentent. La ruse des enfants d'Adam se trouve là comme ailleurs : Plusieurs essaient de revenir deux fois. Nous en prenons quelques-uns en flagrant délit, et ils se retirent confus d'avoir été découverts.

3 Novembre.

Le courrier de Mère Provinciale nous apporte une déception; nous comptions sur son arrivée, elle remet son voyage. J'en aurais pleuré, si dans ce pays je n'avais appris à être raisonnable.

4 Novembre.

Saint Charles, que nous fêtons, exerce notre patience. Pendant l'oraison, la pluie tombe à torrents, et je me demande avec anxiété si la Messe étant à la paroisse, nous pourrons y assister? Nous partons cependant, la pluie sur la tête et l'eau sous les pieds. Arrivées à l'église, on nous dit que les deux Pères sont là et que nous n'avons qu'à retourner chez nous où l'un d'eux commençait la Messe; voyage inutile, mais épreuve méritoire.

Le secrétaire de Monseigneur nous apporte deux pièces de toile pour faire du linge d'église; nous acceptons toujours, heureuses de travailler pour le divin Maître. Le soir, visite du grand vicaire, le Père Pulicani.

5 Novembre.

Le Père Boyer s'amuse de nous, voici comment : Le Père Farbos étant fatigué, demande à remettre les confessions; le Père Boyer l'y engage en lui disant : « les Sœurs n'ont pas besoin de se confesser, attendez, attendez », et il part en riant de tout son cœur.

6 Novembre.

Une mère païenne vient voir deux de nos enfants de la Sainte-Enfance; je craignais un peu, car elles ont été difficiles à habituer et sont toujours sauvages comme de petits loups. Je ne

me doutais pas de l'affection que ces enfants avaient déjà pour nous; l'aînée se met à crier et à pleurer, en se sauvant dans la maison, de peur que sa mère païenne l'emmène, et la plus jeune se cramponne à moi.

7 Novembre.

Savez-vous que la jalousie ne tarde pas à entrer dans le cœur des enfants? Nous avons ici un gros bébé du nom de Caroline, une vieille en est chargée et elles font si bon ménage que Mlle Caroline ne veut pas d'autre compagne que cette bonne femme. Une des nourrices qui soignent nos enfants au dehors m'a porté le sien aujourd'hui. Pour témoigner ma satisfaction de voir le nourrisson en si bon état, je le prends dans mes bras; ce que voyant Caroline, elle abandonne sa vieille, crie et se débat pour venir à moi; enfin elle ne voulait plus me quitter. Nous nous sommes amusées de cette comédie; mais quand ma Caroline sera plus grande, on tapera sur sa jalousie.

9 Novembre.

En récréation, nous regardons une carte géographique et le tracé du chemin de fer qui conduira plus tard en Europe. Je dis que lorsqu'il sera terminé, notre T. R. Mère Générale viendra voir ses Filles d'Asie. Cette perspective, bien que lointaine, nous fait toutes sauter de joie.

Le Père Farbos vient nous faire part de merveilleux projets à exécuter pour le Jubilé du Saint-Père; nous aurons un écrasement de travail, mais cela est une bonne chose.

Je reçois une lettre d'un jeune Père Auvergnat qui vient d'être ordonné, il me demande du linge pour son église et des flanelles pour lui. Il s'excuse en disant que c'est la première fois qu'il est en ménage et qu'il ne sait comment se tirer d'affaire.

12 Novembre.

La nourrice de notre Hélène nous l'apporte en venant chercher l'argent de son mois. Cette petite est vraiment magnifique, toute ronde et potelée; on dirait en miniature un des anges du bénitier de Saint-Pierre à Rome, nous disons que tout ce qui porte le nom de notre Mère est béni, et nous

trouvons en réalité que cette petite lui ressemble un peu. Quoiqu'elle ne soit pas blanche, elle se rapproche beaucoup de notre couleur, et n'est pas du tout comme les autres. Cette petite espiègle a voulu venir vers moi; je l'ai prise, elle a passé familièrement son gros bras autour de mon cou, et ne voulait plus me quitter, ce qui nous a beaucoup amusées.

14 Novembre.

Fête de sainte Gertrude. Il y a juste aujourd'hui un an qu'on nous apportait de l'hôpital de Colombo les deux premiers enfants de la crèche : Raphaël et Gertrude, âgés de quelques jours l'un et l'autre. Singulière coïncidence, à peu près à la même heure, on sonne à la porte; nous regardons, c'était un pauvre homme qui nous présentait son enfant, un pauvre petit être de dix-huit jours, et nous demandait en grâce de le prendre; sa femme venait de mourir, il restait avec trois enfants et ne savait que faire de ce dernier qui réclamait les soins maternels. C'était un pêcheur de Colombo, bon catholique, muni de la recommandation de son curé. Il faisait pitié à voir, tant il avait l'air triste et malheureux! J'hésitais cependant à prendre son petit ange, bien qu'il me parût inhumain de le refuser. Mais il ne s'agissait pas d'une âme, puisqu'elle était baptisée, et l'enfant ne pouvant être de la Sainte-Enfance, tombait à notre charge, déjà lourde! J'étais bien combattue lorsque Mère Marie-Paul me fit entrevoir que peut-être Mère Marie-Emmanuel, supérieure de Colombo, nous aiderait pour cette enfant. Je me décidai donc, me disant qu'après tout, c'était à l'Enfant Jésus lui-même que nous donnions un abri et qu'il nous le rendrait. J'ai pensé aussitôt à notre petite Gertrude, reçue l'an dernier à pareil jour, à pareille heure, et morte après son baptême. De son ciel, elle voulait sans doute montrer qu'elle ne nous oubliait pas et nous envoyait ce petit ange, comme un messager de son éternelle reconnaissance.

Nous disons au pauvre homme que nous gardons l'enfant et que quand elle sera un peu grande, nous la joindrons à nos autres orphelines. Sa figure toute triste s'est illuminée à ces

mots, et il ne savait comment nous remercier. Je me mets en quête d'une nourrice; nous trouvons une bonne femme demeurant près de l'église et nous lui confions l'enfant.

16 Novembre.

Fête de sainte Agnès d'Assise. Chose singulière, encore, un petit garçon nous arrive. Une jeune femme paraissant bien misérable, était à la porte; je m'approche pour voir ce qu'elle veut; elle tenait dans ses bras un bébé de quelques jours et demandait que nous prenions l'enfant, qu'elle ne pouvait le garder, étant malade et très pauvre.

Décidément nous aurons tous les ans à cette époque une petite fille et un petit garçon. J'accepte l'enfant comme un cadeau de sainte Agnès. Sa mère vivait avec un bouddhiste qui vient de mourir, l'enfant peut donc être de la Sainte-Enfance; au reste je suis à peu près sûre qu'une famille de notre voisinage l'adoptera. Je me rappelle fort à propos que c'est aujourd'hui jour de baptême à la grande église, et bien vite je mets notre vieille à faire la toilette du pauvre petit pour l'envoyer baptiser. La propreté n'avait pas souvent présidé à ses soins; aussi le plongeons-nous dans un bain d'eau tiède pour le débarbouiller, puis nous lui passons la petite robe blanche du baptême et l'expédions à la paroisse avec un mot au Père, car je craignais que ce ne fût un peu trop tard.

17 Nov.

Hier soir, pendant l'office, arrive un gros courrier d'Europe: Je signe à la porte le cahier de la poste et retourne finir l'office.

Hélas! je crains bien d'avoir eu des distractions, en pensant à ce cher courrier qui m'attendait sur ma table! C'est que la semaine dernière nous n'avons rien reçu et nous attendions avec une impatience indéfinissable le courrier de cette semaine. Toute notre récréation se passe à lire les bulletins journaliers que veut bien nous envoyer notre Mère Générale, et les choses si intéressantes que la délicate charité de notre chère Mère Sainte-Hélène nous a si généreusement copiées.

18 Nov.

Un phénomène se produit pendant que nous disons le chapelet après le souper. Une éclipse de lune, dit Mère Marie-Paul. Le chapelet fini, nous courons au bord de la mer pour mieux voir. Mais arrivées là, la lune a disparu, bien que le ciel restât d'azur.

19 Nov.

Pendant la récréation j'aperçois le même phénomène qu'hier. Nous courons à la mer et cette fois nous voyons très bien le disque de la lune comme quand elle est dans son premier ou dernier quartier, mais bien plus grand que d'ordinaire; le reste du disque lunaire était couvert comme d'un voile très léger à travers lequel on voyait cet astre, et un cercle d'or en traçait la circonférence. Puis insensiblement la lune a disparu comme la veille, nous laissant très étonnées de ce phénomène que Mère Marie de Saint-Philippe et Mère Marie-Paul bien plus âgées que nous, ne se rappellent pas avoir jamais vu. C'était vraiment joli.

20 Nov.

Mère Marie-Emmanuel écrit et me dit qu'elle prend à sa charge le petit ange que notre Gertrude du ciel nous a envoyé. Cela me rend bien contente.

22 Nov.

Fête de sainte Cécile; il y a juste aujourd'hui un an que notre Sainte-Enfance a envoyé son premier ange au ciel. Je n'oublie pas non plus la chère Mère Supérieure de Paris, qui porte le nom de l'illustre martyre, et je lui ai donné ma communion pour sa fête.

23 Nov.

Visite des Pères qui nous amènent un des Missionnaires du diocèse de Jaffna, de passage ici et qui demeure dans l'intérieur des terres. C'est un bon vieillard, plein d'énergie et de vigueur et qui dès le premier abord gagne toute ma sympathie. On cause. Je demande au Père étranger des nouvelles de sa mission et des bouddhistes au milieu desquels il vit. Tout à coup le Père Farbos disparaît sous la varangue, je ne savais ce qu'il imaginait, lorsque cinq minutes après, je le vois re-

venir avec toutes nos orphelines qu'il était allé appeler, et il dit à ce Père de Jaffna : « Voilà le troupeau chéri de la Mère Marie de Jésus, il faut le bénir. »

Demain je dois aller voir la personne qui a soigné et guéri Betsie de l'indisposition qui a retardé son entrée au Noviciat. Comme c'est un peu loin de Colombo, je ne sais si je pourrai revenir le soir. Je m'embarque pour Colombo avec Betsie afin qu'avant de la recevoir postulante, j'aie la certitude qu'elle est vraiment guérie.

Arrivées à l'hôpital Saint-Pierre, grande joie toujours de se revoir. Puis je sors avec Mère Marie-Emmanuel pour voir une machine à coudre que nous voulons acheter; dépense indispensable, mais encore ne faut-il la faire que selon nos moyens.

Marie de St-Gildas vient avec nous pour aller chez le dentiste; car elle souffre beaucoup. Je suis contente pour ma part d'avoir une occasion d'y aller; car moi aussi je souffre horriblement d'une dent depuis la tonsure de cheveux, faite par Mère Marie-Paul qui ne fait pas les choses à moitié; une terrible névralgie en a été le résultat; une grosse dent est partie à moitié, le nerf est ainsi à découvert et si j'appuie dessus, je vois des étoiles.

En voiture Mère Marie-Emmanuel me dit : « Mais, qu'avez-vous donc fait pour tant plaire à ce bon Père de Jaffna? Il est venu nous voir et il était ravi de cette petite maison de Moratuwa. Il a dit qu'il n'oublierait jamais la profonde impression qu'il avait éprouvée. Tout, jusqu'à notre costume, a-t-il dit, lui était une prédication. »

Chez le dentiste nous avons dû attendre. Enfin le tour de Marie de Saint-Gildas est venu, puis le mien. Ma dent malade a été fourgonnée, puis bourrée par je ne sais quoi de très fort, qui me brûlait comme du feu. Après cette besogne, le dentiste refuse délicatement tout paiement; et a l'exquise habileté d'ajouter que toute la peine a été pour nous, puisque nous sommes venues de loin, tandis que lui n'a pas eu à se déranger.

Il faut prier pour cet homme si charitable; plusieurs fois

nos Sœurs de l'hôpital sont allées le trouver; il n'a jamais voulu être payé. C'est un protestant d'Ecosse; il parle toujours de sa mère et du désir de la revoir. C'est afin de faire plus vite fortune qu'il est venu à Ceylan, mais par-dessus tout il brûle du désir de retourner dans sa famille.

Nous ne rentrons qu'à midi. Impossible de songer à aller le soir même chez la dame de Betsie; les trains ne correspondent pas; il faudra prendre celui de 5 h. 1/2 du matin et faire le sacrifice de la Messe et de la sainte Communion. Mme Laharpe, qui connaît cette famille, nous accompagnera.

Le Père Pulicani, Vicaire Général, vient à Saint-Pierre pour les confessions, et en me voyant il me dit : « Le Père de Jaffna qui est allé vous voir est revenu enchanté et faisant des éloges de N.-D. des Victoires, de la Supérieure. » Oh!..... je commence à être un peu étonnée du contentement de ce Père ; mais je m'en réjouis, si Dieu est aussi content de nous.

24 Nov.

Nous nous remuons de bon matin; nous déjeunons, Betsie et moi, et puis nous voilà en voiture pour aller à la gare. Nous prenons Mme Laharpe sur le chemin. Appon, le vieux domestique de l'hôpital, vient aussi ; mais figurez-vous que nous arrivons à la gare de Kandy juste pour voir partir le train ; la bonne dame s'était trompée d'heure.

Grande contrariété! Tous nos regrets ne faisaient pas revenir à nous le train parti! Nous nous décidons à retourner à l'hôpital où nos Sœurs étaient encore à la chapelle. Jugez si elles se sont amusées de notre train manqué! Quant à moi je n'étais pas fière de voir mes plans déroutés. Mme Laharpe dit qu'il y a un train à sept heures, mais un train direct qui nous obligera à aller plus loin que notre destination et qu'il nous faudra prendre à cette gare un train qui se rencontre avec le direct, et nous ramènera à notre gare où nous aurons passé sans nous arrêter.

Je me résigne à avaler toute cette longue journée de va et vient; nous retournons à la gare, bien à l'avance, cette fois.

Après un moment d'attente, le train de Kandy arrive. Quel n'est pas mon étonnement quand au lieu d'un train comme celui de Colombo à Moratuwa, j'aperçois des wagons magnifiques, avec coupé, salon, salle à manger... Je me suis crue à Paris; et même les trains de Paris n'ont pas de salle à manger. C'est une grande voiture qui ne fait qu'un compartiment, avec des tables, de la vaisselle, etc. Puis notre train est rempli d'Européens; rien que des figures blanches qui, voyant une Religieuse toute blanche (ce que jamais sans doute ils n'avaient vu,) mettaient tous le nez à la portière. Je ne perds pas contenance et gravement je choisis un compartiment de seconde où il n'y avait personne; nous avions devant nous quatre Européens et dans le compartiment de derrière un jeune Anglais qui faisait tranquillement sa toilette.

La ligne de Kandy est magnifique. Jamais je n'aurais imaginé que Ceylan fût un si beau pays. On traverse trois ou quatre rivières; on aperçoit dans le lointain des montagnes qui se dessinent sur un ciel bleu ; puis tout le long de la voie nos yeux se reposent sur une vaste plaine verte comme notre France au printemps. Nous admirons de grandes rivières, des champs d'une sorte d'herbe donnant je ne sais quel produit et qui ressemblaient à nos gaies prairies au mois de mai, des bouquets de cocotiers; le tout réuni formait un coup d'œil ravissant, et je me croyais dans un autre monde.

Une heure après nous arrivons à la gare où il fallait prendre le train omnibus pour revenir sur nos pas. Nous descendons, et de nouveau toutes les figures se mettent aux portières ; heureusement je suis en bonne compagnie : Betsie et Mme Laharpe qui, malgré sa peau noire était affublée à l'européenne et avait mis en notre honneur sa plus belle robe; puis, notre vieil Appon, homme très respectable avec ses cheveux tout blancs sur sa figure noire et très flatté de nous escorter. Le chef de gare se montre complaisant et nous fait vite monter dans l'autre train; c'était pressé, nous n'avions qu'une minute.

Bientôt après nous étions à destination; seulement là, pas une voiture; on me dit qu'on ne trouve que des charrettes à *six bœufs* pour aller au village où nous allons. Notre Appon se met en quête de chercher une carriole dans les environs de la gare, un instant après il revient nous dire qu'il l'a trouvée. Quel équipage! Une charrette comme celle d'Ooty, me dit Betsie, mais en miniature; elle était très proprette, on l'avait garnie d'une jolie natte et de trois sièges; il y en avait un plus haut que les autres; en l'honneur de ma dignité, il m'était réservé. Nous grimpons toutes les trois dans ce véhicule, et c'est tout au plus si nous avions la place de nous y tenir, tant il était étroit; de plus je payais cher l'élévation de mon trône; le toit de notre carriole était si bas que j'étais quasiment pliée en deux. Nous traversons gravement ce village où tous les habitants couraient sur leur porte pour nous voir passer.

Un peu plus loin une bonne femme tamoulaire s'avance jusqu'à notre charrette et dit en me regardant : « *Poutou onde madi* » chaise pas assez bonne » et comprenant de suite que c'était la bonne femme du conducteur, je lui dis : « *pountchi poutou dipom bohome kémati*, petite chaise, donne-moi, j'aime beaucoup ». — Aussitôt la femme disparaît dans une hutte et revient avec une mignonne petite chaise, sans doute ce qu'elle avait de mieux. Je m'y installe et m'y trouve passablement à l'aise à la grande satisfaction de cette bonne tamoulaire.

Après une heure environ passée dans cette carriole, nous arrivons chez la dame qui nous fait le meilleur accueil. J'avais appris en chemin seulement qu'ils étaient protestants; Betsie les croyait catholiques. Le mari est écossais, un vieux à bonne figure; la femme, excellente vieille, ressemblait tout à fait, avec sa robe lilas, à une des fées de nos contes d'enfance. Ils paraissent touchés et honorés de notre visite. Je remercie la vieille des bons soins qu'elle a donnés à Betsie et elle répond avec une figure de sainte en levant les yeux au ciel : « C'est le bon DIEU qui l'a guérie, moi je ne suis rien, je ne puis rien. »

— Et pourtant c'est une protestante. Puis, à ma demande, elle questionne Betsie sur sa santé et m'assure que la guérison est complète, c'est tout ce que je désirais savoir.

Il était près de midi, et la bonne vieille a voulu absolument nous faire dîner. Refuser son *cari* eût blessé ces pauvres gens, et il fallait y regarder à deux fois justement parce qu'ils étaient protestants. Du reste, aller jusqu'au soir avec le café du matin eût été difficile. Nous avions bien quelques provisions dans une boîte que Mère Marie-Emmanuel nous avait données, mais nous ne pouvions manger dehors, il fallait donc le faire chez ces braves gens et accepter leur invitation. La vieille nous sert elle-même, et son dîner nous a réconfortées.

Nous finissons par quitter les bonnes gens; la vieille nous accompagne presque sur la route et ne se lasse pas de nous dire merci de notre visite. Pauvres gens, je crois vraiment qu'ils ont été touchés, de voir des Religieuses catholiques. Nous remontons dans notre charrette et comme nous avions beaucoup de temps, nous nous arrêtons sur notre route à une grande propriété qu'on appelle le *Jardin du Gouvernement.*

C'est en effet un parc de l'Etat; parc immense où l'on voit des plantes de toutes les espèces; de grands arbres avec des fleurs rouges en grappes, d'autres dont la fleur est comme un gros gland en chenille rouge, d'autres d'une hauteur gigantesque, avec des branches s'étendant très loin, et de ces branches des racines qui vont se joindre au tronc et en font un tronc d'une largeur démesurée, qui de loin ressemble à un bloc de rocher, dans les cavités duquel poussent à l'envi des lianes grimpantes, des plantes grasses, des arbustes au feuillage de toutes les couleurs. Venaient ensuite des parterres de verdure légère aux dessins variés; de jolies allées tracées dans le gazon; et le tout d'une richesse de végétation incomparable; c'était à s'extasier; je m'extasiais en effet, et commençais à croire pour la première fois que Ceylan pouvait bien avoir été le Paradis terrestre. Je n'avais pas assez de mes

deux grands yeux pour tout admirer, mais les rayons du soleil de midi qui traversaient le feuillage et frappaient sur nos parasols me rappelèrent à moi-même et me firent comprendre que je n'étais point faite pour habiter ce paradis. Par prudence nous regagnons notre carriole où le toit, plus épais que nos parasols, nous met mieux à l'abri des rayons tropicaux.

A la gare nous avons dû attendre bien longtemps pour prendre le train omnibus allant à Kandy qui devait nous porter jusqu'à notre gare de 1re débarcation du matin où à 5 heures nous devions prendre le train direct pour regagner Colombo. Un moment avant le départ, arrive le bon Monsieur protestant chez qui nous étions allées et qui nous apportait une provision d'oranges, d'autres fruits, du cacao. Pour nous faire un petit plaisir, il avait entrepris tout ce long trajet. Le train était encore rempli d'Européens ; je vise un compartiment de seconde qui me semble le plus vide; j'y trouve deux Anglais qui ont été vraiment d'une politesse excessive. Quand nous descendons, un des Messieurs s'empresse d'ouvrir la portière, et le long du train tous les regards se dirigent vers nous. Il faut dire que les Européens arrivant ici ne s'attendent à voir et ne voient en effet que des visages noirs, et lorsqu'ils rencontrent une figure blanche, il y a surprise; d'ailleurs, notre costume tout blanc ne peut guère passer inaperçu.

Nous attendons encore le train de Colombo, et je trouvai le temps bien long; je le tuai, ou plutôt je l'utilisai en disant toutes mes prières, office, chapelet... Ce qui surtout m'a fait le plus froid pendant cette journée, c'était de ne point sentir d'église près de nous; tout ce pays est bouddhiste ou protestant; on y rencontre très peu de chrétiens, et il n'y a d'église catholique que bien loin! Que de fois tout le long du jour j'ai envoyé mon bon ange saluer notre Jésus à son plus proche tabernacle!

A cinq heures nous prenons le train pour Colombo, encore plein de monde. Cette fois dans la voiture de seconde se

trouvent des habitants de tous les âges, bébés, petites filles, petits garçons, mamans, papas, jeunes gens et enfin nous venions compléter le tableau d'une véritable arche de Noé. Les petits enfants étaient jolis à croquer avec leurs cheveux dorés et bouclés; un petit garçon de deux ans à peu près, qui était dans le compartiment derrière nous, est resté tout le temps debout sur la banquette, touchant mon voile, le tirant pour me faire retourner, et lorsqu'il réussissait, il me regardait avec ses grands yeux bleus d'un air satisfait et souriant :

Arrivés à notre gare de Maradana, je veux descendre, mais impossible; notre portière ne peut s'ouvrir. Un Anglais de notre compartiment veut essayer, mais ne réussit pas mieux; nous étions fermés à clef. On fait ici comme dans les grandes villes de France; on recueille les billets dans le train, et pour que personne n'échappe, on a imaginé de fermer les portières à clef. On nous délivre de notre prison, mais nous ne trouvons pour tout équipage que de petites charrettes à bœufs; pour avoir une voiture passable, il faut descendre aux grandes gares, et celle-ci est toute petite; mais il fallait bien se décider plutôt que de coucher à la gare. Je grimpe dans une de ces sortes de boîtes avec Betsie, elles ne peuvent contenir que deux personnes; Appon et Mme Laharpe montent dans une autre, et fouette cocher, l'homme tape dru sur son bœuf; la bête ainsi tambourinée allait si vite que plusieurs fois j'ai cru que nous allions être précipitées dans les fossés. Les Anges nous ont gardées, nous sommes arrivées entières à l'hôpital, et la risée des nôtres a été à son comble en nous voyant venir dans cet équipage! Il est trop tard pour songer à prendre le train de Moratuwa; je me résigne à coucher encore à Colombo, inquiète de ma petite maison que je n'aime pas à laisser, d'autant plus que notre Triduum commence aujourd'hui.

27 Novem.

Après la Messe nous prenons tout de suite le premier train pour Moratuwa. Je respirais d'aise, en y arrivant, de me re-

trouver dans le calme et la paix de notre petit couvent. Toutes avaient été bien sages. Betsie se met en retraite et nous nous préparons de notre mieux à notre Rénovation.

29 Novem.

Fête de tous les saints de l'Ordre séraphique. Nous renouvelons nos vœux; la chapelle a pris ses airs de solennité, nous chantons nos plus beaux morceaux. Betsie est reçue postulante à l'Oratoire. Grande fête toute la journée.

Notre Sainte-Enfance est toujours plus prospère; j'attends d'autres enfants. La maison n'étant plus assez grande, on en construit une autre. Mais ici, ce n'est pas cher, avec quelques centaines de francs, mes filles seront logées. On travaille aussi dans le jardin; il faut refaire la haie; travailler le cocotier. La maternité rend économe, et je n'aime guère à délier les cordons de ma bourse; mais enfin, c'est nécessaire.

30 Novem.

Je pense qu'on vous raconte les nouvelles de l'hôpital de Colombo. J'ai une vraie joie en voyant le Gouvernement anglais si bien disposé en faveur des nôtres. On demande que le nombre des Religieuses soit augmenté, et la lettre du Gouverneur à Monseigneur Bonjean est d'une merveilleuse bienveillance. Quelle grâce de voir ainsi tomber peu à peu tout ce qui pouvait nuire à cette œuvre! On sent la protection de la Providence. Le bien qui se fait là par nos Sœurs, est quelque chose de prodigieux et d'admirable.

Il est l'heure du courrier, je dois plier bagage pour ne pas encore manquer le train. Priez pour moi en Europe; je vous assure qu'ici je vous le rends largement, et que sur ce point vous resterez en dette avec moi qui suis,

Toute à vous en J. M. J. et N. P. St Fr.

Marie de Jésus

Fr. M. M.

AFRIQUE (*Tunisie*)

Lettre de la Mère MARIE-EMÉRENTIENNE *à la Très Révérende Mère Générale.*

Carthage, Couvent Sainte-Monique, 7 Mai 1888.

Première communion des Orphelines. — Retraite du Pensionnat. — « C'est imprimé. » — Une probaniste.

Il y a tout un long mois que je ne vous ai pas écrit ; le temps passe à mon insu ; ce qui prouve qu'on ne sait pas s'ennuyer à Carthage.

Je crois, Mère chérie, que vous allez faire un dénombrement de notre tribu, si on peut appeler ainsi les changements et les départs qui suivent toujours la retraite du Noviciat. Que ferez-vous de votre Emérentienne? Vais-je m'envoler vers la Chine ou dans les Indes ? En tout cas j'imiterai le roseau et non le vieux chêne ; si l'obéissance m'appelle ailleurs, je plierai au commandement que vous m'enverrez, et cela, croyez-le, avec un cœur filial et joyeux. Je veux être Missionnaire dans la force du terme.

Le jour de la fête du Saint-Sacrement, deux de nos orphelines ont fait leur première communion; elles étaient vraiment édifiantes, et quand on songe au dénûment profond, à l'ignorance complète dans lesquels nous sont arrivées ces pauvres petites, on se réjouit de constater d'aussi consolants résultats.

Les pensionnaires ont fait leur retraite et nous ont charmées par la façon dont elles suivaient leur règlement et leurs exercices. Je ne vous raconte pas la fête, Mère Marie du Sauveur a dû vous donner tous les détails. Qu'il me suffise de vous dire *que c'était pieux et charmant.*

Maintenant une petite histoire qui vous fera sourire. Nos élèves ont une grande tendance à l'abréviation, car elles son vives comme de vraies fleurs d'Afrique. Mère Marie du Sau-

veur a beau leur dire de lui donner son nom tout entier; elle y perd son latin, et notre petit monde, par distraction, continue à lui maintenir le titre de « *Mère du Sauveur*. » Les avertissements ne manquent pas. Une des plus petites écoutait tout et était moins convaincue qu'aucune autre. Un matin après la Messe, elle arrive près de moi de son air le plus sonlenel; ses petites mains soutenaient un livre et son doigt indiquait le passage intéressant pour elle :

— Ma Mère, s'écrie-t-elle, c'est nous qui disons bien ; il faut bien dire : *Mère du Sauveur*; tenez, c'est imprimé, lisez plutôt.

Triomphante, elle m'indiquait les Litanies et en face du latin *Mater Salvatoris*, la traduction française : Mère du Sauveur. Riant malgré moi, je ne résistai point à procurer le même plaisir à la Mère en question et répondis à l'enfant :

— Allez instruire aussi la *Mère du Sauveur*.

La pauvre petite y courut avec toute sa naïveté, et de son air convaincu, plaida sa cause à l'aide de son bouquin. Vous devinez la joie de notre bonne Mère Marie du Sauveur.

Nous avons suivi avec un grand intérêt les nouvelles du Probandat que vous venez d'établir à Rome. Vous savez déjà, je crois, que nous avons ici une charmante enfant qui appartient de droit à Rome par son sang italien. Nous espérons vous l'envoyer sans trop tarder, elle commence à lire, mais ne sait pas du tout son catéchisme; elle ne comprend pas le français, et votre Emérentienne est chargée de lui donner des leçons d'italien.

La chaleur commence à se faire sentir très fortement, nous étouffons à qui mieux mieux. Le blé est mûr, et j'ai vu les Arabes le battre à leur mode, ce qui a eté pour moi une véritable surprise. Tout est si différent de notre Europe, excepté pourtant nos cœurs, ils ne changent point et ne font qu'un avec tout l'Institut.

Daignez, ma Très Révérende Mère, bénir votre enfant dévouée en J. M. J. et N. P. St Fr.

MARIE EMÉRENTIENNE.

III

VARIÉTÉS

HISTOIRE DE PIA-MARIE

Lettre, servant d'introduction, adressée par la Très Révérende MÈRE GÉNÉRALE *aux élèves des Sœurs de la Providence d'Alençon.*

Rome, 30 Août 1888.

Mesdemoiselles et chères enfants,

Monsieur le Chanoine Lambert a eu la bonté de nous envoyer cette année une partie des images, fruit de vos sacrifices.

Laissez une vieille Missionnaire venir vous remercier de la part des pauvres petites païennes Indiennes, Chinoises ou Africaines.

Vous ne soupçonnez pas tout ce qu'on peut faire de bien en Mission avec de légers sacrifices! Voulez-vous qu'en retour de vos images, je vous fasse présent d'une belle histoire? Ce sera celle d'une gentille petite enfant que nous avons élevée et qui maintenant fait la consolation de nos Religieuses d'Ootacamund.

Ce n'est pas tout. Vos bons Anges me soufflent que, n'ayant pas fait à Rome votre pèlerinage, à l'occasion du Jubilé du Saint-Père, vous serez au moins bien heureuses d'avoir sa bénédiction. J'ai eu la consolation de vous obtenir cette faveur et je vous l'envoie.

Votre pensionnat est, je pense, abonné à nos *Annales*. Vous y trouverez des nouvelles des chères petites païennes auxquelles vous avez envoyé vos images.

En tout cas, je les recommande à vos prières, moi avec elles, et suis, Mesdemoiselles et chères enfants,

Votre bien dévouée en J. M. J. et en N. P. St Fr.

MARIE DE LA PASSION.

Supérieure Générale, F. M. M

I

LA PÉNITENTE DU DÉMON

Aux Indes, on rencontre une Caste fort élevée et supérieure aux autres où la majorité des membres se consacre d'une façon spéciale au service de l'enfer. Ils sont vêtus d'une étoffe jaune qui rappelle, à s'y méprendre, ces cotonnades que nous avons portées il y a quelque quarante ans et qu'on nommait du pékin, si j'ai bonne mémoire. Ces pénitents Indiens ont au cou, comme signe de leur consécration spéciale au démon, un gros collier dont les grains et la forme rappellent un peu les chapelets de Notre-Dame de Lourdes. Ils tiennent souvent à la main une chaîne et une sorte de petite coquille en métal, se servant adroitement de la première pour frapper la coquille avec une mesure cadencée. C'est ainsi qu'ils attirent l'attention et obtiennent de nombreuses aumônes; les païens sont convaincus de leur puissance auprès du démon et cherchent par des bienfaits à se rendre favorables l'Enfer et ses serviteurs.

Un jour, nous vîmes paraître à la porte du Couvent une femme, non pas enveloppée de la *silée* (longue bande de toile dont se revêtent les Indiennes) mais drapée dans une sorte de tunique de cette couleur jaune dont j'ai parlé plus haut. La grosseur de son chapelet témoignait de son importance. Ses longs cheveux noirs flottaient sur ses épaules; des fils argentés s'y montraient çà et là, ayant devancé l'âge ; on ne pouvait s'en étonner quand on jetait les yeux sur celle dont ils couvraient les épaules. Sa figure énergique et fière était belle peut-être, mais toutes les passions semblaient charger d'orage son front et ses yeux; on avait peur comme malgré soi, et un frisson courait dans nos membres quand ce regard passionné, haineux, colère, diabolique en un mot, rencontrait notre regard. Elle tenait un petit garçon de la main droite. Cette main est considérée comme noble parmi les Indiens qui ne veulent jamais se servir de la main gauche pour aucun usage de civilité, ils la réservent pour tout ce qui est grossier et malpropre ;aussi ne vous feront-

ils jamais un geste de cette main, appelée la main sale, ils ne vous toucheront pas avec elle, et se garderont bien de la porter sur ce qu'ils mangent, elle n'est bonne à rien. Telle est l'influence de la première éducation, que les petits enfants eux-mêmes ne s'y trompent pas ; aussi dans l'Inde, les gauchers sont-ils inconnus.

Un peu en arrière de sa mère était une petite fille d'une année plus âgée que son frère ; elle pouvait avoir trois ans. Sa petite figure était régulière comme celle d'une statue, son teint couleur d'épi mûr faisait penser à celui de la Très Sainte Vierge. Cette femme demandait à entrer dans la Communauté pour se faire soigner d'une maladie grave qui lui causait une fièvre ardente, ruinait ses forces et la menaçait d'une mort prochaine. C'était une péniente du démon.

On la conduit à l'hôpital, on la soigne, on la soulage, et les deux enfants reçoivent aussi leur pain de la charité missionnaire. La païenne se laissait faire; on sentait qu'elle voulait guérir, mais c'était tout : son expression farouche ne l'abandonnait pas et elle ne paraissait avoir aucune reconnaissance pour les services qu'on lui rendait. On sentait en cette femme quelque chose d'implacable et de mauvais qui faisait frémir malgré soi. Les jours en s'écoulant dessinèrent davantage cet étrange caractère.

Passionnée jusqu'à l'excès pour son fils, elle n'avait pour sa pauvre petite fille, cette gentille enfant, à l'air si fier et si distingué, qu'une haine aveugle qu'elle n'arrivait même pas à dissimuler. On la voyait par exemple, tendre les bras à son fils en l'appelant son doux maître, son cher seigneur ; et quand la petite fille, dont le cœur était attiré par le son de ces tendresses, élevait vers sa mère un regard craintif et doux, semblant lui dire : « N'en aurai-je pas ma part ? » la terrible femme se levait altière et, comme saisie par des furies, des pieds, des mains, de la voix, elle menaçait l'enfant, faisait appel à ses dieux, et jurait de leur immoler tôt ou tard en sacrifice, l'innocente petite qui s'enfuyait alors en poussant des gémissements lamentables et cherchant protection dans les bras des Religieuses, ou près d'une de nos chrétiennes converties.

Les choses allèrent si loin que nous fûmes forcées d'offrir un refuge à la petite fille au premier étage de notre Couvent. Les Indiennes ne pénétraient jamais là, et c'était le seul moyen de tenir en paix la pauvre victime. Dès qu'elle voyait sa mère, l'excès de la terreur lui donnait de violents accès de fièvre, et elle criait avec une douleur indicible : « *Elle va me prendre, elle va me prendre pour me tuer, me faire mourir pour m'offrir à son dieu !* »

L'enfant avait à peine trois ans, et l'angoisse d'une si jeune créature à la vue de sa mère faisait à tous ceux qui la voyaient une pitié qu'il est difficile d'exprimer. Aucune des Religieuses présentes ne pourra oublier ce pauvre bébé, blotti dans un des angles de notre salle de Communauté. Ses petits membres étaient secoués par la fièvre que lui avait causée la vue de sa mère. Le calme lui revenait peu à peu, elle fixait sur nous ses yeux tristes et suppliants, et nous demandait avec instances de ne plus la faire descendre au jardin par la crainte d'y rencontrer sa mère.

La terreur de l'enfant augmentait encore la rage de cette terrible mégère, qui ne se lassait pas de menacer les jours de sa petite fille et necachait pas ses projets abominables à son sujet. L'indignation gagna peu à peu tout l'établissement, et bientôt la malheureuse enfant eut autant de défenseurs que d'habitants.

Cependant la guérison physique de cette mère dénaturée avançait rapidement. Un beau matin, elle s'enfuit et nous fûmes quelques jours sans rien entendre ni d'elle, ni de son petit garçon. Prudemment, et afin d'éviter tout ennui au Couvent et tout malheur à la petite fille, nous allâmes prévenir la police. L'énergumène fut retrouvée et une enquête en règle eut lieu au sujet de sa fille. Les gens qui nous entouraient parlèrent haut et ferme : Celui-ci avait vu maltraiter la pauvre petite, un autre était là un jour que sa mère l'avait menacée, se promettant de lui arracher les entrailles pour les offrir à ses dieux... Chacun avait son histoire et toutes étaient horribles.

L'argument le plus concluant fut la confrontation de la mère et de la fille. Les yeux de la première brillaient d'un feu infernal ; elle semblait prête à s'élancer comme un tigre sur la

douce proie qui la regardait en frémissant et criant d'une voix lamentable : « Elle me tuera, elle l'a dit, elle me mettra à mort pour son dieu. » Les sanglots et la fièvre empêchèrent la petite malheureuse de répéter autre chose et de donner aucune explication ; d'ailleurs elle était si petite ! Il fallait que sa mère l'eût saturée de ses menaces pour que la pauvre enfant sût les répéter quasi comme un perroquet qui a appris sa leçon. Hélas ! celle de la petite Indienne était terrible à tous points de vue.

La police anglaise se conduisit alors avec une franchise et une droiture que nous avons rencontrées plus d'une fois.

Cette mère coupable fut déclarée déchue de ses droits maternels, et nous fûmes établies tutrices de la pauvre petite martyre. Les conclusions ne se firent pas attendre. L'autorité anglaise ouvrit notre porte à la pénitente du démon; elle franchit le seuil avec son air indomptable et mauvais; et plus jamais nous n'entendîmes parler d'elle.

Les agents la suivirent de loin pendant quelques instants. Notre portail se referma et la petite protégée du ciel commença à respirer. Son craintif regard s'assura que la porte était bien close, puis elle releva vers nous son petit visage rassuré, nous sourit. Elle avait bien compris, l'innocente, ces brahmes dorés, (les agents de police) qui lui avaient promis que désormais les Religieuses seraient ses mamans et que plus jamais sa terrible mère ne la menacerait de mort.

Moins de quinze jours après, vous auriez pu voir sautant et dansant au milieu des joyeuses orphelines de la Sainte-Enfance un petit lutin déjà transformé et qui dépassait toutes les autres en agilité et en malice. C'était notre nouvelle fille adoptive qui cessant de craindre, se livrait pour la première fois de sa vie peut-être, à tous les élans d'une nature privilégiée, mais où on reconnaissait cependant quelque chose de la volonté indomptable et de la vivacité de sa mère.

II

Pia-Marie.

Je ne sais si nous avons jamais eu le baptême d'une enfant plus gracieuse et plus gentille que celle dela *Pèlerine indienne*. Grande pour son âge, mince, à peine noire, ayant une tournure si distinguée qu'elle frappait tous les regards, telle était celle qui reçut, en devenant chrétienne, le nom de Pia-Marie. Intelligente et fine, elle avait des reparties impossibles et apprenait très facilement.

Mais à côté de ces dons tout particuliers de Notre-Seigneur, il y avait des défauts qui nous faisaient frémir quand nous songions à sa terrible mère; aussi surveillions-nous de près notre Pia Marie. On l'avait mise au service particulier du Couvent; elle aidait nos Sœurs à la cuisine en dehors des classes, et rien n'était gracieux comme cette petite enfant, portant des fruits, des légumes, de l'eau dans les *coussals* (sorte d'urnes destinées à entretenir la fraîcheur de l'eau). Nous ne citerons que deux traits de notre maligne espiègle; l'un et l'autre feront voir que son sang n'inclinait pas par nature à l'humilité.

Un jour, elle avait reçu de la Sœur cuisinière une haute marque de confiance. Trop petite pour atteindre le fourneau, on la vit se percher sur un escabeau et là, gravement enveloppée dans sa *silée* blanche, elle surveillait des côtelettes destinées au dîner de nos élèves anglaises. Armée d'une grande fourchette, elle piquait les objets de sa sollicitude, les tournait, les retournait à point et humait, avec un air de satisfaction impossible à décrire, le parfum qui sortait de son mouton cuit à point. Elle ressemblait à une petite statue posée sur un piédestal, armée de je ne sais quel instrument magique, et faisant une œuvre importante pour la société humaine. Chacune des nôtres se prenait à sourire en voyant ce petit personnage. Mais quel ne fut pas l'étonnement de toute l'assistance, quand on la vit se retourner sur elle-même, éprise de son mérite, et s'écrier : « Regardez, cherchez,informez-vous et vous

ne trouverez point dans tous les pays d'alentour une enfant aussi petite, de sept ans comme moi, qui sache aussi bien.... tourner les côtelettes! »

Vraiment, sans la chute de la terminaison, on l'eût prise pour une héroïne, et nous eûmes bien de la peine à conserver notre sérieux. Si les mouvements de la nature de Pia-Marie avaient leur côté risible, ils avaient aussi un point de vue effrayant et dénotaient un orgueil extrême chez une si jeune enfant. Aussi avions-nous résolu de la mater et de la punir surtout en l'humiliant. L'occasion se présenta bientôt.

Pia-Marie avait encore jugé à propos de faire son apologie à une de nos Religieuses; elle était allée jusqu'à la résistance, refusait de demander pardon, et le conseil des Mères décida à l'unanimité de lui fabriquer un superbe écriteau où sur du papier blanc et satiné, on lirait en toutes lettres : « *Angarakari* » (orgueilleuse). Ce qui fût dit fût fait; sur la *silée* rouge qui enveloppait les épaules de la gracieuse enfant, on vit bientôt s'étaler la banderolle fatale.

Notre Pia-Marie n'était pas fière dans cette toilette; mais elle n'était pas au bout de ses malices. La voilà manœuvrant avec une telle adresse qu'elle trouvait encore moyen d'avoir tout le monde en face et de tenir ses épaules appuyées sur le mur, remède souverain qui cachait à tous les yeux la fameuse pancarte.

Au beau milieu du manège arrivent plusieurs personnes de la maison des Pères missionnaires. Notre espiègle redouble ses évolutions. On lui demande des fruits, des plats, mille choses, et elle sait tout apporter, tout présenter, le nez au vent mais le dos à l'abri des regards indiscrets.

Déjà notre lutin s'applaudissait de sa bonnne réussite, quand soudain apparaît la Mère, indulgente et tendre, qui a reçu Pia-Marie et qui aux pieds de NOTRE-SEIGNEUR a pris la résolution de rompre l'orgueil de son enfant. Elle arrive avec calme, considère la petite comédie comme si elle ne remarquait rien, puis prenant Pia Marie des deux mains, elle tourne les épaules de l'enfant vers le public disant : « Puisque vous êtes orgueilleuse, ayez au moins le courage de l'avouer à tout le monde. »

La surprise et la confusion enlevaient la parole à Pia-Marie;

non seulement elle était humiliée qu'on vît son écriteau, mais surtout elle était stupéfaite de s'être vue devinée dans ses petites ruses. La leçon fut bonne, et on n'eut pas besoin dans a suite d'en donner d'aussi sanglantes.

Pia-Marie grandit, tantôt charmante, et attirant tous les cœurs, tantôt laissant échapper encore quelques étincelles qui trahissaient le sang maternel.

Vint le jour de la première communion. Enveloppée dans ses longs voiles blancs, avec son peigne unique et sa grâce vraiment incomparable, elle fait encore penser à la Mère de Jésus. Sa nature s'est assouplie, son instruction s'est développée, sa piété console, Pia-Marie est heureuse, elle va recevoir Jésus dans un cœur innocent et rempli d'amour. Autour d'elle nous prions, nous nous souvenons de l'enfance de la pauvre petite et nous rendons grâces à Dieu qui a arraché cette petite colombe à sa mère cruelle pour l'amener au Banquet eucharistique.

III

La demande en mariage.

Les années se sont écoulées et l'avenir a tenu ses promesses. Parmi les orphelines d'Ootacamund, il n'en est point de plus belle et de plus intelligente que Pia-Marie. C'est toujours cette taille et cette figure à part; mais de plus c'est une grande jeune fille adroite, énergique, et chacun se dit : « Celui dont elle cuira le riz (c'est-à-dire l'Indien qu'elle épousera) sera vraiment un *Aya* (monsieur, époux) fortuné. » Pia-Marie ne dit rien, elle; et son air fier annonce à tous qu'elle ne donnera pas facilement son cœur, et ne confiera pas sa vie sans réflexion au premier venu qui lui tendra la main.

La renommée de cette fillette s'était étendue au loin, et voilà qu'un jour un homme de haute lignée vient trouver les Pères Missionnaires et leur dire qu'il y a au couvent d'Ootacamund une enfant de haute caste dont il voudrait faire sa compagne. Il décrit la gentille Indiennne et bientôt sa demande est transmise aux Religieuses du Couvent.

Nos Mères s'informent. L'alliance est reconnue par les Pères digne de notre orpheline privilégiée et toutes pensent que l'heure de la séparation est arrivée. — Pia-Marie sera

mariée sans déroger à son origine et nous n'avons plus qu'à prier pour le bonheur du nouveau ménage.

Telles étaient les pensées humaines ; mais quel ne fut pas l'étonnement de tous, lorsque la jeune fille secoua la tête avec énergie : « Non, répondit-elle, je suis venue petite dans la maison du SEIGNEUR, j'ai grandi au milieu des vierges, ses épouses; elles ont plié ma mauvaise nature et cultivé en moi tout ce que DIEU m'avait donné de bon; non, je ne quitterai pas le bercail du Pasteur pour m'en aller au milieu des loups; je ne connais pas le monde et le monde ne me connaît pas ; je resterai avec mes Mères; je veux vivre et mourir dans le milieu où j'ai été baptisée, où j'ai fait ma première communion, où j'ai appris à aimer la Vierge MARIE et JÉSUS, son divin Fils ».

On crut à un caprice. Vingt fois Pia-Marie fut interrogée; les Pères lui parlèrent en particulier; l'Indien qui la demandait mettait une réelle insistance, et à cause de lui, on multiplia les instances pour amener une solution conforme au désir de cet homme. Tout fut inutile. Pia Marie sembla puiser dans la lutte une vertu et une nature qu'on ne lui avait pas encore connues. Elle supporta avec patience l'épreuve que lui envoyait le SEIGNEUR; mais rien ne put l'ébranler, elle sortit du combat comme environnée d'une grâce spéciale.

Depuis lors il semble vraiment que l'Epoux des vierges s'est penché vers cette enfant de la *Pénitente indienne*, qu'Il a purifié dans son cœur les naturelles tendances d'orgueil et de colère pour y déposer ces vertus de force, de douceur et de paix, apanage du troupeau qui doit suivre partout, même sur la terre, l'Agneau de DIEU.

Surprises mais consolés, nos Mères prièrent pour l'enfant, mais la laissèrent combattre elle-même, n'étant pas fâchées de voir si vraiment l'attrait était sérieux et si Pia-Marie était destinée à tout fouler aux pieds, pour suivre de plus près ce SEIGNEUR et ce Maître qui dit à certaines âmes : « *Vous tous qui voulez être mes disciples, prenez votre croix et suivez-moi.* »

Pia-Marie semblait avoir vraiment entendu et compris cette voix divine et tout en elle repoussait l'alliance de la terre pour contracter une union éternelle avec le JÉSUS de son cœur.

IV

La Tertiaire de Saint-François.

L'heure de la récompense devait sonner pour notre petite héroïne. Le 16 avril dernier, elle a été reçue parmi nos Agrégées dans le Tiers-Ordre de Saint-François.

Ce fut une douce consolation pour les Religieuses qui l'avaient adoptée dès l'enfance et dans des circonstances particulièrement providentielles. Pia-Marie qu'une mère dénaturée avait voulu offrir en holocauste à Satan, s'offrait maintenant, victime volontaire, à Jésus son Rédempteur et son Dieu. Elle est humble aujourd'hui, la fille de l'altière pénitente Indienne; elle se confond joyeusement avec d'autres enfants d'une caste moins haute. Imitons-la, et pour terminer ce récit, laissons la Mère Marie de Britto raconter à notre Mère Générale l'entrée de Pia-Marie dans le Tiers-Ordre avec celle de ses compagnes.

Ootacamund, 16 avril 1888.

Ma Très Révérende Mère,

Aujourd'hui, 16 avril, fête de l'archange Raphaël et anniversaire des premiers vœux de notre Père saint François nous venons d'avoir une bien touchante cérémonie, la prise d'habit de nos premières petites Tertiaires d'Ootacamund qui marcheront, j'espère, sur les traces de celles de Coïmbatour. Depuis longtemps nos cœurs désiraient voir ce jour et vos prières nous ont aidées à l'obtenir, aussi je me hâte de vous en donner les détails. Vous serez heureuse, j'en suis sûre, ma Très Révérende Mère, et vous nous aiderez encore à remercier le ciel. Vous nous obtiendrez aussi pour nos enfants les nouvelles grâces qui leur sont nécessaires ; enfin vous les bénirez, s'il vous plaît, de la bénédiction que leur cœur réclame et que je vous demande pour elles.

Comme vous le savez déjà, elles sont au nombre de sept, aucune n'ayant été jugée indigne de recevoir le saint habit. Depuis janvier où elles ont été admises au postulat, elles ont fait de vrais efforts et ont été bien édifiantes. Comme je vous

le disais quelque temps après leur réception, la grâce, une grâce bien efficace, à en juger par les effets, est descendue sur elles et les a changées spontanément et complètement. Leur générosité ne s'est pas démentie. Aujourd'hui elles sont au comble de leur vœux; la joie, le calme sont peints sur leur physionomie,et il est aisé de voir que leur âme est dans la paix la plus profonde.

Ce matin dès 5 heures et demie, après un triduum fait avec ferveur, nos sept privilégiées attendaient à la chapelle, avec une sainte impatience, le moment où revêtant les livrées séraphiques, elles pourraient enfin se dire les enfants de notre Père saint François. L'autel était paré comme aux plus beaux jours, car nous aussi nous devions renouveler nos saints engaments. A 6 h. 1/2 la cloche de la Messe sonnant à la volée répondit à leurs désirs et leur annonça que leurs vœux les plus chers allaient tout à l'heure être comblés.

Le tabernacle fut bientôt étincelant de lumières; une grande quantité de roses et de lis naturels et artificiels produisaient le plus joli effet. Au second tintement annonçant le saint sacrifice, le prêtre revêtu du surplis et de l'étole,se dirigea au pied de l'autel et en même temps du fond de la chapelle, nos sept prétendantes enveloppées de leur toile blanche, costum du pays, si gracieux dans sa simplicité, s'avancèrent deux à deux vers le banc de communion. La Rde Mère Provinciale et la Mère assistante les accompagnaient. Lorsque toutes ensemble se furent agenouillées, le Père les interrogea, selon la formule du cérémonial franciscain, et chacune répondit avec émotion.

Après les bénédictions d'usage,le Père entonna le chant du *Veni Creator* auquel le chœur répondit accompagné de l'orgue. Ensuite chaque postulante fut revêtue du scapulaire et de la corde franciscaine dont le brun sévère se mariait parfaitement avec le blanc qui les couvrait.

Dans le sanctuaire était aussi une corbeille contenant pour elles sept costumes : silées (toile), sattis (petits corsages) et couronne franciscaine,car nos enfants sont non seulement Tertiaires, mais forment une petite congrégation d'Agrégées.

La cérémonie terminée et dès que le Père se fut retiré ,la

Rde Mère Provinciale donna le signal, les nouvelles Tertiaires se levèrent du banc de communion, firent ensemble une génuflexion et défilèrent dans notre avant-chœur. Elles étaient bien gentilles ainsi brunes et blanches. Ajoutez que leurs pieds nus, selon l'usage indien, leur donnaient un air vraiment franciscain. L'orgue joua alors un joli morceau pendant que le Père revêtait les habits sacerdotaux pour commencer la sainte Messe et que nos sept novices laissaient leur toile blanche pour prendre celle qui venait d'être bénite.

Au bout de quelques instants le prêtre monta à l'autel. Les chanteuses entonnèrent à l'orgue le *Salve, Sancte Pater*, et nos petites Fransciscaines, enveloppées cette fois dans leur longue toile brune, et accompagnées de la Rde Mère Provinciale, entrèrent de nouveau dans la chapelle pour reprendre leur place au chœur. Cette transformation, quoique bien simple, ne laissait pas d'être imposante, et l'on se sentait ému. Les chants se continuèrent pendant le saint sacrifice de la Messe, L'*ave Maria* vint invoquer le secours de notre divine Mère, puis à l'élévation, un joli *O salutaris* salua le Sauveur du monde.

A la communion, vos Filles missionnaires et vos nouvelles Agrégées se trouvèrent réunies au Banquet eucharistique. Les premières, selon qu'il leur est accordé en ce jour, eurent la joie toujours nouvelle de redire l'une après l'autre en présence du Dieu de l'Eucharistie leurs engagements sacrés. Les Tertiaires nous suivirent deux à deux ; elles aussi reçurent le Dieu caché à qui elles sont jalouses d'appartenir désormais. *Le Suscipe, Domine*, trouva place pendant l'action de grâces ; il porta au ciel toutes les volontés en réclamant la fidélité pour tous nos cœurs. Le reste de la journée fut heureux et sans nuages.

Je ne puis m'empêcher de penser, et surtout d'espérer que cette cérémonie, bien nouvelle pour Ootacamund, aura de grands résultats. Le sacrifice de ces jeunes Indiennes, faisant dans l'ombre un premier pas pour se consacrer au Dieu des vierges, portera son fruit, répandra son parfum et en attirera d'autres.

La virginité n'est pas chose connue aux Indes, et le nombre de jeunes filles, charmées par cet attrait divin, est bien le plus petit ici. Pauvres enfants ! élevées au milieu d'une atmosphère

trop païenne, elles n'en savent pas long, même devenues chrétiennns, sur une telle consécration, et Jésus pourrait bien leur dire à ce sujet ce qu'il disait autrefois de lui-même à la Samaritaine : « Ah! si vous connaissiez le don de Dieu. »

Quelque chose me dit au fond du cœur que le Tiers-Ordre de notre bienheureux Père va éclairer ces ténèbres et qu'il fera aimer et désirer peu à peu cette virginité, perle si précieuse et si inconnue à cette terre encore tout imprégnée des exhalaisons du paganisme. Mon cœur me le dit, et c'est pour mon âme une vraie espérance. Puisse-t-elle se réaliser! Puisse Jésus-Eucharistie et Marie Immaculée répandre ici de plus en plus dans les âmes leurs divines influences et se manifester à ces pauvres cœurs.

C'est donc dans ce but, ma Très Révérende Mère, qu'en terminant je vous adresse une prière : celle de vouloir bien penser devant le Seigneur à notre petit Tiers-Ordre naissant.

Il me reste à vous transmettre la prière de nos nouvelles petites novices qui aujourd'hui ne peuvent vous écrire. Elles le feront par un des prochains courriers. En attendant elles vous demandent de les bénir afin qu'elles arrivent à être de vraies Tertiaires; et, pourquoi ne pas le dire, des saintes. Elles vous assurent aussi qu'elles ne vous oublient pas et seront fidèles à vous rendre par la prière tout ce qu'elles vous doivent.

Daignez bénir aussi, ma Très Révérende Mère,

Votre enfant soumise et affectionnée en J. M. J. et N. P. Saint François.

Marie de Britto de l'Enfant-Jésus.

Et maintenant nous demanderons à tous nos lecteurs une petite prière pour cette Pia-Marie arrachée à l'Enfer et qui fut toujours chère aux Franciscaines missionnaires de Marie. En priant pour elle, qu'on veuille bien prier aussi pour les Agrégées d'Ootacamund afin que leur nombre et leur fidélité fassent la consolation de nos Religieuses de la montagne des Nilghéries comme la même œuvre fait déjà dans la plaine celle de nos Sœurs de Coïmbatour.

IV.

MEMENTO

POUR NOS DÉFUNTS.

Le 9 Juillet 1888, une bonne petite novice, Sœur MARIE DE SAINTE-BIBIANE, s'endormait doucement dans le SEIGNEUR. Elle n'avait encore que 8 mois de Noviciat, mais nous avait toutes édifiées par sa piété et son bon esprit.



Quatre jours après la mort de Sœur Marie de Sainte-Bibiane, le 13 Juillet, le Noviciat faisait une perte qu'humainement on peut nommer irréparable. La Mère MARIE DU BON-CONSEIL (Mlle Gabrielle Chandelier) nous était enlevée par un mal soudain et terrible que ne purent vaincre ni la prière ni les ressources de l'art.

C'était une âme à part et si fervente que nous nous permettrons de donner à l'un des prochains numéros une petite notice à son sujet.

Qu'on veuille bien dès à présent prier pour elle, mais quelque chose nous dit qu'elle peut déjà rendre au centuple ce qu'on fait pour son âme.



La sœur MARIE DE LA SAINTE-FACE est morte le 19 Juillet, six jours après la Mère Marie du Bon-Conseil. Ainsi trois fois en dix jours nos chères Novices ont vu passer la mort au milieu d'elles. Marie de la Sainte-Face était une Lorraine remplie de foi, d'énergie et de piété. Sa santé fut pour elle durant la vie le sujet d'un martyre continuel. A l'aide d'un mieux provi-

dentiel, elle avait pu arriver à cette vie religieuse, objet de tous ses désirs, mais un an après son entrée, les abcès terribles, auxquels elle était sujette, avaient de nouveau fait de son corps une plaie toujours plus douloureuse.

En août 1887 s'achevait le temps de son noviciat. Notre Révérendissime Père Général alors aux Châtelets, reçut la profession de plusieurs novices. Marie de la Sainte-Face ne put être du nombre, sa santé ne le permettait pas. Dieu seul connaît l'étendue du sacrifice qu'eut à faire cette âme généreuse. Nous n'avions pas le courage de la renvoyer, tant elle était bonne, et pourtant l'admettre aux vœux paraissait impossible. Dieu, dans sa bonté, allait trancher lui-même la question. Marie de la Sainte-Face devint de plus en plus martyre par la souffrance et la résignation. Perdue pour la terre, elle fit ses vœux sur son lit de mort et joyeuse de ce dénouement, elle s'envola vers la Patrie.

†

M. Kohr, décédé à Strasbourg dont la fille, Mère Marie de St-Stanislas fait partie de la fondation de Méliapour.

†

Mme Rateau, décédée à Marseille, sa fille, sœur de Marie Madeleine de St-Lazare, fait aussi partie de la fondation de Méliapour.

Paris. — Imprimerie TÉQUI, rue de Vaugirard, 92.

ANNALES

DES

FRANCISCAINES MISSIONNAIRES DE MARIE

I

NOUVELLES D'EUROPE

ROME

L'été à Rome. — Fransciscaines du Caire. — La Messe Pontificale. — La Saint-François. — Collège de Saint-Isidore. — L'anniversaire du Révérendissime Père Général. — Arrivée de la Mère Provinciale d'Asie. — Recrues pour le Probandat.

Aucune ville du monde peut-être ne diffère autant extérieurement que Rome l'hiver et l'été. Nous disons extérieurement parce que la vraie Rome, la Rome chrétienne est toujours la même. Le siège de saint Pierre et de Léon XIII, la ville des Martyrs et des Saints, conservent toujours leur incomparable grandeur. Mais l'affluence de ceux qui viennent jouir de ces trésors diminuent avec les chaleurs, et les Romains eux-mêmes abandonnent souvent, l'été, la grâce qu'ils ont en partage.

Hélas! sur la terre nous serons toujours esprit et matière. La chaleur, la *malaria* dans certains quartiers, font de Rome, durant les mois qui viennent de s'écouler, une ville assez morne. Presque tous ceux qu'on connaît sont absents. Les cochers eux-mêmes changent de ton. Autant ils sont fiers et exigeants pendant l'hiver, autant ils sont modestes et accommodants pendant l'été. On reconnaît les mêmes figures et, en voyant la différence des habitudes, on peut faire des études sur l'humanité qui est partout la même.

Nous venons donc de traverser la saison solitaire; mais avec la fin de septembre, le mouvement et les nouvelles com

mencent à se faire moins rares. Nous avons eu la consolation de loger la Supérieure Générale des Franciscaines du Caire et sept de ses compagnes partant pour l'Egypte. Les Enfants du Séraphique Patriarche sont facilement en famille, bien plus encore, on le comprend, quand des deux côtés on est consacré aux Missions. Ces bonnes Religieuses italiennes nous ont bien édifiées, et de part et d'autre on s'est promis union de prières.

Le 30 septembre, une grande partie de notre Communauté avait la consolation d'assister à la messe du Saint-Père. C'était encore un vrai triomphe pour le Souverain Pontificat et pour Léon XIII. Parfum de piété, acclamations enthousiastes, nombreuse assistance de la part des fidèles, charité énergique dans le cœur et dans la voix du Pasteur universel, tel est le spectacle que nous avons admiré. Tous disent qu'en offrant la divine Victime, le Pape semblait appartenir plus au ciel qu'à la terre.

Le 4 octobre, encore une autre fête, mais celle-ci plus intime. Au collège St-Antoine qui est actuellement la Résidence du R^me^ Père Général et de sa Curie, on a célébré pour la première fois le triomphe de Notre Séraphique Père. Son Em. le Cardinal Alimonda, archevêque de Turin, très dévoué au Tiers-Ordre, a dit la sainte Messe à sept heures. A neuf heures Son Em. le Cardinal Siméoni, protecteur de l'Ordre et Préfet de la Sacrée Congrégation de la Propagande, célébrait à son tour, et à dix heures et demie, la famille de St-Dominique venait, selon l'usage, se mêler à celle du Patriarche d'Assise, rappelant au monde l'antique exemple de charité donné par les deux fondateurs. Ces deux Saints apparaissent en même temps, ils ont presque le même but, ils appellent tous deux les âmes, ils veulent travailler pour Jésus-Christ et son Eglise, et au lieu de se craindre et de s'entraver, ils s'embrasent, nous enseignant que dans l'Eglise tout ce qui est marqué de Dieu porte à l'union et que tout ce qui tend à la division, va à la ruine.

Le divin Maître nous l'avait fait comprendre avant eux : « Tout royaume divisé contre lui-même sera ruiné. » — Les Élèves de Saint-Isidore assistaient le matin à la fête. Saint-Isidore est le collège des Franciscains Irlandais. C'est une maison d'une ferveur connue et à laquelle le Souverain Pontife décernait, l'an dernier, des éloges remarqués. Cette année, c'est Son Em. le Cardinal Siméoni qui, par un aimable reproche, a confirmé le jugement de Sa Sainteté. Les jeunes Franciscains l'entendent leur reprocher d'enlever toutes les médailles d'honneur décernées au Séminaire de la Propagande, dont ils suivent les cours. Le T. R. P. André Lupori, Procureur Général et Délégué, répond : « que c'est un péché dont il leur donne bien aisément l'absolution. »

Une ombre planait sur cette fête toujours belle à Rome. Le Rme Père Général n'était pas au milieu de sa famille. Sa santé, qui avait donné des inquiétudes, s'est remise pourtant durant un voyage fait surtout dans la Vénétie. L'air natal et aussi, pensons-nous, les ardentes prières de ses enfants, paraissent l'avoir rétabli. Sa Paternité a célébré à Venise le 44e anniversaire de sa prêtrise, dans le même couvent où il avait dit sa première messe. Notre maison de Rome, prévenue à temps, s'est unie à Son Révérendissime Père et a reçu en retour une de ces bénédictions qui font sa joie et contribuent à donner à tout l'Institut, le véritable esprit de saint François.

La Mère Provinciale des Indes est arrivée à Rome avec tout un troupeau. C'est d'abord une des *quatre Sœurs privilégiées* dont nous avons raconté l'histoire dans nos annales. Le Lecteur se souvient-il de cette Fanny, devenue Francis au baptême, qui avant son abjuration, cueillait des fleurs toutes blanches pour la sainte Vierge en disant : « Petite fleur, portez mes désirs et mes commissions à la Reine des Anges (1) » ! Elle a été entendue, la jeune Anglaise, car elle arrive au mois des Anges dans la Ville Eternelle, juste pour la fête de la Maternité de MARIE et elle n'est pas seule. Sa plus jeune sœur

(1) Première année, page 313.

l'accompagne; cette gentille Marguerite qui servait de missionnaire à sa mère, ainsi que le raconte notre avant-dernier numéro. Francis est déjà postulante et c'est au Noviciat qu'elle va se donner une fois de plus au Roi Jésus qui mérite tout. Marguerite reste encore au Probandat. Sa vocation est d'être une petite apôtre en herbe. Elle aura une émule : la sœur de cette Mabel dont nous parlions aussi dans l'abjuration d'une mère (1). C'est encore une Marguerite. Ce qu'il y a de plus touchant dans ces trois entrées, c'est que les deux mères, anciennes protestantes, ont vu partir courageusement ces trésors de leur cœur maternel, et sont toutes prêtes à donner encore, l'une, les deux filles qui lui restent, et l'autre, sa dernière fille.

Nous n'avons pas fini de raconter toutes les joyeuses et saintes surprises amenées par la Rév. Mère Provinciale : deux petites Indiennes viennent, elles aussi, commencer la partie indigène du Probandat. L'une est cingalaise; elle sort du bercail de la Mère Marie de Jésus à Moratuwa (Ceylan); l'autre est une Tamoulaire du diocèse de Coïmbatour.

La petite légion des Probanistes se grossit encore d'une enfant envoyée par nos Mères de CARTHAGE; cette enfant appartient par son père et sa mère, d'une part à l'Italie, et de l'autre, à la France.

La famille de Ste-Rose de Viterbe compte maintenant dans son Probandat romain dix-sept membres. Il ne lui manque qu'un logement et des bienfaiteurs. Que nos pieux lecteurs par leurs prières et leur dévouement, lui obtiennent l'un et l'autre.

2° NOUVELLES DE LA SACRÉE CONGRÉGATION DE LA PROPAGANDE.

Par décision de la Sacrée Congrégation de la Propagande, le Saint-Père a daigné nommer :

Délégué apostolique pour les Orientaux d'Egypte et d'Arabie, et Vicaire Apostolique d'Egypte pour les Latins, le Très R. Père Guy Corbelli de Cortone, Franciscain de l'Obser-

(1) Deuxième année, p. 185.

vance. Le Souverain Pontife lui a assigné le titre d'archevêque de Péluse.

Evêque de Chicoutini (Canada) : M. Louis Nazaire Bégin, prêtre de l'archidiocèse de Québec, docteur en théologie.

Vicaire apostolique de l'Abyssinie : M. Jacques Crouzet, Lazariste, Supérieur de la mission de Damas.

Evêque auxiliaire de S. Em. le cardinal Moran, archevêque de Sydney : M. Joseph Higgins, recteur du séminaire et vicaire forain du diocèse de Meath (Irlande). Le souverain Pontife a daigné exaucer les vœux du cardinal Moran et assigner à Mgr Higgins, le titre épiscopal d'Antiphelle.

Coadjuteur avec future succession de Mgr Jacques Lynch, évêque de Kildare et Leighlin (Irlande): M. Michel Gomerford, curé de Minasterevan et vicaire forain du diocèse de Kildare.

Une nouvelle Mission a été érigée dans le Sin-Kiang (Kan-sou), et M. Daniel Van Koor, de la congrégation belge du Cœur Immaculé de Marie, de Schent-lès-Bruxelles, en a été nommé supérieur.

Le 28 octobre, a eu lieu à l'église Saint-Antoine, le sacre de Mgr Guy Corbelli de Cortone, Mineur Observant et ancien Custode de Terre-Sainte, élu maintenant archevêque titulaire de Péluse, comme nous l'avons dit plus haut. La cérémonie a été faite par Son Em. le Cardinal-Vicaire. Les assistants étaient : Mgr Lucien Saracani, évêque titulaire d'Epiphanie, et Mgr Pio Vidi, évêque titulaire de Cestre.

Le premier avait éte professeur de l'Évêque consacré, et l'autre son condisciple, tous trois Franciscains; c'était donc une fête de famille.

Le Révérendissime Père Général était rentré à Rome pour assister au sacre; le 25 Sa Paternité est venue nous bénir toutes, et surtout nos nouvelles arrivées des Indes. Les petites Indiennes étaient présentes à cette visite comme au sacre. Nous aurions beaucoup à raconter, surtout d'Elisa, la plus jeune. Mais nous projetons de publier toute son histoire. Nous n'en dirons donc pas davantage, afin d'éviter les répétitions

3° MAISONS DE LA PROVINCE

Le noviciat et les âmes du purgatoire. — Vêture. — Première communion d'une chiffonnière.

Au noviciat, toute la jeunesse, espoir de l'Institut, s'est unie d'une manière toute particulière, à la messe du Saint-Père pour les âmes du purgatoire, le dimanche 30 septembre.

« Nous avons eu une vraie journée de prières, écrit la Mère Supérieure : messe et communion le matin, conférence sur les âmes du purgatoire, par un de nos pères de Saint-Brieuc, le P. Ladislas. On a fait le sacrifice de la récréation de midi, qui a été remplacée par le chemin de croix fait en commun. A leur récréation de 4 heures, les novices et les postulantes sont allées par groupes dire leur chapelet dehors pour les âmes du purgatoire. Enfin, le soir, quand j'ai offert à la récréation un amusement qui souriait à toutes, ou bien une couronne franciscaine récitée à la chapelle, le choix a été vite fait, et toutes n'ont eu qu'une voix pour répondre : « Allons prier. » Nous avons terminé par une pénitence générale. »

Au noviciat, il y a eu encore de nombreuses vêtures :

A Marseille, vœux et vêtures, le 4 octobre. La cérémonie a été faite par le T. R. P. Louis-Antoine, des Capucins de Marseille.

A Paris, nous signalerons la première communion d'une vieille chiffonnière. Elle ne savait pas lire et on lui a donné pour maîtresse une de nos plus jeunes Sœurs. Rien de curieux comme de voir l'heureuse petite bretonne, qui n'avait quitté sa pieuse famille que pour le couvent, à côté de cette néophyte qui disait naïvement à la Mère Générale : « Je n'ai pas fait ma première communion, parce que, sauf votre respect, ma Mère, j'ai été élevée à coups de pieds. »

Je ne sais si c'était ce régime qui avait rendu la tête de la chiffonnière un peu dure. Il fallut de la patience à la Sœur I

Mais aussi la reconnaissance de son élève n'avait pas de bornes. Devinera-t-on comment elle se traduisait? Nous ne pouvons passer ce détail. Quand le crochet de la pauvre femme avait saisi quelque fleur encore fraîche, quelque vase ébrêché, un objet passable enfin, abandonné parmi les balayures, elle l'amassait comme un trésor... de chiffonnière, le mettait dans son tablier et en faisait hommage à sa catéchiste. Dieu sait combien de fois les présents de cette bonne âme ont ému nos cœurs et fait la joie de nos récréations.

II

NOUVELLES DES MISSIONS

ASIE

1° CHINE. — CHANG-TONG SEPTENTRIONAL

Mort de la Rde Mère MARIE DE SAINT-SÉBASTIEN, *Supérieure de la maison de Tché-fou*

Désirs de laisser la Supériorité. — Fête de l'Assomption. — Le *Magnificat*. — Pressentiments. — La Retraite. — Le choléra

Il faut que le bon DIEU réserve de grandes grâces à notre Mission de Chine, car Il la marque de sa croix d'une façon toute spéciale. La famille des Franciscaines Missionnaires de Marie tâchera de puiser son courage dans cette parole toujours vraie, bien que toujours rude à la nature : « *O crux, ave, spes unica !* » Comme la patronne de notre Maison de Rome, l'illustre sainte Hélène, si propre à servir d'exemple aux Missionnaires, nous comprendrons la parole adressée au fils de la sainte impératrice : « *Tu vaincras par ce signe.* »

Notre Maison de Saint-François de Tché-fou, qui, l'année dernière, avait vu le typhus lui enlever son Assistante fondatrice, la douce Marie de Sainte-Agnès, vient de perdre sa Supérieure, Mère Marie de Saint-Sébastien. Elle aussi avait été atteinte, même avant son Assistante, de ce terrible typhus. L'heure du départ n'avait pas cependant sonné. Nos chères Sœurs de Tché-fou seraient restées par trop abandonnées. Contre toute attente, Mère Marie de Saint-Sébastien se remit assez bien. La Providence lui laissa le temps de recevoir les

quatre nouvelles arrivées, de former sa nouvelle Assistante, Mère Marie-Madeleine, et puis, appelée par le SEIGNEUR, comme une épouse bien-aimée, elle est allée recevoir sa récompense. Si quelqu'un paraît avoir reçu une glorieuse couronne, à coup sûr, c'est cette courageuse Supérieure qui méritait son nom de Saint-Sébastien, par une vaillance digne de son patron. Bien des flèches ont percé son âme et son cœur, et malgré tout, elle restait une amante passionnée de la souffrance et de la croix. Jamais elle n'en avait assez, et si l'obéissance ne l'eût arrêtée, elle eût ajouté aux épreuves intérieures et extérieures qui ne lui ont jamais manqué, des pénitences qui faisaient frémir les âmes moins généreuses. Nous n'en révèlerons qu'une seule : il y a déjà bien des années, elle se fit faire un nom de JÉSUS en métal et le chauffant à blanc, elle l'imprima sur son cœur. Les chairs furent dévorées par le feu, et à tout jamais, pour la terre et pour le ciel, nous en sommes sûres, le nom divin du Seigneur JÉSUS s'imprima sur ce cœur qui ne battait que pour Lui.

Comment est morte la Mère Marie de Saint-Sébastien ? Nous l'ignorons encore : deux dépêches sont venues nous l'apprendre; une, à l'adresse du Révérendissime Père Général, envoyée par un Père de Tché-fou, dit seulement : « Mère Supérieure morte. »

L'autre a été reçue par la Provinciale d'Asie, et est de l'Assistante, Mère Marie-Madeleine; elle dit :

« Sébastien morte du foie. »

Elle a dû être emportée très rapidement, car les dépêches semblent indiquer la mort pour le 3 ou le 5 septembre au plus tard. Or le 3 septembre elle écrivait encore à la Mère Générale, et ses lettres sont nos dernières nouvelles de la Chine. Un choléra foudroyant régnait alors à Tché-fou. Est-ce lui qui a emporté la Mère, ou bien, comme le fait entendre Mère Marie-Madeleine, une crise de la maladie de foie, qu'elle portait depuis longtemps ? Nos pieux lecteurs le sauront plus tard

comme nous. Pour le moment, nous ne savons qu'une chose : « Elle a été couronnée, après avoir vaillamment combattu. »

La vie et surtout les lettres de la Mère Marie de Saint-Sébastien resteront pour notre Institut un véritable trésor, où l'esprit missionnaire et l'esprit de famille se montrent à chaque ligne. Humble et cachée, elle parlait peu; sa plume seule laisse deviner tout ce que renfermaient son âme et son cœur. Notre Mère Générale nous disait, après sa mort, qu'elle perdait en ces lettres un exemple et une consolation. Toutes celles qui avaient avec la Mère Marie de Saint-Sébastien une correspondance intime, pourraient rendre le même témoignage.

Une courte notice, telle que nous la donnons d'ordinaire dans nos *Annales*, serait trop incomplète. Nous ferons donc à part un recueil de cette correspondance de vraie missionnaire. Il se fera peut-être attendre, car le temps manque souvent dans notre Institut, voué aux labeurs des Missions. Puis, pendant bien des années encore, ce travail devra rester incomplet; il faut que bien des âmes soient allées la rejoindre dans la patrie, pour qu'on puisse montrer à nos jeunes Religieuses, tout ce que cette vaillante Mère Marie de Saint-Sébastien leur a laissé d'exemples. Sa charité sera un des points les plus saillants de cette correspondance. Nul, à notre connaissance, ne savait parler comme elle, de ceux qui, durant sa vie, furent les instruments de la divine Providence, pour la faire souffrir.

En attendant cette notice complète, nous soulèverons un peu le voile qui cache encore les humbles vertus de notre chère défunte, en citant quelques passages de ses dernières lettres, écrites dans le dernier mois de sa vie.

A la Très Révérende Mère Générale

5 août 1888

« J'attends avec impatience votre réponse au sujet de mon désir de quitter la Supériorité. Si vous m'accordez la faveur

demandée, vous donnerez vos instructions à celle qui viendra me remplacer. Que vous accordiez ou que vous n'accordiez pas ce changement, je recevrai votre décision avec une complète soumission, comme venant de DIEU. Je tâcherai de faire de mon mieux dans n'importe quelle position où vous me placerez. Ce qui me serait une vraie douleur au cœur, ce serait de vous faire de la peine. Priez pour nous, Mère bien-aimée, bénissez-nous pour que nous soyons comme Jésus veut. S'il en est ainsi, qu'importe par quel chemin cela arrive. L'abaissement, l'humiliation, sont la voie de notre Père saint François; il est bien bon pour nous, quand il choisit le même chemin pour ses petites filles. »

19 août 1888.

« Je n'ai rien de vous depuis ma dernière lettre. Votre fête, le jour de l'Assomption, est venue remuer tous les cœurs. La petite maison chinoise a été unie à vous. Je puis dire que j'ai passé la journée avec vous. Au ciel c'est toujours que je serai avec vous. Il me semble que DIEU me dédommagera alors d'avoir été toujours privée de vous sur la terre. Oh! comme ce cher Maître s'entend à crucifier les cœurs!.....

Ce que je désire et demande par-dessus toute chose, c'est qu'en tout DIEU soit glorifié et notre Père saint François satisfait. Je me sens dans l'expectative de quelque chose qui viendra changer toute ma position. Quoi? Je ne sais. Mais il y aura quelque chose!

J'avais espéré que le Père Barnabé donnerait la retraite. Il est trop occupé. Comment ferai-je pour faire trouver DIEU aux nôtres? Mère, dans vos Coutumiers vous dites qu'une Supérieure peut faire un grand bien ou un grand mal. Qu'est-ce que je fais, moi? — Vous ne voulez pas que je m'arrête à cette pensée; je ne le fais pas volontairement, mais elle me poursuit partout. Alors je tâche encore de vous obéir, faire pour le mieux, et abandonner le reste à DIEU. »

A Mère Marie de Sainte-Thérèse

21 août 1888

« Je crois que vous comptez beaucoup sur ma pauvre muse, qui n'a jamais été féconde et qui semble maintenant tout à fait muette.

« Je ne me sens pas en verve de faire sortir des chants de triomphe de mon âme et de mon cœur (1); cependant si Dieu veut, il saura faire surgir l'inspiration. Je tâcherai alors de la saisir au vol.

« A propos de musique, je vous confierai de mon côté, un désir. Je ne sais si la vraie origine du *Magnificat* que j'ai composé à Ootacamund, vous est bien connue. Pour que ma pensée secrète ne soit pas une cause de recherche curieuse des uns et des autres, j'y ai mis deux dates : ma guérison, arrivée déjà depuis plusieurs années, et les grâces accordées par le Souverain Pontife à l'Institut en 1884, grâces qui nous furent annoncées par télégramme et me transportèrent de joie et de reconnaissance. Au moment même où j'apprenais cette bonne nouvelle, je me trouvais à l'orgue, placé devant une statue de Notre-Dame de Lourdes. Ce *Magnificat* est sorti de mon cœur tel que je l'ai écrit et sans la moindre étude ni recherche. Le refrain était dit et redit avec un vrai transport. Les versets ont été un peu changés, mais le refrain est le premier jet de mon bonheur filial.

« On m'a dit que ce *Magnificat* passe dans nos maisons d'Europe pour avoir été composé en reconnaissance de ma guérison (2). Non, bien certainement; quoique j'aie été reconnaissante

(1) Mère St-Sébastien était très bonne musicienne, même compositeur, et elle a aissé de très jolis morceaux de musique à l'Institut.

(2) La Mère Marie de St Sébastien avait été guérie à Ootacamund, d'une maligne tumeur au foie. Le fait arriva après une neuvaine à Notre-Dame de Lourdes et fut considérée comme miraculeux, même par un médecin protestant, qui en donna l'attestation à la Mère provinciale des Indes.

à la sainte Vierge de la grâce qu'elle m'avait accordée, ce fut alors un *fiat* triste qui sortit de mon cœur, car je sentis bien profondément que je guérissais pour souffrir. Ce chant de triomphe est donc tout spécialement composé pour crier au Ciel : Merci, de nous avoir donné notre trésor et notre vie... » Vous comprenez, n'est-ce pas? Je ne veux rien dire de plus dans une lettre.

« Mon désir, tout simplement senti, et humblement exprimé, non sans timidité, je l'avoue, est que ce ***Magnificat*** soit parfois chanté dans nos Maisons, à cause du souvenir sacré qui s'y rattache. Qu'il soit joli ou pas joli, cela ne fait rien. Mais il a été composé pour une intention si chère à nos cœurs que toutes, j'en suis sûre, aimeront à le chanter.

« Pardon, chère Sœur, de vous dire ce souhait de mon cœur, mais, je sais que vous le comprendrez. »

Ne dirait-on pas que la Mère Marie de Saint-Sébastien prévoyait sa mort? Cette lettre à la Mère Marie de Sainte-Thérèse semble une sorte de testament. Elle parlait si peu de ses œuvres et de ses désirs! Et puis, n'a-t-on pas remarqué plus haut cette autre parole : « *Quelque chose viendra qui changera toute ma position. Quoi? Je ne sais: mais il y aura quelque chose.* »

A la T. Rde Mère Générale

27 août

« C'est du fond de ma retraite que je vous écris. Nous sommes au sixième jour. Je dois donner moi-même les conférences : le P. Barnabé est empêché. Je ne l'ai su que quelques jours auparavant. Il me faut préparer les méditations au fur et à mesure. Vous voyez, Mère, que c'est un peu beaucoup pour votre vieille fille. Mais, le cher Bon Dieu aide et tout marche selon la bonne volonté de chacune. Ma santé est bonne.

« Dieu fait sentir si fortement à mon âme le vide de ce qui n'est pas Lui, que je voudrais, à tout prix, détruire en moi et dans mes petites filles tout cet ensemble de misères qui privent

'âme de DIEU et de tous ses trésors. Nous cherchons ensemble es moyens. Celui qui me paraît le plus sûr, est moyen en même temps que but : *Pleine et entière conformité de volonté avec* DIEU.

« Par là, pas de péché; sans le péché, la conformité de volonté avec DIEU est complète. Voilà le but que je poursuis depuis bien longtemps : Tenir ma conscience pure de toute faute volontaire. Pour obtenir ce grand bienfait, DIEU me demande dans ma retraite, de travailler beaucoup à faire le mieux possible tous mes exercices, à vivre de prière, à avoir ma volonté unie avec celle de mon DIEU. Lorsque je ne puis prier, je m'humilie et offre mon désir de prier. Parfois mes exercices se passent à lutter, à courir après ma pensée; puis à me jeter en DIEU avec amour, énergie, à le trouver réellement pendant quelques minutes; puis à être encore emportée je ne sais où. Cela déplaît-il à DIEU? Sans doute, il y a quelque chose de ma faute, puisque dans ma retraite, le besoin que j'éprouve *de trouver Dieu, de n'être qu'un avec Lui*, me montre ces divagations à corriger. Mère bien-aimée: je vous confie en toute simplicité, ce que je suis dans l'intérieur de mon âme pour que vous m'aidiez. »

Chère Mère Marie de Saint-Sébastien! elle oubliait que trouver DIEU *constamment*, n'être *qu'un* avec Lui, sans ombre, sans nuage et d'une façon permanente, ce serait le ciel sur la terre. Le ciel! c'était le besoin réel qu'elle éprouvait dans cette retraite précédant sa mort de moins d'une semaine, et maintenant son désir est satisfait, nous n'en doutons pas : *elle a trouvé son Dieu et n'est qu'un avec lui.*

Au T. R. P. Raphaël, Définiteur général

1er Septembre 1888

« Il a plu à DIEU de nous envoyer une nouvelle épreuve. Notre Père saint François veut nous convertir par la croix. Nous sommes en plein choléra à Tché-fou; et nous payons notre tribut à la terrible maladie.

Depuis une semaine, nous avons eu quatre cas au couvent, deux très légers, deux plus graves. Les plus légers sont ceux de nos Sœurs Marie de Sainte-Germaine et Marie de Sainte-Colette. Des symptômes alarmants commençaient à m'effrayer, mais Dieu a eu pitié, et le mal ne s'est pas aggravé. Marie de Sainte-Germaine tombée la première, il y a juste huit jours, se lève aujourd'hui pour la première fois. Marie de Sainte-Colette, atteinte ensuite, est bien mieux aussi, mais a besoin de prendre des précautions.

Une de nos postulantes Chinoises a été plus malade, avec le choléra déclaré. Elle est hors de danger, mais très faible encore. La dernière tombée est une jeune Chinoise prétendante, qui désire entrer au postulat. Celle-ci est la plus fortement prise et a eu un violent choléra; la maladie est enrayée, mais je crains la réaction, sa tête a l'air de se congestionner. Nous avons séparé les malades et les avons réunies dans un même quartier de la maison.

La maladie est très répandue en ville et le caractère du mal très rapide. En quelques heures, même quelquefois en une demi-heure, les pauvres malades sont emportés. Environ cent personnes meurent par jour. Il y en a qui tombent dans les rues et meurent là sans secours. Quelle douleur pour l'âme que de ne pouvoir rien faire pour ces pauvres mourants!

Nous remettons la rentrée des classes à plus tard, n'osant pas faire revenir nos élèves, tant que nous avons des malades chez nous.

Je ne dis pas un mot de ceci à notre bien-aimée Mère; elle ne vivrait pas d'inquiétude. Je prends toutes les précautions nécessaires pour préserver les nôtres de la contagion.

Nous avons terminé notre retraite annuelle après six jours; car c'est juste pendant ce temps de recueillement que nos Sœurs sont tombées avec le choléra. Impossible de prolonger au delà de six jours. J'espère que Dieu a béni la bonne volonté de chacune. La retraite allait bien, j'ai eu le regret de la raccourcir, mais le soin devenait trop écrasant pour celles qui

ne suivaient pas les exercices. Je devais donner moi-même les méditations et m'occuper en même temps des malades.

Le bon Dieu a cependant trouvé le temps de me montrer et faire sentir bien fortement combien tout ce qui est sans Lui est vide, et combien au contraire, est riche, plein, doux, tout ce qui est son bon plaisir; ma volonté *une* avec la sienne, voilà sur quoi Il a fixé toutes les aspirations de mon âme, pendant ces quelques jours de retraite, assaisonnés de peines et d'inquiétudes Le moyen indiqué par la grâce a été une grande exactitude et solide union dans l'accomplissement des exercices de piété; union habituelle par l'élévation de l'âme quittant ce qui n'est pas Dieu pour se perdre en Lui, au milieu des occupations distrayantes et fatigantes de la vie.

Je vous demande de beaucoup prier pour nous, mon Très Révérend Père, et de bénir votre respectueuse et dévouée enfant en J. M. J. et N. P. St Fr.

A la T. Rde Mère Générale.

1er septembre 1888

« J'ai eu une bonne épreuve pendant ma retraite. Dans ce temps de repos j'aurais voulu ne penser qu'à Dieu, aux moyens de le posséder et de m'unir à Lui toujours davantage. Mais cette épreuve même était une occasion de m'unir à Lui par la conformité à ce qu'Il voulait.

3 septembre 1888

.....« Cette lettre a été écrite un peu à l'avance par crainte d'être surprise par le temps. Je la termine ce matin. *Rien de plus à ajouter*. Bénissez-moi. Comptez toujours sur le tendre et respectueux dévouement de votre enfant.

Non, elle ne devait *plus rien ajouter*. Le soir même, ou le surlendemain, car nous ignorons si la dépêche porte le chiffre 3 ou 5, Mère Marie de Saint-Sébastien n'était plus sur la terre.

Nous la recommandons aux prières de tous nos Lecteurs et nous sommes certaines qu'elle priera pour chacun de nos bienfaiteurs. La reconnaissannce était un des traits distinctifs de cette belle âme; or toutes nos vertus nous suivent et se perfectionnent dans la béatitude éternelle.

2° INDES ORIENTALES. *(Présidence de Madras.)*

FONDATION NOUVELLE A SAINT-THOMAS DE MÉLIAPOUR

La Bénédiction du Souverain Pontife. — Départ d'Ootacamund. — Arrivée, à Méliapour. — Débarquement des Fondatrices. — Réception solennelle. — Croix et Bénédiction. — La fête de saint François.

En parlant des Délégués apostoliques dans l'Inde, nous avons déjà fait mention d'un des faits importants du Pontificat de Léon XIII, si fécond en grandes inspirations. Nous avons dit un mot de l'établissement de la hiérarchie épiscopale dans la contrée évangélisée par l'apôtre saint Thomas. Cet acte du Saint-Siège fixe les juridictions des évêques et met fin à une longue souffrance de l'Eglise des Indes.

Mgr da Sylva, élu alors évêque de Saint-Thomas de Méliapour, désira aussitôt assurer à son diocèse le bienfait d'une maison religieuse. Il s'adressa à l'autorité, et les Franciscaines Missionnaires de Marie furent choisies par Sa Grandeur, à cause de leur long usage de ces contrées lointaines.

Le Saint-Siège se montra plein d'intérêt pour la nouvelle fondation, engagea le Conseil de l'Institut à l'accepter, et lorsque les huit fondatrices s'embarquaient à Marseille, la Bénédiction du Souverain Pontife vint leur assurer une bonne traversée, et le succès des œuvres de la fondation nouvelle.

La Mère Provinciale d'Asie reçut les nouvelles arrivées et les installa à Méliapour.

C'est une grande consolation pour l'Institut d'avoir été appelé par saint Thomas auprès de son tombeau. C'est à Méliapour que l'apôtre trouva le martyre et que ses restes furent inhumés. Nous espérons que cette fondation, près de son tombeau, est un gage qu'il prend tout l'Institut sous sa protection et le rapprochera du Cœur du divin Maître.

La Rde Mère Marie de Sainte-Véronique rend ainsi compte de la fondation :

« Le 28 août 1888, Mère Marie de la Trinité et moi, nous quittions Ootacamund ; nous partions pour l'Europe et devions faire en passant la fondation de Méliapour. Après les pénibles adieux inséparables de notre vie missionnaire, nous descendîmes en charrette à bœufs les belles montagnes des Nilgherries. Selon l'habitude, les mouvements de balançoire et les sauts assez rudes de notre véhicule traditionnel ne nous firent pas grâce ; aussi nous arrivâmes à notre première halte de Coïmbatour déjà *avec le mal de mer* et une violente migraine.

« Pressées par la prochaine arrivée de nos nouvelles recrues, nous ne fîmes pas long feu dans notre chère Communauté de l'Immaculée-Conception, et dès le 31 nous prenions le chemin de fer pour Madras. Deux jeunes Anglaises de notre pensionnat d'Ootacamund et quatre Indiennes Tertiaires sorties de l'Orphelinat, venues elles aussi de Nazareth, nous rejoignirent à la gare de Coïmbatour. A 7 heures du matin le lendemain, nous arrivions à la célèbre capitale de l'Hindoustan méridional. Là, nous trouvâmes le Père de Sousa, secrétaire de Monseigneur de Méliapour, qui venait nous chercher avec la belle calèche de Sa Grandeur.

« Nous étions couvertes de charbon et de poussière. Je vous laisse à penser si nous faisions pauvre mine auprès des belles livrées aux couleurs du Portugal. En vain nous sollicitâmes la permission de descendre, du moins un instant, à l'ex-Résidence Episcopale devenue notre couvent, le Père secrétaire nous déclara qu'il était fils d'obéissance, et qu'il avait reçu l'ordre de nous conduire directement au nouveau palais de l'Évêque.

Sa Grandeur, après le plus paternel accueil, nous conduisit dans sa chapelle privée où Elle dit la messe et nous donna la sainte Communion. Monseigneur nous fit ensuite asseoir à sa table et sa bonté paternelle semblait vouloir nous faire oublier

que nous étions à la table d'une Grandeur. De là, Monseigneur nous conduisit à la chapelle de Saint-Thomas, afin de nous y faire vénérer la tombe du grand apôtre, et de mettre sous sa protection l'œuvre que nous venions commencer. Enfin, Sa Grandeur voulut elle-même nous introduire dans notre demeure, ancien palais des gouverneurs portugais, qui vit dans les beaux jours de la puissance maritime du Portugal la crosse succéder à l'épée. Ces vieux murs, restés solitaires pendant près d'un siècle, ont revu quelques mois avec étonnement la présence épiscopale, revenue, eût-on dit, pour ouvrir l'antique demeure aux Filles de Saint-François (1). La petite armée blanche des Franciscaines Missionnaires de Marie vient recueillir, après de longues années, le fruit des sueurs et des travaux des Fils du séraphique Patriarche qui dorment depuis des siècles sous les dalles du vieux sanctuaire, à côté de l'apôtre qui a touché les plaies du Sauveur.

A midi et le soir, Monseigneur voulut absolument nous faire dîner et souper à sa table. Le lendemain matin, nous assistâmes de nouveau à la messe de Sa Grandeur dans la chapelle privée de son palais, et le soir nous nous rendîmes aux vêpres solennelles chantées par le nombreux clergé de Méliapour. Nous fûmes très surprises de voir ce clergé presque entièrement indigène, accomplir si bien ces cérémonies que Monseigneur da Sylva fait toujours avec une si grande pompe.

Des visites se succédaient sans cesse et ne nous laissaient guère le temps de préparer aux futures fondatrices leur nouvelle habitation. C'était cependant ce que nous avions voulu faire en arrivant à l'avance à leur rencontre.

Enfin, le 6 au soir, un billet de l'agent du *British India*, nous apprenait que le bateau anglais sur lequel elles s'étaient embarquées à Ceylan, était attendu dans une heure. Avertir

(1) Monseigneur de Méliapour a habité quelque temps la résidence de ses prédécesseurs pendant que les ouvriers préparaient son palais épiscopal.

Monseigneur et nous mettre en mesure de courir au port, ne fut que l'affaire d'un instant. Nous partîmes en hâte, toujours dans la voiture de notre évêque et sous l'égide du Révérend Père secrétaire. Arrivées au *beach* (1) nous apprîmes que la nouvelle était contredite et que le bateau n'étant pas encore signalé, ne pouvait arriver avant la nuit. Or, comme l'entrée du port de Madras n'est permise qu'en plein jour à cause du danger, nos Sœurs ne pouvaient débarquer avant le lendemain matin.

Du premier coup, la Mère Marie de la Trinité, qui n'est pas Normande pour rien, alla au positif et apprécia la situation. En même temps que nous partions, Monseigneur da Sylva avait envoyé des circulaires à tout son nombreux clergé. Chacun avait reçu ordre de venir revêtu du surplis au palais épiscopal, et, à l'heure annoncée, Monseigneur en habits pontificaux devait aller à leur tête au devant de nos voitures. Si les Normands voient du premier coup d'œil le côté positif des choses, ils ont également pour habitude de ne point aimer à faire ridicule figure. Notre Normande s'écria donc avec effroi : « Ah! quelle aventure! faudra-t-il que nous arrivions à recevoir toutes seules le clergé de Méliapour qui vient attendre les voyageuses? »

C'était au-dessus de son amour des humiliations, aussi commença-t-elle un plaidoyer en règle pour persuader au Père secrétaire que sa courtoise charité devait venir à notre secours. Le Père de Sousa, après s'être amusé un instant de sa terreur, voulut bien avoir pitié d'elle et descendit de voiture un peu avant l'endroit fixé, pour annoncer à Monseigneur et à sa suite que la voiture ramenait seulement nos deux Révérences. Notre Normande m'avait si bien persuadée de l'inconvenance de notre position, que je n'y tins pas, et quand nous fûmes à l'instant critique, je changeai brusquement de

(1) *Beach*, bord de la mer.

place, et m'assis à reculons dans la calèche pour n'avoir pas à faire face aux examinateurs de notre déconfiture. Mère Marie de la Trinité m'accusa de lui avoir laissé porter seule, et à l'improviste, toute cette mitraille,et nous descendîmes de voiture en riant à qui mieux mieux. Monseigneur ne tarda pas à venir nous rejoindre et à nous consoler de notre déception. Est-il besoin d'ajouter qu'il s'amusa autant que nous de notre récit ?

Le lendemain de bonne heure,nous nous remîmes en marche, dans le même équipage. Le bon Père de Sousa voulut bien nous accompagner jusqu'à bord du navire. De loin et encore ballottées dans notre petite embarcation, nous voyions sur le pont l'habit blanc de nos chères compagnes. Arrivées au bateau, grimper l'échelle, fut l'affaire d'un instant, et bientôt nous fûmes dans les bras les unes des autres. Une heure après nous arrivions en voiture au lieu désigné depuis la veille pour nous mettre en procession.

Nous marchions deux à deux au milieu de la foule qui s'amassait de chaque côté de la rue, pendant que Monseigneur, à la tête de tout son clergé, avec croix et bannière venait à notre rencontre. Il nous aspergea chacune l'une après l'autre, nous fit baiser son anneau, et la procession se mit en route vers la cathédrale où Monseigneur célébra la sainte Messe. Ensuite, Sa Grandeur voulut introduire Elle-même ses nouvelles Filles dans leur couvent de Saint-Thomas de Méliapour. Le soir, Monseigneur se souvenant que le très Saint-Sacrement est la force des Franciscaines Missionnaires de Marie, voulut que le salut fût donné à la cathédrale. Le lendemain matin, 8 septembre,les cloches de Méliapour annonçaient par leur joyeuse volée,la Messe pontificale L'installation du couvent était fixée depuis longtemps à la fête de la Nativité de la sainte Vierge. Toute la pompe possible fut déployée. Monseigneur fit son entrée solennelle avec la *Cappa-Magna* ; trente prêtres environ entouraient Sa Grandeur,qui pontifia avec la dignité qui lui est

propre. Rien ne manquait, pas même le chant que rehaussaient de belles voix. Les Religieuses étaient réunies autour du sanctuaire dans des bancs préparés pour elles. Avec celles venues d'Europe pour le Coïmbatcur, nous étions dix. Toutes nous fîmes la sainte Communion, et après nous, une immense foule se présenta à la sainte Table; tous les cœurs fêtaient la fondation.

Quand le cortège épiscopal sortit de l'église, il lui fallut s'arrêter devant la foule compacte qui voulait saluer son évêque. Celui-ci dut prendre place sur le petit trône portatif qui fait aussi office de prie-Dieu, et les Indiens, comme les Anglais, vinrent s'agenouiller aux pieds de Sa Grandeur, qui donna à chacun son anneau à baiser.

Le Père secrétaire vint nous dire que Monseigneur nous priait de suivre la procession et ainsi, nous nous dirigeâmes vers le palais épiscopal, éloigné de quelques pas à peine. Là, nous attendait un déjeûner que Monseigneur présida. Il avait l'air heureux et répétait que maintenant ce couvent, longtemps désiré, était établi, que sa fondation était chose faite. Nous montâmes ensuite au salon, où Monseigneur fit plus ample connaissance avec ses nouvelles Filles. Bientôt nous lui demandâmes la permission de nous retirer, car le temps était court et il fallait préparer notre couvent pour la fête du soir. Chacune se mit à l'œuvre : les unes balayaient, époussetaient, les autres faisaient des bouquets. Nous nous imaginâmes d'improviser les armoiries de Sa Grandeur au-dessus du grand corridor voûté qui forme l'entrée. Nous n'avions rien que du papier de couleur très léger; le succès ne fut pas merveilleux, car le temps était terriblement court, et les matériaux plus qu'insuffisants. Toutefois, nous prouvâmes notre bonne volonté.

A cinq heures, tout était prêt. Quelques minutes avant que Monseigneur vînt en procession avec son clergé. précédé de la croix, bénir le couvent de Saint-Thomas, notre divin Maître

bénissait Lui aussi par sa croix douloureuse, la fondation à peine née.

Vous savez que dans notre Institut, chaque nouvelle maison a son baptême de sang. — Pas un nouveau sanctuaire ne s'est ouvert dans l'Institut, sans que Jésus-Hostie ait daigné choisir sa victime dans les rangs de ses petites Epouses; toujours l'ange de la mort a voulu marcher à côté de l'ange des fondations.

Comme nous ouvrions nos portes à la foule qui voulait assister selon l'usage, à la bénédiction solennelle du couvent, juste au coup de 5 heures désigné pour cette dernière cérémonie, un télégramme venait nous surprendre et jeter un voile de douleur sur notre belle fête. Il nous apprenait que notre chère et vénérée Mère supérieure de Tché-fou en Chine, était morte. Nous ne la savions pas malade. C'était une perte immense pour l'Institut, en même temps qu'un coup bien cruel pour nos cœurs, car elle avait été donné par l'Inde à la Chine et nous la chérissions comme on peut seules chérir les âmes remplies de Dieu. Plus tard les lettres nous ont dit comment elle s'en est allée au ciel, amoureuse de la divine Croix dans sa mort, comme elle l'avait follement aimée durant sa vie.

Nous étions toutes bouleversées par ce télégramme, vrai coup de foudre pour nous et cependant il fallut accueillir avec un visage joyeux, la foule et le clergé. Monseigneur, en habits pontificaux, se dirigea vers la chapelle; toute la maison, la cour d'entrée était pleine. Sa Grandeur entonna le *Veni Creator* et d'autres chants liturgiques, puis procéda à la bénédiction de chaque chambre. Après cette bénédiction, Monseigneur s'assit sur son trône et l'on donna lecture du Mandement, par lequel Monseigneur saluait l'arrivée des Franciscaines Missionnaires de Marie dans son diocèse, et installait définitivement le couvent de Saint-Thomas. Puis, dans une courte allocution adressée aux Religieuses, Monseigneur les assura de ses sentiments paternels et de sa protection épiscopale, avec un cœur et une dé-

licatesse vraiment dignes de lui. Il avait voulu que les Religieuses fussent placées en face. En qualité de Provinciale j'étais la tête de file. Le discours de Monseigneur était achevé et j'attendais quelque peu intimidée, les yeux baissés, les mains sous mon scapulaire, ce qui allait se passer, quand je m'entends interpeller par sa Grandeur, qui me présentait son anneau à baiser. Je m'acquittai de ce devoir, me hâtant de me relever pour céder la place à mes compagnes. Mais Monseigneur me prit la main, et, pour donner plus de solennité à la cérémonie, me demanda de lui promettre à mon tour le respect et l'obéissance dûs à Notre Seigneur Evêque. J'étais bien émue devant tout ce clergé et cette foule, pendant que, la main dans la main de notre premier Pasteur, je prononçais ce que nous appelâmes ensuite l'*hommage lige*.

Ainsi se termina notre fête, mêlée de larmes, comme toutes les joies de la terre. Puisse notre chère victime de Tché-fou féconder ce sol déjà si béni dans le vieux temps et y faire germer des fruits de salut, pour l'immense population, qui y dort encore dans les ombres de la mort.

Le lendemain, dimanche, Monseigneur vint offrir le saint sacrifice dans notre petite Chapelle, et comme ses devoirs de Pasteur ne lui permettaient pas en pareil jour de dire la messe pour notre chère morte, il voulut le surlendemain venir une fois encore célébrer le saint Sacrifice, pour celle que nous pleurions, tout en enviant son sort.

Quelques jours après, les Mères Marie de Saint-Fernandez, Marie de la Trinité et plusieurs de nos enfants de Nazareth d'Ootacamund disaient avec moi adieu à la fondation de Saint-Thomas de Méliapour, et nous faisions voile vers l'Europe.

La Mère Marie de Jésus complète le récit de la fondation de Méliapour, en racontant comment a été célébrée, le 4 octobre, la fête du séraphique Père.

« La veille, à l'Angelus, les cloches de la cathédrale carillonnent pour saint François. Monseigneur da Silva avait d'abord

pensé à faire chanter la grand'messe à la cathédrale. Mais il se rendit à ma prière. Je voulais faire chez nous, la première fête de notre bienheureux Père. Sa Grandeur eut alors la bonté d'envoyer des candélabres et des tapis, disant de faire prendre chez lui, tout ce qui pouvait rendre la fête plus belle. Nous veillons pour arranger notre petite chapelle; c'était ma partie et j'y ai mis tout mon cœur.

J'ai orné la statue de saint François, et dans l'embrasure de la fenêtre, j'ai fait un autel de verdure et de fleurs, la petite chapelle ne semblait plus la même.

Monseigneur arriva à 6 heures 1/2 en grande pompe, avec quatre prêtres pour l'assister. Les cierges étaient déjà allumés. Monseigneur s'est arrêté d'étonnement en entrant à la chapelle; c'est qu'elle était bien jolie, soit dit modestement, avec les vases qu'on nous avait prêtés et toute garnie de verdure et de fleurs. C'est notre Elsie (une des 4 sœurs privilégiées) qui en avait demandé aux élèves. Nous avons déployé notre plus belle musique et nos plus beaux chants. J'ai fait presque un miracle pour ma part. Je devais aider Mère Marie des cinq Plaies aux soli de l'*Ave Maris stella*, ce que je faisais en conscience; elle, s'apercevant avec étonnement que ma voix n'était pas déjà si mal, m'a laissée chanter seule, j'étais si animée que j'ai poursuiv mon chemin avec un sang-froid impassible et j'ai réussi, paraît-il.

Après la messe, Monseigneur a reçu au Tiers-Ordre, Elsie et Elisabeth (une prétendante), cette dernière m'ayant demandé à mains jointes d'être admise aussi. Ensuite, sur ma prière, Monseigneur a donné l'absolution générale et nous avons terminé par le chant du *Magnificat* de notre regrettée Mère Marie de Saint-Sébastien.

Le déjeuner était servi au parloir. Monseigneur et ses quatre Prêtres, parmi lesquels le Père Coadjuteur, se sont assis à table. Nous avions fait de notre mieux. Monseigneur semblait heureux, le Père Recteur aussi, ainsi que le Coadjuteur.

Pendant que Monseigneur était à déjeuner, la famille d'Elisabeth, qui a perdu la pauvre mère de neuf enfants, morte en donnant le jour à la neuvième, vient demander que cette pauvre petite fût baptisée dans notre chapelle. L'enfant avait été ondoyée dès sa naissanee et on avait attendu la fête de saint François pour la cérémonie du baptême. Ce sont nos voisins, des gens tout à fait bien et d'une certaine aisance. Monseigneur a permis que la cérémonie se fît chez nous. Quand Sa Grandeur partait, on apportait la petite fille. Monseigneur l'a bénie en passant. — Je ne puis dire ce que la vue de ce petit ange m'a fait de bien; ce baptême,à pareil jour,me semblait de bon augure. C'était une petite enfant de 13 jours, blanche et rose, mignonne à croquer, perdue dans sa robe de mousseline et ses nœuds de ruban blanc, avec des traits fins comme ceux d'un *Santo Bambino*. Le Père Jérôme était parrain et les braves gens demandaient que je fusse marraine. Ne pouvant l'être, j'ai mis Elsie à ma place. La cérémonie s'est faite en grande pompe, par le Père Coadjuteur, en chape. J'ai dit aux parents que puisque l'enfant était baptisée chez nous le jour de saint François, elle lui appartenait et que quand elle serait un peu grande, il fallait nous la donner. Ma proposition leur a fait bien plaisir.

Vers cinq heures, le Père Jérôme vient nous demander les candélabres pour la cathédrale et nous dit que les vêpres seront à 6 heures. Nous nous rendons à l'heure dite. Monseigneur arrive précédé de tout son clergé. L'autel est garni comme aux jours de grande fête et les vêpres se disent avec quatre chantres en chappe, comme aux plus grandes solennités. Le Père Jérôme et un autre Père nous aident à chanter les vêpres alternativement avec le chœur. Le salut a été magnifique. »

Nous terminons par les remerciements de la Mère Marie de Jésus à Monseigneur Da Sylva:

Méliapour, 5 octobre 1888.

Monseigneur et bien vénéré Père,

La journée d'hier, si embellie par tous les témoignages de votre paternelle bonté, nous a laissé un cher et bien doux souvenir, et nous voudrions vous dire toute la reconnaissance dont nos cœurs débordent.

Permettez donc à vos filles, Monseigneur, de vous offrir l'humble et filial hommage de leur vive et sincère gratitude. Mais comment pourrons-nous vous l'exprimer? Parfois la reconnaissance est muette quand elle ne trouve pas de paroles qui puissent assez bien la rendre; il en est ainsi de la nôtre.

Monseigneur, excusez notre impuissance et croyez que toutes vos délicates attentions sont profondément senties par nous.

L'honneur dont Votre Excellence a entouré le pauvre d'Assise, cette fête que vous avez bien voulu faire la vôtre et celle de tout votre clergé, vous assure à tout jamais, Monseigneur, non seulement la gratitude de vos filles de Méliapour, mais aussi celle de notre Très Révérende Mère Générale, de notre Révérende Mère Provinciale et de tout l'Institut.

Que le séraphique François se fasse notre caution, et qu'il comble de bénédictions le digne Pasteur et le Père que nous vénérons; c'est ce que nos priéres lui demanderont bien instamment chaque jour.

Nous nous mettons humblement aux pieds de Votre Excellence, en la priant de vouloir bien nous bénir, et tout particulièrement celle qui est, avec un filial respect, etc.

OOTACAMUND, COUVENT DE NAZARETH

HISTOIRE A NOS PETITS NEVEUX (*Suite*)

ADIVADIAL

ou

LA NOUVELLE ENFANT PRODIGUE

La famine. — Arrivée à Ootacamund. — Entrée à l'Orphelinat. — La Première Communion. — La fuite. — Chez les Turcs. — Le retour. — Une bienheureuse mort.

Parmi les nombreuses orphelines auxquelles la misère et la faim ouvrent les portes du couvent d'abord, celle du ciel ensuite, Adivadial fut une des privilégiées de la divine Providence.

Privée à l'âge de dix ans de son père et de sa mère, qu'elle avait vus mourir de besoin, exténuée et n'ayant autour d'elle que le spectacle de la plus affreuse misère, cette enfant avait fui le pauvre toit, devenu si triste et où la mort n'aurait pas tardé à la saisir. Adivadial avait marché devant elle, sans savoir où diriger ses pas. Du fond du Waynad à Ootacamund, elle rencontra des cœurs compatissants qui, de leurs faibles secours, l'aidèrent à arriver à bon port. Tantôt c'était un charretier ému qui la mettait dans son véhicule, et lui faisait faire ainsi quelques milles, tantôt c'était une âme charitable qui partageait avec elle son *sorrou* (riz), si rare parfois aux Indes et lui donnait ainsi la force de marcher pendant quelques heures. En d'autres occasions, c'était un abri qu'on lui offrait pour la nuit. Bref, après douze jours d'un pénible voyage, Adivadial, conduite sans doute par les bons anges, apparaît comme un spectre à la porte du Dispensaire d'Ootacamund. Epuisée de besoin, elle s'affaissa sur elle-même et ce fut à force de soins

qu'on la fit revenir, et qu'on la sauva d'une mort qui paraissait imminente.

Les premiers jours furent pénibles. Adivadial était farouche, méfiante, se laissait approcher avec peine et pleurait sans cesse. Cependant, la Sœur chargée des malades, mit tout son cœur à apprivoiser notre petite sauvage. Avec les forces qui revinrent peu à peu, l'enfant devint plus sociable et moins triste. Elle, si froide jusqu'ici, laissait entrevoir à la dérobée, qu'elle était reconnaissante et savait aimer les *tayarées* (les mères) qui l'avaient recueillie.

Quelques semaines plus tard, Adivadial fut assez bien pour passer du Dispensaire à l'Orphelinat. Là, plus encore, l'enfant eut de la peine à se faire ; sans cesse elle se heurtait avec ses compagnes, ne pouvant supporter la moindre parole. Elle était de toutes les *sandéi* (disputes) ; difficilement elle reconnaissait ses torts, plus difficilement elle les réparait. Quand elle avait dit : *matlen* (je ne veux pas), il n'était pas rare que plusieurs jours se passassent avant que notre orgueilleuse petite fille se décidât à la réparation de sa faute.

Quelques mois après son arrivée et quand vint l'étude de ses prières, le catéchisme, la préparation au baptême, Adivadial fit des efforts visibles et remporta de belles victoires sur sa nature. Elle avait une dévotion marquée à la sainte Vierge et plus encore à saint Joseph ; aussi demanda-t-elle qu'on lui donnât le nom de *Marie-Soussé* (Marie-Joseph). Le baptême la rendit meilleure et la perspective de la sainte Communion acheva le travail si bien commencé. Le caractère de Marie-Soussé était transformé. Devenue douce et bonne, elle se fit aimer de toutes ses compagnes ; chacune se plaisait à dire : « Comme elle est changée ! » C'est à qui voulait être en charge avec elle. Mais ce qu'il y avait de touchant, c'était son affection pour ses *tayarées*, sa tendresse pour la sainte Vierge et saint Joseph, dont elle se disait deux fois l'enfant, puisqu'elle portait leurs noms bénis.

Marie-Soussé s'était bien préparée à la première Com-

munion ; elle avait demandé pardon à ses compagnes de toutes les fautes qui les avaient mal édifiées, avec une humilité, qui nous surprit, quand nous songions surtout à ce qu'était cette nature, il y avait 18 mois à peine. Pendant le triduum préparatoire au grand jour, sa piété avait frappé tout le monde. Ces dispositions nous donnèrent la confiance que le 19 mars, *fête de saint Joseph*, Marie-Soussé avait fait une bonne première Communion.

Plusieurs mois se passèrent, quand un matin au réveil on s'aperçoit que deux enfants manquent à l'orphelinat : Une païenne et Marie-Soussé. Qu'on juge de notre étonnement, de notre désolatiou. Les deux fugitives avaient profité d'une nuit noire pour s'évader; la païenne plus âgée, plus entreprenante, avait sans nul doute entraîné notre pauvre Marie-Soussé. De suite, la police est avertie; on lui donne le signalement des deux enfants. Tout ce que le couvent comptait d'amis dévoués à l'extérieur se met en campagne pour tâcher de rattraper les fugitives et de les ramener, pendant que les orphelines récitaient des *Ave, Maria*. Mais tout fut inutile, on ne trouva aucune trace, aucun indice qui mît sur la voie. Il fallut se résigner à compter au bercail deux brebis de moins.

Trois ans s'écoulèrent, Marie-Soussé n'avait pu se faire oublier. Comment penser en effet que cette enfant devenue si bonne, si pieuse au contact de l'Eucharistie, échappait pour toujours à la sainte Vierge et à saint Joseph qu'elle aimait tant? Ses compagnes demandaient sans cesse au ciel de la ramener et ses Mères rappelaient à la bonne Providence, les merveilles qu'elle avait faites une première fois pour arracher cette âme à l'enfer.

Les jours de marché amènent à Ootacamund une foule de gens; les uns viennent vendre, les autres acheter, beaucoup se promener. Le couvent d'Ootacamund avait envoyé son jardinier faire les provisions de la semaine et sa femme, qui avait été la marraine de Marie Soussé, avait ce jour-là accompagné son mari à la *Sandé* (marché). Au retour, elle demanda à

parler à la Mère Supérieure, et se jetant à ses pieds, dans un élan de bonheur :

« Tayaré, lui dit-elle, devinez qui j'ai vu au marché, aujourd'hui?... Marie-Soussé!

— Marie Soussé! est-ce possible? Mais pourquoi ne l'as-tu pas ramenée? Pourquoi l'avoir laissée dans le danger? Tu sais le bonheur que nous aurions toutes à revoir cette enfant!

— Ah! Tayaré, ce sera un miracle si elle vous revient jamais!... Qu'elle vous ferait pitié si vous la voyiez; elle est si maigre, elle tousse, elle a l'air si malheureux! elle est entre les mains d'un Turc! »

C'était tout dire. Pauvre petite, que faire pour l'arracher de là? — La prière seule pouvait obtenir cette grâce.

Cependant, la nouvelle que Marie-Soussé avait été vue à Ootacamund, s'était vite répandue parmi les orphelines, et malgré l'assurance de la triste situation dans laquelle se trouvait la jeune fille, l'espérance était au fond de tous les cœurs; les orphelines trépignaient de bonheur comme si déjà leur compagne étaient de retour.

La semaine suivante, la Mère Supérieure envoya de nouveau *Viagoula*, (nom de la femme du jardinier, qui veut dire Sept Douleurs) au marché pour essayer de livrer un assaut à Marie-Soussé. Elle la vit encore, lui parla un peu, s'assura qu'elle n'avait pas oublié sa religion, ses Mères, son couvent et serait heureuse d'y retourner. Mais, prise dans les filets des Turcs, comment oserait-elle bouger? Celui qui la tenait la surveillait de si près que c'était tout à fait à la dérobée qu'elle avait pu dire quelques mots à sa marraine.

Un mois et demi s'écoula et nous entrions dans celui de mars. Saint Joseph montra alors combien il veillait sur celle qui l'aima dès qu'elle le connût.

C'était par une de ces splendides journées, comme il y en a si souvent à Ootacamund; tout dans cette belle nature parlait à nos cœurs, de la puissance, de la bonté, de l'amour de ce Dieu qui créa toutes ces splendeurs pour l'homme, sa créa-

ture privilégiée. Viagoula cuisait paisiblement son sorrou (riz), pendant qu'au couvent la cloche appelait les Religieuses au chœur.

La même apparition qui s'était montrée, il y a cinq ans, à la porte du Dispensaire, se présenta à la sienne. Marie-Soussé, brûlante de fièvre, les traits tirés, la poitrine oppressée se jetait dans ses bras, lui disant :

« Marraine, conduisez-moi à la Mère Supérieure, je veux mourir dans ses bras. »

On devine avec quelle joie fut reçue cette enfant prodigue; la mort était peinte sur sa pauvre figure. Un lit indien fut préparé au Dispensaire pour la chère enfant; on l'entoura de soins, de tendresse même. Le Père chargé du couvent fut heureux, lui aussi, de retrouver au bercail la brebis égarée! Voyant Marie-Soussé dans un si triste état, il la confessa sans tarder, et fut si touché de son repentir et de ses dispositions, qu'il lui promit la sainte Communion pour le lendemain. Mais avant de recevoir le bon Dieu, Marie-Soussé demanda avec instances à voir ses compagnes grandes et petites; elle avait, disait-elle, quelque chose de très important à leur dire. La Mère Supérieure accéda à ce désir, et la Religieuse, chargée de l'Orphelinat, l'accompagna au Dispensaire. Les enfants entourèrent toutes le lit de leur ancienne compagne qu'elles reconnaissaient à peine.

Quand Marie-Soussé se fut assurée qu'elles étaient toutes là, réunissant le peu de forces qui lui restaient, elle s'assit sur son lit et leur dit :

« Je vous appelle toutes ici pour vous demander pardon du
« scandale que je vous ai donné par ma fuite du couvent.
« Que mon exemple vous serve, ne faites pas ce que j'ai fait;
« j'ai écouté les conseils que me donnait le démon par la
« bouche d'une fille païenne encore. J'ai quitté le couvent pour
« trouver le bonheur dans le monde; mais ce bonheur, je le
« fuyais au contraire, car il se trouve ici et pas dehors.
« Echappée innocente des mains de mes Mères, je reviens
« pécheresse pour mourir dans leurs bras. Le plus grand des

« malheurs m'attendait hors de cette maison de paix. Ce que « j'ai souffert depuis trois ans, je ne puis vous le dire. Fasse « le ciel que vous ignoriez toujours ces douleurs. Mais, je « vous le répète, croyez-moi et n'imitez pas le mauvais « exemple que je vous ai donné. Grâce à la miséricorde divine « je vais mourir réconciliée avec Dieu. Cette grâce je la dois « à saint Joseph, à la sainte Vierge que j'ai toujours invoqués « malgré mes péchés, je la dois aux prières de mes Mères, « aux vôtres. A tous, au ciel et sur la terre, je demande « pardon. »

Un sanglot général répondit à ces touchantes paroles. Il fut permis à chacune des orphelines émues, terrifiées, de s'approcher de Marie-Soussé, de lui faire un dernier *tostiram* (salut) et de se recommander à ses prières.

Le lendemain matin, le saint Viatique était porté avec pompe à la chère mourante. L'entrée de Jésus dans ce modeste Dispensaire fut un triomphe. Pour exprimer la joie du ciel et de la terre, au retour de la pécheresse, l'appartement avait été tendu de blanc, orné de feuillages et de fleurs. Quelle ne fut pas notre émotion, au moment où le prêtre posa le saint ciboire sur la table devenue un joli autel, d'entendre Marie-Soussé réciter d'une voix forte claire, en accentuant tous les mots, le *Confiteor* en entier. A ces mots trois fois répétés : *C'est ma faute, c'est ma faute, c'est ma très grande faute*, elle fit une pause saisissante et reçut le saint Viatique avec une humilité, une reconnaissance, une joie qui nous produisirent le même effet que son discours de la veille aux orphelines. Toutes nous pleurions et le prêtre lui-même ne put échapper à l'émotion générale. L'extrême-Onction fut administrée après le saint Viatique, et dans la soirée de ce beau jour, l'heureuse Marie-Soussé sans agonie, dans la paix la plus profonde, exhala son dernier soupir. Comme le père de l'enfant prodigue, le Dieu de toute bonté l'avait nourrie de l'Agneau divin. Aussi le banquet du pardon commencé sur la terre, s'acheva-t-il dans l'éternité, où Marie-Soussé, nous l'espérons, chantera à jamais les miséricordes du Seigneur.

3° CEYLAN

UNE JOURNÉE EN MISSION

Lettre de la R. Mère M. ANTOINE DE PADOUE, *supérieure de Moratuwa à sa famille.*

Le salut Cingalais. — L'Orphelinat. — Les leçons. — Installation de la Mère Assistante. — Pauvreté de la Chapelle.

Moratuwa, 6 Septembre, 1888

Ma petite Madeleine,

On t'a dit que ta grande sœur était partie pour les Missions; tu as vu pleurer notre chère Maman, et peut-être n'es-tu pas éloignée de croire que si je ne suis pas tout à fait morte, au moins j'ai déjà un pied dans la tombe. Aussi, pour te rassurer je vais te raconter une journée de notre vie de missionnaire. Tu y verras que si nous avons donné beaucoup au bon DIEU, en laissant pour Lui, notre famille et notre cher pays, nous avons aussi de grandes consolations qui nous dédommagent amplement de nos sacrifices.

Hier, nous avons eu le bonheur d'avoir la Messe chez nous. Les Pères sont si peu nombreux et la Mission est si grande, que nous sommes obligées en ce moment d'aller à la paroisse.

Tous les matins, à six heures un quart, on sonne la cloche et cinq minutes après notre petit monde est auprès du portail; les grandes sont derrière et les petites ouvrent la marche. Avant de partir, elles joignent les mains à la manière indienne et me font ensemble leur grand salut en disant: « *Gesou Christou aradite veva Mawancé.* » (De Jésus-Christ, que le règne arrive, ma Reine). Tu croiras peut-être que je perds le sens commun en traduisant le nom dont on se sert pour appeler

les Religieuses par le mot de *Reine*, mais je viens de faire chercher notre vieille Albina, et, la Sœur Marie de la Sainte-Enfance qui parle bien le Cingalais, n'a pu lui faire traduire autrement ce nom de *Mawancé* qui veut dire dans leur langue tout ce qu'il y a de plus grand. Et de fait, ce sont les Cingalais qui ont raison : ne sommes-nous pas les épouses d'un Roi, du Roi des rois, NOTRE-SEIGNEUR, Reines avec Lui, et plus heureuses que les Reines de la terre? Mais ce qui est moins exact, c'est que ces pauvres gens nous regardent, les Pères et nous, comme des êtres surnaturels; je crois qu'ils ont peine à comprendre que nous ayons besoin de dormir et de manger.

Me voilà bien loin de mon sujet. Hier donc, après la Messe, l'Office des Petites Heures et nos prières ordinaires, je me rends à l'Orphelinat.

Notre Maison de Notre-Dame des Victoires est située au milieu d'un bois de cocotiers. Elle est construite à la mode cingalaise et complètement entourée d'une varangue soutenue par des colonnes. Il n'y a point de fenêtres avec des carreaux comme en France, mais seulement des barres de fer. Le soir, on pousse les volets, et de petits rideaux nous garantissent pendant le jour, des regards indiscrets. La Maison de nos Orphelines est bâtie dans notre clôture, un petit toit, recouvert de tuiles, nous permet d'y aller sans avoir besoin d'ombrelles. Cet Orphelinat est une longue salle, éclairée par deux fenêtres. Tu demanderais peut-être comme moi : « où sont les lits ? » Et Sœur Marie de la Sainte-Enfance, qui ne fait que sourire de mes étonnements, te montrerait de petites nattes de joncs soigneusement roulées. Chaque petite fille a son numéro, et sous ce dernier, les clous nécessaires pour suspendre ses richesses, savoir : la natte et le drap, une petite gamelle de fer-blanc, une timbale, un chapelet; puis c'est tout.

Dans leur maison, un petit autel, avec une image du Santo Bambino, patron de notre Orphelinat, une sainte Vierge et deux vases de fleurs. Tu le vois, chez nous saint François peut reconnaître pour ses filles même nos Orphelines.

Je fais l'inventaire de la Maison pendant l'absence des locataires, car ces dames sont à leurs charges. La Mère Marie des Chérubins, qui va prendre la direction de cette partie de mon troupeau, me fait admirer la propreté du petit logis. Je vais ensuite sous la varangue et tout en finissant mon office, je ne peux m'empêcher de regarder la façon dont nos petites filles travaillent. Trois d'entre elles sont chargées de la propreté du réfectoire. Elena est leur directrice; il faut voir la façon dont elle les fait manœuvrer. Je dois te dire que notre Elena est d'une caste élevée, celle des laboureurs, si je ne me trompe, et, connaissant la supériorité de son rang, elle en profite pour imposer sa manière de faire à toutes ses compagnes. C'est une belle enfant aux traits réguliers, aux yeux noirs et brillants d'intelligence. Elle montre aux autres à balayer, leur fait nettoyer les couteaux et les fourchettes. La Sœur Marie-Noël, chargée de la propreté de toute la maison, se promène de la cuisine au parloir et tout en tricotant elle encourage l'une, gronde l'autre, menace la troisième d'une petite pénitence, et pour les cas très sérieux, d'un déjeuner au riz sec.

Sous la varangue, Bonaventura, filleule de la Sœur de notre Chère Mère Marie de Jésus, balaie avec une grande dignité; on sent qu'elle a conscience de son mérite. Raphaëla, Marie et Rose l'aident. — Tout ce petit monde se lève chaque fois que je passe et me fait le salut d'usage; aussi je me réfugie dans ma chambre, n'étant pas encore habituée à tout ce cérémonial indien.

Je fais mes comptes de ménage, Maman va bien rire en me voyant aligner des chiffres! Encore si c'était le système décimal! Mais il faut me mettre en tête les roupies, les annas, les caches.

Après ce devoir d'arithmétique, car c'est un vrai calcul, je donne les leçons de piano à nos enfants de l'école anglaise; puis j'écris, parce que le bateau doit partir pour la France et

que je ne veux pas vous laisser sans nouvelles. Nous allons à l'examen particulier, ensuite au dîner. Tu serais étonnée en me voyant faire honneur au riz, aux bananes, tout comme une vieille Cingalaise. Le premier jour j'ai cru que ma pauvre bouche s'en allait en lambeaux, par la force du piment rouge et du carry ; il a fallu presque trois verres d'eau pour calmer ce feu. Après le dîner, nous disons le chapelet pour nos Bienfaiteurs. Lorsque nous avons payé ce tribut de reconnaissance, et tu sais bien que parmi eux notre famille occupe pour moi la première place, nous allons à la récréation; on y parle souvent de nos chères Maisons d'Europe, de nos Œuvres, des âmes, puis c'est tout. Ce qui se passe au dehors est ignoré; seulement quand les intérêts de l'Eglise sont en jeu, les Pères nous disent de prier. A deux heures nos Vêpres, ensuite j'étudie l'harmonium. Il faut bien faire tout son possible pour attirer les Cingalais, et ils aiment beaucoup la musique. A trois heures, le Père Boyer, Oblat de Marie, vient exposer le Très Saint-Sacrement, Les adorations commencent et se continuent jusqu'à cinq ou six heures, car le Père est souvent dérangé par les Extrêmes-Onctions et il ne peut être très exact. Nous sommes si contentes de garder NOTRE-SEIGNEUR, que l'heure du salut nous semble toujours venir trop tôt. A trois heures et demie, je vais installer Mère Marie des Chérubins dans son Orphelinat. Elle aime tant ses enfants, ma chère petite Assistante, qu'elle est tout émue. Les enfants sont rangées en grande cérémonie; elles ont leur robe de coton bleu et blanc. Pauvres petites filles! j'éprouve une vraie joie en pensant que si nous étions restées en France, elles ne seraient pas les enfants du bon DIEU, puisque toutes ont été baptisées chez nous.

Elles chantent à notre entrée un couplet d'un cantique composé par une Mère bien chère à tous nos cœurs. En les entendant, j'ai senti une petite larme qui essayait de se faire place, mais j'ai regardé mon crucifix de profession et bien vite j'ai dit à NOTRE-SEIGNEUR que si j'avais deux mères et deux

pays, je les lui donnerais encore volontiers. J'ai remis une médaille à chacune des petites, pendant que Mère Marie des Chérubins de son côté leur distribuait bananes et biscuits. Ensuite, dans son éloquence du cœur, Sœur Marie de la Sainte-Enfance leur a fait un petit discours pour leur annoncer que la Mère Assistante s'occuperait d'elles désormais. De l'Orphelinat je fais la visite des charges, puis ma lecture et mon adoration.

Si tu savais, ma petite Madeleine, comme il fait bon prier ici! Je ne puis m'empêcher de dire au bon Dieu : « Vous en avez bien peu qui vous prient dans cette île de Ceylan, aussi mon petit Jésus, il faut que vous m'écoutiez. » et je lui parle de vous tous. Aujourd'hui je me suis souvenue que c'était l'anniversaire de naissance de ma petite Geneviève (1), aussi, je l'ai bien recommandée à Notre-Seigneur.

A cinq heures et demie, nous avons la bénédiction; puis la Mère Marie des Chérubins emmène tout son petit troupeau au bord de la mer. Nous n'avons que le jardin à descendre et une porte à ouvrir pour nous trouver sur la plage. Comme je suis toujours un peu taquine, je prétends que cette promenade des petites va nu-pieds (les Indiennes ont toujours les pieds nus) est très franciscaine; pour mieux la voir, je sors avec mon ouvrage de manière à assister au défilé de nos enfants. Ici, les lacets, boutons et crochets sont un luxe inconnu. Les petites sont vêtues de silées (toiles) qui remplacent jupon et robe puis un corsage bien simple, tenu par une épingle termine l'ajustement. Les chemises, corsets, bas et chapeaux sont objets inutiles. Pour entrer à la chapelle elles mettent un petit carré qui leur couvre la tête. J'ai l'ambition de leur faire de petits voiles en andrinople rouge, garnis de dentelles de coton, avec des robes blanches, alors je serai fière de mes filles.

J'assiste donc au défilé et je taquine encore la Mère Assis-

(1) Sœur de la Mère Marie-Antoine.

tante en lui disant que si saint François, notre Père, aime les pièces et recommande la pauvreté, au moins il ordonne d'être un peu vêtue; elle rajuste alors les corsages, et quand elle a fini pour une, il faut recommencer pour l'autre. Nous rions de bon cœur toutes les deux et je rentre à la maison pour m'occuper de la sacristie. J'ai la consolation de soigner notre Jésus. Si je souhaite la pauvreté franciscaine pour les nôtres, je n'ai pas du tout l'intention de laisser Notre-Seigneur dans la misère. Il y a tant d'âmes en France qui sont heureuses de lui donner leurs travaux et leurs peines; je leur tendrai la main pour orner et soigner notre autel.

Nous défaisons nos trousseaux pour habiller nos orphelines, mais j'ai beau remuer nos caisses et secouer nos robes, il n'y a jamais qu'un peu de flanelle blanche. A 6 heures et demie nous disons l'Office. A 7 heures, le souper suivi du chapelet et de la récréation, prise au bord de la mer.

Avant l'heure du silence, on vient m'avertir que trois de nos enfants sont souffrantes. Je vais bien vite à l'Orphelinat avec la Mère Assistante et la Sœur Marie de la Ste-Enfance, nous leur faisons prendre une infusion, quelques minutes après avoir dit leurs prières pour les Bienfaiteurs de France, tous les maux étaient calmés, elles s'endormaient du plus paisible sommeil.

Nous aussi, nous allons à la Chapelle offrir à Jésus, la fin du jour, comme il en a eu les prémices.

Ma chambre est séparée de la Chapelle seulement par un corridor, il faut ouvrir les portes à cause de la chaleur; je dors donc tout près du bon Dieu. Il n'y a qu'une semaine que je suis en Mission, mais je sens si bien que Dieu me voulait là où je suis, que j'aurais bien du chagrin s'il fallait quitter mon petit monde.

Au revoir, ma bien-aimée petite Madeleine; tu embrasseras pour moi mes chers parents, Joseph, Geneviève, mes frères,

et tu m'écriras une grande lettre, n'est-ce pas? Toi aussi je t'embrasse comme je t'aime, c'est-à-dire bien tendrement, et et je reste ta sœur toute dévouée en J. M. J. et N. P. St Fr.

MARIE-ANTOINE DE PADOUE.

F. M. M.

AFRIQUE (Carthage)

Sanctuaire de Sainte-Monique. — Récit et poème

La maison de Saint-Raphaël à Marseille avait obtenu une poésie du P. Jean de Sainte-Eulalie, Franciscain de l'Observance, véritable petit poème racontant la merveilleuse histoire du saint Archange. La Mère Supérieure de Carthage fut prise d'une pieuse jalousie. Elle s'adressa au même avocat qui sut plaider la cause de saint Raphaël. La tentative eut un plein succès, et l'auteur, qui n'en sait rien encore, nous pardonnera de citer le chant composé pour sainte Monique à Carthage.

Comme préambule, nous aimons à citer quelques lignes tombées d'une plume illustre que tout rappelle à Carthage. Elles prépareront nos pieux lecteurs à la touchante poésie sur les larmes de sainte Monique.

Dans une lettre récemment adressée au Conseil de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, et publiée dans les Annales du mois de mai 1885, Son Em. le Cardinal Lavigerie parlait en ces termes :

« Un vœu que je forme, est celui de consacrer, sur le bord de la mer, un autel à sainte Monique, là où s'élevait un oratoire de Saint-Cyprien, cet oratoire où elle versa tant de larmes le jour de la fuite de son fils. C'est lui-même qui, dans un sentiment d'humilité, nous a conservé, au Ve livre de ses Confessions, où il faut la lire, cette touchante histoire :

« Comme elle me tenait étroitement embrassé, pour me re-
« tenir ou pour partir avec moi, je la trompai, en feignant de
« vouloir accompagner un ami jusqu'au moment où le vent lui
« permît de se mettre en mer. Ainsi, je mentis à ma mère, et
« à une telle mère! et je me dégageai d'elle... Cependant elle
« refusait de retourner sans moi, et ce n'est pas sans peine
« que je lui persuadai de passer la nuit dans un lieu voisin de

« notre vaisseau, où il y avait un oratoire dédié en l'honneur
« du bienheureux Cyprien. Mais cette nuit-là même, je partis
« secrètement, pendant qu'elle persévérait à verser des larmes
« et des prières. Le vent se leva, et enfla nos voiles, et bientôt
« déroba à nos yeux ce rivage où dès le matin ma mère, folle
« de douleur, remplissait de ses plaintes et de ses cris notre
« oreille insensible à ses gémissements (1). »

« J'ai acheté l'emplacement de cette scène mémorable. Est-ce qu'un jour, une mère chrétienne, une de ces mères qui ont pleuré sur leur Augustin ne se sentira pas inspirée d'élever une chapelle aux larmes de sainte Monique ? »

Cet appel, adressé à la foi et à la piété des catholiques, a été entendu, et les Franciscaines Missionnaires de Marie, ont résolu de la réaliser.

Son Eminence a tout cédé à leur Institut et l'a chargé d'y élever le sanctuaire définitif aux Larmes de sainte Monique.

Dans le sanctuaire provisoire de sainte Monique de Carthage, les Franciscaines Missionnaires de Marie ont l'adoration perpétuelle du très Saint-Sacrement. Prosternées chaque jour aux pieds de Notre-Seigneur, elles implorent sa bonté par l'intercession et le mérite des larmes de sainte Monique, sur tous les Bienfaiteurs de leur œuvre et sur les âmes qui leur sont recommandées (2).

(1) Une belle chromo-lithographie représente cette scène si admirablement décrite par celui qui fit couler les larmes de Monique. C'est la description de ce tableau qui a inspiré les vers du Père Jean de Sainte-Eulalie.

(2) Dans le site magnifique où sainte Monique a pleuré, l'Institut a fondé un pensionnat où les élèves reçoivent une éducation aussi complète que dans les Instituts d'Europe. Le programme est envoyé à tous ceux qui le demandent.

LES LARMES DE SAINTE MONIQUE

I

Au pied de Carthage,
Des vieux temps l'orgueil,
Quelle est sur la plage
Cette femme en deuil?

Ah! c'est une mère!
Et son long regard
Suit, sur l'onde amère,
Un vaisseau qui part.

La mer se soulève,
Semblant, dans ses flots,
Rouler vers la grève
Comme des sanglots.

Mais elle, au navire,
A rivé ses yeux :
Son cœur se déchire
A de tels adieux.

Adieux de Monique
A son Augustin :
Tu la vis, Afrique,
Pleurer un matin.

II.

Quand un cœur de mère
Se brise et se tait,
On touche un mystère
Que Dieu seul connaît.

Essayer de rendre
Sa vaste douleur,
Ce serait comprendre,
Sentir par ce cœur.

Seule sa tendresse
Nous donne à saisir
Ce que de tristesse
Il peut contenir.

Mères, de Monique,
Comprenez le sort,

Quand d'un fils unique
Vous pleurez la mort.

Comme ton silence,
A genoux, pleurant,
Femme, a d'éloquence
Et qu'il est touchant!!

III

Tu veux te soustraire,
Conpable Augustin,
A ce cœur de mère;
Tu veux... c'est en vain.

Pauvre enfant prodigue,
Tu n'endures pas
De frein ni de digue,
Qui gênent tes pas;

Tu fuis la présence
De l'œil maternel;
Ton indépendance
Cherche un autre ciel.

Vers une autre rive
Tu portes tes pas,
Où sa voix plaintive
Ne t'atteigne pas.

Mais de son image
L'amer souvenir
Avec toi voyage,
Pour te retenir.

Son cœur qui s'épanche
En tristes adieux,
Sa figure blanche,
Son regard aux cieux;

Sa voix qui t'appelle,
Ses bras étendus,
Tu fuis tout, rebelle,
Tu n'écoutes plus.

IV

Mais dans sa détresse,
Monique au Dieu bon
Disait la tristesse
De son abandon.

En vain Dieu se cache
Pour mieux l'éprouver;
Sa foi, sans relâche,
Saura le trouver.

Le cri de son âme
Prend, dans sa ferveur,
Des ailes de flamme,
Et monte vainqueur.

Le nuage s'ouvre
A ses traits de feu;
Le ciel se découvre,
Accueillant son vœu.

La Prière aborde
Le Dieu tout-puissant,
La Miséricorde
A son tour descend.

La grâce obtenue
Va, comme l'éclair,
De la même nue
Sillonner la mer.

Moins prompte est ta fuite,
Augustin pécheur,
Que cette poursuite
Du Dieu, ton vainqueur.

Par cette lumière
Tu seras vaincu.
Mère, à ta prière,
Il sera rendu.

V

Trève à tes alarmes :
Il va revenir;
Fils de tant de larmes,

Il ne peut périr.

Aujourd'hui rebelle,
Il sera demain,
L'apôtre fidèle
De l'amour divin.

Cet amour peut faire,
Fera de son cœur,
Vase de colère,
Un vase d'honneur

A cette défaite,
L'enfer frémira;
A cette conquête,
Le ciel chantera.

Une mère embrasse
Dans son fils, sa chair;
Mais comme la grâce
Le lui rend plus cher!

Il te doit, ô Mère,
Aveu solennel,
Sa vie à la terre
Et sa vie au ciel.

L'Eglise consulte
Ses écrits divins,
L'honore du culte
Que l'on rend aux saints.

Et ce nom qu'on aime,
Deviendra souvent
Le nom qu'au baptême
L'on donne à l'enfant.

L'ardente jeunesse,
Recourant à Lui,
Contre sa faiblesse
Aura son appui.

Sa douce mémoire
Du pauvre pécheur,
Qui lit son histoire,
Touchera le cœur.

Et plus d'une mère
De son Augustin

Aussi voudra faire
A son tour un saint.

VI

Et toi, pauvre Afrique,
Où sont tes grandeurs ?
De ta gloire antique
Où sont les splendeurs ?

Qu'as-tu fait, Carthage,
Des noms glorieux,
Et de l'héritage
De tes saints aïeux?

Qu'as-tu fait, Hippone,
De cet âge d'or?
Dont l'éclat rayonne
Dans l'histoire encor?

Tes enfants esclaves
Du joug des enfers,
Portent ses entraves,
Sont chargés de fers.

La mort plane sombre
Sur tes oasis;
Ton peuple, à son ombre
Triste, s'est assis.

Qu'une fois encore
Se lève sur toi
La nouvelle aurore
De ta vieille Foi.

Œuvre magnifique!
Mais à ton secours ;
O fils de Monique,
Nous avons recours

Obtiens que les Filles
De l'humble François
Revoient les familles
Autour de la Croix!

Qu'un beau sanctuaire
S'élève en ce lieu,

Où ta pauvre mère
Pour toi pria Dieu.

A ton tour, supplie
Le Dieu tout-puissant;
Sauve ta patrie,
Soumise au Croissant.

Fr. Jean de Ste-Eulalie
Min. Obs.

Extraits de lettres de la R. Mère Marie-Joséphine, *Supérieure de Carthage, à la T. R. Mère Générale*

Discours du cardinal Lavigerie sur l'esclavage. — Ouverture des classes. — Les orphelines. — Politesse arabe. — Un coup de foudre. — Une inspection.

Sainte-Monique de Carthage, 30 septembre 1888.

Ma Très Révérende Mère,

Moins favorisée que les lièvres, ce n'est pas en courant que je perds la mémoire. Je ne me souviens pas si je vous ai annoncé l'envoi des discours de Son Eminence le cardinal Lavigerie, sur l'esclavage; pensant que vous les liriez avec grand intérêt, je me fais un plaisir de vous les communiquer.

Demain, c'est l'ouverture de nos classes; nos pensionnaires paraissent enchantées. Il fallait les voir hier aller, venir, préparer, arranger, et tout cela avec un petit air empressé qui prouvait leur bonne volonté... du moment.

Nos orphelines, elles aussi ont repris leurs travaux, leurs petites études, leurs leçons.

Elles manquent de tout. L'autre jour, les pauvres enfants me montraient leur semblant de chaussures; vous savez, Mère, s'il est possible de les renouveler... Aussi je leur dis : — « Je vous en prie, chères petites, ne me montrez rien du tout; car

depuis mon arrivée, je suis préoccupée de ce qu'il vous faudrait et vous me faites vraiment pitié.

— O Mère, m'ont-elles répondu, puisque cela vous fait tant de peine, nous ne vous demanderons plus rien; nous allons bien prier le bon Dieu et saint Antoine de Padoue et vous verrez que nous serons exaucées. »

12 octobre 1888

Mercredi je suis allée à Tunis avec Mère Marie-Salomé. Nous avons été récréées dans la salle d'attente par des tableaux tout nouveaux pour moi. Il se trouvait là un homme d'un certain âge, accompagné d'un autre un peu plus jeune. Sa mise recherchée, sa pose, le respect dont son compagnon l'entourait, indiquait la présence d'un grand chef. Je ne puis vous dire quelle belle apparence il avait; il me représentait un Noé, un Abraham ou tout autre personnage de la Bible. Seulement ses cils peints en noir, donnaient un éclat extraordinaire à ses yeux bleu-clair. Chaque homme un peu comme il faut, qui entrait, s'avançait vers lui, s'inclinait, lui baisait respectueusement la main. L'Aga, alors, avec majesté, se soulevait à demi, l'enlaçait dans ses bras et lui baisait la nuque. Ceux d'un rang inférieur baisaient simplement la main du Chef, en s'inclinant presque jusqu'à terre. D'autres, dont j'ignore la catégorie, portaient leur main à leur front et à leur bouche en décrivant devant le chef, toujours avec la même main, un demi-cercle gracieux. Cela m'amusait beaucoup; mais vous n'avez que faire de ces détails, Mère, parlons donc d'autre chose.

J'ai fait de bonnes emplettes pour nos orphelines. Je suis allée dans un bazar français et avec 19 fr. 40, j'ai eu huit paires de souliers défraîchis, mais bien bons. Vous dire leur joie est impossible. Il n'y en a pas encore pour toutes; mais enfin c'est un commencement. Mère Assistante a déclaré qu'on ne les mettrait que pour aller à la messe et au salut, afin qu'ils durent plus longtemps.

Maintenant, j'ai à vous raconter notre épouvantable soirée d'hier. — La récréation venait de finir, nous étions à l'Oratoire. Durant la lecture de la méditation, j'étais obligée de parler très haut pour dominer un fort orage. Le vent, le bruit de la mer, celui de la citerne qui est à un des angles de la maison, étaient assourdissants. Tout à coup, je sens dans le bras gauche une forte commotion, une traînée de feu traverse l'oratoire, un coup de tonnerre épouvantable se fait entendre, les vitres volent en éclats, le vent redouble, la mer devient de plus en plus furieuse, toutes les portes et les fenêtres s'ébranlent, c'est un vacarme effrayant. A ce moment, la scène que j'ai devant les yeux est indescriptible : Sœur Marie de St-François est lancée comme une masse sur Mère Marie Salomée, et Sœur Marie de Saint-Paul est, en un clin d'œil, portée malgré elle, d'un bout de la salle jusqu'à moi. Je trouve mes filles si pâles que cela m'enlève toute peur personnelle, je me suis relevée en leur disant d'avoir courage, que le bon Dieu est avec nous.

Dans tout ce tohu-bohu, je n'oublie pas mes orphelines, je savais que nos pensionnaires étaient bien installées sous la surveillance d'une de nous, j'étais donc moins inquiète pour elles. Aussi, dès que j'ai été assurée que malgré la bousculade de la foudre, il y avait au milieu de nous plus de peur que de mal, je me suis affublée d'un tablier sur la tête, en guise de parapluie et j'ai couru à l'orphelinat.

Quelle n'est pas ma surprise de voir dans ce coin la grêle amoncelée à une hauteur de 20 centimètres contre la porte, où le vent l'avait refoulée. Bravement, j'enfonce mon pied au milieu. Mon pauvre orphelinat, dans quel état l'ai-je trouvé ! une inondation complète. Les trois quarts des carreaux brisés dans la rotonde où se tiennenent les enfants ; jugez de mon effroi ! Mais le bon Dieu a protégé nos chères petites ; pas la moindre blessure malgré les morceaux de verre qui couvrent le sol ! Les chères enfants m'accueillent comme le Messie :

« O Mère! Mère Supérieure, que vous êtes bonne d'être venue, nous vous appelions toutes. »

C'était un véritable élan de reconnaissance. Immédiatement je les fis déshabiller sur leur lit pour ne pas se coucher les pieds mouillés. (Elles les avaient déjà, hélas! puisqu'elles barbottaient sans chanssure) et leur fis apporter une infusion pour les calmer. Titi, (la plus petite des orphelines,) elle n'a pas trois ans) dans les bras de Sœur Marie-Eugénie, était seule très calme, uniquement occupée de ses chaussures neuves. Mlle Titi a besoin de quelques leçons d'humilité.

En sortant de chez les orphelines, je monte chez nos pensionnaires que je trouve assez braves. Elles me racontent cependant qu'elles ont vu du feu venant de la fenêtre et que Pauline qui en est la plus rapprochée a ressenti comme une étincelle qui lui a fait pousser un cri.

Je redescends au milieu des nôtres et chacune me raconte ses impressions. Marie de Saint-Marc a été comme moi frappée dans une épaule, elle en éprouve encore un malaise très prononcé. Moi-même hier soir, longtemps après la secousse, je ressentais encore si vivement l'électricité, que tenant à la main un verre et une petite bouteille dans le verre, cette bouteille s'agitait dans tous les sens ; cela ne se produisait que du côté gauche, danslequel j'avais eu la commotion. Cette traînée de lumière, que nous avons vue traversant l'oratoire, était étrange, car la salle n'en était pas plus éclairée et nous n'avons senti ni odeur de soufre, ni rien qui indiquât trace de feu. Cette lumière semblait se diriger vers moi, elle a passé à côté et je ne sais où elle s'est perdue; c'est un phénomène inexplicable.

Après nous être bien détendues, en guise de tilleul, nous achevons le point de méditation; puis nous allons à la chapelle faire la prière du soir et réciter le *Magnificat* et le *Laudate* en action de grâce.

Tous les dortoirs sont inondés ; du côté du vent pas une fenêtre, même avec les persiennes fermées, n'est restée entière. Dans la chapelle des orphelines, sur dix carreaux, un seul

est intact. Ce matin j'ai pu constater encore bien des dégâts; la façade est aux trois quarts décrépite, sans compter l'eau qui a sali nos murs intérieurs. J'ai fait remercier le bon DIEU de ne nous avoir pas éprouvées davantage. Une fois de plus je compte sur la Providence et m'y abandonne entièrement. Tout a repris sa physionomie habituelle; seuls nos 45 carreaux brisés nous donnent bien de l'ennui, car il faudra encore faire des réparations.

15 Octobre.

Tranquillisez-vous, nous sommes tout à fait remises de nos terreurs. La sœur Marie-Eugénie qui gardait les orphelines le soir de l'orage m'a raconté qu'un globe de feu était passé par une vitre cassée au haut de la rotonde, descendu, puis remonté encore par une de ces fenêtres. C'est à ce moment que les enfants ont été si effrayées; elles poussaient des cris de cacatois disant : « Allez chercher Mère Supérieure ! »

La plaine était transformée en un vaste lac, les moutons, qui y étaient campés et autres animaux, ont péri par centaines. Deux ou trois Arabes et plusieurs employés du chemin de fer ont été tués. La voie de La Marsa à Tunis a été si dégradée que deux jours durant, il n'y a pas eu de communication. Il tombait des grêlons gros comme des noix. Nous en avons ramassé un dans la cuisine qui pesait six grammes, et encore il était déjà fondu en partie. On dit que de mémoire d'homme, on n'avait pas vu pareil orage.

Et mes pauvres petites disaient : « Quel dommage que Mère Supérieure nous ait acheté des souliers, aujourd'hui elle n'aura plus d'argent pour raccommoder les vitres et cela lui fera de la peine. »

Hier, j'ai fait une visite en règle à mes orphelines. Tenue, cahiers, ouvrage, tout a été inspecté. J'ai grondé les unes, encouragé les autres et n'ai eu le courage de punir personne. J'ai profité de ma visite pour leur distribuer des médailles de St Louis, que le Père Moulin n'avait envoyées à leur

intention. J'étais riche d'une ganse noire ; je les y ai enfilées et chacune a eu sa médaille et son cordon. La distribution a été générale sans exception ni des paresseuses ni des entêtées, ni même de Mlle Titi, qui a déclaré qu'elle était assez grande pour qu'on l'appelât Lœtitia, et qu'elle pleurerait toutes les fois qu'on l'appellerait Titi. Elles doivent porter leur médaille sur leur tablier ; la communauté est prévenue que quand on rencontrera une orpheline qui ne l'aura pas, c'est qu'elle aura commis quelque méfait. Elles m'ont promis qu'elles la garderaient pour faire plaisir au bon Dieu, à la Mère Générale et à Mère Supérieure. A part deux ou trois mauvaises têtes, elles sont vraiment gentilles.

Et moi je vous écris toujours si longuement que j'ai des remords de prendre ainsi votre temps, pourtant je recommence.

Veuillez quand même, ma très Révérende et chérie Mère, bénir votre enfant,

Marie-Joséphine.
F. M. M.

III

VARIÉTÉS

SAINT THOMAS ET SAINT FRANÇOIS.

Extrait d'une étude intitulée : PARALLÈLE ENTRE LA VOCATION APOSTOLIQUE DE SAINT THOMAS ET CELLE DE SAINT FRANÇOIS (1) *par M.* ROMANET DU CAILLAUD.

La divine Providence a des harmonies à nulle autre pareille. C'est ainsi qu'à ses heures elle inspire çà et là, une même pensée et les mêmes aspirations. Sans se connaître, des esprits divers travaillent parfois à l'exécution d'une même volonté de DIEU. Ainsi cette année 1888, tandis qu'une plume savante écrivait le parallèle entre saint Thomas et l'Ordre de Saint-François, bien loin de l'écrivain, la Providence préparait une fondation Franciscaine au tombeau du grand Apôtre et ajoutait à son insu, un nouveau chapitre à son étude.

Les Fils de Saint-François, dignes de leur séraphique Père, ont une humilité qui dérobe souvent au monde les grandes œuvres accomplies par leur Ordre. Ce sont eux qui, aidés de l'antique puissance maritime du Portugal, rendirent les premiers, au peuple dont Thomas fut l'Apôtre, la lumière de l'Evangile.

On s'occupe en ce moment d'approuver et d'étendre le culte des quatre premiers martyrs de l'Inde, tous enfants de Saint-François, qui fécondèrent de leur sang cette terre où notre Institut a pris naissance. Lorsque saint François-Xavier vint

(1) Parue d'abord dans le *Moniteur de Rome* en Janvier 1888, et publiée ensuite en brochure à Bordeaux, imprimerie du Centre, 30, Place Pey-Berland.

à son tour prendre part au combat, ce furent les Fils de Saint-François qui reçurent cet Apôtre missionnaire, gloire de la Compagnie de Jésus.

Les siècles ont passé, le tombeau de saint Thomas restait dans l'ombre, entouré des cercueils des Fils de notre séraphique Père, et on n'entendait plus guère parler de leur ancien apostolat dans l'Inde.

Un Français, M. Romanet du Caillaud, a réveillé ces antiques souvenirs et il a publié dans le *Moniteur de Rome* un parallèle plein d'intérêt entre saint Thomas et l'Ordre de Saint-François. Il a considéré cette publication (il le dit lui-même dans l'Avant-propos) comme « son offrande intellectuelle au « Saint-Père, pour son Jubilé sacerdotal. » Ce qu'il ne savait pas alors c'est que la très sainte Vierge avait, elle aussi, préparé une union nouvelle entre saint Thomas et saint François. Humbles messagères de leur Mère Immaculée, les Franciscaines Missionnaires de Marie s'établissaient le jour de sa Nativité près des tombeaux de l'apôtre des Indes et des Pères de leur Ordre. Toutes petites, comme la Vierge qui naquit ce jour-là, elles ne désirent qu'une chose : imiter leur Mère Immaculée et être là et partout les colombes de la charité et de la paix.

M. Romanet du Caillaud ajoute que : « nul plus que l'Ordre « de Saint-François, n'a porté de funestes coups au règne de « Satan. Que, prévoyant ce désastre, lors de la fondation de « cet Ordre, Lucifer réunit par deux fois en conseil, les prin- « cipaux d'entre ses démons afin d'aviser aux moyens de l'é- « touffer en son germe (1). »

M. Romanet du Caillaud rappelle aussi que : « porte- « drapeau du christianisme, dans sa lutte contre l'ennemi de « Dieu, l'ordre de Saint-François ne pouvait manquer d'avoir « une grande dévotion envers le mystère qui rappelle la pré-

« (1) Cornejo. Chronica Seraphica. Parte 1° Madrid 1602 pp. 287-292 ».

« mière victoire de l'humanité sur le démon, à savoir, le mys-
« tère de l'Immaculée Conception de la très sainte Vierge. »
Plus loin il dit : « qu'aujourd'hui la lutte est plus vive que
« jamais entre Satan et l'Eglise de JÉSUS-CHRIST. Mais que
« d'autre part, jamais l'Eglise n'a autant poursuivi l'extension
« de son empire aux dépens de celui de Satan. Que là où l'a-
« pôtre saint Thomas avait posé les premiers jalons de la foi
« et où douze ou treize siècles plus tard les Enfants de Saint-
« François avaient suivi ses traces, on voit s'élever de nom-
« breuses maisons de prière où le vrai DIEU est adoré..... Que
« dans cette lutte actuelle contre Satan, l'Ordre de Saint-
« François est appelé à porter les coups les plus terribles à sa
« puissance. Le Saint-Père, en effet, mû par une inspiration
« divine, engage les fidèles à s'enrôler comme Tertiaires sous
« la bannière de Saint-François, afin de combattre la Franc-
« maçonnerie. »

Vraiment, M. Romanet du Caillaud aurait parlé pour la consolation des fondatrices de Saint-Thomas de Méliapour, qu'il n'aurait pu ni les encourager davantage, ni leur donner plus d'espérance. Mais ce n'est que l'Avant-propos ; et dans son étude sur les deux Saints, il ouvre aux Religieuses de l'Institut un véritable sujet de méditation, surtout depuis que l'Apôtre des Indes les a choisies pour son sanctuaire.

Le premier parallèle porte pour titre : « La soif du martyre. » — Allons, nous aussi, et mourons avec Lui, dit saint Thomas. Et M. Romanet du Caillaud aime à remarquer que ce cri de l'Apôtre est celui aussi de l'Ordre séraphique, qui depuis sa fondation s'est empressé avec ardeur sur les pas de JÉSUS, offrant son sang pour rendre la vie aux âmes.

Le second parallèle est celui-ci : « Les plaies sacrées de
« Jésus. » — Saint Thomas met ses doigts dans la plaie sacrée
« du Sauveur; saint François reçoit sur son corps les saints
« stigmates ! Ce privilège de saint François se perpétue en
« quelque sorte dans son Ordre, par le non moins glorieux
« privilège de la garde du Saint-Sépulcre. »

Énfin, continuant son rapprochement, M. Romanet du Caillaud nous trace l'itinéraire de saint Thomas et nous rappelle que, dès sa fondation, l'Ordre de Saint-François a suivi ses traces dans la Haute-Asie, la Perse et l'Extrême-Orient.

En 1245, les Fransciscains sont envoyés par le Pape au Khan des Tartares. En 1288, ils déterminent le Khan « Argon » à envoyer une ambassade au Pape et à entreprendre la délivrance de Jérusalem

En 1293, un descendant du Roi Tangon, nommé Georges, est converti par eux. Plus tard, au XIV[e] siècle ils se répandent dans le Turkestan.

M. Romanet du Caillaud parle particulièrement de Socotorah. C'est là que saint Thomas échoua en se rendant dans l'Inde. Là, il convertit « des colons Macédoniens qu'Alexandre « y avait envoyés sur le conseil d'Aristote. Des débris de son « navire, il fit construire une église, laquelle plus ou moins « renouvelée en ses matériaux se voyait encore au XVI[e] siècle (1).

« La semence chrétienne déposée par saint Thomas à Soco-« torah, quoique bien défigurée par des superstitions et des « erreurs, subsistait encore au moment de la venue des Portu-« gais dans la mer des Indes. Les Socotorains se disaient « chrétiens et chrétiens de saint Thomas. C'est avec enthou-« siasme qu'ils accueillirent les Portugais (1507) et le Mission-« naire qui, le premier essaya de les ramener à l'unité catho-« lique, fut un Fransciscain, le Père Antonio Loureiro (1507).

De Socotorah, l'auteur nous fait passer à l'Ethiopie et ensuite aux Indes. Là encore saint Thomas et saint François se donnent la main.

« C'est un Pape Franciscain, Nicolas IV, qui en 1289, écrit à l'Empereur d'Ethiopie, pour l'engager à se soumettre à l'Eglise romaine. »

(1) Joao de Barros, A Asia, Decada III, Part. 2 p. 233 de l'édition de 1788. — Maffei, Le istorie delle Indie orientali, traduction italienne, Florence 1589, p. 82. — Bartoli. Dell'istoria della Compania di Gesú, l'Asia. Plaisance 1819. T. I. p. 68.

C'est un Franciscain, Jean de Montecorvino, plus tard archevêque de Pékin, qui porte cette lettre.

Dans l'Inde cis-gangétique, c'est à Méliapour, ce lieu qui devient si cher à l'Institut des Fransciscaines Missionnaires de Marie, « ville que les actes des Martyrs appellent Calamine, « que l'Apôtre résida principalement. Là, par la seule vertu « du signe de la croix, il tira de la mer et traîna pendant plu- « sieurs lieues, une énorme pièce de bois que n'avaient pu « remuer les éléphants du roi Narsinga. Là encore, un brahme « jaloux de son influence, ayant tué son propre fils pour l'ac- « cuser de cet assassinat, il ressuscita cet enfant et l'enfant « témoigna de l'innocence de l'Apôtre et de la cruauté de son « père, miracle qui amena la conversion du roi de Narsinga. »

« Les chrétientés fondées par saint Thomas dans l'Inde ne « cessèrent de subsister, encore qu'elles fussent tombées dans « le schisme nestorien.

« Au moyen âge, des missionnaires catholiques pénétraient « dans l'Inde. Le premier qui y parvint fut un Franciscain, « Fr. Jean de Montecorvino..... Il demeura treize mois dans « l'Inde, parmi les chrétiens de saint Thomas et baptisa en- « viron cent personnes . . . .

« Lors de la conquête de l'Inde par les Portugais, ce furent « les Franciscains qui portèrent dans ce pays le flambeau de « la vraie foi. »

A Calicut, à Damaun, dans le royaume de Cambaye, et enfin à Goa, où la première église fut mise sous le vocable du Séraphique Père et où le vice-roi « Diégo Lopez de Sequeira fit « bâtir un couvent de Franciscains. Les deux premiers évêques « de Goa appartenaient à l'ordre Franciscain; ce furent le « P. Fernandez et l'illustre Jean Albuquerque. »

« Dès les premiers temps les Franciscains eurent un couvent « à Méliapour, auprès du tombeau de saint Thomas. »

« Enfin, c'est un Franciscain, le P. Martin Ignace, visiteur « des Missions de son Ordre, en Amérique et en Asie, qui eut

« le bonheur d'amener aux pieds du Pape, Mar Siméon, l'É-
« vêque des chrétiens de saint Thomas de l'Inde; ce grand
« événement eut lieu le 24 novembre 1584, sous le pontificat
« de Grégoire XIII (1). »

Cherchons ensuite l'union de saint Thomas et de saint François dans l'ile de Ceylan. Ici encore le cœur des Franciscaines Missionnaires de Marie peut battre de consolation. Dans cette île évangélisée par saint Thomas et par leurs Pères, elles ont fondé à leur tour. Nous nous permettons de transcrire tout entier ce passage :

(*L'île de Ceylan*). « Au dire de Nicéphore Callixte (2), saint Thomas passa par l'île de Ceylan, la Taprobane des anciens (3).

« Là encore, l'ordre de Saint François a eu la primauté de
« la réévangélisation. Au moyen âge, vers 1322, un de ses
« membres, le Bienheureux Oderic de Pordenone, visita cette
« île (4). Plus tard, lorsque les Portugais créèrent leur em-
« pire des Indes, les Fils de Saint-François furent les premiers
« à prêcher la foi à Ceylan : en peu de temps, ils eurent bap-
« tisé plus de cinquante mille personnes. Vers 1583, leur Ordre
« comptait dans l'île quatorze couvents (5). »

Continuant son étude, l'écrivain nous rappelle que Pedro Ordonez de Cevallos (6) fait évangéliser par saint Thomas, le Pégou, le Siam, le Cambodge, le Champa et la Cochinchine. Là encore, « son successeur le plus immédiat en ces régions,

(1) Joào de Barros, Op. cit. 1, p. 59, 86, 99, 306, 405, 436 : — Osorius, Op. cit. p. 42 A.; — Rebullosa, Op. cit. p. 150 et s.; — Gonzalez, Mendoza, Hist. du royaume de la Chine, trad. française, Genève 1600 p. 377, 237.

(2) Hist. Eccl. II, 40.

(3) L'opinion qui identifie Taprobane à Ceylan est la plus probable. Voir à ce sujet le Dictionnaire Géographique de Bruzen La Martinière, Amsterdam, 1739, art. Taprobane. C. F. Joào de Barros. Op. cit. Décade III, Partie I, p. 103.

(4) Odorico di Pordenone, op. cit. p. 62-63.

(5) Gonzalez, Mendoza, Op. cit. p. 381.

(6) Tratado de los relaciones verdaderas de los de la China, Cochinchina, y Champaa, y otras cosas notables y varioz sucessos, sacadas de sus originales, — Jaen, 1628, f. 15 B.

« fut un Franciscain, le Bienheureux Oderic de Pordedone.
« Vers l'an 1323, il visita le Cambodge et le Champa. »

Un autre Franciscain, aussi du nom d'Oderic, évangélisa 500 ans plus tard la Basse-Cochinchine. Il mourut confesseur de la foi, à Ai-Lao. sur les frontières du Laos.

Au Pegou, en 1455, « nous rencontrons un Franciscain d'o-« rigine française. . . . . Au Siam, trois Franciscains « prêchèrent la foi en 1583. . . . . C'est au Tonkin « surtout que les enfants de Saint-François ont devancé tous « les Ordres religieux. »

Enfin nous arrivons à la Chine. Le Bréviaire chaldéen nous rappelle que saint Thomas y a prêché la foi. D'après le Père de Magalhães, de la Compagnie de Jésus, puissant dans les chroniques antiques, un saint homme, nommé Tamo (Thomas) serait venu des Indes, au premier siècle, faisant beaucoup de miracles et marchant sur les eaux du grand fleuve Yang-Se-Kiang, « comme autrefois son divin Maître a marché sur celles « du lac de Tibériade. »

La prédication de saint Thomas en Chine porta des fruits. Au IIe siècle, un lettré parle de la naissance du Sauveur. Au IIIe on aurait frappé une médaille portant d'un côté l'image de Notre-Seigneur, de l'autre celle de la sainte Vierge. A la médaille était jointe « une petite pièce, sur laquelle était inscrit « le nom de l'Empereur régnant, au moment de la frappe de « la médaille. Le chiffre de cet empereur était Taï-Ping. »

Après Thomas arrivent les Franciscains. Dès 1288, Jean de Montecorvino porte au Pape Nicolas IV, une lettre d'Argon, Khan des Tartares, exprimant « au souverain Pontife, le désir « que son suzerain le Khan des Khans Koublai, empereur de « la Chine, avait de recevoir des Missionnaires latins. » (1)

Dans cette itinéraire de saint Thomas et des fils de saint François, M. Romanet du Caillaud nous fait même jeter un coup d'œil sur la légende qui conduit saint Thomas en Amé-

(1) Voir dans l'Univers (16 Septembre 1886), mon article sur les Relations diplomatiques du Saint-Siège avec l'empire chinois, au temps de la première dynastie tartare (1269-1342.)

rique, au Brésil, (1) et par la voie de l'Amazone, jusqu'à une province orientale du Pérou.

Il aime à nous rappeler « que le découvreur de l'Amérique, « Christophe Colomb, était du Tiers-Ordre de saint François. « Dans son audacieuse entreprise, nul Ordre religieux ne l'a « plus soutenu que les Frères Mineurs.

« La première messe célébrée en Amérique le fut par un « Franciscain, Jean Perez Marchena. (2) Le Supérieur de la « première mission apostolique envoyé en Amérique, fut un « Franciscain. le P. Bernard Bail. (Juin 1493) (3)

« Enfin, si nous admettons que le Brésil a été le principal « lieu de la prédication de saint Thomas en Amérique, là en- « core ce sont les Franciscains qui pour la première fois, ont « de nouveau fait entendre la parole évangélique. »

L'auteur termine ici le double itinéraire apostolique de saint Thomas et des Franciscains. Il rapproche ensuite l'Apôtre des Indes et les Frères Mineurs dans le martyre. Nous reproduirons encore textuellement :

« C'est à Méliapour, sur la côte de Coromandel, que saint Thomas succomba sous les coups d'un brahme jaloux de son influence. «

Là, dans l'Eglise qui fut bâtie sur son tombeau, est une « croix miraculeuse qu'on appelle : la croix de saint Thomas. « Cette croix a ses extrémités fleurdelisées, reproduisant ainsi « une partie de l'emblême des armes de saint Louis, le patron « du Tiers-Ordre (4).

« Douze siècles et demi après la mort de saint Thomas, les « premiers martyrs de la nouvelle prédication, de la Foi dans « l'Inde furent des membres de l'ordre de Saint Frauçois. J'ai

(1) D'après le P. Emmanuel de Nobrega, cité par le Père Vincenzo Maria di S. Catherina da siena, Carme Déchaussé. Viaggio alle Indie Orientali, Venise, 1678, p. 140; — et d'après le P. Sylveira, cité par Navarrette, Tralados de la monarchia de la China, Madrid 1676, p. 442 col. 1.

(2) R. P, Marie-Léon Patrem, op. cit. p. 23.

(3) Raynaldus. Ann. Ecc. 1492, nº 24.

(4) Voir l'image de cette croix dans Athanase Kircher, China illustrata, p. 55.

« ici-même, dans les colonnes du *Moniteur de Rome*, (1) raconté les actes de ces glorieux martys. Suivant un mystérieux dessein de la Providence, leur chef, le Supérieur de la Mission à laquelle ils étaient destinés, portait le nom de snint Thomas; il s'appelait Thomas de Tolentino. Enfin, nous retrouvons l'Ordre de Saint François même dans la translation des reliques de saint Thomas; c'est un Franciscain qui les transporte de Méliapour à Goa (2).

Mr Romanet du Caillaud termine son parallèle par une dernière considération : Le rétablissement de la hiérarchie Episcopale dans l'Inde par le Pape Léon XIII, qui appartient par le Tiers-Ordre à la famille du Séraphique François.

Il nous est doux de penser que si M. Romanet du Caillaud a présenté comme « *son offrande intellectuelle au Souverain Pontife, pour son Jubilé sacerdotal* » le parallèle entre saint Thomas et notre séraphique Père; nous, nous avons été appelées à lui offrir, comme don Jubilaire, le retour de la famille de saint François près du tombeau du grand apôtre des Indes. Puissions nous contribuer, autant que le peuvent d'humbles filles de la Vierge Immaculée « à faire connaître de « mieux en mieux aux peuples assis à l'ombre de la mort, que « Dieu seul est vrai Dieu et que Jésus-Christ est son envoyé » (3).

A Méliapour, dans le même reliquaire renfermant les reliques de l'Apôtre saint Thomas, les Franciscaines Missionnaires de Marie ont honoré aussi des reliques de saints Franciscains, dont elles ne disent pas le nom. Ne seraient-elles pas celles de saint Thomas de Tolentino ? Ainsi la piété des fidèles a rapproché, dans le même cultel, 'apôtre saint Thomas et les Martyrs franciscains qui ont repris son apostolat.

(1) En Mars 1887 (Voir aussi la Revue Franciscaine, Mai 1887,

(2) Maffei, p. cit. p. 313 E. »

(3) Joann, xvi, 3

IV

MEMENTO

POUR NOS DÉFUNTS



Son Em. le Cardinal IGNACE MASOTTI, membre de la Sacrée Congrégation de la Propagande et Préfet de la Sacrée Congrégation des Evêques et Réguliers. Créé Cardinal en 1884, il avait d'abord longtemps servi la cause des Missions, en qualité de secrétaire de la Propagande. Après une courte maladie, l'éminent Prince de l'Eglise est décédé pieusement à Rome, le 30 Octobre dernier.



Nous avons un autre décès à enregistrer parmi les Missionnaires de Chan-Tong (Chine). Le 14 Avril dernier, après une courte maladie, le P. ADÉODAT SALVUCCI, Fransciscain de la Province Romaine, rendait son âme à DIEU à l'âge de 43 ans, et 17 ans de labeurs apostoliques au milieu des Chinois. Un an ne s'était pas encore écoulé depuis la mort du P. Gervais et de la Mère Marie de Ste-Agnès, suivies de si près par celle du P. Joachim Orsi. — Les prières de nos lecteurs, en recommandant ces défunts à la divine Miséricorde, demanderont aussi au Maître de la moisson de remplir les vides laissés dans cette Mission et d'envoyer bientôt de nouveaux ouvriers dans cette vaste région de la Chine, où tant d'âmes pour se sauver n'attendent que des hommes apostoliques.



La Rde Mère MARIE DE SAINT-SÉBASTIEN, Supérieure de Saint-François de Tché-fou. Elle était âgée de 54 ans. Nous

ne disons rien de plus sur cette âme dont tout l'Institut conservera à jamais un souvenir spécial. Sa vertu, sa piété, son amour de la croix la feront rester un modèle ; nous espérons l'étudier davantage dans sa correspondance, qui sera sûrement un sujet d'édification pour nous et nos amis.



Sœur MARIE DE SAINT-DIDACE morte aux Châtelets le 24 octobre dernier. C'était une âme douce et innocente. La veille on fêtait la Mère Supérieure. Mais DIEU ne l'appela pas ce jour là pour laisser passer la fête du Noviciat. Le lendemain les bouquets et les chants firent place à l'épreuve. La Mère Supérieure nous écrit :

« La pauvre petite dérsiait depuis bien longtemps la mort et sans aucune frayeur : « Comme c'est long pour mourir, me disait-elle hier, demandez donc au bon DIEU qu'il vienne me chercher bien vite. » Neuf jours avant ma fête, elle m'avait dit que ne pouvant travailler comme les autres, et voulant cependant se joindre à ses Sœurs, elle m'offrait une neuvaine de journées de souffrance. Elle est juste partie après l'avoir terminée. Par cette neuvaine elle voulait, m'a-t-elle dit, acquitter sa dette de reconnaissance pour les soins qu'on lui donnait dans la Maison. J'espère que nous aurons en elle une petite protectrice de plus. Elle m'a promis de prier beaucoup pour l'Institut.

Paris. — Imprimerie TÉQUI, rue de Vaugirard, 92.

A NOS LECTEURS

Ce numéro, qui contient les tables, est le dernier de la seconde année. Nous ne voulons pas l'envoyer à nos Lecteurs sans leur exprimer notre sincère reconnaissance pour leur indulgence bienveillante.

Nous n'osons citer les élogieuses paroles qu'on nous écrit au sujet de nos Annales, et qui partent quelquefois des plus hautes régions; mais tous ces témoignages d'intérêt nous touchent vivement.

Que Jésus et sa divine Mère en soient bénis, et daignent se servir de notre humble feuille pour se faire connaître et aimer davantage.

La gloire de Dieu et le salut des âmes sont, en effet, le but de tous nos efforts, en Europe, comme dans les Missions lointaines.

Ceux de nos abonnés qui veulent bien nous aider à poursuivre ce but, en propageant notre petite publication, en priant pour nos œuvres ou en les aidant, auront encore de nouveaux droits à notre gratitude. Elle se traduit, chez les Franciscaines Missionnaires de Marie, en prières quotidiennes qui attirent, nous l'espérons, les grâces du ciel sur nos bienfaiteurs, et ceux qui leur sont chers.

AVIS

Le prochain numéro sera le premier de la troisième année. Nous l'enverrons à tous nos abonnés, et nous demandons à ceux qui ne voudraient pas continuer leur abonnement de vouloir bien le renvoyer à la Direction, rue de l'Ebre 5, à Paris.

ANNALES

DES

FRANCISCAINES MISSIONNAIRES DE MARIE

I

NOUVELLES D'EUROPE

ROME

SOMMAIRE : Consécration à la SAINTE-FAMILLE. — Son Eminence le Cardinal Vicaire et nos Probanistes. — Fête de l'IMMACULÉE CONCEPTION : Profession et prises d'habit. — Conférence du Révérendissime Père Général. — 2° Nouvelles de la Propagande. — 3° La fête des morts à Saint-Joseph des Châtelets, dix autres vêtures et deux professions.

Nos lecteurs nous pardonneront de revenir un peu en arrière et de réparer une omission, faite dans notre précédent numéro. Le second dimanche d'Octobre, fête de la Maternité de la TRÈS SAINTE VIERGE, toutes les maisons de l'Institut ont fait leur acte d'adhésion à l'*Union dans la Sainte-Famille*, cette belle œuvre de charité et de restauration sociale, fondée par M. l'abbé de Leudeville et devenue Archiconfrérie par un bref de Léon XIII. L'aimable Providence semblait avoir réuni à Rome, pour cette fête, tous les éléments de l'Institut. L'Asie et l'Afrique étaient représentées comme l'Europe : Païennes baptisées, protestantes converties, entouraient la Très Révérende Mère Générale et ses Provinciales pour l'acte de consécration. Nous aimons à y voir une preuve de plus de l'adoption de la SAINTE-FAMILLE, dont les membres de l'Ins-

titut se font gloire d'être les enfants. Notre berceau n'a-t-il pas reçu le nom de Nazareth, et nos anneaux de profession éternelle ne portent-ils pas : « *Servante de Jésus, Marie, Joseph ?* »

Le 24 octobre, Monseigneur Augustin Accoramboni était délégué par son Em. le Cardinal Vicaire pour présider la vêture de deux postulantes.

L'Eminentissime Cardinal Parocchi a accueilli avec une bonté toute spéciale nos deux petites Probanistes anglaises, venues de l'Inde. Toutes deux ont fait leur abjuration dans notre couvent d'Ootacamund. L'une d'elles, comme nous l'avons peut-être déjà dit, est la Sœur de Mère Marie-Ange de l'Eucharistie; une mère et trois sœurs furent, le jour de son abjuration, le coup de filet du bon Dieu. L'autre est cette Marguerite, la plus jeune des *quatre sœurs*, le petit apôtre, dont nous avons raconté l'histoire.

Nos deux Indiennes, Lydia et Elisa, ont eu aussi la bénédiction de son Eminence. Notre Elisa, qui n'a que sept ans, promet chaque jour davantage par son exceptionnelle intelligence, et a su déjà dire en italien au cardinal : « *Io sono la sua pecorella nera* (1). »

Le 8 Décembre, nouvelle fête de famille. Quatre jeunes postulantes recevaient l'habit, et une novice faisait sa profession. Notre Révérendissime Père Général et le Très Révérend Père Raphaël ajoutaient par leur paternelle présence, aux joies de ces jeunes cœurs. On aurait dit que Marie Immaculée avait laissé tomber une grâce spéciale sur ses nouvelles filles. La plus âgée des postulantes n'a que 21 ans; c'est Francis (2); la divine Mère à laquelle elle s'est confiée dès avant son abjuration, l'a conduite à Rome pour sa Ma

(1) « Je suis votre petite brebis noire. »
(2) Voir notre dernier numéro, page 259.

ternité et lui donne ses livrées pour l'Immaculée Conception. Désormais Francis s'appellera Marie du Sanctuaire.

A côté d'elle est une autre enfant d'Ootacamund : Agnès, maintenant Marie-Agnès d'Assise. C'est elle qui, par ses supplications a fait fixer la prise d'habit au 8 Décembre. Elle s'est adressée à Notre Révérendissime Père, pour qu'il plaide sa cause près du conseil et lui a dit dans sa simplicité naïve : « J'ai postulé tant de mois aux Indes, j'y ai laissé ma mère et tout ce que j'aimais pour venir à Rome me consacrer à Jésus ; n'est-il pas juste qu'on me donne pour la fête de l'Immaculée Conception, ce que je suis venue chercher de si loin ? »

Les deux autres postulantes n'avaient pas fait un si grand vayage ; mais l'une n'est pas majeure encore et toutes deux avaient dû se montrer si courageuses vis-à-vis de leur famille, que vraiment on comprenait, en les voyant toutes les quatre aux pieds de Jésus et de Marie, qu'elles avaient payé cher le bonheur de leur appartenir et que le ciel leur en tenait compte.

La professe est de notre pays de Bretagne. Quatre langues louaient notre divin Maître à cette cérémonie : l'italien, le français,[1] l'anglais et notre vieux et toujours cher breton. Dans la maison, nous sommes fières d'en parler sept ; car aux langues qui précèdent il faut ajouter l'allemand, le tamoul et le cyngalais. Vraiment nous devenons, selon notre ambition, une vraie tour de Babel, moins la discorde.

Reprenons notre récit de la fête de l'Immaculée Conception. Dans la journée, le Révérendissime Père Général a fait appeler au parloir les heureuses du jour. Rien de touchant comme la joie de ces nouvelles colombes entourant le successeur de saint François. On aurait cherché vainement le plus heureux dans ce petit groupe. Le Père vénéré semblait rayonnant à la vue des nouveaux agneaux de Marie et les agneaux ne pouvaient retenir l'expression de leur joie en se

voyant toutes blanches, aux pieds du pasteur de l'Ordre.

Une conférence du Rme Père Général a clos cette journée dont la maison de Rome conservera toujours le souvenir.

« Deux dettes, nous a-t-il dit, l'amenaient à ses enfants : Il ne pouvait laisser passer ce jour sans leur dire un mot des gloires de l'IMMACULÉE; et sans rappeler les grâces accordées, le matin même, aux nouvelles fiancées de JÉSUS. »

Comme on sentait l'amour dans le cœur de notre Père, pendant qu'il nous disait les gloires de MARIE IMMACULÉE ! Il nous a commenté ce texte du prophète Jérémie : « Le SEIGNEUR a créé un nouveau prodige sur la terre : Une femme environnera un homme. »

Ce prodige nouveau, Sa Paternité nous l'a fait comme toucher par sa vive éloquence, non seulement dans l'Incarnation du VERBE, mais encore dans un privilège accordé à une femme, à une VIERGE, à une IMMACULÉE, destinée à devenir sa Mère. Ravi, il semblait la montrer à nos âmes, se levant forte de l'amour de son Créateur, pure de tout péché originel par les mérites anticipés de la Passion de son Fils. Nous étions comme suspendues aux lèvres de Sa Paternité et il semblait qu'au milieu de nous passait une joie céleste, émanant du privilège unique de MARIE.

Après nous avoir fait contempler cette première faveur sans précédent, et qui restera sans pareille, Sa Paternité nous a fait comprendre aussi d'une manière lumineuse, qu'avec la grâce de la CONCEPTION IMMACULÉE, MARIE avait reçu celle de l'infusion de toutes les grâces, de façon qu'en toute vérité l'ange a pu la saluer de cette parole incomparable : « *Ave gratia plena.* » Il nous a cité saint Jérôme, qui, parlant de MARIE et des saints, dit que ces derniers ont reçu la grâce peu à peu avec mesure; mais que pour MARIE, dès le premier instant de sa Conception, elle a été remplie de l'abondance de toutes les grâces. Descendant alors à la portée de nos jeunes probanistes, l'orateur a ajouté avec un sourire paternel :

« Vous savez, mes enfants, quand le vase est plein, on ne peut plus y ajouter une goutte. » Et les petites filles elles-mêmes comprennent quelque chose des gloires et des privilèges de leur divine Mère.

Reprenant ensuite sa pieuse et entraînante éloquence, il nous montre MARIE, exempte de toute passion intérieure, sujette aux épreuves extérieures qui l'ont faite Mère des Douleurs, mais garantie de tout entraînement, même au mal le plus léger.

Le Révérendissime Père nous appelle toutes à tirer notre profit du mystère de la fête, et particulièrement celles qui, le matin même, ont revêtu les livrées de MARIE IMMACULÉE, ou fait profession d'être sa Missionnaire. Il leur déclare que DIEU a fait pour leurs âmes aussi, comme pour celle de MARIE, un prodige nouveau, et ce prodige c'est de leur avoir dit : *Venite.* — Venez à la vocation religieuse, venez être les filles de l'IMMACULÉE VIERGE, et, dans un sens mystérieux, venez aussi être mères de JÉSUS dans les âmes, en le faisant connaître aux nations païennes qui dorment dans l'erreur et la mort. « Mais, a-t-il poursuivi en souriant, pour que le prodige nouveau s'accomplisse vraiment en vous, il faut laisser à la porte la *roba vecchia* (la vieille misère) pour devenir en réalité de nouvelles créatures, dignes de faire connaître JÉSUS et MARIE par toute la terre. »

Là, sa Paternité, avec cette humilité simple et touchante, qui est l'apanage des vrais Fils de Saint-François, nous a rappelé la grâce, faite à l'Ordre séraphique à travers les siècles, d'être partout et toujours le défenseur de l'IMMACULÉE CONCEPTION. Il nous a redit que même avant sa définition dogmatique, beaucoup de Fréres Mineurs faisaient vœu de défendre cette antique vérité, et même, au besoin d'offrir leur vie en témoignage de l'IMMACULÉE CONCEPTION. Pie IX, répondant aux ardents désirs de toute l'Eglise, a proclamé le dogme de l'IMMACULÉE CONCEPTION. Le monde entier a redit les gloires de

Marie : son culte a pris partout un nouvel accroissement. Mais l'enfer a aussi redoublé sa colère. Depuis cette promulgation, les gouvernements sont ébranlés, l'ordre social bouleversé, la révolution déchaînée, et partout ses efforts, comme des vagues menaçantes, paraissent devoir nous engloutir. — « Laissez-le faire, nous a dit en terminant notre bon Père, comme s'il avait à consoler les enfants de la Très sainte Vierge, après les avoir effrayées ; quelque beau jour, à l'heure marquée par Dieu, la sainte Vierge prendra sa revanche, écrasera encore de son pied virginal la tête du serpent et vaincra les méchants qui triomphent aujourd'hui. »

Le Souverain Pontife a tenu le 15 Octobre la Congrégation pour la béatification des Vénérables Pères Gabriel Perboyre et Louis-Marie Chanel : deux gloires de la France et premiers martyrs de la propagation de la foi. Le premier appartient à la Congrégation des Lazaristes ; c'est la Chine qui a été le lieu de son supplice et de son triomphe. Le Vénérable Chanel est le premier martyr et sera le premier Bienheureux de l'Océanie. Il appartient à la société des Maristes, et, notre maison de Rome a eu la consolation de faire pour lui, au jour de la fête de sainte Jeanne de Chantal, le 21 août dernier, l'adoration du Très saint Sacrement, qui est en usage, lors du dernier vote du Sacré Collège, au sujet d'une cause de béatification. Notre Mère Générale a voulu même offrir l'adoration de toutes nos maisons, à cette occasion.

C'est le T. R. Père Nicolet, notre ancien confesseur extraordinaire du Noviciat, alors qu'il habitait Saint-Brieuc, et maintenant Procureur Général des Maristes à Rome, qui nous avait demandé l'adoration du 21 août pour la cause de leur futur Bienheureux.

Dès que les deux Vénérables seront béatifiés, nous nous proposons de donner leurs noms à deux de nos postulantes françaises. Cet hommage attirera, nous l'espérons, sur l'Institut, la protection spéciale des Vénérables martyrs.

2° NOUVELLES DE LA PROPAGANDE

Le 11 novembre a eu lieu à Rome, l'inauguration solennelle du nouveau séminaire canadien, confié aux prêtres de Saint-Sulpice.

Le Souverain Pontife vient de rétablir l'abbaye de Saint-Alexandre des Mirdites (Albanie).

Au mois du juillet dernier un important synode a eu lieu au séminaire patriarcal syrien de Charfet (Liban), sous la présidence de son Excellence Mgr Ludovic Piavi, Franciscain de l'Observance et Délégué apostolique. D'importantes décisions disciplinaires ont été prises et les prélats ont renouvelé leur traditionnel attachement à la chaire de Saint-Pierre.

3° MAISONS DE LA PROVINCE

Lettre d'une Novice *à la très Révérende Mère Générale*

LA FÊTE DES MORTS

Saint-Joseph des Châtelets, 3 Novembre 1888.

Ma très Révérende Mère,

Toutes nos fêtes des Châtelets sont bien jolies; mais celle du 2 Novembre a un charme triste et doux qui me plaît tout particulièrement. J'aime nos grandes avenues, jonchées de feuilles qui tombent, et la longue procession que nous formons, lorsque, nous acheminant lentement vers le cimetière, nous psalmodions les psaumes de la pénitence. Les gémissements du vent d'automne accompagnent nos voix, et la brise fait flotter nos vêtements blancs.

La clairière en rotonde où dorment nos chers morts, est toute fraîche parée. Les inscriptions sont mises aux croix de

bois, placées à la tête des tombes. Ces tombes sont couvertes de sable blanc, sur lequel se détache une croix verte en mousse. Nous avons fait de très jolies couronnes de verdure et de fleurs, et nous les avons posées au centre de chaque croix. Ainsi orné, le grand cercle des tombes est charmant dans sa tristesse, et semble une immense couronne, symbole de celle que Jésus reserve à nos sœurs parties pour le ciel.

Nous disons de tout notre cœur le *Libera* et le *De profundis* et unissons nos prières aux oraisons du prêtre qui asperge d'eau bénite notre champ de repos. C'est bien en effet un champ de repos; on y respire le calme et la paix, et tout en priant pour les chères âmes qui ont laissé ici leurs mortelles dépouilles, nous pensons à celles des nôtres qui sont allées si loin chercher le chemin du ciel et le montrer à tant d'autres cœurs.

Qui sait dans quelle partie du monde chacune de nous ira dormir du grand sommeil? Peu importe, n'est-ce pas, Mère, puisqu'on nous apprend au noviciat que la route indiquée par l'obéissance est toujours la plus directe vers le paradis.

Je veux la suivre fidèlement et allègrement, et pour m'y aider, je vous prie,

Ma très Révérende Mère, de bénir votre petite novice,

MARIE ***

Le jour de l'Expectation, dix postulantes ont pris l'habit au noviciat et deux novices italiennes y ont prononcé leurs vœux.

II

NOUVELLES DES MISSIONS

ASIE

1° CHINE. — (*Chan-tong septentrional*)

Extraits de lettres sur la mort de la Mère Marie de Saint-Sébastien. — Sa douceur et sa patience. — Son amour de Dieu et des âmes. — Son humilité. — Sa présence de Dieu et ses communions spirituelles. — Son obéissance. — Sa charité envers le prochain. — Son amour pour la sainte-Eucharistie. — Sa dévotion à la Passion de Notre-Seigneur. — Son attrait pour la mortification et la pauvreté. — Son exactitude à suivre la règle.

DE LA MÈRE MARIE-MADELEINE, ASSISTANTE

Tché-fou, 9 septembre 1888.

Ma très Révérende et bien-aimée Mère,

Le télégramme du 6 courant vous apprenant la mort si subite de notre tant regrettée Mère supérieure est allé fondre sur ous comme un coup de foudre.

Nous sommes affligées au delà de toute expression. Mais quand je pense à votre douleur, et j'y pense bien souvent, mon cœur éclate en sanglots. Pourquoi le divin Maître vous crucifie-t-il de la sorte, cette année, bien aimée Mère?

Je vais renouveler votre douleur en vous racontant les derniers jours de celle que vous aimiez si tendrement. Mais je sais que vous aimerez jusqu'aux plus petit détails.

Depuis quelque temps Mère Supérieure se portait mieux que jamais. Elle m'en parlait elle-même avec étonnement, le 1er septembre, et j'eus [grand plaisir à avouer qu'elle avait raison.

La rentrée des classes étant fixée au 3 septembre, la Mère Supérieure fit commencer la retraite de la communauté le 22 août. Le R. P. Barnabé ne pouvant donner les exercices, à cause de ses occupations, prêchait seulement une instruction chaque jour. Tout le reste retombait sur notre chère Supérieure. Elle hésita beaucoup à faire elle-même sa retraite, ayant à s'occuper autant des autres. Le soir, bien tard, elle me dit même : « Je ne puis me décider à me mettre en retraite demain. »

— Je lui répondis : s'il en est ainsi, Mère, ne la faites pas maintenant. De fait vous devez trop donner aux autres, il ne vous restera presque rien pour reposer votre âme. »

Après avoir réfléchi un instant, elle me répondit :

« Je sens que le bon DIEU veut que je la fasse; je passe par-dessus toutes mes répugnances; c'est donc décidé, je la fais. »

Comme toujours, notre généreuse Mère Marie de Saint-Sébastien faisait taire sa nature et tendait résolument ses bras à la croix.

Dès le lendemain, la récompense de son bien-aimé JÉSUS commençait. Elle se sentait soulevée par DIEU; elle était heureuse, elle enflammait le cœur des nôtres par les méditations qu'elle leur donnait et le choix des lectures qu'elle faisait pour elle et les autres retraitantes. Les journées du jeudi et du vendredi furent encore passées sur le Thabor. Toutefois l'Epoux crucifié approchait de celle qui l'avait tant aimé. Avant de lui donner la palme, il devait la purifier encore par l'épreuve, Le samedi, Marie de Sainte-Germaine, déja un peu souffrante, fut obligée de garder le lit. Une légère cholérine et des étouffements nous alarmèrent un peu. Mère supérieure craignait que l'état ne s'aggravât, le choléra sévissant à Tché-fou d'une manière effrayante. Une centaine de Chinois mouraient chaque jour. Toutefois, après m'avoir expliqué les soins que j'avais à donner à la malade, Mère supérieure continua sa retraite. Les méditations et les lectures se donnaient dans la chambre

de Marie de Sainte-Germaine, afin que cette dernière pût en profiter et continuer sa retraite le mieux possible.

Le même jour, Agnès, la plus ancienne et la meilleure des postulantes Chinoises fut également atteinte. Le recueillement de Mère Supérieure commença forcément à être troublé. L'heure des consolations était finie sur la terre. La Mère Marie de Saint-Sébastien n'avait plus qu'à souffrir jusqu'à l'heure de la suprême consolation, où ses yeux fermés à ce monde devaient s'ouvrir pour contempler enfin ce Sauveur, qui n'aura eu pour elle, nous en sommes toutes convaincues, qu'un jugement de paix et d'amour.

Le dimanche, ce fut Marie de Sainte-Colette qui fut atteinte. C'était trop. Mère Supérieure dut cesser la retraite; mais toujours généreuse, elle la fit continuer à ses filles. Tout en soignant les malades elle trouvait le courage de donner les méditations. Chacune de ses paroles restera à ses filles comme un testament précieux. C'était le chant du cygne.

Le lundi, Agnès était au plus mal. Mère Marie de Saint-Sébastien craignant que les esprits ne se frappassent dans la solitude de la retraite, en voyant le mouvement nécessaire aux soins des malades, crut bon d'avertir les retraitantes de la cause du va et vient qui se faisait chez nous, et elle crut même prudent d'interrompre les exercices qui sans cela ne se seraient terminés que le jeudi.

Mère Supérieure réunit ses retraitantes, pour leur annoncer cette décision. Puis elle leur parla du bon Dieu avec une telle force et une telle conviction, qu'elles se sentirent soudain toutes transformées et disposées à courir dans le chemin de la perfection. Cette grâce dura d'une façon sentie, tant que se fit entendre la parole de notre bonne Mère. Elle leur dit entre autres choses :

« Je sens que le bon Dieu veut quelque chose de moi. Je ne sais pas encore ce que c'est, mais je sens bien fort qu'Il veut quelque chose. »

Le lendemain, Mardi 28 août, nous renouvelions nos vœux. Puis chacune rentra dans sa charge avec un grand courage. Nos trois malades furent descendues au rez-de-chaussée et un peu isolées des autres, dans une infirmerie. Je descendis avec elles, car cette charge me revenait de droit. La nuit, je soignais nos trois malades; le jour je me reposais pendant que Mère Marie de Berchmans et Marie du Saint-Suaire s'en occupaient à leur tour. J'eus à ce sujet une petite discussion avec notre chère Mère Supérieure. Vous savez combien elle était mortifiée et oublieuse d'elle-même. Craignant trop de fatigue pour moi, elle voulait partager mes veilles, avoir son tour. Pour tâcher de me convaincre, elle ne cessait de me dire : « C'est le devoir d'une Supérieure d'assister ses filles malades. Notre Mère Générale ne me blâmerait pas de passer quelques nuits près d'elles. »

J'eus toutes les peines du monde à l'arrêter. L'obéissance seule triompha; je dus lui rappeler que vous m'aviez chargée du soin de sa santé, de l'assurer qu'elle vous ferait de la peine, et que si cela était permis à une Supérieure en cas de nécessité, il fallait au moins que sa propre santé n'y fût pas un obstacle. Je terminai en lui rappelant son typhus de l'année précédente et en lui déclarant que je m'opposais à son imprudence autant qu'il était en mon pouvoir. Elle fut triste, mais me répondit humblement :

« Je suis en meilleure santé que vous; mais si vous ne le voulez absolument pas, je vous obéirai et ne veillerai pas. »

Mère Marie de Sainte-Colette et Marie de Sainte-Germaine n'avaient qu'une petite cholérine. Agnès était prise plus fortement. Toutefois les trois étaient en voie de convalescence depuis quelques jours, lorsqu'une des jeunes prétendantes fut prise du vrai choléra. Elle devint immédiatement toute noire. C'était au milieu de la nuit. Nous fîmes appeler le Père Sin. On la soigna, et il nous dit qu'il n'y avait aucun danger.

Après cette dernière secousse, tout était rentré dans le

calme et nous commencions à goûter un peu de tranquillité. Ce repos ne devait pas être de longue durée. Il fit place à une épreuve bien autrement douloureuse.

Le lundi matin, 3 septembre, après le départ du courrier, Mère Supérieure se sentit un peu fatiguée. Elle débuta comme les autres par le mal de cœur et une légère cholérine. Je la fis coucher immédiatement et lui administrai les médicaments prescrits en pareil cas. Les mauvais symtômes durèrent un jour entier, accompagnés de crampes atroces et presque incessantes. A chaque instant je croyais qu'elle allait rendre le dernier soupir dans mes bras; car lorsque ses crampes étaient par trop fortes, elle était obligée de sortir de son lit, et c'était moi qui la soutenais de mon mieux. Au bout de quelques heures, sa figure était toute décomposée. L'unique médecin de Tché-fou était malade lui-même; je ne pouvais consulter que le R. P. Barnabé qui la suivait de très près.

Le mardi 4, un mieux évident s'accentua. Nous la croyions sauvée. Toutefois j'étais sur mes gardes, attendant la réaction que l'on dit être très dangereuse. Mais aucun des symptômes ne se fit voir. — Le front avait une bonne chaleur, la tête ne paraissait nullement embarrassée; les crampes avaient complètement disparu. Notre chère Supérieure semblait goûter un instant de repos et je n'avais alors aucune crainte.

Le mercredi matin, elle vomit un peu de bile. Au lieu de m'alarmer, je me rassurai; j'avais vu la postulante Agnès en vomir aussi et se trouver beaucoup mieux ensuite; j'espérais le même résultat pour Mère Supérieure. Il n'en fut rien. Dans le courant de la journée elle en rendit une si grande quantité, que je compris de suite l'affreux malheur qui nous attendait. Pourtant je ne voulais pas y croire; j'espérais en la puissance de la Très sainte Vierge. Je me mis à genoux et récitai un *Ave Maria*, trois invocations à Notre-Dame de Lourdes; puis je fis boire quelques gouttes d'eau de ce sanctuaire à notre

bien-aimée Mère Supérieure. Je fis appeler le P. Barnabé qui la confessa et lui parla un peu de NOTRE-SEIGNEUR.

A 9 heures du soir, je m'approchai pour donner à boire à notre chère malade. Je sentis que sa langue devenait très épaisse, qu'elle avalait difficilement. Je fus fortement impressionnée et lui dis dans mon émotion sans bien calculer mes paroles : « Mère, vous aimeriez bien faire la sainte Communion, j'en suis sûre. »

Le R. P. Barnabé ne trouva pas ma parole bien prudente, parce qu'il avait peur des vomissements. Le bon DIEU l'a permise, car sans mon manque de réflexion, je crois bien que Mère Supérieure serait morte sans recevoir le saint Viatique. — Le Père m'interrompit en disant :

— « Ma bonne Mère, votre Assistante fait en ce moment l'office du prêtre. Mais elle oublie que vos vomissements vous empêchent de communier. »

Par une permission de DIEU, notre malade ne saisit pas les paroles du Père et répéta avec un accent de recueillement et d'amour : « Communier! quel bonheur!

Le Père reprit : « Puisque vous ne pouvez communier, je vais vous donner un autre sacrement institué par NOTRE-SEIGNEUR pour les personnes souffrantes. Pendant que j'irai chercher les saintes Huiles, préparez-vous à recevoir l'E trême-Onction.

— « Oui, mon Père, répondit-elle clairement. »

Elle présenta elle-même ses mains déjà toutes tremblantes et violettes par le froid de la mort. Le Père lui donna ensuite l'absolution générale, puis il descendit à la sacristie; car il tenait à assister notre chère Mère à ses derniers moments.

Marie de Berchmans s'approcha de notre malade en lui disant :

— Mère, êtes-vous contente ?

— Oui, répondit-elle.

Et avec cette humilité profonde qui la distingua toujours, elle ajouta :

« Je ne mérite pas tant de grâces! »

Marie de Berchmans reprit : « Le Père a dit que si vous ne vomissiez plus, il vous apporterait demain matin, la sainte Communion. »

La chère malade s'écria aussitôt : « Oh! quel bonheur! je vais demander au bon DIEU de me laisser jusqu'à demain matin, puis de me prendre après la sainte Communion. »

Elle savait le prix de l'Eucharistie. Malgré sa souffrance, malgré son désir si ardent depuis des années de s'en aller dans une autre vie, Mère M. de Saint-Sébastien voulait bien attendre la mort pour recevoir encore une fois son JÉSUS.

On me répéta les paroles de Mère Supérieure. J'allai trouver le Père à la sacristie et j'osai lui dire : « Mon Père, pourquoi ne pas donner le saint Viatique à Mère Supérieure. Il y a une heure qu'elle n'a pas vomi et elle le désire tant! »

Le Père Barnabé me répondit aussitôt : « Je vois, en effet, que ce désir préoccupe beaucoup la Mère. Je ne suis arrêté que par la crainte des vomissements. »

— « Mais, mon Père, répliquai-je encore; nous lui avons déjà donné deux fois à boire sans qu'elle vomisse. Et voici qu'elle demande à vivre jusqu'à demain matin pour ne pas mourir sans communier. Elle l'a dit elle-même à Marie de Berchmans. »

Le Père était vaincu, il se leva en disant :

— « Alors il faut lui donner la sainte Communion. »

Il monta donc de nouveau et lui annonça la bonne nouvelle. La figure de la chère malade s'épanouit, et elle répondit :

« Merci, mon Père, » et de nouveau s'anéantissant dans son humilité, elle continua : « Je ne mérite pas tant de grâces! »

Le Père descendit avec Mère M. Berchmans et Marie du Saint-Suaire pour chercher le divin Maître. Je restai seule avec Mère Supérieure, préparant la petite table où le Père devait déposer le saint Ciboire. Tout à coup, elle m'appelle d'une voix forte :

— « Mère Assistante! » Je m'approche presque épouvantée

et je lui dis : « Que voulez-vous, ma bonne Mère ? » Sa conscience si délicate s'était alarmée, et malgré son désir passionné de l'Eucharistie, elle me communiqua sa crainte : « Je ne suis pas à jeun pour communier. Est-ce que je communie en Viatique ? — Oui, Mère chérie.

— Ah bien ! ajoute-t-elle soulagée. Mais est-ce que le Père sait que je ne suis pas à jeun ?

— Oui, ma Mère, le Père le sait, et c'est en Viatique qu'il vous communie. »

Rassurée dans sa crainte, elle s'abandonna sans restriction à la consolation de recevoir son Dieu et me répondit : « Quel bonheur ! »

Pendant que le Père disait le *Domine, non sum dignus*, elle voulait se lever pour recevoir son Jésus. Ses forces ne répondaient pas à son courage : elle était trop faible. Je lui dis tout bas qu'elle était bien comme cela. Elle me répondit par un sourire que je n'oublierai jamais.

Après avoir communié, elle resta dans le plus grand recueillement. Craignant qu'elle ne pût avaler la sainte hostie, je lui offris un peu à boire ; elle me fit signe avec la main qu'elle n'en voulait pas. Je lui dis alors : « Mère, avalez vite la sainte hostie, afin que Jésus demeure plus longtemps dans votre cœur. »

Elle me fit un signe affirmatif avec la tête, en me regardant en souriant, et resta bien calme jusqu'à 3 heures du matin. Elle avait communié à minuit.

A 3 heures 1/2 les étouffements commencèrent. Je fis chercher le Père, j'éveillai la communauté qui était loin de se douter de la lourde croix qui l'attendait. Le Père Barnabé lui donna l'indulgence de la bonne mort, récita les prières des agonisants et vers la fin, elle s'éteignit doucement...

La paix, le bonheur rayonnaient sur sa figure, et nous persuadaient qu'elle jouissait déjà du bonheur réservé aux vraies épouses de Jésus crucifié.

J'ai oublié un petit détail qui vous fera voir, bien-aimée Mère, jusqu'où allait sa mortification. Elle était très altérée, vomissait toutes les tisanes que nous lui faisions prendre. J'ai essayé alors de lui donner une petite cuillière à café, mélangée de chartreuse et d'eau sucrée. En buvant, elle me dit : « Oh! comme c'est bon! c'est du miel. »

Le P. Barnabé qui était présent lui dit : « Voyez-vous, ma bonne Mère, la Mère Assistante sait trouver ce qui vous fait du bien, confiez vous à elle. »

— Oui, reprit notre chère mourante, mais la mortification!

A ce moment, elle était pour ainsi dire à la dernière minute. On a bien raison de dire cet adage : « Telle vie telle mort! » Cette âme qui durant toute son existence religieuse n'avait eu qu'une crainte : ne pas assez souffrir pour l'amour de son Epoux crucifié, apportait jusqu'au dernier soupir cet amour de la pénitence, et, mouillant ses lèvres agonisantes, elle avait peur de trop adoucir les angoisses de la mort.

Ah! que j'aimais cette chère Mère! je l'aimais plus que je ne le pensais! Je sens si fortement le vide qu'elle a laissé. C'est à 4 heures du matin qu'elle a rendu sa belle âme, toujours avec ce même calme que nous lui avions vu durant ces trois jours de cruelles souffrances.

Le saint Sacrifice a été offert immédiatement pour le repos de sa chère âme.

Mère Marie Berchmans, Marie du Saint-Suaire et moi nous l'avons habillée. Sa figure avait repris son aspect naturel. On aurait dit qu'elle dormait. C'est la première fois de ma vie que je voyais une morte, mais elle ne me faisait aucune impression. Je lui parlais intérieurement, je l'embrassais. Je sens qu'elle prie pour moi et m'obtiendra les grâces qui me sont le plus nécessaires pour devenir une vraie fille de notre Séraphique Père, douce, humble et petite. Pourtant je ne mérite pas qu'elle pense à moi. Tant de fois je n'ai pas été pour elle aussi bonne que j'aurais dû l'être!

Notre bien-aimée Mère Supérieure est restée exposée à la chapelle jeudi toute la journée et la nuit. Le vendredi à 6 1/2 eut lieu sa sépulture. Elle est enterrée dans le nouveau cimetière acheté pour les catholiques. Mère Marie de Sainte-Agnès et les Pères décédés doivent y être portés dans quelques mois. C'est la pointe de notre terrain que le Père Barnabé a acheté pour le cimetière; il nous sera donc facile d'aller visiter nos chères défuntes.

16 septembre

Le Consul de France à Tien-Tsin est de retour à Tché-fou. La première chose qu'il a faite en mettant pied à terre, a été d'envoyer sa carte, avec un joli panier de raisins pour Mère Supérieure. Quand je lui ai écrit pour le remercier et lui apprendre que notre regrettée Mère n'est plus de ce monde, il n'en pouvait croire ses yeux. Il a dit au Père Barnabé qu'il avait lu et relu mon billet tellement il était surpris, qu'il regrettait beaucoup Mère Supérieure et que sa femme, qui est venue nous voir là Tché-Fou, en serait ausssi très affligée.

Le Consul vient d'annoncer sa visite pour 5 heures 1/2 avec M. Fergusson. Que le bon Dieu ait pitié de nous!

Je reviens du parloir: nos visiteurs ont été très bien veillants. Le Consul avait les larmes aux yeux pendant que je lui parlais de la maladie de notre chère Supérieure.

La Sœur Marie-Baptiste Tarani écrit de son côté ces quelques lignes à la T. R. Mère Générale :

« Voici que Dieu vient encore de nous visiter par la précieuse mort de notre chère Mère. Qui pourra jamais comprendre ce que nous éprouvons par cette perte irréparable!

Qui saura deviner ce que nous avons perdu? C'est une Mère, un modèle accompli de toutes les vertus, et bien difficilement la pauvre maison de Tché-fou retrouvera un pareil trésor. Cette amère séparation nous fait sentir à toutes la grande tendresse que nous lui portions. Et pourtant Dieu ne

permettait pas qu'elle eût la consolation de comprendre à quel point elle était aimée dans sa maison et dans l'Institut.

Quelque jours avant sa mort, elle soignait Mère Marie de Sainte-Colette à l'infirmerie, et là, par une permission de DIEU, elle nous avoua qu'une de ses peines en religion avait toujours été de penser qu'elle n'était digne de l'affection de personne, que cette peine avait redoublé depuis qu'elle était Supérieure, et que pour ce motif elle devait faire un vrai effort pour reprendre ses inférieures.

Nous étions d'autant plus stupéfaites que nous savions parfaitement l'estime profonde que tout l'Institut avait pour elle, et nous sentions encore mieux combien nous l'aimions nous-mêmes ainsi que toutes celles de la maison. Maintenant qu'elle est au ciel, elle peut mesurer notre affection à notre douleur, et apprécier l'épreuve dont DIEU s'est servi pour la préparer à une plus glorieuse récompense.

Quant à moi, outre la douleur de sa perte, je suis bien triste de n'avoir pas été meilleure pour la consoler. Mais maintenant je me sens résolue à tenir courageusement les résolutions que j'ai prises pendant le temps de la retraite qu'elle-même nous a donnée quelques jours avant sa sainte mort. Prosternée devant sa chère dépouille, je lui ai promis de correspondre davantage à ma sainte vocation, par la pratique de la charité, de l'humilité, de l'obéissance, de la mortification; je veux me montrer toujours patiente, douce, aimable, même dans la croix, Pour arriver à tout cela, je compte sur le secours de notre bonne Mère Supérieure qui maintenant connaît encore mieux ma misère et sera plus puissante au ciel pour me secourir. »

De Sœur MARIE DE L'ASCENSION :

21 octobre 1888

..... Notre regrettée Mère Supérieure est partie pour l'éternité. Mais elle nous a laissées orphelines. Par moment, je

suis tentée de demander à JÉSUS pourquoi il nous a enlevé si vite notre si chère Mère. DIEU a voulu une victime et il se l'est choisie Lui-même. Nous avons toutes l'espoir qu'elle nous aidera du haut du ciel par ses prières, elle avait tant à cœur notre sanctification! Aussi pour moi il n'est pas douteux qu'elle demandera pour chacune les grâces qui lui sont nécessaires. J'ai déjà ressenti les effets de ses prières.

J'ai obtenu de Mère Assistante l'héritage de sa corde, et depuis, cette peine spirituelle, que vous connaissez depuis longtemps, m'a absolument quittée.

Cette nuit, j'ai vu pour la première fois Mère Supérieure en songe, et comme je paraissais ne pas faire attention, elle me dit en la montrant du doigt : « Voyez-vous ma couronne, comme elle est jolie. » Elle avait un air de paix et de bonheur que je ne lui avais jamais vu. Sa couronne était de roses; au milieu il y avait une palme bien verte composée de trois feuilles très distinctes.

Puissions-nons mériter, comme elle, la couronne après le combat! »

De Mère MARIE-MADELEINE :

29 octobre

« Depuis un an que j'étais avec Mère Supérieure, je l'ai vue d'une admirable patience dans des occasions qui auraient fait bondir une nature trois fois moins vive que la sienne. Pour faire son courrier tranquillement, elle mettait un petit carton sur sa porte avec le mot : *Occupée*. Malgré cette précaution, le désir de la voir faisait que les nôtres considéraient une bagatelle comme chose nécessaire. Mère Supérieure dérangée écoutait avec douceur et bonté, et puis, quand c'était fini, elle ajoutait : « Une autre fois, pour une autre chose de ce genre, tâchez d'attendre que le courrier soit parti. »

Celle-là partie, une autre entrait pour une cause aussi légère. Elle était accueillie pourtant avec la même bonté. Bie

souvent, témoin de ces faits, je n'étais pas si patiente que Mère Supérieure, et je lui disais :

« Elles pourraient bien vous laisser tranquille aujourd'hui. »

Mère me répondait alors : « Que voulez-vous, mon enfant, si elles ont besoin, il faut les laisser venir. »

Lorsque sa santé l'obligeait à prendre du repos, elle laissait la même liberté et usait de la même patience. J'étais obligée d'agir à son insu pour lui procurer la tranquillité nécessaire lorsqu'elle était trop souffrante.

Quand on n'agissait pas exactement selon ses avertissements, que de fois je l'ai entendue dire simplement en donnant une bénédiction : « Ma petite fille oublie la recommandation que j'ai faite. »

Encore de Sœur Marie de l'Ascension :

26 octobre

Que d'exemples admirables nous a laissés Mère Supérieure ! Ce qui me reste le plus au cœur, c'est le souvenir de son amour de Dieu et des âmes. Un jour, je l'avais contristée ; vite, j'allai lui demander pardon. Elle poussa l'humilité jusqu'à me faire elle-même des excuses pour la peine qu'elle avait pu m'occasionner.

Elle ne cessait de nous répéter que nous étions venues en Chine pour les pauvres âmes qui nous entouraient. Tout lui servait de moyen afin de nous faire travailler au salut de ces âmes. Le froid, la chaleur, les engelures, elle savait tout utiliser.

La présence de Dieu et ses communions spirituelles étaient continuelles. Toutes les créatures lui servaient constamment de moyen pour s'élever à Dieu. Lorsqu'un petit enfant baptisé venait à mourir, elle était comme ravie et ne cessait de dire : « Maintenant, il connaît Dieu, il pénètre tous nos grands mystères. » On voyait qu'elle enviait son sort.

Le flux et le reflux de la mer que nous avons sous nos yeux, la tenait sans cesse en face de la grâce, qui nous vient de Dieu et de la prière qui remonte à Lui. A cette occasion, elle m'invita à prendre l'habitude de la communion spirituelle, et comme j'avouais que je n'y pensais pas très souvent, elle me dit : « Je suis plus heureuse que vous. Voyez la mer, je passerais des heures à la contempler... Sitôt que j'en fais le sacrifice, la pensée de la communion spirituelle me vient comme une récompense. »

D'autres que moi vous diront mieux son amour de la souffrance. Sa dernière maladie a été bien douloureuse. Cela nous fait croire que Dieu a voulu finir ici-bas son purgatoire et s'unir sans retard cette âme privilégiée.

Elle pénétrait les âmes. Que de fois elle m'a dit ce que ma faiblesse n'osait pas encore avouer. Quelle compassion pour les âmes tentées! Elle avait reçu du ciel le don de consoler, et cependant elle se jugeait toujours indigne et engageait à s'adresser au confesseur ou à vous pour avoir la lumière nécessaire.

De Mère Marie Berchmans :

28 octobre 1888

J'ai eu la consolation d'assister notre Mère Supérieure. « Que demanderez-vous à Jésus pour moi? osai-je lui dire. »

— De faire de vous une amoureuse petite épouse.

Un peu avant, elle m'avait dit : « Mon enfant, je crois que Jésus vous prépare un chemin douloureux. Vous devez en être bien contente, car ce sont les bien-aimés de Jésus qui sont ainsi traités. »

Combien nous avons perdu, ma Très Révérende Mère! Que Mère Saint-Sébastien était bonne et sainte! Il y avait chez elle un grand nombre de vertus remarquables. Son obéissance a été pour mon âme une leçon spéciale. Dès que Mère

Saint-Sébastien savait la volonté ou même le désir de ses Supérieures, c'était assez pour elle. Elle y voyait directement le vouloir du bon DIEU, et que cela lui coûtât ou non, elle l'accomplissait religieusement. — Sa charité en récréation m'a été aussi bien profitable. Si même un rien semblait blesser cette vertu, elle nous faisait comprendre par quelque signe que cela déplaisait au bon DIEU et changeait tout de suite la conversation. A son contact, je ne pus m'empêcher d'apprendre combien cette belle vertu est agréable à JÉSUS. D'ailleurs, elle nous le redisait sans cesse et nous faisait voir combien un manquement à la charité blesse le Cœur divin.

Son amour pour la sainte Eucharistie était tel qu'elle touchait nos cœurs chaque fois qu'elle en parlait, et je ne suis pas surprise qu'elle soit morte un jeudi, jour consacré au Très Saint-Sacrement.

Non moins tendre était sa dévotion à la Passion du divin Maître. Elle nous donna un jour une méditation sur la flagellation de NOTRE-SEIGNEUR. Ne pouvant retenir ni son amour, ni sa douleur, elle commença à sangloter malgré tous ses efforts.

J'ai encore ses méditations sur les douleurs du divin Maître, et j'aime à les faire de temps en temps.

En vous parlant de ma tendre admiration pour celle qui n'est plus, je m'exprime bien mal sans doute, mais votre cœur me comprendra quand même

De Sœur MARIE DE LA SALETTE :

28 octobre

..... Que notre Supérieure était donc bonne pour ses enfants! Sa charité pour les malades était sans exemple. Dès que nous étions un peu souffrantes, il fallait gagner notre lit et y recevoir ses soins. Mais pour elle c'était toujours trop. L'hiver

dernier, comme elle était enrhumée, je lui portais un peu de bois dans sa cellule. Vous savez quel froid il fait en Chine. Elle soupirait en disant : « A quoi bon ce feu ? Je n'en ai pas besoin ; il me faut l'obéissance pour l'accepter. Que dira notre Père saint François de ce manque à la pauvreté ? » Et vraiment elle imitait notre Séraphique Père dans sa dévotion pour cette dernière vertu. Elle faisait usage de tout, et si nous manquions de soins, elle s'écriait aussitôt : « Bien sûr, notre Père saint François ne sera pas content ; ses enfants ne l'imitent pas. »

La Mère Supérieure était toujours la première à la chapelle, et à tous les exercices, à moins que sa mauvaise santé ne l'empêchât absolument. Ses pauvres jambes étaient si malades que cela me faisait impression chaque fois que je les voyais. Malgré cela elle avait toujours le visage souriant : elle aimait tant souffrir pour imiter NOTRE-SEIGNEUR !

Vous connaissez comme nous son amour pour la Passion du divin Maître. Que de fois j'ai senti qu'elle aurait voulu avoir mon cœur à sa disposition pour lui faire aimer Notre-Seigneur comme le sien savait le faire. Elle avait soif des âmes pour les donner à DIEU.

De Sœur MARIE DU SAINT-SUAIRE :

28 octobre

Dieu m'a fait la grâce d'approcher de très près notre Mère Supérieure. J'étais infirmière et chargée de sa cellule. Sa charité pour nous était sans bornes. Si mon ignorance me rendait insuffisante dans ma charge d'infirmière, elle y suppléait. Pour elle, il en était autrement. Si on voulait en prendre soin sans une grande nécessité, elle y trouvait toutes les objections possibles, et toutes sortes de raisons de s'y opposer.

Elle était la Règle vivante au milieu de nous, observant et faisant observer à la lettre les plus petites prescriptions du

coutumier. Dieu a permis que je fisse une fois une indiscrétion. Je n'ai pourtant pas l'habitude d'être curieuse, et je crois que Dieu l'a permis pour exciter mon zèle et me donner l'amour de la vie pénitente et de la mortification. Donc, il y avait dans sa cellule un petit sac que je ne regardais jamais. Un jour il me prit la fantaisie de savoir ce qu'il contenait. Je l'entr'ouvre presque en tremblant, car je soupçonnais le mystère. Qu'est-ce que je vois! Une discipline teinte de sang !..

Mon œil indiscret en avait assez vu. Je referme le sac plus vite que je ne l'avais ouvert. Mais je crois que Mère Marie de Saint-Sébastien a deviné quelque chose, car elle a caché ce sac et je ne l'ai plus revu.

Je voudrais que notre bonne Mère m'obtînt au ciel quelques-unes des vertus solides qu'elle pratiquait si bien.

Elle parlait et écrivait le chinois avec beaucoup de facilité. Elle s'était fait traduire le catéchisme par une des postulantes Chinoises, afin d'instruire elle-même nos orphelines et nos catéchumènes.

Dans la retraite qu'elle nous a donnée quelques jours avant sa mort, elle nous a parlé de notre perfection avec une force inouïe. On aurait dit qu'elle voulait imprimer dans nos cœurs ce qu'elle ressentait elle-même : nécessité de la sainteté, devoir de travailler pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Tout ce qu'elle nous a dit à ce sujet sortait certainement de l'ordinaire. Du reste, elle a déclaré elle-même en parlant, qu'elle ne savait pas ce qui la poussait à parler ainsi. Nous le savons maintenant, c'était le bon Dieu qui nous manifestait par elle sa volonté avant d'appeler à Lui la chère Mère.

Quelle belle couronne elle doit avoir au ciel !

De Mère Marie de Sainte-Colette :

24 octobre

... Mère Saint-Sébastien n'était pas peu aimée de Jésus; mais ce qui devait surtout lui plaire en cette bonne Mère,

c'était son zèle ardent pour le salut des âmes. Entre beaucoup de choses qu'elle m'a dites, laissez-moi vous citer celle-ci : « Ma fille, souvenons-nous dans les épreuves de cette vie, que nous nous sommes offertes en victimes pour les pécheurs. NOTRE-SEIGNEUR nous a prises entre tant d'autres pour continuer ce qu'il a fait Lui-même quand il est venu sur cette misérable terre pour se faire le compagnon de notre exil. Donc, chère fille, soyez bonne et ayez courage. Dans les petits sacrifices qui se rencontrent dans la journée, qui sait si JÉSUS ne veut pas acheter une âme avec cette petite monnaie qu'Il vous présente ? Donc, acceptez de bon cœur ce sacrifice, cette peine, cette contradiction afin de sauver des âmes pour lesquelles notre divin JÉSUS a tant souffert. Il les aime d'un amour infini, et ne pouvant plus souffrir pour elles dans la gloire, Il suscite d'autres âmes pour continuer sa passion, tant il voudrait toutes ses créatures dans sa bienheureuse éternité. Dans ces temps si mauvais, il nous a suscitées nous autres, petites Franciscaines missionnaires, afin que nous nous offrions avec Lui, en victimes, pour expier les péchés des hommes. »

En me parlant ainsi, le visage de Mère Saint-Sébastien était enflammé d'ardeur. Ce qu'elle disait, elle le pratiquait. Nous la voyions fidèle aux plus petits points de la Règle, attentive à ce que nous le fussions aussi, et si nous y manquions, elle pleurait amèrerement notre manque de courage et notre fragilité.

« Mère, je ne saurais pas vous dire tout ce que j'ai vu en Mère Supérieure. Ce que je sais, c'est que je voudrais bien l'imiter. Je voudrais tant être courageuse comme celle que DIEU a prise dans sa bienheureuse éternité. »

Nous terminons ici les extraits des lettres de Tché-fou ; mais nous sommes bien loin d'avoir épuisé tout ce qu'elles renferment d'éloges pour celle que nous recommandons encore à nos lecteurs, sûres qu'elle se souviendra elle aussi de tous les bienfaiteurs des Fransciscaines Missionnaires de Mari-.

2° INDES ORIENTALES. (*Présidence de Madras*)

DE MARSEILLE A MÉLIAPOUR ET OOTACAMUND

Le départ. — Alexandrie. — Le Baïram. — Aden, ses juifs et ses pêcheurs de monnaies. — Le Purgatoire. — L'Arabe enseveli sous le charbon. — Une malade à bord. — La joie de l'arrivée. — Colombo et Moratuwa. — Le Canara. — Sépulture de saint Thomas. — De Madras à Ootacamund.

Le dernier numéro a raconté à nos lecteurs la fondation à Méliapour. Les fondatrices de la maison Saint-Thomas n'eurent que le temps de nous informer de leur heureuse arrivée. Depuis elles nous ont envoyé le journal de leur voyage, et nous croyons intéresser nos lecteurs en leur en communiquant une partie :

Marseille, 11 août

Nous revenons de Notre-Dame de la Garde, où nous avons prié pour notre Mère, notre Institut, nos Missions, pour nos familles. Que DIEU leur adoucisse le sacrifice renouvelé de la séparation.

A bord du *Djemah*, 12 août

Aujourd'hui, réminiscences des émotions du départ des Châteleis. Le beau cantique « Nous nous retrouverons un jour dans la patrie » nous a redit encore l'espoir qui nous soutient, celui de retrouver au ciel tous ceux que nous quittons.

C'en est fait, mon DIEU, nous voilà sur le vaisseau. Il fend les ondes. C'est votre main, ô PÈRE CÉLESTE, qui nous porte où veut votre sainte volonté.

Nous cessons d'apercevoir nos Mères qui sont sur le rivage. A mesure que nous les perdons de vue, nous nous rapprochons plus près les unes des autres, et nous murmurons doucement l'*Ave maris stella*. Pas une larme n'a

coulé. Vous voyez que nous étions toutes de braves Missionnaires.

Les passagers forment une vraie foule bigarrée. Malgré le tangage, tout le monde reste sur le pont. Notre navire est si beau, si confortable que sans les assauts du mal de mer, on pourrait se croire dans un excellent hôtel.

13 août

Notre vie à bord va-t-elle être toujours aussi agréable? Deux de nos bons Pères Franciscains sont là pour nous dire la messe. Nos âmes en sont toutes joyeuses. L'un d'eux est Italien : c'est le Père Antonin Fantosati, Vicaire général du Hou-pé Septentrional, vétéran dans l'armée des Missionnaires chinois. Son compagnon va débuter dans le même pays : c'est un Allemand, le Père Rémigius Goëtte. Nous tâchons de suivre, autant que possible, nos exercices de Règle. Mais hélas! ce soir, trois de nous sommes saisies par le mal de mer.

14 août

Voilà un phare! La vue même éloignée de la terre est une distraction pour tous. Aujourd'hui, tout va mieux.

15 août

Chacun a repris sa gaieté. Nous sommes égayées par Gabrielle et Fanny, deux jeunes créoles de Pondichéry, venues en France pour leurs études et que leur délicate santé force à retourner dans l'Inde. Fanny surtout est une véritable espiègle.

17 août

Arrivée à Alexandrie. — Mère Marie Antoine, Marie de Saint-Lazare et Gabrielle descendent à terre. Elles eurent à combattre avec une troupe d'Arabes qui se disputaient l'avantage de les embarquer. La chaleur de la ville nous les renvoya bien vite. Elles nous racontèrent l'amabilité des Sœurs de Saint-Vincent de Paul, parmi lesquelles elles ont rencontré Mlle

de Villentroy, la nièce de Mère Marie de Saint-Jean-Baptiste, Supérieure de notre maison de Marseille.

Les Arabes envahissent le pont, et tout en bousculant, ils arrivent nous offrir des narguilés superbes, des photographies, types arabes et juifs. Si nous allions en France cela nous tenterait mais notre pauvreté ne nous impose aucun regret; nous allons en Asie, et les types étrangers ne nous manqueront jamais.

18 août.

Le Père Antonin nous quitte à Port-Saïd; il va s'arrêter en Palestine pour vénérer les vestiges sacrés de la vie de notre divin Sauveur. — Le canon résonne, tous les bateaux sont pavoisés. C'est le *Baïram*. Vivent les moutons! c'est leur fête.

Nous entrons dans le canal de Suez, toujours ensablé et toujours dragué. La chaleur est suffocante. Le commandant nous invite à monter sur la passerelle pour mieux jouir de la lumière électrique portée à l'avant. C'est une belle chose que cette électricité illuminant mieux qu'aucune lune, notre passage dans ce canal, relativement étroit. Voilà mille insectes ailés qui viennent se jeter dans les rayons que nous projetons au loin. Ces petits papillons insignifiants ne se doutent pas de l'éclat dont les revêtent nos feux électriques. Nous laissons tomber un petit chiffon de papier qui, en passant par le lumineux chemin, s'éclaire lui aussi. Mon Dieu, que sera donc votre splendeur à vous, dans laquelle brilleront tous vos saints!

Nous nous réveillons encore dans le canal. Voilà les conduits qui amènent l'eau d'Ismaëlia. Nous entrons dans une gare où nous devons attendre le passage de deux bâteaux marchands anglais.

19 août.

A deux heures du matin nous entrons dans la mer Rouge, bien noire à cette heure là, par les sabords.

23 août.

La mer Rouge a été traversée sans accident; nous arrivons

à Aden. Notre premier salut est pour un bâtiment en deuil. C'est le chauffeur qui a succombé. Il était arrivé douze heures avant nous, et n'était marié que depuis six mois. Trois barques suivaient celle qui portait le corps du défunt. Nous prions pour celui que la terre va recevoir si loin de ceux qu'il aime, pour sa jeune femme qui espère le revoir encore. Donnez-lui le repos éternel, ô mon Dieu, car sa vie s'est passée dans de rudes fatigues et des dangers sans nombre.

Le Père allemand descend à terre, et les Juifs se chargent de nous occuper sur le pont durant notre halte. Ils ont l'air très doux avec leurs cheveux en tire-bouchon de chaque côté de leur figure. Quelle impassibilité, quelle persévérance à se tenir debout, la main avancée présentant un bouquet de plumes d'autruche. Mais il y a quelque chose sur la terre qui triomphe même des Juifs : c'est la pauvreté franciscaine. Heureusement Mme Mas, femme du Président de Saïgon, leur servit de consolation. La charmante femme fit une ample moisson des plumes qui parurent lui plaire. Les Juifs reçurent en échange un argent qui ne leur plaisait pas moins.

Que dire aussi des cris de nos pêcheurs de monnaie? On m'en avait fait une vilaine peinture, eh bien, moi, je les trouve mignons. Ils se sont si bien apprivoisés qu'outre leur plongeons au fond de la mer, pour saisir la plus petite pièce d'argent, ils ont exécuté sur le pont mille danses avec des chants à leur façon.

L'ancre se lève, nous voilà en route. Le Commandant nous fait encore monter sur la passerelle pour mieux voir fuir Aden et ses rivages. Ces côtes, ces rochers nus et tristes sont baptisés par quelques-unes des nôtres du nom de purgatoire. Tout à coup nous entendons des cris affreux qui nous bouleversent. Pendant le chargement un Arabe s'était endormi dans la soute au charbon et, le croirait-on, il s'était laissé couvrir par le noir combustible. Il manqua en mourir et malgré les

précautions il souffrit beaucoup et faillit être écrasé pendant le travail exécuté pour le mettre à jour.

24 août

Notre Mère Marie du Sauveur nous cause de grandes inquiétudes. On lui donne même l'extrême-onction. Peut-être a-t-elle été impressionnée par le pauvre Arabe qui, hier soir, a pensé trouver la mort dans le charbon.

25 août

Le médecin est toujours inquiet de notre malade. Le soir cependant elle se trouve un peu mieux.

29 août

On aperçoit la terre entre les Laquedives et les Maldives. La verdure des cocotiers nous réjouit tous. Nous sommes en pleine mousson ; presque tous les passagers sont souffrants à bord. L'espoir d'atterrir bientôt ranime les courages. Le Commandant invite tout le monde à monter sur le pont ; notre malade elle-même est du nombre.

30 août

Nos cœurs débordent de joie à la pensée de voir bientôt nos Sœurs de Ceylan.

Mère Marie Paul et Marie St-Gildas montent à bord. La joie de l'arrivée dédommage bien des peines du voyage. Nous n'avons que des mercis à faire à bord. On a été si bon pour nous.

Nous voilà à l'hôpital de Colombo. Bientôt commencent les visites. Ce sont les Pères de Ceylan et des passagers du Djemah. Ils ont visité avec plaisir et beaucoup d'admiration l'hôpital et toutes ses dépendances.

Au réfectoire, on cause. Quelle bonne gaîté ! Il faudrait que les gens du monde puissent voir parfois ce qui se passe dans les couvents ; ils comprendraient mieux alors combien nous sommes heureuses.

Le soir, visite à Monseigneur Bonjean. Le lendemain, c'est Moratuwa qui a notre visite. Au réfectoire nous retrouvons

même gaîté, le même esprit de famille qu'à St-Pierre de Colombo. Les petites orphelines sont mignonnes à croquer. L'une d'elles, on la nomme Rapiel (Raphaëla), est jolie à faire envie à bien des mamans européennes; pas un trait qui ne soit parfait. Tout d'abord, elle tenait baissées ses paupières bordées de longs cils. Bientôt elle s'apprivoisa et nous laissa voir un charmant caractère, bien plus appréciable que sa beauté. Notre récréation avec ces chères enfants fut une vraie jouissance. Nous essayâmes de les faire chanter; mais c'etait trop pour une première connaissance. Nous ne pûmes obtenir que de grands yeux étonnés et de petits gazouillements. Notre journée à Moratuwa se termine par la bénédiction du Saint-Sacrement. Nous reprîmes ensuite le chemin de Colombo, laissant Mère Marie-Antoine et Mère Marie des Chérubins dans ce cher couvent auquel elles étaient destinées. La route fut délicieuse au bord de la mer par le clair de lune. Mgr Bonjean mit sa voiture à notre disposition. J'ai surnommé son petit cocher *la guêpe* en raison des couleurs jaunes noires et blanches qui couvrent son corps mince et fluet.

Encore une fois, nous voilà embarquées. C'est le *Canara* qui nous emporte. Il appartient à la Compagnie du British-India. A coup sûr, il n'était pas beau, et notre Autrichienne, Mère Marie-Lucida, murmurait : « *Cette Canara, il est une armoire de pénitence.* » Nous ne pûmes tenir notre sérieux. Une de nous répondit à Mère Marie-Lucida : « Je me souviens d'avoir été mise en pénitence dans une armoire, et que de richesses j'y trouvai pour me divertir. Peut-être que ce Canara est rempli de choses aussi intéressantes que l'armoire de ma Grand'Mère. » Pendant ce temps le bon Commandant assurait Mère Marie-Emmanuel qu'il aurait pour nous toutes les attentions d'un père.

On sert le dîner sur le pont. Tout a des allures britanniques. Quant à la soirée, elle se passa gaîment. A l'heure du thé, chaque Franciscaine en accepte une grosse tasse. Mais il avait

un goût qui nous fit retirer les lèvres; notre rire fut général et chacune accepta la proposition de sacrifier à Neptune ce thé d'un nouveau genre. Quand l'Océan eut reçu le breuvage, nous nous retirâmes dans nos cabines. Marie de Nazareth tombe dans une cabine à événements. Marie Stanislas y entre et pousse un cri d'effroi à la vue d'un cancrelas qui n'était que l'avant-coureur d'une quantité d'autres. Marie de Nazareth la console en lui disant : « Habituez-vous, lorsqu'on couche au moulin, on est habitué à voir de ces bêtes-là. » La peur se changea en rires, mais on ne dormit pas au moulin de Sœur Marie de Nazareth, ni dans aucun des coins de l'armoire de Mère Marie-Lucida, car partout les cancrelas s'étaient établis seigneurs et maîtres.

31 août

Aujourd'hui, tout le monde est sur le pont; la journée est agréable. Le mal de mer assombrit la soirée et la nuit.

1er septembre

Nous arrivons à Pointe de Galle. C'est dimanche, mais point de messe.

Nous voilà à Trincomali. On descend à terre et on revient ravi, après avoir vu de vertes prairies, des arbres, une végétation magnifique et des Religieuses qui ne se lassent pas d'exprimer leur joie en revoyant des sœurs Françaises.

6 septembre

Nous sommes à Pondichéry. C'est là que nous rendons à leur famille Gabrielle et Fanny. La petite troupe entend la messe, fait visite aux Missionnaires. Elles sont reçues là par le R. Père Godet, qui compte 44 années de vie missionnaire. Les Religieuses de St-Joseph de Cluny offrent à déjeuner, et les voyageuses remontent enchantées à bord du *Canara*.

7 Septembre

Nous voici enfin en vue de Madras. Un canot vient vers nous; nos cœurs battent; certainement il nous amène quelqu'un d'aimé; le blanc se prononce, même celles qui ne l'ont

jamais vue, reconnaissent Mère Ste-Véronique, elle est avec Mère Marie de la Trinité. Elles sont accompagnées du Père Jérôme de Sousa, secrétaire de l'Evêque de Méliapour et de M. Imhaus, ami du frère de Mère Ste-Véronique, le Comte Albert de Guigné. Quelle fête, mon DIEU ! On cause, on laisse un peu sortir au dehors la joie qui étouffe. Le Commandant nous fait embarquer une à une. Il a vraiment tenu la promesse qu'il fit à Mère Marie-Emmanuel. Aussi disions-nous toutes en nous éloignant : « Quel bon Commandant. » Nous indiquerons à tout l'Institut cette *armoire de pénitence*, et nous serons tranquilles sur le sort de celles qui y entreront.

Je ne dis rien de la fondation : on vous l'a déjà racontée. Mais ce qu'on ne vous a sûrement pas dit, c'est comment j'ai manqué à la gravité religieuse en regardant à travers une persienne de notre nouveau couvent ; j'ai vu par là ce que je n'avais jamais vu. Sous des arbres magnifiques, un vieil Indien, blanc de barbe et couvert d'un turban blanc aussi, vêtu plus que simplement quant au reste, rasait sérieusement la tête d'un autre Indien plus jeune que lui. En faisant cette opération, il ne perdait rien de sa dignité. Il eût encensé Bouddha qu'il ne l'eût pas fait plus majestuesement. Deux ou trois spectateurs contemplaient l'opération. Un Cingalais survint ; il s'assit sur le tronc d'un vieil arbre tombé et tendit à l'opérateur un miroir que celui ci donna à son patient Le rasé se regarde, se contemple en conscience ; puis, d'un mouvement subit il repousse le miroir, fait au vieux des gestes accompagnés de paroles que nous n'entendons pas. Puis il repose sa tête sur les genoux du barbier. Au bout de quelques minutes, nouvelle contemplation dans le miroir. Cette fois l'Indien eut l'air de se trouver admirable. Son extase en face de son image dura un temps considérable. Satisfait, il paya son artiste pendant que nous admirions comment ici tout se fait en plein champ et en plein soleil.

Mardi, 11 septembre

Encore des adieux. Monseigneur da Silva a l'extrême bonté de venir bénir les partantes. Deux des voyageuses, Mère Marie du Sauveur et Sœur Marie de Nazareth se rendent à Ootacamund. Nous roulons et n'arrivons au chemin de fe. que pour le voir partir. On a la charité de se montrer content de notre mésaventure. Le lendemain, Monseigneur vient dire la sainte Messe à la joie de toutes. En entrant, comme les voyageuses lui baisaient la main : « C'est bien, très bien, dit-il, St Thomas voulait que vous visitiez son tombeau avant de partir. » Après déjeuner nous suivons donc Sa Grandeur et nous pouvons prier dans ce lieu si cher au cœur chrétien. Là fut la sépulture de celui qui a vu de ses yeux et touché de ses mains les plaies de son divin Maître ressuscité.

C'est une chapelle attenant à la cathédrale. Elle est remarquable surtout par son extrême antiquité. Au milieu du pavé se trouve une large pierre qu'on soulève pour laisser voir une excavation carrée dans laquelle fut déposé le corps de saint Thomas. Au temps de la guerre avec les Rajahs, les chrétiens craignant une profanation, cachèrent le corps du grand Apôtre. Ils le cachèrent si bien qu'il n'est pas resté en leur pouvoir. Heureusement qu'on conservait à part des parcelles de la sainte dépouille. Nous avons eu la consolation de vénérer ces reliques insignes... Elles sont contenues dans une armoire placée au fond de la chapelle. On ouvre cette armoire et on allume un cierge de chaque côté à la façon romaine.

Nous entrons ensuite à la cathédrale toujours précédées par sa Grandeur qui nous fait admirer de près les beautés que le temps a respectées. L'autel de bois sculpté et doré est vraiment très beau. Les tombeaux et leurs inscriptions excitent aussi notre vif intérêt. Ne sommes-nous pas Franciscaines, et la plupart de ceux qui dorment là, ne sont-ils pas nos devanciers et n'ont-ils pas semé à Méliapour, ce que

nous, leurs humbles filles et sœurs, nous venons maintenant récolter.

Dans la chapelle du SAINT-SACREMENT, il y a un splendide tabernacle, œuvre d'art admirable, aussi en bois sculpté et conservé sous un rideau. Je ne saurais préciser le style de cet antique chef-d'œuvre.

Après ces joies, il faut de nouveau songer à la séparation. Cette fois nous voilà en chemin de fer. Nous passons à Coïmbatour sans nous y arrêter. C'est un sacrifice pour nos cœurs et aussi pour les chères habitantes de notre couvent. Nous descendons au pied de la montagne à la station de Mettoupaléyam, et nous ouvrons de grands yeux pour voir ces montagnes des Nilgheries dont les beautés sont si chères aux Anglais et que les Français, eux aussi, savent apprécier et rechercher avec eux. Notre bonne Mère Sainte-Véronique nous a donné des lettres qui sont un vrai « Sesame,'ouvre-toi ». En les lisant le chef de gare installe notre nouvel embarquement. C'est tout a fait missionnaire : des charrettes, des bœufs; on nous en avait parlé, mais nous ne les avions pas encore vus. C'est dommage qu'au bois de Boulogne on ne voit pas passer un équipage comme le nôtre avec trois Franciscaines missionnaires de Marie dedans. Je suis sûre que ce serait le plus regardé, mais je doute qu'il fût le plus imité pour plus d'une raison. La mode n'ira jamais jusqu'aux inventions de la pauvreté et de la mortification.

Agrément de ce moyen de locomotion : il faut attendre que la chaleur passe. Nous faisons nos provisions d'œufs durs et de quelques autres comestibles. Une jeune femme anglaise qui a connu Mère Marie Fernandez voit Sœur Marie de Nazareth que la chaleur accable. Elle la croit très malade. Nous y gagnons une bonne part de son bagage qui consiste en une vraie provision de fruits. Enfin le soleil descend sur l'horizon et on nous emballe, c'est le cas de le dire, nous voilà dans la paille comme des cristaux fragiles. Nous disons mille

mercis au chef de gare, puis nous grimpons. Pour dire la vérité, ce sont les bœufs qui grimpent et nous, nous avons l'air d'étourneaux en cage, secoués de façon à leur briser la tête.

Quelle file de charrettes devant les nôtres! que de gens sur la route! car nous tombons au milieu d'une noce. Nos bouviers ou nos charretiers sont des meilleurs. Celui de ma charrette est plein de fougue et d'honneur. Il frappe, il frappe, il pique jusqu'à ce que nous ayons la tête de file.

Les os sont disloqués, mais les yeux sont ravis. Quelle plume ou quel pinceau pourrait rendre le spectacle que nous avons sous les yeux? Ces arbres qui ont l'air de se jeter l'un à l'autre des lianes légères et fleuries; ces palmiers de tous genres; ces gracieuses Indiennes descendant la montagne, la tête chargée de longues herbes ou de sarments destinés à préparer le repas du soir; ces nombreux troupeaux de bœufs que suivent de folâtres petits garçons, tout nous éblouit et nous charme. La vie semble exhubérante dans ces montagnes et plus facilement on y fait monter son cœur, jusqu'au DIEU Créateur de toutes ces beautés. Le soir arrive et l'air se remplit de ces petites mouches phosphorescentes dont les valses folles et les chassez-croisés vous plaisent, on ne peut plus.

Tout à coup le véhicule s'arrête sans nous demander la permission; on dételle nos bœufs; conducteurs et bêtes se reposent. Nous profitons de cette halte pour faire comme eux.

De même qu'on s'était arrêté à l'improviste, on rompt notre sommeil sans nous consulter. L'air devient vif et pur. Nos poumons fatigués de la chaleur de la plaine aspirent cette atmosphère si différente. Nous voilà arrivées; nos bouviers nous montrent de la main notre cher couvent que nous ne connaissions pas. Quelle jolie chapelle! Mère provinciale est vraiment née architecte; tout est d'un goût parfait qui n'ôte rien à la solidité, et qui sait même respecter la pauvreté franciscaine.

Notre chère famille religieuse est bien aimable. Nous en jouissons. Quel bon petit nid, là tout près de notre cher JÉSUS. Que de questions on adresse aux voyageuses surtout au sujet de notre chère Mère Générale! On veut aussi savoir des renrenseignements sur toutes. Les nouvelles arrivées se fondent avec les anciennes et toutes sont disposées à s'entr'aider pour travailler au salut des âmes. Puisse DIEU bénir leurs résolutions, et vous, chères sœurs d'Europe, priez beaucoup pour que le bien commencé soit continué et augmenté à présent et toujours.

III

VARIÉTÉS

UNE VICTIME

I

TROIS SŒURS

Près d'une de nos maisons dont nous tairons le nom par prudence, vivait un Monsieur, d'origine française, et qui par là même, avait reçu sur les genoux de sa mère, des principes chrétiens et remplis de foi. Lancé, hélas ! dans une vie aventureuse, il laissa emporter çà et là, par les épines de la route, ses habitudes chrétiennes. Tantôt il fut riche et tantôt il fut pauvre ; il passa même dans les cours. Quand il vint frapper à la porte des Franciscaines Missionnaires de Marie, il avait monté une grande entreprise qui ne marchait pas au gré de ses désirs.

Trois filles charmantes adoucissaient ses douleurs. Nous nommerons l'aînée Elvire, la seconde Blanche, et nous désignerons la troisième sous le nom d'Augusta. On les avait surnommées les « trois grâces » et vraiment elles étaient belles. Le profil de l'aînée rappelait un camée antique, la seconde avec ses beaux cheveux blonds, son regard angélique, attirait doucement à elle, et la troisième était une brune à la fois vive et douce. Si le vieux père n'avait pas d'autres trésors, il avait vraiment trois bijoux dans sa maison.

Elles s'aimaient, les trois sœurs, et rien n'était venu trou-

bler leur intimité, lorsqu'apparut à l'horizon un homme à la figure sévère et intelligente. Il était riche; il appartenait à un monde élevé, mais sur sa figure se lisait quelque chose de diabolique. Ses inspirations semblaient venir de l'enfer. Nous lui donnerons le nom de Rolland. Toujours il se trouvait sur le passage des trois sœurs. La pauvre Elvire était l'objet de ses attentions dangereuses. Elle en avait peur et disait parfois à Blanche et à Augusta : « Qui nous délivrera de cet homme? Il est là pour notre malheur. »

Elle ne se trompait pas hélas! et la suite de notre récit ne nous dira que trop l'effroyable chute qui attendait la malheureuse.

II

UN MARIAGE A LA MOSQUÉE

Ce cavalier redoutable avait juré de faire sa proie de la pauvre Elvire. Marié déjà il essaya d'obtenir un divorce. Mais les tribunaux, quelque peu chrétiens qu'ils fussent, refusèrent de sanctionner ses projets. Son mariage ne fut pas rompu civilement. Sa colère était à son comble.

Il connaissait trop bien l'honneur humain du père d'Elvire pour essayer de fréquenter la jeune fille sans donner l'assurance d'un mariage.

Satan, l'ennemi des âmes, lui inspira un diabolique projet. Il sera renégat; il abjurera la foi chrétienne et sous l'égide de la loi de Mahomet, il prendra pour épouse, légitimement validée, la malheureuse enfant sur laquelle il a jeté ses vues. Devenu musulman, il vivra sous le drapeau des enfants du prophète, ayant tous leurs privilèges, mais aussi toutes leurs ignominies.

Faut-il l'avouer? Le père d'Elvire prêta la main à un aussi infâme projet. Sa fille serait riche, considérée comme épouse

légitime où on prétendait l'entraîner. Les enfants, s'il en naissait de cette criminelle union, seraient appelés à prendre leur part de l'héritage paternel. L'or l'éblouit; il était pauvre, il vit dans ce mariage le moyen de relever sa position et, détournant son front rouge de honte, il laissa tomber sa main dans celle de Rol land

Dès lors, les portes de la maison lui furent ouvertes, et avec un art que n'eût point désavoué Lucifer lui-même, il sut s'emparer peu à peu du cœur de la malheureuse Elvire. Il fallut bien un jour lui découvrir le projet conçu à son sujet. La pauvre enfant se révolta au premier abord; elle, l'enfant de Marie, fouler aux pieds ses croyances, s'abaisser au point d'abandonner la croix pour le croissant!! Jamais elle ne consentirait à une pareille horreur.

Malheureusement Roland s'était insinué dans ce jeune cœur. Il fit apparaître des révolvers formidables; il menaça d'en finir avec la vie, et la trop faible Elvire finit par se laisser entraîner. Le jour vint où son bon ange, se voilant la face, la vit s'habiller pour cette triste cérémonie. On avait revêtu la pauvre créature des vêtements réservés aux blanches fiancées, et pour achever cette parodie, Elvire n'est plus Elvire, on la nomme Fatma; Roland est Solim-Effendi; des chevaux ardents les emportent tous deux dans une mosquée somptueuse, où pour mieux faire illusion à la malheureuse, on joue la comédie d'un mariage.

Désormais, Roland, protégé par les lois de Mahomet, a droit de vie ou de mort sur sa compagne. Elle est forcée de rester dans sa demeure. Le pauvre oiseau, pris au piège, ne peut plus lui échapper.

III

BLANCHE AU PENSIONNAT

Blanche et Augusta voyaient souvent venir dans la maison de leur père ce grand coupable qui osait prendre le nom de leur beau-frère; parfois aussi il les laissait pénétrer jusqu'à leur sœur, et souvent elles durent essuyer des larmes que le remords faisait couler.

Augusta n'avait pas quinze ans; elle et Blanche étudiaient chez nous les arts d'agrément. Cette dernière avait dix-sept ans à peine; mais déjà une profonde tristesse se lisait sur sa figure. Moins facilement qu'Augusta on avait pu la tromper au sujet du monstrueux mariage de sa sœur. Elle redoutait Roland comme un ennemi de leurs âmes et bientôt elle s'aperçut avec un redoublement d'effroi que, devenu disciple de Mahomet, il ne songeait à rien moins qu'à faire passer ses deux jeunes belles-sœurs dans son sérail. Les cadeaux pleuvaient dans leur demeure. Robes élégantes, bijoux, promenades à cheval, tout était employé pour tourner la tête aux deux pauvrettes. Comme la première fois, Rolland fermait les yeux et la bouche au malheureux père, en payant ses dettes, relevant son commerce et le menaçant d'exiger des remboursements, quand il ne le trouvait pas docile à ses volontés.

Blanche aimait d'instinct, plus encore que par l'éducation, tout ce qui tenait à la religion. Son père avait aussi pour elle une affection spéciale. Elle se jeta aux pieds du vieillard, et, touchant toutes les fibres de son cœur, elle finit par obtenir qu'il la plaçât comme grande pensionnaire dans notre couvent. Il la conduisit en effet à notre Mère Générale et la lui donna avec un grand esprit de foi. Singulier mélange! il semblait heureux de céder ses droits sur cette enfant blanche de nom et blanche aussi dans son cœur.

Elle vint donc. Peu à peu nos Mères gagnèrent sa confiance. Elle conta toutes ses peines et aussi celles de sa sœur aînée, si malheureuse sous le joug qu'elle s'était donné. Nous lui fîmes passer un scapulaire et nous engageâmes Blanche à prier sans relâche pour l'infortunée. Elle le faisait, la chère enfant; on la voyait sans cesse à la chapelle. Son doux visage semblait celui d'une victime. Elle pleurait et demandait à Dieu les âmes de sa famille. Elle s'offrait à la souffrance pour que tous fussent sauvés. Dieu devait l'exaucer, mais au prix de combien de douleurs!

IV

AUGUSTA

La plus jeune sœur portait encore des robes courtes. Avec son spencer de velours noir, sa démarche élégante, lorsqu'elle venait prendre ses leçons, elle semblait une libellule légère et gracieuse voltigeant dans les airs.

Au moment où sa sœur Blanche entra chez nous, comme grande pensionnaire, nous nous préparions à faire représenter par nos élèves le martyre d'une sainte de la primitive Eglise. Aucun physique ne convenait mieux que celui de la charmante Augusta. Je la vois encore à une des répétitions, les mains enchaînées, vêtue d'une robe de mousseline d'une blancheur immaculée. Ses joues se couvrirent d'une pâleur mortelle. Sur notre invitation, ses yeux cherchèrent à regarder le ciel; mais son regard retomba sur la terre, comme chargé de remords et de désespoir. Vainement, nous essayâmes de mettre dans sa bouche les paroles de la sainte, allant à la mort pour ne pas sacrifier aux dieux, et invitant l'Epoux des vierges à hâter l'heure de leur union éternelle. La malheureuse Augusta essayait, balbutiait quelques paroles, puis se tordait comme en

proie à une convulsion intérieure. Nous l'avions prise à part pour lui faire répéter cet acte, le plus touchant de notre drame. Mais, en voyant cette scène déchirante que je n'oublierai jamais, nous renonçâmes à lui confier ce rôle. Une autre enfant fut chargée de l'apprendre.

Une deuxième circonstance vint augmenter nos angoisses au sujet de la pauvre Augusta. Un dimanche elle fit la Communion à la messe de précepte qu'elle entendit. Elle vint nous voir ensuite. Son regard nous faisait mal. Je la pris sur mes genoux pour essayer de la détendre un peu, mais je voyais bien qu'au lieu de la calmer, la charité qu'on lui montrait la désespérait encore davantage. Nous eûmes dès lors un doute, terrible sur la façon dont elle avait reçu la sainte Eucharistie et nous engageâmes Blanche à sonder adroitement sa sœur. Les résultats de l'enquête ne firent qu'augmenter nos inquiétudes. Roland avait-il laissé Blanche quitter le toit paternel pour se trouver plus facilement seigneur et maître dans la maison de ses victimes?

Voyant Satan faire son œuvre, nous voulûmes essayer de le combattre. Blanche entama près de son père la question de sa jeune sœur. Nous l'avons déjà dit, elle avait beaucoup d'empire sur le cœur paternel. La Providence la servit. Roland appelé par une affaire, dut s'éloigner quelques jours, et le père, vaincu par les instances du bon ange de la famille, vint nous demander de recevoir Augusta comme nous avions reçu Blanche.

La position était bien différente. Blanche était une enfant à part, pieuse, délicate, vivant dans la crainte d'offenser son bon et divin Maître. Qu'était la pauvre Augusta? Nous n'avions pas de preuves positives; mais notre expérience nous faisait deviner que cette petite enfant n'était déjà plus fidèle à son Dieu. Nous dûmes refuser. Il nous était impossible d'admettre près de nos élèves un sujet qui ne nous offrait pas plus de garantie. C'eût été tromper la confiance des familles.

Blanche pleura; le pauvre père lui-même fit des supplications. Mais c'était le devoir qui avait inspiré notre réponse : il était donc impossible de la changer. Blanche redoublait ses sollicitations près de Jésus et de Marie. Comme la Chananéenne, elle revenait sans cesse aussi auprès de nous. La pitié qu'elle nous inspirait nous fit chercher un moyen de sauver sa jeune sœur. Nous avions dans une maison consacrée à des œuvres très différentes un local habité par une pieuse dame notre obligée et notre amie. Nous eûmes l'idée de lui confier Augusta. Elle serait gardée à merveille, distraite et aimée par l'aimable compagne que nous avions en vue. Tout paraissait pour le mieux. Nous fîmes appeller le pauvre père pour lui proposer cette combinaison. Il eut préféré voir les deux sœurs ensemble et conserver sa plus jeune fille plus près de lui, mais notre inquiétude avait fini par le gagner; il souscrivit à tout, et quelques jours après le chemin de fer emportait loin de nous la jeune Augusta.

Notre amie était douce, d'une âme sensible, charitable; elle eut bientôt gagné la confiance de la nouvelle venue. Hélas! les confidences qu'elle obtint étaient de nature à nous désoler tous. Cette pauvre enfant qui n'avait pas quinze ans, n'était plus à sa place même dans l'asile qu'on lui avait choisi. Il était temps de se hâter et d'obtenir son admission dans un refuge.....

Comme nous comprîmes alors le désespoir qui avait tordu sous nos yeux la pauvre enfant, lorsque nous avions voulu lui faire représenter la vierge martyre, fidèle jusqu'à la mort à son Epoux divin!...

Nos Mères écrivirent à une Religieuse dont le grand cœur nous était connu. Elle tendit les bras à la pauvre brebis perdue. On la conduisit dans le plus grand secret; son nom resta ignoré; elle habita un pavillon solitaire où tout en soignant son corps les religieuses vouées par leur vocation spéciale à cette œuvre s'occupèrent aussi de son âme.

Lorsque la pauvre Augusta put quitter sa chambre, on la présenta dans le monastère comme une nouvelle arrivée. Grâce au terrible Roland, son père pourvoyait largement aux dépenses de sa fille.

Un jour, le malheureux n'osa-t-il pas se présenter au parloir avec celui qu'il nommait son beau-père? Les anges durent craindre pour la pauvre Augusta. Elle n'était pas majeure; la volonté paternelle pouvait arracher au bercail du divin Pasteur cette brebis blessée. Blanche priait toujours. Elle avait su la terrible épreuve de sa famille, et sa prière ne cessait pas de nommer au ciel sa pauvre sœur. Elle la confiait à MARIE sa Mère à elle, enfant fidèle, mais aussi la Mère des pauvres pécheurs.

La Vierge sainte l'entendit. Le choléra fondit sur la belle Augusta, comme un aigle saisit et emporte sa proie. En quelques heures, ce fut fini pour la terre. Cette beauté si rare devait disparaître dans un cercueil. Les hommes pouvaient dire . « Quel malheur! » Mais les anges chantaient le cantique de la délivrance, car Augusta bien préparée avait fait généreusement le sacrifice de sa vie en expiation de ses fautes, et reçu avec amour et confiance les sacrements que notre sainte mère l'Eglise accorde aux mourants, pour les préparer au dernier et terrible passage. Pauvre petite! elle ne regrettait pas la terre : trop vite tout s'était fané pour elle. Ses yeux se fixaient alors sans peine vers le ciel et elle invitait d'elle-même le DIEU de miséricorde à l'emmener dans la patrie. Il l'exauça.

Blanche pleura sa sœur ; mais elle eut en même temps un hymne de reconnaissance; une âme bien chère l'attendait au ciel, elle en avait la ferme espérance.

V

LA MORT D'UN PÈRE

Le père des trois pauvres enfants dont nous racontons ici l'histoire, avait été fortement ébranlé par le malheur de son Augusta et de sa fin prématurée. Elvire n'était pas non plus un sujet de consolation. Malheureuse dans son cœur, elle l'était encore plus dans son âme; sa conscience ne lui laissait ni trêve ni repos. L'infortuné père se reprochait sa coupable faiblesse, et s'accusait d'avoir fait le malheur de ses deux filles bien-aimées. Bien plus, ayant accompli tous ses noirs projets, l'infernal Roland refusait désormais d'aider le pauvre homme dans ses difficultés financières, et la ruine venait ajouter ses sombres embarras à toutes les douleurs du cœur.

Une seule joie restait au malheureux. Il venait au parloir demander Blanche et pleurait appuyé sur l'épaule de son enfant. La bonne petite savait trouver des paroles de consolation pour l'infortuné.« Consolez-vous,disait-elle, j'ai tant prié pour vous tous; je me suis offerte pour vos âmes; Dieu a accepté mon sacrifice : vous verrez. Cette triste terre passera et vos « trois grâces » comme on disait autrefois, feront au ciel votre couronne, malgré les efforts de l'enfer. Quel beau triomphe, ajoutait-elle mystérieusement,car celui-là sera sans épine ! »

Le pauvre père finissait par sourire devant la pieuse certitude de sa consolatrice, bien qu'il ne crût pas trop à ses promesses.

Pour lui, elles ne devaient pas tarder à se réaliser. Il tomba malade... Le prêtre averti par Blanche alla visiter le pauvre éprouvé. La foi des anciens jours lui revint à cette heure. Lui aussi, il leva vers le ciel un regard résigné, et se tournant vers son Dieu, il renia sa faiblesse, frappa sa poitrine, reçut

le pardon de ses péchés, eut le viatique du salut et l'onction fortifiante qui devait l'aider à paraître devant son Juge.

Comme Augusta, il dut aux prières de sa chère Blanche une confiance et une résignation parfaites. Son dernier soupir fut rempli de calme; il n'avait qu'une seule inquiétude : sa pauvre Elvire. Et pourtant, même à ce sujet, il pouvait avoir confiance, puisqu'il laissait sur la terre son ange, sa Blanche, qui s'était chargée de payer pour le salut de tous.

VI

UN DRAME

Ne dirait-on pas vraiment que j'invente et que j'écris la miniature d'un quasi roman, pour lequel je me permets de laisser courir mon imagination ? Rien n'y va manquer; nous en sommes à l'article des brigands.

Je ne dis pourtant que la vérité; tout s'est passé autour ou dans les maisons des Franciscaines Missionnaires de Marie et nous ne racontons que ce que nous avons vu nous-mêmes de nos propres yeux.

Blanche n'était pas majeure. Son père nous l'avait donnée nombre de fois, des témoins existaient, mais il n'avait laissé aucun papier écrit.

Un soir donc, un de ses plus proches parents se présente au parloir et demande à voir l'orpheline. La conversation est affectueuse et rien ne peut faire prévoir à notre pauvre Blanche le projet qui la menace. Le visiteur se lève; Blanche ouvre la porte du parloir; son parent l'engage à le suivre dans le jardin. Elle lui répond qu'elle n'en a pas la permission et veut lui dire un dernier adieu. « Non, non, vous viendrez, lui dit cet homme qui, hélas ! avait été circonvenu comme le père de la jeune fille, par le mauvais génie de la famille, je veux parler de Roland. »

De fait, le visiteur saisit Blanche; il veut l'entraîner de force. La malheureuse pousse des cris déchirants. Toutes les Religieuses arrivent, les domestiques, les ouvriers. Le parent de Blanche se voyant découvert, tire un sifflet, fait entendre un appel aigu et prolongé; des hommes terribles franchissent les barrières ; l'enclos est envahi par de vrais brigands.

La lutte aurait pu être terrible. Le sang-froid de la Mère Supérieure sauva la situation. Elle ordonna à un des plus fidèles serviteurs d'aller prévenir la police. Cet ordre, une fois donné, elle affronta bravement l'orage. Ses yeux menacèrent l'audacieux visiteur et devinrent plus menaçants encore quand elle aperçut parmi le groupe dès agresseurs la mauvaise figure de Roland que Blanche lui désigna aussitôt.

Les misérables sont comme atterrés devant la troupe blanche des Missionnaires de Marie. Ils n'osent emporter la jeune fille bien qu'une voiture soit à la porte de l'enclos prête à conduire Blanche dans sa famille. D'ailleurs un de nos domestiques leur fait peur par sa haute taille. Il s'est planté droit devant les Religieuses et devant Blanche qui a réussi à se jeter dans leurs bras. Elles sont toutes à l'abri près de la porte intérieure du parloir, tandis que les autres sont demeurés sur la plate-forme extérieure. Le brave homme déclare que le premier qui tentera de la franchir paiera cher son audace. Toutefois on n'ose tenter de fermer cette issue; ce serait provoquer peut-être un assaut et perdre le terrain qu'on avait déjà gagné.

Tout à coup un murmure circule : c'est la police. Les brigands disparaissent comme par enchantement. Les deux misérables restent seuls en face des Religieuses, affrontant l'officier de police qui se présente. Il commence par interdire l'entrée du parloir à Roland dont la réputation est connue. Il écoute les plaintes de la jeune fille et des religieuses. Il prend note de la volonté exprimée verbalement par le père, que Blanche vive et meure, selon son désir, près de ses chères

Religieuses. Il écoute aussi les réclamations du parent qui fait valoir la non-majorité de la jeune fille et les droits de la famille à sa tutelle. En tous cas, ce n'était pas à lui qu'elle revenait, et la présence de Roland donnait à sa démarche un caractère odieux qu'il ne pouvait dissimuler. Il fut donc prié de se retirer immédiatement; mais on garda comme preuves de conviction le sifflet d'appel et quelques-uns des gourdins que les brigands avaient jetés à terre dans la rapidité de leur fuite.

L'affaire tombée dans le domaine de la justice suivit son cours légal. Toutes les Religieuses de la communauté durent comparaître. Par égard pour elles, on recueillit leurs témoignages non à la Cour, mais dans le cabinet particulier du Président. Il leur fut demandé si elles exigeaient quelque réparation. Elles répondirent que la charité leur faisait une obligation de pardonner et qu'elles ne demandaient qu'une seule chose : la sécurité du couvent et celle de la chère petite Blanche, confiée à leurs soins par l'amour de son père. Les bons anges éclairèrent les juges; vu les dangers que Blanche pouvait courir dans sa famille, sa tutelle fut confiée à la Mère Supérieure, et le parent qui s'était conduit si indignement fut condamné à présenter ses excuses à la jeune fille et aux Religieuses. Encore une fois, la blanche colombe triompha du vautour et vint reprendre sa place dans le nid du couvent.

VII

LA MORT DE LA VICTIME

Notre Blanche devenait chaque jour plus sage et chaque jour plus à Dieu. Bien que traitée à huis-clos, pour ménager la réputation de la famille, l'histoire des brigands avait attiré sur elle une certaine attention. Moins belle que ses sœurs peut-être, elle avait sur elles l'avantage que donne la vertu

et s'inquiétait fort peu de l'admiration qu'elle pouvait exciter. Toutefois la prudence et les désirs mêmes de la jeune fille qui voulait s'éloigner le plus possible de ceux qui avaient menacé son repos, nous décidèrent à la fixer dans une autre maison de l'Institut.

Là sa piété fit des progrès rapides. Elle priait toujours pour Elvire. Mais cette âme chérie ne suffisait plus à son ambition de victime. Le Saint-Père, l'Eglise, l'occupaient sans cesse. Elle s'offrait à la justice divine pour obtenir le triomphe de ces causes chéries. L'Institut avait aussi une large part dans ses supplications.

Nous l'avons remarqué bien des fois : il serait dangereux de s'offrir en victime, si l'on n'est pas prêt à porter la croix.

Cette fois encore nous en eûmes un nouvel exemple. Blanche venait de réitérer ses offrandes lorsqu'un mal terrible la saisit à l'improviste. Quelques mois plus tard des crachements de sang vinrent apporter une complication à son état déjà bien grave.

A l'aube du 21 novembre, la Vierge MARIE cueillit cette fleur blanche et l'emporta dans ce ciel où l'attendaient, nous en avons la ferme espérance, un père et une sœur que sa prière avait arrachés à l'enfer.

VIII

RÉCOMPENSE DE LA VICTIME

A peine venait-on de fermer la tombe de notre chère petite Blanche que Roland et Elvire annoncèrent leur arrivée. Ils voulaient voir la pauvre petite dont ils ignoraient la maladie. Sans doute le ciel avait deviné de nouveaux orages. Roland eut inventé quelque machination. Sa surprise fut grande en lisant le billet que nous écrivîmes à Elvire pour lui annoncer

que quelques jours avant, sa douce petite sœur était partie pour le ciel. En apprenant cette nouvelle, Roland retourna en arrière et ne vint pas jusqu'au couvent. Un sombre pressentiment chargea son front. Il avait raison : la vengeance divine n'allait pas tarder à être satisfaite. Blanche de là haut voulait l'âme de sa sœur. DIEU ne lui refusa pas longtemps cette grâce. Roland fut frappé par la mort. Il mourut comme il avait vécu, en ennemi de son CRÉATEUR et de son DIEU.

Sa dépouille mortelle avait à peine franchi le seuil de sa maison que la malheureuse Elvire tomba à genoux. Elle tourna son regard vers le ciel. L'obstacle avait disparu, elle pouvait aller où l'appelait le remords de son âme. Le confessionnal d'un prêtre vénérable reçut promptement la brebis égarée. Elle en sortit purifiée, reconquise par le BON PASTEUR. Ses dispositions permirent de l'admettre peu après à se nourrir du Pain que les anges eux-mêmes nous envient.

Blanche avait réussi dans sa dernière conquête. Pour obtenir cette âme, il lui avait fallu donner sa vie. Mais désormais tous ceux qu'elle avait aimés d'un amour plus spécial faisaient partie de l'assemblée des saints. Ils régnaient avec elle dans l'Eglise triomphante ou marchaient ici-bas fidèles au SEIGNEUR.

IV

MEMENTO

POUR NOS DÉFUNTS

Mgr Marie Camille Albert de Briey, Evêque de St-Dié, qui fut toujours un véritable protecteur de la famille de Saint-François, avait étendu sa bienveillance jusqu'aux Franciscaines Missionnaires de Marie. Leurs quêteuses étaient toujours accueillies dans son diocèse avec une charité pastorale. L'Institut et ses amis ne se montreront pas ingrats et donneront une large part dans leurs prières et leurs œuvres à ce digne Pasteur que pleure [illegible] t-Dié.



La Mère Marie de St-Bernardin (dans le monde Mlle Mélanie le Cozannet) est morte pieusement à Carthage le 17 décembre pour les premières vêpres de l'Expectation. Elle avait fait sa profession l'année précédente, le jour de St Thomas, durant l'Octave de cette fête. Le temps de l'attente de cette innocente et pieuse enfant est terminé. Nos dévoués lecteurs prieront pour elle et elle aussi, nous n'en doutons pas, se souviendra près de Dieu de tous les bienfaiteurs de son Institut. Le prochain numéro donnera des détails sur sa fin vraiment édifiante.



Le Comte Hippolyte Du Breil de Pontbriant, père de la Mère Marie de St-Hippolyte décédé en son château de la Ville Guérin près Dinan. Il y a un an, il avait fait à Dieu, le sacrifice généreux de sa fille. Dieu attendait cette offrande pour couronner dans le ciel ce chrétien de vieille race aux vertus antiques.



Jean Domalain. Comment ne pas recommander aux lecteurs, cette vieille relique de notre noviciat. En 1880, lorsque nous arrivâmes aux Châtelets, un bon vieux menuisier plus que septuagénaire, vint s'offrir à la mère Supérieure. « Prenez-moi, lui dit-il, corps et âme, je serai à vous, jusqu'à la mort. »

Et de fait, il en fut ainsi. Notre bon vieillard fit nos lits franciscains et les croix de nos tombes. Il était fier de tous ses travaux. C'était un reste de ces types bretons, plein d'une bonhomie assaisonnée de finesse, ayant la repartie toujours sur le bout de la langue. Il aimait à se nommer « le premier novice des Châtelets. » En parlant de quelques-unes de nos Mères il disait : « il y en a peut-être d'aussi bonnes, mais toujours bien pas de meilleures. »

Un jour il rencontra notre Mère Générale entourée de tout le noviciat, et la tirant par son voile, il lui dit avec tendresse et respect : « Notre Mère, j' partirai avant vous ; au ciel, j' serai encore vot' menuisier. — Je prierai Dieu de vous faire un beau trône et de laisser beaucoup de place autour pour toutes vos garçailles. » Les garçailles, c'étaient les novices et on peut juger si elles s'amusèrent en entendant ce bon vieux les désigner ainsi.

Domalain fut reçu dans le Tiers-Ordre et par une dispense de notre Révérendissime Père Général, qui se trouvait alors aux Châtelets, il fut profès tout de suite après sa vêture. Frère Yves, c'était son nom, reçut les derniers sacrements des mains d'un fils de St-François. Le Père Norbert faisait les fonctions d'aumônier, et c'est lui qui assista le bon vieux Tertiaire des Châtelets, Une de ses dernières paroles redit ses excellentes dispositions et la touche de son caractère. La Mère Supérieure l'invitait à prendre un peu de repos : « Soyez tranquille, ma petite Mère, encore quelques minutes et j'aurai le temps de me reposer pendant toute l'éternité. » — Il est

mort ainsi paisiblement et sans crainte, promettant de prier pour tout l'Institut et les Religieuses qu'il aimait tant. Il avait plus de 80 ans et jusqu'à la fin, il a conservé un teint frais et une bonne figure qui souriait sous son chapeau breton.

Il s'est éteint le 27 novembre 1888, et repose auprès de ses chères défuntes ; car au cimetière des Châtelets, autour de l'espace réservé aux Religieuses, un second cercle est destiné à ceux qui sont venus près d'elles servir et aimer Dieu.

†

Nous recommandons à nos lecteurs l'âme de Sa Grandeur Mgr Benjamin Geremia, évêque franciscain du Chan-Tong Septentrional. Une dépêche est venue apprendre cette nouvelle perte au Révérendissime Père Général, au moment de mettre sous presse le présent numéro. Nous donnerons plus tard des détails sur cette douloureuse épreuve que ce Vicariat vient encore de subir.

TABLE GENERALE DU 2e VOLUME

II

NOUVELLES DES MISSIONS

ASIE

III

AFRIQUE

IV

VARIETÉS

V

MEMENTO POUR NOS DÉFUNTS

TABLE ALPHABETIQUE DES MATIERES

TABLE DES NOMS PROPRES CONTEMPORAINS

CITÉS DANS CE VOLUME

Paris. — Imprimerie Téqui, rue de Vaugirard, 92.

L'INSTITUT

DES

FRANCISCAINES MISSIONNAIRES DE MARIE

APPROBATION

Du Révérendissime Père Général des Franciscains

Nous, Frère Bernardin, de Portogruaro, *Ministre Général de tout l'Ordre des Frères-Mineurs, approuvons bien volontiers, en ce qui nous concerne, la présente Notice sur l'Institut des Franciscaines Missionnaires de* Marie, *agrégé en vertu d'un Décret du Saint-Siège à la Famille Franciscaine de l'Observance, et nous appelons sur toutes nos chères Filles, sur leurs œuvres lointaines et sur leurs bienfaiteurs, toutes les bénédictions du Ciel.*

Donné à Rome, en notre Couvent des Quarante-Martyrs, le 25 mars 1886, Fête de l'Annonciation de la sainte Vierge.

FR. BERNARDIN,

Ministre Général des Franciscains.

NOTICE

SUR

L'INSTITUT

DES

FRANCISCAINES MISSIONNAIRES DE MARIE

DEUXIÈME ÉDITION



AU SECRÉTARIAT DES ANNALES DE L'INSTITUT

5, RUE DE L'EBRE. — PARIS.

1887

NOTICE

SUR L'INSTITUT DES FRANCISCAINES MISSIONNAIRES DE MARIE

I

ORIGINE

L'Institut des Franciscaines Missionnaires de MARIE s'est fondé aux Indes Orientales dans la ville d'Ootacamund, assise sur les montagnes des Nilgherys.

Toutes les œuvres de DIEU, même en Europe, ont leur début marqué par la Croix. Plus encore, on le conçoit, une œuvre missionnaire, fondée en Orient, a dû rencontrer de graves difficultés et de grandes épreuves pour naître et se constituer.

Quelques-unes des Religieuses qui ont eu à les traverser et à les vaincre étant encore vivantes, ce n'est pas l'heure de les raconter ici. Il suffira de dire que la divine Providence groupa aux Indes un certain nombre d'âmes dévouées à la conversion des infidèles. Là, Elle leur fit comprendre la puissance de l'Adoration du SAINT-SACREMENT au centre du paganisme et leur donna une connaissance pratique des œuvres qui, dans les missions, peuvent aider efficacement les Vicaires apostoliques à la propagation de la foi.

Le grain de sénévé devait bientôt devenir un arbre qui étendrait au loin ses rameaux. Dans les dernières années de PIE IX,

les Missionnaires de MARIE résolurent d'assurer l'avenir de leur Institut en obtenant la bénédiction du Saint-Siège et l'autorisation de transférer leur noviciat en Europe, pour favoriser le recrutement et la formation de leurs sujets.

Avec la permission de leur Évêque, Monseigneur Bardou, Vicaire apostolique du Coïmbatour, la Mère Fondatrice et trois de ses compagnes partirent pour Rome, et le jour de l'Épiphanie 1877, elles obtinrent la grâce qu'elles étaient venues chercher de si loin. Dès lors l'Institut prit une extension rapide.

Avec l'autorisation de la Sacrée Congrégation de la Propagande, le Noviciat fut établi en Bretagne, à St-Brieuc (Côtes-du-Nord). La nouvelle Famille religieuse avait déjà du Saint-Siège l'approbation de son nom, de son habit et de ses œuvres.

Dès le principe, les Fondatrices désirèrent s'appuyer sur un grand Ordre religieux, afin de se donner au ciel une famille de saints, et, sur la terre, cette sève monastique qui garantit des œuvres nouvelles en leur donnant une plus large part à la stabilité et à l'esprit évangélique des anciens Ordres. Le choix des Missionnaires de MARIE se fixa sur la famille du séraphique FRANÇOIS. Trois Cardinaux consultés approuvèrent leur détermination, et le Souverain-Pontife lui-même leur fit répondre : « *Niente di meglio*, rien de mieux ; je bénis la Mère et les filles. »

II

PRINCIPALES FAVEURS DU SAINT-SIÈGE ACCORDÉES A L'INSTITUT

I. — L'Institut, en vertu des ses Constitutions, est placé sous la juridiction de la S. C. de la Propagande.

II. — Le 12 août 1885, il a obtenu un Bref laudatif du Saint-Siège.

III. — A la même date, le Souverain Pontife lui accordait le privilège d'être placé sous la direction du Ministre Général des Franciscains.

IV. — Le 17 janvier 1885, un autre Rescrit pontifical lui donnait la communication de toutes les indulgences de l'Ordre des Frères-Mineurs.

Ce privilège regarde non seulement les membres de l'Institut, mais encore leurs parents et leurs bienfaiteurs qui ont part aux nombreuses grâces et faveurs accordées aux familles des Frères-Mineurs et aux bienfaiteurs de l'Ordre.

V. — Un décret spécial établit les premières Provinces de l'Institut, conformément aux Saints Canons et à ses Constitutions particulières. Ce décret pontifical, qui a groupé en deux Provinces les diverses maisons des Franciscaines Missionnaires de MARIE, a été donné le 19 mars 1886. Il établit la Province d'Europe qui a pour titulaire l'Immaculée Conception, et la Province d'Asie, placée sous le vocable de Saint-Joseph. Ces Provinces sont gouvernées chacune par une Supérieure Provinciale, sous l'autorité de la Supérieure Générale.

III

ESPRIT, BUT ET ŒUVRES

A l'imitation de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST qui s'est fait homme et s'est immolé sur la Croix pour sauver toutes les âmes, les Sœurs Franciscaines Missionnaires de MARIE se vouent à l'expiation et à l'apostolat, s'offrant en victimes pour l'Eglise et les âmes. La Sainte-Vierge est la voie spéciale de ses Filles missionnaires pour aller à Notre-Seigneur, pour l'imiter, pour le donner aux âmes. Franciscaines, elles ont pour cachet : l'abandon à la Providence, le zèle apostolique et la pratique de la pauvreté (1).

(1) Constitutions, chap. I.

La volonté de DIEU doit les trouver toujours douces et soumises. L'amour de l'obéissance les fait aller joyeusement partout, accepter en paix l'épreuve, la pauvreté, les rebuts. A tous les desseins de DIEU, à tous les ordres de l'autorité, elles doivent répondre comme leur Mère Immaculée: « Voici la servante du SEIGNEUR. »

L'adoration du TRÈS SAINT-SACREMENT, surtout dans les pays infidèles, est le soutien de leur vie immolée et missionnaire.

Dès le noviciat, on les prépare à toutes les œuvres qui peuvent les rendre plus tard des auxiliaires précieuses et dévouées pour les prêtres apôtres dans les missions.

Voici l'énoncé des principales œuvres adoptées par les Contitutions de l'Institut :

I. — Les *Ouvroirs*, où l'on travaille pour les églises des Missions, pour les Missionnaires et leurs œuvres.

II. — Les *Ecoles* et les *Pensionnats*, où les enfants de toutes les classes et surtout les pauvres trouvent une instruction appropriée à leur condition et capable de développer peu à peu l'esprit chrétien parmi les nations infidèles.

III. — Les *Orphelinats* et les *Crèches*, où les enfants abandonnées sont recueillies. Des soins maternels leur sauvent la vie du corps et leur assurent en même temps la vie de l'âme par le baptême.

Des Crèches, les enfants passent à l'orphelinat ; elles y sont élevées et ensuite établies suivant leur vocation.

IV. — Les *Catéchuménats*, où les païennes sont préparées au baptême et aux autres sacrements.

V. L'œuvre des *Baptiseuses*, composée de pieuses femmes ou veuves, choisies parmi les chrétiennes de la Mission, qui vont dans les lieux où ne pourraient pénétrer les Religieuses, procurer la grâce de la régénération aux enfants en danger de mort.

VI. Les *Hôpitaux* et les *Refuges*, où sont soulagées toutes les misères de l'âme et du corps.

VII. — Les *Dispensaires*, où l'on soigne tous les malades sans distinction de religion et où se donnent de nombreux baptêmes aux enfants en danger de mort.

VIII. — Les *Congrégations*, pour les enfants, les adolescentes, les jeunes filles et les femmes.

C'est un des puissants moyens de créer des familles chrétiennes au milieu même du paganisme.

IX. — Les *Retraites*. Les Franciscaines Missionnaires de Marie reçoivent les personnes de leur sexe, soit pour des retraites particulières, soit pour des retraites générales.

X. — Les *Catéchismes* et la préparation aux sacrements. Les Religieuses de l'Institut s'y consacrent avec zèle, recevant les femmes et les enfants qui leur sont envoyés à cet effet par l'autorité ecclésiastique.

IV

CONDITIONS D'ADMISSION DANS L'INSTITUT (1)

L'Institut des Franciscaines Missionnaires de Marie réclame des âmes généreuses et énergiques, au caractère franc et ouvert, sincèrement pieuses, également propres à la contemplation et à l'action.

D'après les Constitutions, on ne peut être reçue avant quinze ans, ni généralement après trente.

La dot est de 12.000 fr. pour les Mères, de 3.000 fr. pour les Sœurs ; la pension, pendant chaque année de Noviciat, est de 1.000 francs pour les Mères, et de 180 francs pour les Sœurs. Pour obtenir une dispense totale de la dot, l'Institut doit recourir à la S. C. de la Propagande ; les dispenses partielles

(1) Constitutions, chap. II.

peuvent être accordées par le Conseil de l'Institut. L'habit est blanc, comme il a été dit, pour les Sœurs de l'intérieur et bleu très foncé pour les Sœurs destinées aux œuvres extérieures et aux commissions.

HORAIRE :

Toutes sont éveillées à cinq heures avec cette parole : « *Benedicamus Domino* », et elles répondent par cette autre qui renferme tout l'esprit de leur vocation : « *Ecce ancilla Domini* ».

Vingt-cinq minutes leur sont données pour s'habiller ; à 5 h. 25 on sonne la visite au Saint-Sacrement, et chacune s'efforce, comme Madeleine, d'être la première à saluer Jésus. Les prières du matin et l'oraison suivent cette visite. L'Exposition du Très Saint-Sacrememt et la Messe suivent, à 6 h. 1/2. Pendant le Saint-Sacrifice, de l'Introït à l'Evangile, on chante l'*Ave, Maris Stella*, pour recommander à l'Etoile de la mer les Missionnaires de l'Institut, surtout celles qui se trouvent sur mer.

Généralement, c'est après la Messe, à 7 h. 1/2, que se récitent les Petites Heures ; on fait ensuite la visite à la Très Sainte Vierge, dans l'oratoire particulier de cette Immaculée Mère.

L'âme, ayant fait ainsi ses provisions spirituelles pour la journée, il faut bien songer aussi à l'entretien des forces corporelles et au matériel de la maison ; on déjeune, et chacune fait sa charge jusqu'à 11 h. 3/4, où la cloche rappelle à la Chapelle pour l'examen particulier suivi de l'Angelus, du dîner, de la pratique de la vaisselle, si chère à l'Ordre Séraphique. On entend par là le lavage de tous les ustensiles du Réfectoire et leur rangement ; ce petit travail se fait en commun de façon à ce que la Communauté entière soit libre pour la récréation. A moins d'empêchement, toutes les Religieuses s'acquittent matin et soir de cette fonction, en union avec la Très Sainte

VIERGE, vaquant, à Nazareth, aux plus humbles soins du ménage.

Le Rosaire se récite pendant cette pratique, à l'intention des bienfaiteurs, suscités par la divine Providence pour nourrir les Filles du Séraphique François.

Les récréations sont joyeuses, parce que l'esprit de charité, la simplicité et la bonne humeur sont le cachet franciscain.

Les Vêpres et la lecture suivent ce délassement; à 2 h 1/2, on retourne aux charges, puis à 4 h. 1/2 les Matines et Laudes, et enfin le TRÈS SAINT-SACREMENT qui a eu les premières heures de la journée, et au pied duquel toutes font tour à tour une ou deux adorations d'une demi-heure, a aussi l'hommage du soir.

Le Salut se chante chaque jour à 5 heures ; la divine EUCHARISTIE, bénissant tout le troupeau, c'est-à-dire les Religieuses et le personnel des Œuvres, est la source de grandes bénédictions et de nombreuses conversions dans les pays infidèles.

Le souper, à sept heures, la pratique de la vaisselle et la récréation suivent le salut; après celle-ci, à huit heures et trente-cinq, commence le grand silence; la visite de l'Oratoire de MARIE se fait comme le matin ; on se rend à la Chapelle pour les prières du soir et l'examen ; à neuf heures, on rentre à sa cellule, et à neuf heures et demie le *De Profundis* pour les défunts vient clore la journée. Tout le monde alors doit être couché et les lumières éteintes.

V

AGRÉGÉES (1).

Les personnes qui, à raison de leur santé, de leur âge, ou de leur position dans le monde, ne peuvent être reçues comme Religieuses de l'Institut, peuvent cependant en faire partie à titre d'Agrégées.

(1) Constitutions, chap. VI.

Elles se partagent en deux catégories : Les résidentes et celles qui restent dans le monde. Les unes et les autres doivent appartenir au Tiers-Ordre de Saint François ; elles aident l'Institut dans ses œuvres et ont part, en retour, à tous ses biens spirituels.

Les Agrégées du monde, doivent autant que possible, entendre la Messe tous les jours, faire au moins vingt minutes d'oraison, un quart d'heure de lecture spirituelle, une visite au SAINT-SACREMENT, et réciter la couronne franciscaine ou le chapelet.

Elles font une petite retraite chaque année, dans une des maisons de l'Institut, si c'est possible.

Les Agrégées résidentes suivent l'horaire ci-dessous :

HORAIRE DES AGRÉGÉES

5 heures, en été ; 5 heures et demie en hiver : Lever.

6 heures et demie : Messe suivie du déjeuner et du travail.

12 heures : Dîner, récréation.

11 heures trois quarts : Adoration, examen, Office des *Pater*, travail.

7 heures : Souper, récréation.

8 heures et demie : Prières à l'oratoire et à la chapelle avec la communauté. Elles se confessent tous les huit jours, communient, au moins le dimanche, aux principales fêtes de NOTRE-SEIGNEUR, de la SAINTE VIERGE, de l'Ordre séraphique, et plus souvent, si le confesseur le juge à propos.

Le premier dimanche du mois, elles font la retraite mensuelle.

VI

MAISONS DE L'INSTITUT.

1re. — NAZARETH D'OOTACAMUND

La première maison de l'Institut fut établie, comme nous l'avons dit plus haut, à Ootacamund, dans la présidence de Madras. Ce nid de Missionnaires de Marie fut placé sous la protection de la Sainte-Famille de Nazareth. La Providence l'avait posé sur une montagne élevée et dominant l'Inde ; là furent inaugurées, dès l'origine, l'adoration du Très Saint-Sacrement et les Œuvres qui font aujourd'hui d'Ootacamund, l'un des premiers établissements des Indes Orientales.

Nous citerons surtout :

1° *Le Pensionnat*, qui compte une moyenne de 71 élèves anglaises et de 98 indiennes.

Les maîtresses ont passé les examens du gouvernement en anglais et aussi en tamoul, cette langue que les savants eux-mêmes trouvent difficile. Parmi elles, comme parmi les candidats qu'elles ont préparées, plusieurs ont obtenu, au premier rang, les diplômes les plus élevés.

2° L'*Orphelinat de la Sainte-Enfance* et l'*Ecole Indienne* atteignent un personnel de plus de cinquante enfants.

3° Le *Dispensaire*, où l'on soigne, chaque mois, plus de mille malades. C'est là que la miséricorde de Dieu donne sans cesse aux Franciscaines Missionnaires la consolation d'administrer elles-mêmes le baptême aux petits enfants en danger de mort.

Les *Congrégations* pour les enfants, les adolescentes et les jeunes filles sont un des meilleurs soutiens des Œuvres de Nazareth.

5° L'*Ouvroir*. Ce sont les Religieuses qui ont soin de la sacristie de la Paroisse.

2°. — SAINT-JOSEPH DES CHATELETS près SAINT-BRIEUC, (Côtes-du-Nord).

Le 6 janvier 1877, après avoir obtenu, comme nous l'avons dit, la bénédiction de PIE IX, la Fondatrice et ses compagnes se rendirent à Paris chez le comte et la comtesse d'Erceville, dont la fille était Religieuse et Assistante générale de l'Institut. C'est dans cette famille si chrétienne qu'elles attendirent de la volonté divine l'indication du lieu où elles devaient transférer leur noviciat, selon les instructions de Mgr Bardou, leur évêque, Vicaire apostolique du Coïmbatour. Le ciel se servit, pour les fixer, d'une des saintes âmes, qui restent dans le monde, pour y faire le bien : Mademoiselle Elisa de Bélizal, connue en Bretagne pour son dévoûment aux Missions et qui, neuf ans après, est allée au ciel recevoir la récompense de ses bonnes œuvres.

A son appel, le mardi de Pâques 1877, deux Religieuses de l'Institut quittaient Paris : le surlendemain, jeudi, Monseigneur David, Evêque de St-Brieuc et Tréguier, prenait lecture de la lettre du Vicaire apostolique du Coïmbatour, demandant la fondation, et il accordait l'autorisation de la commencer. Ces deux anniversaires du mardi et du jeudi de Pâques furent marqués du sceau de la Croix ; chacun de ces jours, la mort fit une victime à Ootacamund. L'une fut foudroyée par le choléra et l'autre par une maladie du même genre, mais plus terrible encore. Aussi tout s'aplanit sans difficulté ; le jeudi, le local est trouvé ; le vendredi, on avait disposé un oratoire et le samedi, comme au temps de sainte Térèse : « Le quartier qui s'était endormi sans rien soupçonner, se réveillait au son de la cloche annonçant que JÉSUS avait un tabernacle de plus. » Le 1er mai suivant, la chapelle provisoire était prête. Comme toujours, l'Institut dut payer cette consolation ; ce jour-là arrivait à la Fondatrice la nouvelle des deux morts qui

avaient marqué son départ de Paris et la fondation de Saint-Brieuc.

La Croix est toujours le symbole de l'espérance et un gage de bénédiction. Dès le mois de juillet, cette première maison était trop petite. On en loua une autre pour le 29 septembre 1877, et en 1878 eut lieu le premier départ des Sœurs Missionnaires pour les Indes Orientales.

A la St-Michel de la même année, on entrait dans une troisième résidence, bien modeste, bien pauvre, mais qui, du moins, appartenait à l'Institut. C'est là que fut établi le noviciat jusqu'en 1880 (1).

En février de cette année, qui devait être marquée par la grâce, six Religieuses allaient retrouver leurs Sœurs aux Indes.

En mai, Mgr David conduisait à Rome la Fondatrice et une de ses Assistantes générales. Elles eurent le bonheur de communier des mains de Sa Sainteté Léon XIII, d'obtenir sa bénédiction pour leur Œuvre, ainsi que celle du Cardinal Préfet de la Propagande. Au retour, il fallut songer à transférer le noviciat dans un plus vaste local.

La propriété des Châtelets, ancienne maison de campagne des Evêques de Saint-Brieuc, se trouvait à vendre. Mgr David consulté sur cette acquisition, par le comte d'Erceville, s'y montra très favorable : « Faites, dit-il au comte ; je serai plus « heureux de voir les Missionnaires de Marie installées aux « Châtelets que si je devais les habiter moi-même. »

Le bon Evêque eut la consolation de dire la Messe le 29 septembre et de rentrer ainsi, entouré de l'élite de son clergé, dans cette antique demeure de ses prédécesseurs.

Le noviciat y avait été installé quelques jours auparavant. Depuis lors, il n'a cessé de progresser et compte en moyenne de soixante à quatre-vingts Novices.

(1) Cette maison est actuellement la résidence des Pères Franciscains de St-Brieuc.

3° — IMMACULÉE-CONCEPTION DU COIMBATOUR

Cette Maison, établie en janvier 1878, a pris depuis 1885, une très grande extension ; les Œuvres y sont très florissantes. Citons surtout :

1° Un pensionnat.

2° Un orphelinat.

3° Une crèche où, dans le seul mois d'avril 1886, on a donné le baptême à dix-sept petits païens.

4° Un hôpital et un dispensaire où, chaque jour, une moyenne de 300 à 400 malades reçoivent des soins. Dans cet établissement on a l'occasion de donner de nombreux baptêmes d'adultes.

5° Une maison pour le pilage du riz, Œuvre qui donne aux orphelines mariées un moyen de gagner leur vie et leur conserve la maternelle surveillance des Religieuses.

6° Une filature de soie occupant des orphelines sous la surveillance des Agrégées et Religieuses.

4° — SAINTE-HÉLÈNE DE ROME

En mai 1882, la Mère Fondratrice revint à Rome pour les affaires de l'Institut. Une circonstance providentielle la servit. Le Cardinal Lavigerie se trouvait dans la Ville Eternelle pour y recevoir le chapeau cardinalice, et Son Eminence avait eu la bonté de dire à la Mère : « Je ferai pour votre Institut le possible et l'impossible. » L'illustre Cardinal fit prendre, en effet, aux affaires des Missionnaires de Marie une tournure des plus favorables. Après son départ, la Mère Fondatrice n'eut qu'à continuer les démarches commencées. Elle déposa ses Constitutions à la Sacrée Congrégation de la Propagande et songea à établir une maison dans la capitale du monde catholique et sous la protection immédiate du Vicaire de Jésus-Christ.

Le jour même, où le Saint-Père accordait la fondation de Rome, Mgr David mourait en Bretagne. La dépêche lui annonçant cette nouvelle, arrivait à cinq heures, et deux heures plus tard, l'âme de ce protecteur si dévoué de l'Institut, était devant son Créateur. Il semblait avoir attendu, pour passer à une vie meilleure, que cette Œuvre, si chère à son cœur d'évêque, fût confiée directement au Saint-Siège et à la Sacrée Congrégation de la Propagande.

La première Messe fut dite à Ste-Hélène de Rome, le jour même de sa fête patronale, 18 août 1882.

Dans le successeur de Mgr David, Dieu suscita un nouveau soutien pour l'Institut. Mgr Bouché, ancien aumônier de marine, avait compris dans ses longs voyages la nécessité d'une Congrégation de Religieuses vouées à la propagation de la foi. Aussi, ses Filles missionnaires trouvèrent en lui un pilote sûr dans la tempête et toujours un ami dévoué.

La nouvelle fondation de Rome, installée d'abord dans une habitation louée, fut définitivement assurée par l'acquisition d'une maison située Via Giusti, 12, entre Saint-Jean de Latran et Sainte-Marie Majeure.

Cette maison s'occupe de préparer des enfants à la première communion, et a soin de la sacristie de la Maison généralice de l'Ordre de Saint-François ; elle sera surtout destinée à l'Œuvre des vocations, c'est-à-dire à la probation où des jeunes filles pauvres seront élevées et instruites gratuitement jusqu'à ce qu'elles aient choisi leur voie. Cette Œurve est destinée à devenir, avec la bénédiction du ciel, une pépinière de vierges missionnaires.

5°. — SAINT-RAPHAEL DE MARSEILLE.

A la demande du Cardinal Lavigerie, le 1er mars 1885, Mgr Robert, évêque de Marseille, autorisa la fondation d'une Maison de l'Institut dans sa ville épiscopale. Les Clarisses de

Marseille reçurent les deux premières Fondatrices comme des sœurs cadettes, avec toutes les délicatesses de la charité séraphique. L'archange Raphaël avait été choisi comme le patron du nouveau couvent. Il est le guide des voyageurs, et la Maison de Marseille s'établissait pour favoriser l'embarquement des Franciscaines Missionnaires.

Par une protection visible de saint Joseph, dont le récit serait trop long dans cette notice, le 19 mars, une belle propriété de 22,000 mètres était trouvée sur une gracieuse colline, non loin de Notre-Dame de la Garde, et quelques jours plus tard, le jour de la Compassion de la SAINTE VIERGE, la Maison Saint-Raphaël était fondée. De plus, par une de ces attentions que le Ciel peut seul préparer, les Franciscaines Missionnaires se trouvaient sur la paroisse de leur séraphique Père saint François.

La communauté de Saint-Raphaël, de Marseille, est chargée de la congrégation des Enfants de MARIE de cette paroisse, et, chaque dimanche, les réunions ont lieu au couvent. En outre, l'ouvroir pour le travail des Missions s'y tient une ou deux matinées par semaine.

6e. — SAINTE-MONIQUE DE CARTHAGE (Tunisie.)

Au mois de juillet 1885, le Révérendissime Père Bernardin de Portogruaro, Général des Franciscains, de passage en France, donnait à ses Filles Missionnaires l'immense consolation de bénir leur noviciat des Châtelets.

Il venait de quitter sa petite famille, quand le Cardinal Lavigerie rappela à la Mère fondatrice la promesse d'une fondation à Carthage.

Ce fut une des Assistantes générales, la Mère Marie du Saint-Esprit, fille du comte d'Erceville, qui fut chargée de cette mission.

Vraie Franciscaine et courageuse comme un apôtre, cette vaillante Missionnaire paya de sa vie cette fondation. Le vendredi 7 août, elle prenait possession de Sainte-Monique de Carthage, et mourait trois jours après, dans un dénûment digne d'une Fille de Saint-François. La maison était vide encore ; point de table, point de chaise, un peu d'eau seulement, et le lit de douleur, où s'éteignait doucement la première victime africaine des Missionnaires de MARIE.

Sa compagne, seule et dénuée de tout, la voyait dévorée par les ardeurs de la fièvre et en proie au délire.

Le samedi soir, des secours furent envoyés par le Cardinal ; mais la maladie avait fait des progrès effrayants ; le jour de Saint-Laurent, après avoir repris assez de connaissance pour recevoir son DIEU, la Mère Marie du Saint-Esprit alla cueillir dans la main du divin Maître sa palme de Missionnaire.

Suivant son désir, elle fut enterrée dans l'ancienne chapelle de Saint-Cyprien, où sainte Monique avait pleuré le départ de son Augustin.

Le Cardinal Lavigerie annonça la nouvelle à la Mère Fondatrice par la dépêche suivante :

« Tunis, 11 août, 8 h. 50, du matin.

« Notre regrettée et vénérée Mère Marie du Saint-Esprit « s'est endormie pieusement dans le SEIGNEUR, hier soir, à dix « heures et demie ; nous l'enterrons ce soir, selon le désir « qu'elle a exprimé, sur le lieu des larmes de sainte Monique : « elle prendra ainsi possession, au nom de votre chère Famille « religieuse, de la terre que vous venez éclairer par votre dé« voûment et votre charité.

« C'est à Carthage même que notre Tertullien a écrit que le « sang des martyrs est une semence de chrétiens.

« Cardinal LAVIGERIE. »

Le comte d'Erceville, vrai père temporel de la famille des Franciscaines Missionnaires de MARIE, avait déjà perdu sa femme, dont le corps repose au noviciat de Saint-Joseph des Châtelets, au milieu de ces Religieuses qu'elle aima comme une mère. Il était lui-même, depuis longtemps, dans un état désespéré, prisonnier de la maladie et de la douleur, lorsque le samedi, 14, on lui apprit la mort de sa fille ; il prononça cette seule parole : « Tout est consommé. » Il ne parla plus, et à minuit, lorsque commençait la solennité de l'Assomption, fête de sa fille, ce chrétien exemplaire, cet insigne bienfaiteur de l'Institut, allait au ciel célébrer avec les siens la grande fête de la Reine des Anges.

Marseille a gardé le souvenir de la Mère Marie du Saint-Esprit, qui y a été la première supérieure des Franciscaines Missionnaires de MARIE. En mai 1886, le successeur de saint Lazare et son grand vicaire, M. Payan d'Augery, visitant le Cardinal à Tunis, ont tenu à prier sur la tombe de la pieuse Mère. La *Semaine Religieuse* de Marseille le raconte ainsi :

« On se souvient que c'est à Carthage et en fondant la « Maison de Sainte-Monique que mourut, l'an dernier, ma- « dame d'Erceville, Supérieure de l'établissemeat de Marseille; « le corps de cette martyre du dévouement repose au bord du « rivage, contre les ruines de l'ancienne basilique de Saint- « Cyprien. Quant à ses Filles, leur couvent s'élève dans un « site incomparablement grandiose, au-dessus des citernes « sans fin des Carthaginois, en face de l'immensité des flots « et sur l'emplacement, croit-on, où était jadis l'église consa- « crée à perpétuer le souvenir des larmes que versa sainte « Monique en voyant de là son Augustin coupable la fuir « pour chercher les plaisirs de Rome ; là notre Evêque a prié « en union avec les Moniques de son diocèse et pour la con- « version de tous les Augustins marseillais. »

Le 4 octobre suivant, fête du Saint-Rosaire et de saint François, l'adoration du TRÈS SAINT-SACREMENT commençait à Car-

thage, dans la petite chapelle des Franciscaines Missionnaires.

Dans son mandement de carême 1886, Son Eminence le Cardinal Lavigerie y établit le centre de l'adoration pour tout son diocèse.

L'Institut a aussi ouvert à Carthage un *pensionnat* et commence à soigner, dans un *dispensaire*, les malades du dehors.

7e. — NOTRE-DAME DES VICTOIRES à MORATUWA (Ceylan).

Au printemps de 1885, Mgr Bonjean, des Oblats de Marie, Vicaire apostolique et depuis Archevêque de Colombo, vint demander aux Franciscaines Missionnaires de Marie, une fondation pour Moratuwa, ville indienne de l'île de Ceylan, à quelques milles de Colombo.

L'Institut ne pouvait refuser, car Ceylan est comme la clef de toutes les Missions de l'Extrême-Orient.

Le vénérable Evêque emmena, le 14 février 1886, neuf Franciscaines Missionnaires, dont six étaient destinées à la nouvelle fondation et trois aux Maisons de l'Inde.

Les Religieuses furent reçues à Ceylan avec un véritable enthousiasme. Elles ouvrirent immédiatement un pensionnat qui compte déjà une vingtaine d'élèves. Elles ont aussi la consolation de préparer aux sacrements les enfants de Moratuwa. Enfin elles sont chargées de l'entretien de la sacristie de la cathédrale et de plusieurs autres églises du diocèse.

Tout dernièrement elles ont ouvert un Orphelinat de la Sainte-Enfance, et elles ont eu la consolation de donner le baptême à plusieurs petits païens et d'en préparer d'autres à recevoir l'eau régénératrice.

Le dispensaire, cette œuvre si féconde pour le baptême des enfants en danger de mort, s'intalle aussi.

Enfin, planant sur toute l'Ile, l'Exposition du Très Saint-Sacrement prépare, l'expérience ne nous permet pas d'en douter, de nombreuses et ferventes conversions.

8°. — SAINT-PIERRE DE COLOMBO (Ceylan).

Les Fondatrices de Moratuwa étaient encore en mer, lorsque le gouvernement anglais de Colombo, de concert avec le n médecien chef, offrit la direction de l'hôpital de cette ville à Mgr Bonjean, pour les Franciscaines Missionnaires de MARIE.

C'était un vrai triomphe pour notre sainte Religion ; aussi le grand-Vicaire, administrateur de la Mission, en l'absence de l'Evêque, demanda avec instance que cette fondation fût fixée au mois de mai 1886, et qu'on lui envoyât une réponse télégraphique.

L'Institut dut faire un réel sacrifice; il avait fondé en huit mois: Marseille, Carthage, Moratuwa et Tché-Fou; mais il s'agissait d'une œuvre si importante qu'il parut impossible de la refuser. Le départ des sujets qui allaient prendre la direction de cet hôpital eut lieu le 9 mai 1886, avec l'autorisation de la Sacrée Congrégation de la Propagande.

Les Religieuses ont pris possession de l'hôpital le 22 juin 1886.

L'EUCHARISTIE est entrée presque en même temps que les Religieuses dans ce lieu de souffrances, et là, au milieu du paganisme, elles commencent à ravir des âmes au démon, en les disposant à recevoir la visite du ministre de DIEU.

Le premier trimestre de l'apostolat à l'hôpital St-Pierre de Colombo à peine terminé donne les résultats que faisait espérer l'Adoration du TRÈS SAINT-SACREMENT établie déjà à Moratuwa:

50 Baptêmes d'adultes.
47 Baptêmes d'enfants.
79 Confessions presque toutes arriérées.
38 Extrêmes-Onctions.
et 17 Communions portées aux malades.

Les salles de l'hôpital sont combles et les médecins eux-mêmes disent qu'on le doit à l'arrivée des Religieuses. Plusieurs Français, marins et autres, ont reçu, eux aussi, les soins de leurs compatriotes.

9e. — SAINT-FRANÇOIS DE TCHE-FOU (Chine.)

En 1883, le vénérable Mgr Eloi Cosi, Mineur Observant, qui a rendu l'immense service de réduire à trente-six les innombrables caractères chinois, demanda et obtint les Franciscaines Missionnaires de MARIE, pour son vaste Vicariat du Chang-Tong. La guerre franco-chinoise, puis la mort du zélé Prélat retardèrent cette fondation. La dernière lettre de Monseigneur Cosi à la Propagande fut écrite pour presser la venue des Religieuses de l'Institut. Son successeur, Mgr Benjamin Geremia, renouvela ces instances.

Un riche catholique anglais, résidant à Tche-Fou, mit sa maison à la disposition des Fondatrices jusqu'à l'établissement définitif du couvent. Les plus grandes difficultés étant ainsi levées, le 16 mars 1886, les Franciscaines Missionnaires s'embarquaient pour la Chine et allaient commencer cette fondation avec un personnel de six Religieuses et de quatre Tertiaires chinoises, agrégées à l'Institut.

Le lundi 29 avril, elles débarquaient à Tche-Fou et commençaient l'exposition du TRÈS SAINT-SACREMENT, le 20 mai suivant, fête de saint Bernardin de Sienne, patron du Révérendissime Père Général de l'Ordre de Saint-François.

Déjà neuf vierges chinoises sont venues se joindre aux Franciscaines Missionnaires de MARIE, leur apprennent le chinois et se préparent à leur servir d'auxiliaires dans les Œuvres. Elles sont fort habiles pour les ouvrages de coutures et de broderies. Quelques-unes demandent instamment qu'on leur délie les pieds, ce qui équivaut à une consécration solennelle; car l'opération une fois faite, elles ne peuvent plus rentrer dans leurs familles et demeurent attachées à l'Institut.

L'Ecole est ouverte. Quelques enfants la fréquentent; presque toutes sont protestantes, mais plusieurs familles laissent toute liberté de les élever dans la religion catholique.

L'Orphelinat est ouvert et les pauvres petites Chinoises, au

lieu de trouver la mort dans la mer ou sous la dent des porcs ou des chiens, ce qui est trop souvent leur sort, sont reçues à bras ouverts par nos Missionnaires.

Enfin, l'Œuvre des Baptiseuses est aussi installée et nous promet pour le ciel une légion d'anges.

De plus, chaque jour, devant JÉSUS exposé, les chrétiens Chinois viennent, avec une piété exemplaire, payer leur tribut d'adoration à Celui qui désormais viendra chaque jour les bénir et augmenter le nombre des néophytes.

10°. — SAINT-MICHEL DE PARIS

Au mois de Juillet 1886, on proposa à la Mère Générale l'achat avantageux d'une maison à Paris. Ecrasée déjà par les fondations récentes, elle crut qu'il n'y avait point à y songer, mais communiqua cependant à son Conseil la proposition faite à l'Institut. Celui-ci fut d'avis d'examiner la question, une Maison dans la capitale devenant absolument nécessaire à cause des affaires et du fréquent passage des sujets.

Le Dimanche, 19 Septembre, jour de la fête de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs et anniversaire de l'Apparition de Notre-Dame de la Salette, ce projet de fondation fut communiqué à Mgr Richard, Archevêque de Paris, qui l'accueillit favorablement et promit pour le mercredi une réponse définitive.

Le lundi matin, un pieux Curé de Paris qui ignorait cette démarche, venait trouver la Supérieure Générale. Il avait près d'une chapelle, quelques chambres à sa disposition et les offrait volontiers à l'Institut, s'il consentait à lui donner des Religieuses pour s'occuper des Œuvres de sa Paroisse.

En retour de sa démarche, la Mère Générale, lui fit part de celle qu'elle avait faite à l'Archevêché. Elle visita le local, la chapelle et la trouva en fête, c'était la clôture d'une Mission, et justement Monseigneur Richard venait le soir même y présider les Exercices.

Le bon Curé fit part à son Pasteur du désir qu'il avait de fixer dans sa paroisse les Franciscaines Missionnaires de Marie. L'installation proposée était bien pauvre. Le mercredi, Sa Grandeur autorisa la Mère Générale à fonder à Paris, mais la laissa libre de choisir avec son Conseil le lieu où on devait s'établir. Les filles du Séraphique François pouvaient-elles hésiter ?

La maison qu'on leur avait offerte d'abord était confortable, presque élégante, préservée du froid par un calorifère ; tandis que le nid de la Glacière répondait à son nom, il n'avait rien d'attrayant pour la nature : mais là, il y avait un prêtre tout dévoué à son Ministère qui les assurait que, fonder dans son quartier, c'était *aller en Mission.*

Le jour de St-Michel vit arriver les quatre premières Franciscaines Missionnaires de Marie ; pour la fête de saint-Rémi on dit la première Messe, et la Saint-Denis amena la Rde Mère Provinciale pour l'installation définive de la fondation. La Vierge des Douleurs qui, à la Salette pleurait sur la France, Saint Rémi, Saint Denis ont voulu d'eux-mêmes être les Patrons de la Maison de Paris placée sous le vocable de l'Archange saint Michel.

Nous voulons y voir un gage du bien que sont appelées à y faire les humbles Filles de Marie-Immaculée et de Saint-François.

VII

QUELQUES APPRÉCIATIONS SUR L'INSTITUT.

Il faut bien se persuader que si dans les Missions, comme ailleurs, le premier rôle et le plus nécessaire n'appartient pas à la femme, le plus pratique et le plus efficace lui est peut-être réservé. Sans la Religieuse, la famille chrétienne pourra difficilement se constituer dans les pays idolâtres ; car la femme seule peut avoir un accès facile et constant auprès des personnes de son sexe.

Telle est le pensée d'un des Pères vénérés de la petite famille, Mgr Bouché, Evêque de Saint-Brieuc: « Ces Religieuses, écrivait-il à la S. C. de la Propagande, ont résolu d'introduire dans les Missions un élément nouveau qui, jusqu'ici a fait défaut presque partout. Par des Missionnaires femmes et religieuses, elles veulent arriver à pénétrer plus intimement dans la famille païenne ; elles veulent relever la femme de sa dégradation séculaire, en lui inspirant les fortes vertus du christianisme. L'expérience que mes nombreux voyages dans tous les pays du monde m'ont donnée des Missions, m'amène à croire qu'il y a une grande et féconde pensée dans la fondation de l'Institut des Franciscaines Missionnaires de MARIE. »

Un autre Evêque de Bretagne, Mgr Bécel, écrivait aussi : « Il y a tout lieu d'espérer que l'Institut des Franciscaines Missionnaires de MARIE sera entre les mains de la S. C. de la Propagande, un instrument fort et docile pour travailler à la conversion des âmes. »

Mgr Trégaro, Evêque de Séez, prédit les mêmes succès à l'Institut missionnaire : « Il a déjà bien mérité de l'Eglise par sa ferveur, sa fidèle observance des pratiques de la perfection chrétienne, et le dévoûment de ses membres en pays de Missions. Il rendra, j'en suis persuadé, des services plus considérables encore à l'avenir. »

Tout le dit, avec les progrès de la foi, les Epouses de NOTRE-SEIGNEUR trouveront dans les Missions un aliment inépuisable à leur zèle et à leur amour. La Religieuse Missionnaire est un besoin du temps. Aussi Mgr Tissot, Vicaire apostolique et aujourd'hui Evêque de Vizagapatam, prélat renommé par son expérience des Missions, et qui a toujours montré un intérêt paternel à la petite famille, écrivait à la Mère Supérieure : « Je puis vous assurer, que je n'ai jamais cessé de demander à Notre-Dame du Sacré-Cœur de vous protéger. Je remercie le Cœur si aimant de JÉSUS du succès de votre Institut, qui est appelé à faire un grand bien dans l'Eglise. »

Il faut dire aussi combien le Révérendissime Père Général de l'Ordre de Saint-François porte d'intérêt à l'Institut, qu'i semble regarder comme le Benjamin de sa nombreuse famille Nous le laisserons parler lui-même, en citant les lignes suivantes qu'il daigna écrire le 1er juillet 1885 (1), et laisser comme un souvenir de son passage aux Châtelets : « En quittant cette sainte solitude, où nous avons passé trois jours de consolation et de repos pour notre âme, au nom et à la place de notre Père saint François, nous vous bénissons de tout cœur, nos bien chères Filles, dignes en JÉSUS-CHRIST de tout honneur, présentes, absentes, futures, et nous prions humblement la Très-Sainte TRINITÉ, par l'intercession de notre Père saint François, de daigner répandre pour toujours sur l'Institut des Franciscaines Missionnaires de MARIE les bénédictions renfermées dans les cantiques évangéliques : *Benedictus* et *Magnificat*.
« pour que, sans crainte et délivrées de tous vos ennemis, vous
« serviez le SEIGNEUR dans la sainteté et la justice, marchant
« devant Lui tous les jours de votre vie, » non seulement pour
« opérer votre sanctification, mais aussi « pour éclairer ceux qui
« sont assis dans les ténèbres et à l'ombre de la mort, et diriger
« leurs pieds dans la voie de la paix, » afin que chacune de vous,
« et pendant la vie et à l'heure de la mort et dans toute l'éternité,
« puisse répéter avec la sainte Vierge : « *Magnificat, anima mea*
« *Dominum*, mon âme, glorifie le SEIGNEUR.... parce qu'Il a re-
« gardé l'humilité de sa servante, et que le Tout-Puissant a fait
« en moi de grandes choses, et son Nom est saint... et il m'a
« pris sous sa sauvegarde, se souvenant de sa miséricorde. »

Écoutons encore un Prince de l'Eglise, aimé autant que vénéré en France, le Cardinal Desprez ; il écrivait à une Franciscaine missionnaire de MARIE, en janvier 1886 : « Que l'année soit bénie entre toutes pour vous, pour votre congrégation et toutes ses œuvres. Il y avait une lacune pour la grande œuvre

(1) Octave de saint Jean-Baptiste et premières Vêpres de la Visitation

des Missions, et votre Institut est venu la combler ; il a eu ses jours d'épreuves comme toutes les Œuvres de DIEU ; mais voici qu'il prospère et qu'il porte des fruits ; que DIEU en soit mille fois remercié. »

Après avoir donné l'opinion de toutes ces grandes âmes, nous terminerons en citant deux paroles consolantes tombées des lèvres de Celui qui représente à Rome le Souverain Pontife. Son Eminence le Cardinal Vicaire, nous écrivait comme une consolation à l'heure où la mort nous enlevait notre chère Mère Marie du St-Esprit :

« Le Cardinal Vicaire offre ses condoléances pour le départ « de la bien-aimée Sœur Marie du Saint-Esprit, laquelle, sur « la terre arrosée des larmes de sainte Monique, sera le germe « de nouvelles Religieuses ».

Puisse se réaliser cette prévision de l'Eminentissime Cardinal Parocchi et surtout cette autre plus chère encore qu'il disait un 1er Mai à plusieurs de nos Mères : « ET MOI JE CROIS « QUE LA SAINTE VIERGE A UNE MISSION CHEZ LES MISSIONNAIRES DE MARIE. »

Si ces pages tombent sous les yeux de quelques âmes de bonne volonté et réveillent au fond de leur cœur le désir de leur perfection joint à l'attrait du salut des âmes, par l'expiation et le devouement, qu'elles écoutent la voix de DIEU, qu'elles prient, consultent un sage et éclairé Directeur et qu'elles s'empressent de solliciter une place parmi les Vierges Missionnaires. La moisson est grande et il y a encore peu d'ouvrières.

Ames de bonne volonté, si vous n'éprouvez pas cet attrait surnaturel, ou si d'invincibles obstacles s'opposent à sa réalisation, priez au moins le divin Missionnaire, le Maître de la moisson, d'envoyer, à votre place, beaucoup de moissonneuses.

VIII.

DEPART DE NOS RELIGIEUSES
POUR LES MISSIONS.

(d'Août 1885 au 15 Août 1886.)

POUR MORATUWA, Ceylan)

1 Mère Marie de St-Michel
2 Mère Marie de Jésus
3 Mère Marie de St-Philippe
4 Sœur Marie de Ste-Angèle
5 Sœur Marie de la Crèche
6 Sœur Marguerite Marie
7 Sœur Marie de St-Rémy

POUR LE COIMBATOUR (Indes Anglaises.)

8 Mère Marie des Saints-Innocents
9 Sœur Marie de St-Fragan
10 Sœur Marie du St-Suaire
11 Sœur Marie de St-Ignace
12 Sœur Marie de l'Immaculée-Conception

POUR LE CHAN-TONG (Chine.

13 Mère Marie de St-Sébastien
14 Mère Marie de Ste-Agnès
15 Mère Marie de Berkmans
16 Sœur Marie de Ste-Germaine
17 Sœur Marie Baptista Varani
18 Sœur Marie de l'Ascension

Pour Colombo (Ceylan.)

19 Mère Marie Emmanuel
20 Mère Marie Paul
21 Mère Marie des Victoires
22 Sœur Marie de la Visitation
23 Sœur Marie Noël de Jésus

Pour Carthage (Tunisie)

24 Mère Marie du St-Esprit
25 Mère Marie de Ste-Anne
26 Mère Marie de l'Incarnation
27 Mère Marie du St-Sacrement
28 Mère Marie des Cinq Plaies
29 Mère Marie de l'Alverne
30 Sœur Marie de Ste-Marthe
31 Sœur Marie de St-Isidore
32 Sœur Marie de St-François
33 Sœur Marie de Ste-Emilienne
34 Sœur Marie de St-Guillaume
35 Sœur Marie de St-Marc

TABLE DES MATIERES

Paris. — Imprimerie TÉQUI, 92 rue de Vaugirard, 92.



